

LES TRAVAUX SUR L'HISTOIRE

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE AU MOYEN AGE

D'APRÈS LES SOURCES LITTÉRAIRES.

Je me propose de dresser sommairement le bilan des travaux qui ont été publiés jusqu'ici sur l'histoire de la société française au moyen âge d'après les sources littéraires. Mais il faut d'abord définir cette expression : « histoire de la société, » et justifier mon dessein.

L'« histoire de la civilisation » (*Kulturgeschichte*) est un très vaste domaine dont les frontières ne sont pas précisément fixées¹. Elle comprend l'« histoire de la société, » qui n'est pas non plus une chose très claire. Faut-il entendre par « histoire de la société » celle de tous les phénomènes de la vie sociale, tant publique que privée, hormis seulement les « événements » politiques? L'auteur d'un livre sur l'*Histoire de la société française au moyen âge* y a consacré des chapitres à l'« Administration du royaume » et aux « Finances » publiques². Dans un ouvrage qui, sous un titre différent, plus précis en apparence, traite aussi de l'« histoire de la société au moyen âge, » particulièrement en France, qui a été longtemps, et qui peut-être est

1. Voy. E. Bernheim, *Lehrbuch der historischen Methode*², p. 42 et suiv. Cf. la collection de la *Zeitschrift für Kulturgeschichte* (Weimar, depuis 1893).— Les « histoires de la civilisation au moyen âge, » générales comme les ouvrages de G. B. Adams (*Civilisation during the middle ages*. New York, 1894, in-8°), de G. Grupp (*Kulturgeschichte des Mittelalters*. Stuttgart, 1894-95, 2 vol. in-8°), ou nationales comme la *Kulturgeschichte der Deutschen im Mittelalter* de Fr. v. Löhner (München, 1891-92, 3 vol. in-8°) n'ont pas toutes, tant s'en faut, les mêmes cadres.

2. R. Rosières, *Histoire de la société française au moyen âge*. Paris, 1884, 2 vol. in-8°.

encore, le plus répandu en son genre¹, il y a des chapitres intitulés : « Condition des personnes et des terres, » « Commerce, » « Impôts, monnaies et finances, » « Justice et tribunaux, » « Tribunaux secrets, » « Pénalité » (*sic*), etc. Ainsi, l'histoire du droit public et privé, l'histoire économique, l'histoire des institutions de toutes sortes font partie de l'« histoire de la société, » entendue au sens le plus large de l'expression. Mais on entend aussi, en un sens étroit, par « histoire de la société, » celle de la vie privée, des habitudes et des mœurs : *häusliches und geselliges Leben, Sitten und Gebräuche*, d'une part; de l'autre, celle des croyances, des sentiments et des attitudes d'esprit : *Gemuths- und Gefühlsentwicklung*. Ainsi définie, l'histoire de la société est une branche de l'histoire générale de la civilisation comme l'histoire de l'art, l'histoire des idées philosophiques, l'histoire des sciences, l'histoire du droit et l'histoire économique, sciences depuis longtemps constituées et cultivées par des spécialistes.

L'histoire des habitudes, des mœurs et des sentiments est évidemment intéressante. Il n'est pas indifférent de savoir comment les hommes d'autrefois se logeaient, s'habillaient, s'armaient, mangeaient, se battaient, s'amusaient et faisaient l'amour : rien ne frappe plus vivement, rien ne séduit davantage le public que les essais de reconstitution extérieure des sociétés disparues, et ce n'est pas sans raison. D'un autre côté, les conceptions esthétiques et morales et les formes de la vie sentimentale qui ont trouvé leur expression, soit dans les mœurs réelles, soit dans l'idéal d'une société, sont sans contredit très utiles à connaître pour la pleine intelligence historique de cette société. — Pourquoi les récits des voyageurs qui ont visité des pays exotiques sont-ils si généralement goûtés ? Parce qu'ils renseignent sur les manières d'être, de vivre et de sentir de populations qui sont loin de nous dans l'espace, comme les populations d'autrefois sont loin de nous dans le temps. Qui serait exactement renseigné sur les manières

1. P. Lacroix, *Mœurs, usages et costumes au moyen âge et à l'époque de la Renaissance*. Paris, 1873, gr. in-8°. On sait que les ouvrages de P. Lacroix (sur les mœurs, les usages, la vie militaire et religieuse, les arts, les sciences et les lettres au moyen âge) ont eu l'honneur d'être traduits en allemand, sous ce titre : *Das Mittelalter*. « Cet ouvrage, dit la préface de l'édition originale, consacré à la peinture animée et sincère des mœurs et des usages du moyen âge, répond pleinement aux justes exigences des générations contemporaines[1] »

d'être, de vivre et de sentir des populations d'autrefois pourrait faire, en quelque sorte, des voyages dans le passé. Or, l'Europe occidentale du moyen âge ne mérite pas moins d'être visitée que la Russie, la Perse ou l'Abyssinie d'aujourd'hui. La société française du XII^e et du XIII^e siècle, en particulier, si originale, si brillante et si fine, qui a légué d'elle-même une image très nette à la postérité, vaut assurément d'être connue, et d'autant plus qu'il y a dans les mœurs et dans les usages des sociétés modernes des survivances irrécusables d'un passé lointain.

Cependant, les études relatives à l'histoire des mœurs en France au moyen âge ont été abandonnées pendant longtemps, par les historiens de profession, aux « curieux, » aux amateurs; et si elles ont fait récemment des progrès sensibles, ce n'est pas aux « historiens » proprement dits, c'est aux « philologues » qu'on le doit¹. Cela était inévitable. Je dirai tout à l'heure pourquoi. Encore les « historiens » ont-ils intérêt à se tenir au courant des recherches qui s'exécutent, par les soins de travailleurs mieux préparés qu'eux-mêmes, dans un domaine qui, après tout, leur appartient et où ils pourraient désormais rendre des services à leur tour. Sont-ils au courant? S'ils l'étaient, cet article n'aurait pas d'objet.

I.

Qui voudra, dans quelques siècles, se rendre compte de nos habitudes, de nos mœurs et de nos sentiments, sera accablé de

1. C'est dans les répertoires bibliographiques spéciaux à la Philologie romane que sont indiquées périodiquement la plupart des récentes publications relatives à l'histoire des mœurs en France au moyen âge, qui sont faites d'après les sources littéraires : voyez la bibliographie annuelle de la *Zeitschrift für romanische Philologie* et le *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie* de K. Vollmöller et R. Otto. Les meilleurs répertoires proprement historiques, comme les *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* et la bibliographie annuelle de la *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, sont, à cet égard, très incomplets. N'est-il pas caractéristique que les dissertations académiques qui paraissent en Allemagne sur ce sujet soient classées, dans le *Bibliographischer Monatsbericht* de G. Fock, non sous la rubrique « Histoire et sciences auxiliaires de l'histoire, » mais sous la rubrique « Philologie moderne » ? — Depuis 1896, la *Zeitschrift für Kulturgeschichte* publie un relevé bibliographique semestriel des récents travaux relatifs à l'histoire de la civilisation, « mit Ausschluss der Kunst-, Literatur-, Kirchen-, Rechts- und Philosophie- Geschichte. »

documents. Les historiens de la société française à la fin du xix^e siècle auront à consulter nos livres et nos journaux : des romans, des comédies, des caricatures, des comptes-rendus judiciaires, sans parler des collections de photographies que le zèle des photographes, amateurs et professionnels, leur prépare. Or, pour l'histoire de la vie privée et des sentiments en France au moyen âge, surtout à partir du xii^e siècle, nous avons des documents, moins abondants assurément, mais analogues. Nous avons des enquêtes judiciaires, des comptes, des inventaires, des miniatures et d'autres représentations figurées qui valent presque, en certains cas, des photographies; nous avons aussi des chroniques et des mémoires, une littérature narrative qui n'est pas une littérature d'école ou d'imitation, des romanciers, des conteurs, des moralistes qui ont décrit, très fidèlement et très ingénument, d'après nature, la vie et l'idéal de leur temps. Chansons de geste, romans d'aventure, contes dévots et vies de saints, contes à rire, sermons au peuple sont, en général, d'excellents miroirs de la société qui nous les a laissés¹.

Ces vérités sont aujourd'hui trop unanimement proclamées et admises pour qu'il y ait lieu d'insister. Tout le monde reconnaît que les deux sources principales pour l'histoire de la société française au moyen âge sont : 1^o la littérature française du moyen âge (en français et en latin); 2^o les monuments figurés qui sont restés de ce temps-là².

1. « C'est la peinture de la société à laquelle elle est destinée qui remplit la plus grande partie de notre vieille littérature comme de notre littérature moderne. Aussi est-elle une mine inépuisable de renseignements sur les mœurs, les usages, les costumes, toute la vie privée de l'ancienne France... » G. Paris, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, publ. sous la direction de L. Petit de Julleville (Paris, 1896, in-8°), I, p. n. Cf. *ibid.*, I, 336. — Il n'y a rien que de banal dans l'article de M. Ch. Gidel intitulé : *Les chansons de geste sont la peinture des mœurs et du caractère des temps qui les ont produites*, dans la *Revue historique de l'ancienne langue française*, I (1877), p. 325, 357.

2. Les documents d'archives forment une troisième catégorie de sources dont l'importance n'est pas moindre, mais surtout, cela va sans dire, pour l'histoire de la vie matérielle et des mœurs, non pour celle des sentiments. On a déjà beaucoup extrait de renseignements des comptes, des livres de raison, des enquêtes judiciaires et administratives, des lettres de rémission, des actes des conciles, etc.; et il serait utile, je crois, de faire, des nombreux travaux sur l'histoire de la société en France au moyen âge qui ont déjà été exécutés d'après les documents de cette espèce, un relevé bibliographique, symétrique à celui qui est imprimé ici, en appendice, des travaux sur le même sujet faits d'après les sources littéraires. J'en ai recueilli les éléments.

Il s'ensuit nécessairement que l'histoire de la société française au moyen âge est infaisable aussi longtemps que les textes littéraires et les monuments figurés du moyen âge français n'auront pas été recueillis, publiés, classés et critiqués. Le progrès des études relatives à cette histoire est lié par conséquent aux progrès de la Philologie romane (qui comprend l'Histoire littéraire) et de l'Archéologie. Mais il n'y a pas encore un âge d'homme que l'histoire littéraire et l'archéologie du moyen âge, ces sciences auxiliaires de l'histoire de la vie privée, des mœurs et des sentiments au moyen âge, sont solidement établies. On s'explique par là, et que les historiens prudents ne se soient pas aventurés pendant longtemps sur un terrain encore impraticable, et que les premiers ouvrages d'ensemble sur le sujet qui nous occupe, ayant été faits avec des matériaux non dégrossis, piqués au hasard des trouvailles dans la masse énorme des matériaux qui existent, ne soient pas satisfaisants : c'est le cas des livres méritoires, mais prématurés, de E. Meiners (*Historische Vergleichung der Sitten... des Mittelalters*. Hannover, 1793, in-12), de Le Grand d'Aussy (*Histoire de la vie privée des Français depuis l'origine de la nation...*, éd. J.-B. de Roquefort. Paris, 1815, 3 vol. in-8°), de E. de la Bedollière (*Histoire des mœurs et de la vie privée des Français... Physionomie de chaque époque depuis l'origine de la monarchie...* [jusqu'au XIV^e siècle]. Paris, 1847-49, 3 vol. in-8°), et du vicomte de Vaublanc (*La France au temps des croisades*. Paris, 1844-49, 4 vol. in-8°).

Présentement, ni l'Archéologie ni l'Histoire littéraire du moyen âge ne sont achevées ; mais elles sont déjà constituées de manière à fournir aux historiens de la société des données très abondantes et de bonne qualité. Je ne dirai rien de l'Archéologie, si ce n'est que des répertoires comme ceux de V. Gay (*Glossaire archéologique*) et de E. Molinier (*Histoire générale des arts appliqués à l'industrie*) sont des guides très précieux. Pour l'Histoire littéraire, le travail accompli est de premier ordre : des éditions critiques ont été données de quantité d'œuvres autrefois ignorées ou défigurées ; ces œuvres ont été datées, rendues à leurs auteurs, mises à la place qui leur appartient ; on s'est efforcé d'y distinguer les éléments traditionnels de ce qui s'y trouve d'original ; toutes les œuvres du même genre ont été classées ensemble, et l'arbre généalogique en a été dressé. Il existe aujourd'hui des livres spé-

ciaux, qui sont en même temps des traités historiques, critiques, et des répertoires, sur les principales catégories d'œuvres littéraires que la France du moyen âge a produites, sur les chansons de geste, les fableaux, les sermons, etc.; et l'on a pu résumer, l'an dernier, en deux volumes, l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, depuis les origines jusqu'à la fin du moyen âge, — esquisse provisoire sans doute, mais poussée en quelques endroits jusqu'à la dernière précision.

Ainsi, il est possible désormais, mais depuis fort peu de temps, d'aborder sérieusement l'histoire de la vie privée et des sentiments au moyen âge, parce que l'élaboration préalable des sources capitales de cette histoire est enfin suffisamment avancée. Mais qui semble tout naturellement désigné pour l'aborder? Ce sont les « philologues » qui ont mis ces sources en état d'être utilisées, à qui ces sources sont sans comparaison plus familières qu'aux historiens proprement dits. On voit, en effet, que ce sont les historiens de la littérature qui ont le mieux su jusqu'ici extraire des œuvres littéraires la substance historique qu'elles contiennent. — Ce travail est, d'ailleurs, même pour eux, extrêmement difficile; il n'en est guère qui exige autant de dextérité et de tact. — Avant de dire ce qu'ils ont fait jusqu'à présent, examinons brièvement les procédés de critique et d'exposition qui conviennent à ces recherches.

Il faut distinguer nettement deux séries d'opérations : 1° recueillir et critiquer les textes; 2° classer et présenter les renseignements obtenus.

I. La règle la plus générale en cette matière, c'est qu'il faut recueillir avec discernement les renseignements fournis par les sources littéraires. Ceux qui dépouilleraient soit certaines œuvres littéraires, soit l'ensemble des œuvres littéraires du moyen âge, y noteraient mécaniquement sur des fiches tous les renseignements qui s'y trouvent, ou paraissent s'y trouver, au sujet de l'histoire de la vie privée et des mœurs, et juxtaposeraient ces fiches, feraient une détestable besogne. Plus d'un érudit a naguère procédé de la sorte, comme si un texte, parce qu'il est un texte, avait une valeur absolue, oubliant que les œuvres littéraires du passé ne sont, comme l'a dit E. Renan, « des documents que quand on sait dans quelles relations elles sont avec le siècle où elles ont été écrites. »

D'abord, il importe de ne pas confondre les temps et les lieux,

et de ne se servir que de textes approximativement datés, dont la provenance est connue. — En second lieu, il est essentiel de savoir si les traits que l'on relève dans ces textes sont originaux ou bien si, au contraire, ils proviennent de traditions ou d'écrits antérieurs. — Après la critique de provenance, la critique d'interprétation : on doit se demander dans quelle mesure tel renseignement, daté et original, est intrinsèquement exact.

Ces règles élémentaires n'auraient jamais dû, semble-t-il, être violées ; toutes l'ont été, et gravement. — Sans parler des écrivains qui, par le plus singulier des anachronismes, ont jadis puisé dans les chansons de geste du XII^e siècle des traits pour représenter, non la société française du XII^e siècle, mais la société carolingienne, on a utilisé simultanément, sans discrimination, les chansons de haute et de basse époque, celles qui, comme la « Chanson du pèlerinage de Charlemagne, » ont un caractère de grossièreté archaïque, et les chansons entièrement rajeunies à la mode de la société courtoise ; des poèmes français et des poèmes allemands, anglo-saxons, italiens. — Combien de fois n'a-t-on pas employé, pour décrire et juger la société française du XIII^e siècle, des récits puisés par des auteurs du XIII^e siècle dans la tradition, même dans des traditions très anciennes qui appartiennent à d'autres civilisations que la civilisation romano-chrétienne ! Des thèmes que les écrivains français du XIII^e siècle avaient empruntés à Byzance et à l'Orient ont été considérés comme caractéristiques de leur temps. A la vérité, il est très malaisé de distinguer les détails tirés de la réalité de ceux qui proviennent du passé dans certaines historiettes, en particulier dans les anecdotes sur les femmes, dans les types tels qu'Auberée, la « moyenneresse, » et dans quelques plaisanteries dites « gauloises, » qui paraissent aussi vieilles que l'humanité et qui se retrouvent dans tous les pays¹. Il n'est pas toujours possible de résoudre les difficultés de cet ordre ; mais que faudrait-il penser de ceux qui n'y prendraient même pas garde ? — Enfin, surtout lorsqu'il s'agit de mœurs, d'idées et de sentiments, un texte n'est pas nécessairement acceptable parce qu'il est original : tout son prix dépend de la personnalité de l'auteur, de sa valeur intellectuelle et morale, de ses intentions, des goûts du public auquel il s'adressait, des modes littéraires de son temps. Rechercher par conséquent, au delà du

1. Voy., sur ce point, *Revue critique*, 1874, II, p. 195, et *Romania*, 1895, p. 141.

sens propre, la conception réelle de l'auteur : cela fait, critiquer sa véracité et son exactitude. Certaines malices, certaines exhortations parénétiques ne doivent pas être prises au pied de la lettre. Parce que, dans certains romans, et même dans la littérature cléricale du XIII^e siècle, les femmes du plus haut rang s'entretiennent sans rougir, dans les termes les plus crus, des pires obscénités, il ne faut pas se hâter d'en conclure, comme on l'a fait souvent, que les femmes du XIII^e siècle n'avaient aucune retenue¹. C'est le propre des compilateurs inexpérimentés de ne pas s'attacher à distinguer, comme il convient, des représentations pures et simples de la vérité, les exagérations, les fantaisies, voire les charges et les idéalizations préméditées ou conventionnelles. — Pour toucher du doigt le vice de toute compilation faite sans précaution, que l'on se figure les résultats que produiraient, dans six cents ans, des erreurs de méthode commises en manipulant ainsi notre littérature contemporaine : l'image du paysan français au XIX^e siècle, par exemple, qui serait obtenue par la juxtaposition de textes recueillis dans les œuvres de Balzac, de George Sand, de Zola et de Mistral².

Les éditions bien faites d'œuvres littéraires du moyen âge sont accompagnées aujourd'hui des renseignements sur l'auteur, sur ses sources, etc., qui permettent aux historiens d'apprécier la valeur de son témoignage. — La confrontation de certaines œuvres célèbres avec leurs sources a été l'objet de travaux particuliers, qui sont, ou qui ne sont pas, les prolégomènes d'éditions critiques³. — Enfin, des érudits se sont posé la question de savoir quelle est, d'une manière générale, l'autorité historique de telle ou telle catégorie de sources littéraires. M. J. Bédier a traité *ex professo* la question de l'autorité historique des fableaux⁴. M. L. Gautier annonce qu'il a « longtemps étudié le problème de l'au-

1. Voy. *Romania*, 1892, p. 287, et *Histoire de la langue et de la littérature française*, publ. sous la direction de L. Petit de Julleville, II, p. 185.

2. On commence, en Allemagne, à faire la critique de l'autorité historique des romans de M. Zola. Voici l'énoncé de l'une des thèses soutenues à Berlin en 1890 par W. Borsdorf : « Die Darstellung der Pariser Gesellschaft in Zola's Romanen gewährt ein einseitiges, im ganzen unzutreffendes Bild derselben. » Cf. A. Maass, *Allerlei provenzalischer Volksglaube nach F. Mistral's Mireio zusammengestellt* (Berliner Beiträge z. germ. und rom. Philologie, XI, Abth. 5).

3. Voy., par exemple : E. Langlois, *Origines et sources du roman de la Rose*. Paris, 1890, in-8°.

4. J. Bédier, *Les Fableaux* (Paris, 1893, in-8°), pp. 265-99.

torité des chansons de geste » : les chansons de geste, qui offrent une image exacte de la vie privée du temps où elles ont été composées¹, offrent-elles de même une image exacte des mœurs de ce temps ? « Nous avons, dit-il², interrogé toutes les œuvres historiques depuis le XI^e siècle jusqu'au XIII^e, et nous y avons relevé les textes qui se rapportent à l'histoire des mœurs ; puis, nous avons fait le même travail sur les chansons de geste, et nous avons mis en regard ces deux ordres de témoignages. La ressemblance est frappante et va parfois jusqu'à l'identité : telle sera notre conclusion » que « d'autres érudits achèveront³ »...

Tous ces travaux ont rendu relativement aisées les opérations préliminaires de la critique de provenance et de la critique d'interprétation. Il n'est plus permis, par conséquent, aux historiens de négliger ces opérations si importantes, comme l'ont fait naguère les auteurs de quelques-uns des ouvrages qui seront signalés plus loin, MM. Fr. Loliée, A. Méray, E. Sayous, G. Schiavo, etc. Désormais on est d'avance (ce que n'ont pas été, en leur temps, la plupart de ces auteurs), sinon complètement informé, averti du moins, prémuni contre les plus grosses erreurs.

II. Lorsque l'on a recueilli dans les œuvres littéraires, conformément à toutes les règles, des textes vraiment probants pour l'histoire de la vie privée et des mœurs, comment les disposer et en tirer parti ? Théoriquement, il existe deux procédés d'exposition : le procédé analytique et le procédé synthétique.

Le procédé analytique, le plus simple, consiste à classer méthodiquement les textes recueillis (en prenant soin de n'utiliser que

1. Que les poèmes du moyen âge offrent une image exacte de la vie privée de l'époque où ils ont été composés, c'est l'opinion de M. L. Gautier. C'est aussi celle de M. A. Schultz : « Niemals habe ich eine Unwahrheit bei ihnen constatiren können » (*Das höfische Leben*, I, p. x). Elle n'est acceptée que sous de graves réserves par M. H. Schröder : *Zur Waffen und Schiffskunde des deutschen Mittelalters bis um das Jahr 1200. Eine kulturgeschichtliche Untersuchung auf Grund der ältesten volkstümlichen und geistlichen Dichtungen* (Kiel et Leipzig, 1890, in-8°). Voy. aussi *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 1892, p. 374.

2. L. Gautier, *Les Épopées françaises*, II^e, p. 754.

3. Les opuscules de J. v. Mörner (et non v. Moderner, *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, I, 256) : *Die deutschen und französischen Helden-gedichte des Mittelalters als Quelle für die Culturgeschichte* (Leipzig, 1886, in-8°) et de Mary Hayden : *The « Chansons de geste », »* ([sur les chansons de geste comme source pour l'histoire des mœurs], dans *The Dublin review*, avril 1894, p. 346-57), n'ont pas de valeur.

ceux qui sont de même nature, de même époque et de même provenance) et à en publier la collection, sans autre commentaire qu'un commentaire explicatif, sans autres phrases que des phrases de transition. Il offre de grands avantages : comme le compilateur ne met rien de lui dans son ouvrage (si ce n'est l'agencement des matériaux), il n'y met pas de sottises. Si les dépouillements ont été faits avec intelligence, s'ils sont complets, si les citations et les références sont exactes, une mosaïque de cette espèce épargne au public tout le travail qu'elle a coûté, la lecture très attentive d'un fatras considérable; elle renseigne et n'égare pas.

La seule forme correcte du procédé synthétique d'exposition serait un tableau des conclusions qui se dégagent de la comparaison de tous les textes, préalablement recueillis et classés par espèces de faits. Jusqu'à présent, on n'en peut guère citer d'exemples; et c'est l'« essai », forme rapide et dangereuse de synthèse, qui a été en honneur. L'essayiste expose l'impression qu'il a retirée de la lecture d'un certain nombre de documents; il enchâsse quelques textes, — ceux qu'il connaît, — dans des conclusions générales (qui en dépassent souvent la portée) et des réflexions personnelles (qui valent précisément ce que vaut celui qui les fait). S'il s'agit de mœurs, de sentiments et de croyances, non seulement l'essayiste, dont les matériaux, ramassés à la hâte, sont presque toujours hétérogènes, est exposé à d'innombrables erreurs d'interprétation, mais la déclamation le guette; heureux encore quand ses passions ou ses opinions ne le poussent pas à des rapprochements saugrenus avec le présent, à l'apologie ou à la détraction. — En fait, les auteurs ont opté, jusqu'ici, entre le recueil de textes, sec et exact, et l'exposition superficielle, parée de rhétorique, entre le répertoire méthodique et le *Voyage du jeune Anacharsis*.

Les répertoires de textes ne donnent pas l'impression de la vie, et j'entends bien que, donner l'impression de la vie, c'est le but de l'exposition littéraire. Mais ce but, il est trop certain que personne, dans l'état actuel des sources et des travaux préparatoires, n'est en mesure de l'atteindre, si toutefois on se soucie d'être, en même temps que vivant, exact. L'atteindra-t-on jamais? Quelques-uns en doutent : ils pensent que tout ce que les modernes, en ces matières, ajoutent de leur cru aux textes anciens les abîme, en ternit l'authenticité. Voulez-vous avoir l'impres-

sion la plus vive et la plus fraîche de la vie française au XII^e et au XIII^e siècle? Lisez, dans de bonnes éditions, munies des avertissements convenables, les meilleurs (à cet égard) des romans et des contes de ce temps, *Aucassin et Nicolette*, *Aiol*, *le Chatelain de Couci*, *Gautier d'Aupais*, *Jouffrois*, *L'Escoufle*, *Guillaume de Dole*, *Jehan et Blonde*, *Bauduin de Sebourc*, et d'autres, qui, comme le dit très bien M. H. Suchier à propos de *Jehan et Blonde*, nous peignent « mieux la vie privée que de savantes dissertations¹. » Voulez-vous respirer un parfum plus concentré? Parcourez les monographies où les passages similaires de tous les romans de la même époque, bons ou mauvais, ont été industrieusement rapprochés et discrètement commentés l'un par l'autre. Et comment supporter, après cela, les généralisations hâtives, les tableaux de genre, les pitoyables artifices de la mise en scène littéraire?

II.

Il est facile de faire le compte des traités généraux sur la vie privée et les mœurs en France au moyen âge qui ont été publiés jusqu'ici. J'ai déjà cité ceux de Le Grand d'Aussy, de La Bedollierre et du vicomte de Vaublanc (p. 245), qui sont antérieurs à la renaissance de la Philologie romane; ceux de P. Lacroix et de R. Rosières (p. 241), où les sources littéraires n'ont pas été largement mises à contribution. Il n'est pas nécessaire d'insister sur celui de M. A. Franklin (*La vie privée d'autrefois*. Paris, depuis 1887, en cours de publication), qui est dans le même cas et qui, d'ailleurs, ne traite pas spécialement de la période du moyen âge. Quant aux livres de A. Méray (*La vie au temps des trouvères*. Paris, 1873, in-8°; *La vie au temps des cours d'amour*. Paris, 1876, in-8°), et de E. Sayous (*La France de saint Louis d'après la poésie nationale*. Paris, 1866, in-8°), exclusivement rédigés, au contraire, d'après les sources littéraires, ce sont des essais très imparfaits. Notons toutefois que ces essais, écrits sans préparation sérieuse, criblés en conséquence de petites erreurs, donnent de la France du moyen âge une idée qui n'est pas, à proprement parler, inexacte; de bons juges ont reconnu qu'ils en donnent, au contraire, une idée « à peu près juste, » quoiqu'incom-

1. H. Suchier, *Œuvres poétiques de Ph. de Rémi, sire de Beaumanoir*, I, p. ci.

plète, vague et sensiblement déformée. Ils font voir la société française du XIII^e siècle comme à travers une lunette qui ne serait pas au point.

Les premiers ouvrages vraiment considérables sur la matière sont ceux qui font encore autorité aujourd'hui : *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*¹, de M. A. Schultz, et *La Chevalerie*, de M. L. Gautier. — Le premier est un répertoire de textes, reliés par des transitions naturelles et sobres, sur la vie privée exclusivement², dont le plan est irréprochable : l'auteur a dépouillé lui-même la plus grande partie des œuvres littéraires du moyen âge actuellement utilisables qui décrivent la vie courtoise ; il s'est servi, accessoirement, des autres sources, tant diplomatiques qu'archéologiques. Le centre de ce beau livre est, cela va de soi, la vie allemande ; mais, comme la société française fut, au moyen âge, le modèle des sociétés voisines³, les documents français y sont allégués à chaque page. — *La Chevalerie*, de M. L. Gautier, se présente sous un aspect plus engageant peut-être pour le grand public ; une foule de considérations religieuses et morales que M. A. Schultz, plus positif, absolument exempt d'intentions édifiantes ou esthétiques, n'effleure même pas, y sont présentées à loisir ; mais les notes, qui renferment quantité de textes, groupés en *excursus* substantiels, étaient en 1884, et ont été jugées très neuves. — Ces deux ouvrages ont frayé une voie où beaucoup de jeunes gens se sont engagés depuis, si bien qu'on n'y trouve plus aujourd'hui le dernier mot de la science. M. L. Gautier reconnaît fort bien que, dans le domaine de l'histoire de la vie privée et des mœurs d'après les sources littéraires, de « nouveaux travaux s'imposent à l'activité des médiévistes⁴. » « Les matériaux abondent, dit M. G. Paris,... et il serait bien

1. A. Schultz, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*. Leipzig, 1889, 2 vol. in-8°, 2^e édition. La 1^{re} édition est de 1879. — L. Gautier, *La Chevalerie*. Paris, 1884, gr. in-8°. Pas de changements dans la 3^e éd., datée de 1895.

2. « Ich will keine Culturgeschichte schreiben : die geistigen Bewegungen und Bestrebungen der bezeichneten Periode darzustellen ist durchaus nicht meine Absicht. »

3. Dans quelle mesure ? On a reproché à M. Schultz de s'être servi de textes allemands et de textes français, sans avoir vidé la question préalable des rapports entre la littérature allemande et la littérature française du moyen âge. « Ueber das Verhältnis der deutschen Dichter zu ihren französischen Vorbildern im einzelnen, fehlt es noch an Arbeiten. » (*Zeitschrift für deutsche Philologie*, 1892, p. 374.)

4. L. Gautier, *Les Épopées françaises*, II^e (1894), p. 753.

à souhaiter qu'un ouvrage du même genre [que celui de M. A. Schultz] fût consacré, par un Français, à la vie du moyen âge en France¹. »

Le dessein principal de cet article est d'attirer l'attention sur les travaux qui ont été récemment exécutés, principalement en Allemagne et sous la direction de MM. E. Stengel et A. Tobler, en vue de vérifier, de compléter, ou de refaire sur nouveaux frais, avec plus de précision, les dépouillements effectués dans les œuvres littéraires du moyen âge par les premiers historiens de la vie privée et des mœurs en France au moyen âge. Mais j'en profiterai pour donner la liste de toutes les monographies antérieures du même genre qui me sont connues, recueils de textes ou essais.

Les recueils de textes se divisent en deux groupes. Tantôt le compilateur s'est proposé d'extraire, ou de telle œuvre, ou de telle catégorie d'œuvres, toutes les données historiques. Tantôt le compilateur a extrait d'une œuvre (ou de plusieurs œuvres, voire même de l'ensemble de la littérature) toutes les données relatives à un sujet déterminé : ce sont les recueils de textes classés par espèces de faits.

Des recueils de textes classés par espèces de faits, du type que l'on peut appeler le type lexicographique, ont été composés dès une époque ancienne. A ce type appartiennent d'abord, en effet, certains articles développés du « Glossaire » de Du Cange², encore utiles, dont M. A. Schultz lui-même ne s'est pas toujours assez servi. De très bonne heure les personnes versées dans la littérature française du moyen âge y ont recueilli au cours de leurs lectures, plus ou moins systématiquement, les textes relatifs à certains faits, à certaines idées, à certains objets. Pendant la première partie de ce siècle, les éditeurs d'œuvres du moyen âge avaient coutume d'insérer, dans les « notes » de leurs éditions, pour commenter des passages difficiles, des collections de cette espèce : voyez, par exemple, au t. II des *Poésies de Marie de France* (p. 197-202), la note de Roquefort sur la

1. *Romania*, 1890, p. 492. — On lit dans la *Revue critique*, 1891, II, p. 439, que M. A. Gascard préparait à cette date un livre sur la vie privée en France au moyen âge « d'après les sources et les documents qu'il dépouille avec tant de conscience et d'ardeur. » — Les travaux de M. J. Flach qui, le premier des historiens français de profession, a utilisé systématiquement les renseignements fournis par les sources littéraires, sont indiqués plus loin (p. 259).

2. Voy. les *Indices ad Glossarium*, t. VII, p. 471 et s.

médecine, les chirurgiens et l'éducation médicale des femmes au moyen âge, ou bien les notes de Francisque-Michel (dans ses éditions de *Floriant et Florete* et de *La Guerre de Navarre*, par exemple), qui sont des listes de citations sur l'extrême licence des anciennes mœurs (*Fl. et Fl.*, p. xxxvi et s.), sur les vilains (*ibid.*, p. liii), sur les chevaux au moyen âge (*Guerre de Navarre*, p. 504-527), sur les heaumes (*ibid.*, p. 533-540), sur les cors et les olifants (*ibid.*, p. 622-631), etc., etc.¹. — Ces *excursus* démesurés où, sous prétexte de rapprochements explicatifs, les Roquefort et les Francisque-Michel vidaient, sans discernement et sans goût, leurs tiroirs pleins de textes hétérogènes, sont maintenant passés de mode; les éditeurs modernes réduisent leurs annotations à ce qui est nécessaire pour l'intelligence des textes qu'ils publient; ils ne s'interdisent pas les rapprochements, mais ils n'en font que de topiques, et avec mesure: les notes dont M. P. Meyer a enrichi son édition de *Flamenca*, sa traduction de *Girart de Roussillon*, et, en général, toutes ses éditions, sont, à cet égard, des modèles. Mais la collection des textes intéressants pour l'histoire des mœurs ne s'est point, pour cela, ralentie. Au contraire, les travaux lexicographiques sont, plus que jamais, en honneur depuis que, comme cela est très légitime, ils sont publiés sous forme d'articles, de dissertations ou de recueils indépendants. — Les étudiants en philologie ont été formés d'abord, dans les Universités allemandes, à dresser la liste de certaines figures de rhétorique (comparaisons, répétitions, etc.), de certaines épihètes, de certaines formules (d'adjuration, de prière, de serment), des proverbes, des maximes morales, qui se trouvent soit dans telle chanson de geste, soit dans toutes les chansons de geste d'un même cycle, soit dans les œuvres complètes de tel auteur du moyen âge². Il est tout naturel qu'ils aient été invités de même

1. De même, vers la même époque, en Allemagne, pour les textes de l'ancienne littérature allemande, procédaient Haupt, Zaracke, Zingerle, etc. Voy. *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 1892, p. 372. — Toutefois, dans le domaine de la Philologie germanique, on s'est préoccupé des *Realien*, des *Atterthümer*, plus tôt que dans le domaine de la Philologie romane. Cf. *Romanische Forschungen*, 1890, p. 436.

2. Recueil d'épihètes: O. Husse, *Die schmückenden Beiwörter und Beisätze, in den altfranzösischen Chansons de geste*. Halle, 1887, in-8°.

Recueils de formules d'adjuration, de prière et de serment: K. Tolle, *Das Bethuern und Beschwören in der altromanischen Poesie, mit besonderer Berücksichtigung der französischen*. Erlangen, 1883, in-8°. Cf. *Romania*, 1883,

à recueillir soit dans les romans de Chrétien de Troyes, soit dans les romans du cycle d'Artur, soit dans tel roman particulièrement riche en descriptions instructives, tous les textes relatifs à tel sujet intéressant pour l'« histoire de la société », par exemple aux femmes, à l'éducation des enfants, aux chevaux, aux armes, aux châteaux, à la marine, aux tournois, à la chasse, au sentiment de la nature, au sentiment de la famille, aux pèlerinages, à l'hygiène, etc. Besogne facile, qui demande pourtant du soin, excellent exercice d'apprentissage. Ainsi se sont multipliées, depuis une douzaine d'années, dans les Universités allemandes, sous forme de thèses et d'écrits académiques, les « contributions » de cette espèce, non seulement à l'histoire de la société en France au moyen âge, mais à l'histoire de la civilisation dans tous les pays, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, etc., d'après les sources littéraires¹. Toutes ces monographies ne sont pas bonnes, bien entendu : ce sont, pour la plupart, des exercices d'écoliers ; quelques-unes même sont si médiocres qu'elles ont dû être presque immédiatement refaites. Il en est peu, cependant, qui

p. 635. — R. Busch, *Ueber die Bethuerungs und Beschwörungsformeln in den Miracles de Nostre Dame*. Marburg, 1886, in-8°. — J. Altona, *Gebete und Anrufungen in den altfranzösischen Chansons de geste*. Marburg, 1883, in-8°. — G. Keutel, *Die Anrufung der höheren Wesen in den altfranzösischen Ritterromanen*. Marburg, 1886, in-8°.

Recueils de proverbes : E. Ebert, *Die Sprichwörter der altfranzösischen Karlsepen*. Marburg, 1884, in-8°. Cf. *Romania*, 1885, p. 631. — A. Kadler, *Sprichwörter und Sentenzen der altfranzösischen Artus und Abenteuerromane*. Marburg, 1885, in-8°. — E. Cnyrim, *Sprichwörter, sprichwörtliche Redensarten und Sentenzen bei den provenzalischen Lyrikern*. Marburg, 1887, in-8°. — B. Peretz, *Altprovenzalische Sprichwörter...* Erlangen, 1887, in-8°. — E. Bouchet, *Maximes et proverbes tirés des chansons de geste*. Orléans, 1893, in-8°. Cf. *Romania*, 1894, p. 309. — J. Loth, *Die Sprichwörter und Sentenzen der altfranzösischen Fabliaux nach ihrem Inhalt zusammengestellt*. Greifenberg, 1896, gr. in-8°. — O. Wandell, *Sprichwörter und Sentenzen des altfranzösischen Dramas (1100-1400)*. Marburg, 1887, in-8°.

Pour les formules de salutation, voy. ci-dessous, p. 263, n. 83.

1. Des listes analogues à celles que nous publions, pour la France, en appendice de cet article, pourraient être dressées pour l'Allemagne, pour l'Angleterre, pour l'Italie. Pour l'Allemagne, les notes du livre de M. Schultz et les additions de Meier dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie* (XXIV, p. 373) fournissent les éléments d'une bibliographie à peu près complète des monographies antérieures à 1893. Quant aux essais, d'après la littérature allemande du moyen âge, sur les mœurs médiévales en Allemagne, dans le genre de ceux qui composent les *Studies in mediæval life and literature* de E. T. Mc Laughlin (New York, 1894, in-16), ils sont nombreux, mais dispersés, et généralement sans valeur.

soient négligeables; et presque toutes annulent, sur le sujet spécial qu'elles traitent, la littérature antérieure¹. — Chacun de ces recueils est, naturellement, précédé de la liste complète des documents qui ont été dépouillés pour le former.

L'autre type de recueils de textes (lorsque le compilateur s'est proposé d'extraire d'une œuvre, ou d'une catégorie d'œuvres, les *Realien*, toutes les données qui s'y trouvent pour l'histoire de la société) est de date récente. Ce sont ces recueils qui sont intitulés en allemand : *Kulturgeschichtliches in...* Les éditeurs d'œuvres anciennes qui s'attachent, dans les préfaces et dans les index de leurs éditions, à mettre en relief tout ce que les œuvres éditées apportent de nouveau à l'histoire des mœurs, font des monographies de cette sorte. Les sermons latins du *xiii^e* siècle renferment des traits extrêmement précieux pour l'histoire des mœurs : lorsque M. Lecoy de la Marche a esquissé, en juxtaposant des textes puisés dans ces sermons, un tableau de « la société française au moyen âge d'après les sermons ; » lorsque M. Hauréau a imprimé dans ses *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale* tous les passages curieux, au point de vue historique, qu'il avait relevés dans certaines collections inédites de sermons du Cabinet des manuscrits, ces deux érudits ont fait aussi, avec plus ou moins d'art, des monographies du type dont nous parlons. — Il est clair que ces monographies-là ne se suffisent pas à elles-mêmes ; elles sont surtout utiles en ce qu'elles fournissent des matériaux préparés aux recueils spéciaux de textes classés par espèces de faits et aux ouvrages généraux où sont mises simultanément à contribution toutes les catégories de sources².

1. Telle page des ouvrages généraux de Schultz et de Gautier est aujourd'hui remplacée par deux ou trois dissertations spéciales ; telle dissertation déjà ancienne par plusieurs recueils plus spéciaux encore. — On verra qu'il existe déjà beaucoup de petites monographies de cette espèce ; mais il en reste beaucoup à faire. Cette source de sujets de « programmes » et de thèses pour le doctorat en philosophie n'est pas près d'être épuisée.

2. Il a été dit plus haut (p. 251) que la lecture de certains romans du *xiii^e* s. évoque mieux la société du *xiii^e* siècle que les plus savantes dissertations. Mais la lecture de ces romans est hérissée de difficultés, embarrassée de longueurs, qui écartent les curieux. Il ne serait peut-être pas impossible de présenter au public des résumés, coupés d'extraits, des œuvres les plus instructives, où l'on se serait attaché à mettre en relief les traits caractéristiques pour l'histoire des usages, des mœurs et des idées morales, en laissant

On distinguera aisément, dans la liste qui suit, disposée par ordre alphabétique des noms d'auteur, les recueils de l'un et de l'autre des deux types que nous avons distingués, car les titres des opuscules cités sont en général très explicites. Les répertoires de textes, que l'on pourrait confondre avec les « essais, » pour la plupart sans valeur, sont désignés par un astérisque.

Il va de soi que je n'ai pas eu la prétention d'indiquer, dans cette liste, les ouvrages relatifs aux détails de l'histoire de la société en France au moyen âge où *quelques* textes tirés de la littérature française du moyen âge ont été occasionnellement utilisés. Je ne me suis proposé d'énumérer que les recueils et les essais rédigés exclusivement, ou presque exclusivement, d'après les sources littéraires. — De même, je n'indique point les ouvrages, qui sont innombrables, où se trouve occasionnellement, sans que le titre général de ces ouvrages en avertisse, à l'état d'*excursus* et souvent de hors-d'œuvre, soit une page, soit une note, sur un point particulier de l'histoire de la société en France au moyen âge d'après les sources littéraires¹. — La grande raison qui justifie le parti que j'ai pris à cet égard est qu'il était matériellement impossible d'en prendre un autre.

On sera sans doute frappé de la prépondérance numérique des

tomber les amplifications littéraires et les autres superfluités des originaux. De pareils résumés se rattacheront au type de monographies dont il est question au texte (*Kulturgeschichtliches in...*). — Il n'en existe point. Ce n'est pas que l'on n'ait essayé de « vulgariser » les œuvres littéraires du moyen âge, mais les tentatives en ce sens, d'ailleurs malheureuses, ont été faites à d'autres points de vue, avec des intentions bien différentes. Ni Tressan ni Delvau n'ont eu en vue de faire connaître la société courtoise, que du reste ils ne connaissaient guère. M. L. Clédât, qui publie depuis 1894 dans la *Revue de philologie française et provençale* des « analyses détaillées d'un certain nombre d'œuvres narratives de notre ancienne littérature, » espère de la sorte « contribuer utilement à la vulgarisation de la littérature française du moyen âge, qui ne vaut pas seulement par les matériaux qu'elle fournit à l'histoire de la langue et des mœurs. » (*Revue citée*, VIII, p. 161.) Il se place ainsi, non au point de vue historique, mais au point de vue esthétique, qui est aussi celui de W. Morris, dans *Old french romances* (London, 1896, in-8°), et, quoique de façon moins exclusive, celui de J. Ashton, dans *Romances of Chivalry* (London, 1887, in-8°). — Les analyses de romans qui se trouvent dans les derniers volumes de l'*Histoire littéraire* sont, pour la plupart, excellentes, et les traits de mœurs originaux y ont été soulignés : c'est là que plus d'un essayiste, pour se dispenser de lire directement les documents, a pris ses informations.

1. Voy. quelques références, directes ou indirectes, à des *excursus* de ce genre dans la Table analytique des dix premiers volumes de la *Romania* (Paris, 1885, in-8°), à l'article « Mœurs » (p. 66).

publications en langue allemande. Il ne faudrait pas se hâter d'en conclure que les philologues allemands ont plus fait que les philologues français pour l'histoire de la société française du moyen âge. M. P. Meyer, en effet, a rendu certainement un plus grand service à cette histoire par les notes originales de son édition, déjà citée, de *Flamenca*, qui ne pouvait pas figurer dans la bibliographie ci-dessous, que M. Hermann par la dissertation placée, dans cette bibliographie, sous le n° 36. La prépondérance numérique des publications en langue allemande, dans la liste que j'ai dressée, prouve seulement que l'on a publié, sous des titres distincts, plus d'articles ou de dissertations relatifs aux sujets dont il s'agit en Allemagne qu'en France. Ce qui, d'ailleurs, est déjà digne de remarque¹.

Ch.-V. LANGLOIS.

1. *G. ALBRECHT. Vorbereitung auf den Tod, Totengebräuche und Totenbestattung in der altfranzösischen Dichtung. Halle a. S., 1892, in-8°, 99 p.
2. *E. ALTNER. Ueber die *Chastiments* in den altfranzösischen Chansons de geste. Leipzig, 1885, in-8°, 86 p.
3. *V. BACH. Die Angriffswaffen in den altfranzösischen Artus- und Abenteuer-romanen. Marburg, 1887, in-8°, 56 p. Dans les « Ausgaben und Abhandlungen » de E. Stengel, n° LXX, 58 p.
4. *G. BAIST. Der gerichtliche Zweikampf, nach seinem Ursprung und im Rolandslied, dans *Romanische Forschungen*, V (1890), p. 436-48.
5. *Fr. BANGERT. Die Tiere im altfranzösischen Epos. Marburg, 1884, in-8°, 122 p. Dans les « A. u. A. », n° XXXIV (1885), 244 p.
6. *A. BARTELT. Die Ausschreitungen des geistlichen Standes in der christlich-lateinischen Lit-

1. K. Nyrop, dans la « Bibliographie » jointe à sa *Storia dell' epoea francese nel medio evo* (Firenze, 1886, in-8°), p. 393 et suiv., a déjà publié la liste des travaux faits, jusqu'en 1886, sur les données fournies à l'histoire de la vie privée et des mœurs par les chansons de gestes. — Dans son *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, II. *Topobibliographie*, en cours de publication, M. U. Chevalier a cité quelques-unes des publications ci-dessous énumérées, mais sans les distinguer des publications sur les mêmes sujets qui ont été faites d'après d'autres sources que les sources littéraires. — M. L. Gautier prépare, comme on sait, une « Bibliographie des chansons de geste », où les études relatives à l'histoire de la société française au moyen âge d'après les chansons de geste seront sans doute mentionnées.

Je dois des remerciements à M. P. Meyer et à M. le professeur E. Stengel, de l'Université de Greifswald.

- teratur bis zum XII Jahrhundert und in den altfranzösischen Fabelaus. I Theil. Greifswald, 1884, in-8°, 30 p.
Inachevé.
7. K. BARTSCH. Die Formen des geselligen Lebens im Mittelalter. Publié en 1862, réimprimé dans *Gesammelte Vorträge und Aufsätze*. Freiburg u. Tübingen, 1883, in-8°, p. 221-49.
8. I. BEKKER. Vergleichung homerischen und altfranzösischen Sitten. — Homerische Ansichten und Ausdruckweisen mit altfranzösischen zusammengestellt. Dans les *Monatsberichte der Berliner Akademie*, 1866 et 1867.
9. *E. BERGER. Thomæ Cantipræntensis « Bonum universale de apibus » quid illustrandis sæculi XIII moribus conferat. Paris, 1895, in-8°, 72 p.
10. *G. BILFINGER. Die mittelalterlichen Horen und die modernen Stunden. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte. Stuttgart, 1892, in-8°.
P. 23-39. Populäre Tageseinteilung im Ausgang des Mittelalters. Frankreich.
11. *E. BORMANN. Die Jagd in den altfranzösischen Artus- und Abenteuer-romanen. Marburg, 1887, 60 p. Dans « A. u. A. », n° LXVIII, 118 p.
12. *W. BORS DORF. Die Burg im « Claris und Laris » und im « Escanor. » Berlin, 1890, in-8°, 107 p. — Cf. *Romania*, XIX (1890), p. 374.
13. L. BOURGAIN. La société [française du XII^e siècle] d'après les sermons, dans *La Chaire française au XII^e siècle* (Paris, 1879, in-8°), p. 271-369.
14. *H. BREDTMANN. Der sprachliche Ausdruck einiger der geläufigsten Gesten im altfranzösischen Karlsepos. Marburg, 1889, in-8°, 70 p.
15. *BRESSLAU. Rechtsalterthümer aus dem Rolandsliede, dans l'*Archiv de Herrig*, XLVIII, (1871), p. 291-306.
16. *F. BRINKMANN. Das Pferd in den romanischen Sprachen..., dans l'*Archiv de Herrig*, L (1872), p. 123-90.
17. *LE MÊME. Der Hund in den romanischen Sprachen... Ibid., XLVI (1870), p. 425-64.
18. J. CONDAMIN. Le patriotisme dans les chansons de geste, dans la *Revue hebdomadaire du diocèse de Lyon*, 1882, II, 1, p. 406-10.
19. *E. DUEMLER. Zur Sittengeschichte des Mittelalters, dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, 1878, p. 256-8.
Sur la sodomie au moyen âge, notamment parmi les clercs. Liste de quelques textes latins.
20. *A. EULER. Das Königthum im altfranzösischen Karls-Epos. Marburg, 1886, in-8°, 65 p. Dans « A. u. A. », n° LXV, 56 p.
21. J. FALK. Antipathies et sympathies démocratiques dans l'épopée française du moyen âge. Dans *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund*, 7 janvier 1896. Mâcon, s. d. [1896], p. 109-22.
22. *W. FISCHER. Der Bote im altfranzösischen Epos. Marburg, 1887, in-8°, 46 p.
23. *J. FLACH. Le compagnonnage dans les chansons de geste, dans les *Études romanes dédiées à G. Paris*. Paris, 1891, in-8°, p. 141-80.
La substance de ce travail a pris place dans l'ouvrage suivant du même auteur, où les sources littéraires ont été, d'ailleurs, largement utilisées : *Les origines de l'ancienne*

- France, t. II. Les origines communales, la féodalité et la chevalerie. Paris, 1893, in-8°, 584 p.
24. *E. FREYMOND. Jongleurs und menestrels. Halle a. S., 1883, in-8°, 58 p.
25. *C. FRITZSCHE. Die lateinischen Visionen des Mittelalters bis zur Mitte des 12. Jahrhunderts. Ein Beitrag zur Culturgeschichte. Halle, 1885, in-8°. Publié, avec des additions, dans *Romanische Forschungen*, II (1886), p. 247-79, et III, p. 337-69. — Cf. *Romania*, XVIII (1889), p. 631.
26. *L. GAUTIER. La chevalerie d'après les textes poétiques du moyen âge, dans la *Revue des questions historiques*, III (1867), p. 345-82.
27. *LE MÊME. L'idée politique dans les chansons de geste. Ibid., VII (1869), p. 79-114.
28. *LE MÊME. L'enfance d'un baron. Ibid., XXXII (1882), p. 396-463.
29. LE MÊME. L'idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge. Publié en 1868, réimprimé dans *Littérature catholique et nationale*. Lille, 1893, in-8°, p. 117-95.
30. Ch. GIDEL. Les Français d'autrefois. Dans la *Revue politique et littéraire*, 25 nov. 1871, 4 mai, 3 août, 10 août 1872.
L'esprit germanique dans les chansons de geste. — Retour de l'esprit gaulois dans les romans de chevalerie.
31. *P. GRABEIN. Die altfranzösischen Gedichte über die verschiedenen Stände der Gesellschaft. Halle a. S., s. d. [1894?], in-8°, 122 p.
32. *B. HAASE. Ueber die Gesanten in den altfranzösischen chansons de geste. Halle-Berlin, 1891, in-8°, 72 p.
33. B. HAURÉAU. Mémoire sur les récits d'apparitions dans les sermons du moyen âge, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XXVIII, II (1876), p. 239-63.
34. *W. HEIDSIEK. Die ritterliche Gesellschaft in den Dichtungen des Crestien de Troies. Greifswald, 1883, in-8°, 40 p.
35. *E. HENNINGER. Sitten und Gebräuche bei der Taufe und Namengebung in der altfranzösischen Dichtung. Halle a. S., 1891, in-8°, 87 p.
36. *F. W. HERMANNI. Die Culturhistorischen Momente im provenzalischen Roman Flamenca. Marburg, 1882, in-8°, 63 p. Dans « A. u. A. », n° IV (Marburg, 1883, in-8°), p. 77-137.
37. E. HEYCK. Moderne Gedanken im Mittelalter, dans *Die Grenzboten*, LI, 2, p. 18-27.
D'après le *De recuperatione terre sancte* de Pierre Dubois.
38. *C.-A. HINSTORFF. Kulturgeschichtliches in « Roman de l'Escoufle » und im « Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole. » Ein Beitrag zur Erklärung der beiden Romanen. Heidelberg, 1896, in-8°, vi-69 p.
39. J. HOUDOUY. La beauté des femmes dans la littérature et dans l'art, du XII^e au XVI^e siècle. Lille, 1876, in-8°, 185 p.
40. *A. HUENERHOFF. Ueber die komischen « vilain » - Figuren der altfranzösischen chansons de geste. Marburg, 1894, in-8°, 50 p.
41. Ch. JORET. La rose dans l'antiquité et au moyen âge. Paris, 1892, in-16.
L'auteur a dépouillé les principales œuvres des diverses littératures du moyen âge, en particulier celles de la littérature française.

42. Ch. JOURDAIN. Mémoire sur l'éducation des femmes au moyen âge, dans *Excursions historiques et philosophiques à travers le moyen âge* (Paris, 1888, in-8°), p. 465-509.
43. LE MÊME. Mémoire sur la royauté française et le droit populaire d'après les écrivains du moyen âge. Ibid., p. 510-58.
44. KÄHLER. Ueber den Clerus in den altfranzösischen Karlsepen. Annoncé par R. Schröder, en 1886 (n° 87), comme devant paraître prochainement. N'a pas été publié.
45. *A. KAUFMANN. Thomas von Chantimpre über das Bürger- und Bauernleben seiner Zeit, dans la *Zeitschrift für deutsche Kulturgeschichte*, 1893, p. 289-302.
46. *R. P. KETTNER. Der Ehrbegriff in den altfranzösischen Artusromanen, mit besonderer Berücksichtigung seines Verhältnisses zum Ehrbegriff in den altfranzösischen Chansons de geste. Leipzig, 1890, in-8°, 58 p.
47. *A. KITZE. Das Ross in den altfranzösischen Artus- und Abenteuerromanen. Marburg, 1887, in-8°, 47 p. Dans « A. u. A. », n° LXXV (1888), 48 p.
48. *Th. KRABBES. Die Frau im altfranzösischen Epos. Marburg, 1884, in-8°, 75 p. Dans « A. u. A. », n° XVIII, 84 p.
49. *C. KRICK. Les données sur la vie sociale et privée des Français au XII^e siècle contenues dans les romans de Chrestien de Troyes. Kreuznach, 1885, in-8°, 37 p.
50. *M. KUTTNER. Das Naturgefühl der Altfranzosen und sein Einfluss auf ihre Dichtungen. Berlin, 1889, in-8°, 86 p.
51. Ch. - V. LANGLOIS. La société du moyen âge d'après les fa-
bleaux, dans la *Revue bleue*, 22 août, 5 sept. 1891.
52. LE MÊME. Les Anglais au moyen âge, d'après les sources françaises, dans la *Revue historique*, LII (1893), p. 298-315.
53. A. LECOY DE LA MARCHE. La société au XIII^e siècle. Paris, 1880, in-16, 382 p.
D'après les sermons.
54. LE MÊME. La société d'après les sermons, dans *La Chaire française au moyen âge, spécialement au XIII^e siècle*. Paris, 1886, in-8°, p. 344-492.
55. A. LEDIEU. Les vilains dans les œuvres des trouvères. Paris, 1890, in-12, 116 p.
56. E. LENIENT. La satire en France au moyen âge. Paris, 1893, in-16, nouv. édit., 437 p.
57. Fr. LOLLÉE. La femme dans la chanson de geste et l'amour au moyen âge, dans la *Nouvelle Revue*, XV (1882), p. 382-409.
58. *J. LOUBIER. Das Ideal der männlichen Schönheit bei den altfranzösischen Dichtern des XII. und XIII. Jahrhunderts. Halle, 1890, in-8°, 142 p.
59. *G. MANHEIMER. Etwas über die Aerzte im alten Frankreich nach mehreren alt- und mittelfranzösischen Dichtungen. Berlin, 1890, in-8°, 30 p. Publié, avec plus de développements, dans les *Romanische Forschungen*, VI (1891), p. 584-614. — Cf. *Romania*, XXII (1893), p. 615.
60. *K. MAROLD. Ueber die poetische Verwertung der Natur und ihrer Erscheinungen in den Vagantenliedern, dans la *Zeitschrift für deutsche Philologie*, XXIII (1891), p. 1-26.
61. *Comte DE MARSY. Le langage héraldique au XIII^e siècle dans les poèmes d'Adenet le Roi,

- dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*, 5^e série, II (1881), p. 169-212.
62. DE MARTONNE. Recherches sur l'Acédia (*sic*), dans les *Annales de la Société académique de Saint-Quentin*, 2^e série, IX (1851), p. 187-99.
63. *R. MENTZ. Die Träume in den altfranzösischen Karls- und Artus-Epen. Marburg, 1887, in-8°, 76 p. Dans « A. u. A. », n° LXXIII (1888), 107 p.
64. A. MÉRAY. La vie au temps des trouvères. Croyances, usages et mœurs intimes des XI^e, XII^e et XIII^e siècles, d'après les lais, chroniques, dits et fabliaux. Paris, 1873, in-8°, 330 p. — Cf. *Revue critique*, 1874, I, p. 342.
65. LE MÊME. La vie au temps des cours d'amour. Croyances, usages et mœurs intimes des XI^e, XII^e et XIII^e siècles, d'après les chroniques, gestes, jeux-partis et fabliaux. Paris, 1876, in-8°, 380 p.
66. *D. MERLINI. Saggio di ricerche sulla satira contro il villano. Torino, 1894, in-8°, 232 p. — Cf. *Romania*, XXIV (1895), p. 142.
67. *E. MEYER. Jugenderziehung im Mittelalter, dargestellt nach den altfranzösischen Artus- und Abenteuer-romanen. Solingen, 1896, in-8°, 28 p.
68. *Fr. MEYER. Die Stände. Ihr Leben und Treiben, dargestellt nach den altfranzösischen Artus- und Abenteuer-romanen. Marburg, 1888, in-8°, 79 p. Dans « A. u. A. », n° LXXXIX (1892), 132 p.
69. *H. MODERSOHN. Die Realien in den Chansons de geste Amis et Amiles und Jourdain de Blavies, ein Beitrag zur Kultur... des französischen Mittelalters. Leipzig, 1886, in-8°, 194 p. — Cf. *Romania*, XVII (1888), p. 158.
70. H. MORF. Die Liebe in den Dichtungen der Troubadours und Trouvères. Dans *Nation*, 1887, p. 293-5.
71. *C. Th. MUELLER. Zur Geographie der älteren Chansons de geste. Göttingen, 1885, in-8°, 36 p.
72. *O. MUELLER. Die täglichen Lebensgewohnheiten in den altfranzösischen Artusromanen. Marburg, 1889, in-8°, 72 p.
73. *St. v. NAPOLSKI. Beiträge zur Charakteristik mittelalterlichen Lebens an den Höfen Südfrankreichs, gewonnen aus Zeugnissen provenzalischer Dichtungen. Marburg, 1885, in-8°, 40 p.
74. G. PARIS. La Sicile dans la littérature française du moyen âge, dans *Romania*, V (1876), p. 109-13.
75. L. PETIT DE JULLEVILLE. La comédie et les mœurs en France au moyen âge. Paris, 1886, in-16, 362 p.
76. *M. PFEFFER. Die Formalitäten des Gottes gerichtlichen Zweikampfs, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, IX (1885), p. 1-74. — Cf. *Romania*, XV (1886), p. 627.
77. *R. RENIER. Il tipo estetico della donna nel medio evo. Ancona, 1885, in-8°, XIII-195 p. Provenza, p. 1-24. — Francia del Nord, p. 25-44.
78. *T. RONCONI. L'amore in Bernardo di Ventadorn ed in Guido Cavalcanti. Bologna, 1881, in-8°, 85 p. Extrait du *Propugnatore*. — Cf. *Romania*, XI (1882), p. 427.
79. A. REUNIER. Quelques mots sur la médecine au moyen âge, d'après le « Speculum majus »

- de Vincent de Beauvais. Paris, 1893, in-8°, 60 p.
80. *E. RUST. Die Erziehung des Ritters in der altfranzösischen Epik. Berlin, 1888, in-8°, 49 p.
81. E. SAYOUS. La France de saint Louis d'après la poésie nationale. Paris, 1866, in-8°, 208 p. — Cf. *Revue critique*, 1867, I, p. 110.
82. *G. SCHIAVO. Fede e superstizione nell' antica poesia francese, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, XIV (1890), p. 89-127, 275-97; XVII (1893), p. 55-112. — Cf. *Romania*, XIX (1890), p. 617, et *Le Moyen âge*, 1891, p. 5.
83. *Fr. SCHILLER. Das Grüssen im Altfranzösischen. Halle a. S., 1890, in-8°, 57 p.
84. *H. SCHINDLER. Die Kreuzzüge in der altprovenzalischen und mittelhochdeutschen Lyrik. Dresden, 1889, in-4°, 49 p.
85. *E. SCHIÖTT. L'amour et les amoureux dans les lais de Marie de France. Lund, 1889, in-8°, 66 p. — Cf. *Romania*, XIX (1890), p. 155.
86. *V. SCHIRLING. Die Verteidigungswaffen im altfranzösischen Epos. Marburg, 1887, in-8°, 54 p. Dans « A. u. A. », n° LXIX, 86 p.
87. *R. SCHRÖDER. Glaube und Aberglaube in den altfranzösischen Dichtungen. Hannover, 1886, in-8°, 36 p. — Idem. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte des Mittelalters. Erlangen, 1886, in-8°, 186 p.
- Gott. — Der Marienkultus. — Die Heiligen. — Die Engel. — Fegfeuer und Paradies. — Der Teuffel. — Die Hölle. — Das alte Testament in den altfranzösischen Dichtungen. — Feen, Riesen, Zwerge, etc. — Der Aberglaube in den verschiedenen Gebieten der Natur. — Das Gottesurteil. — Der Heiden glaube.
88. *E. SCHULENBURG. Die Spuren des Brautraubes, Brautkaufes und ähnlicher Verhältnisse in den französischen Epen des Mittelalters. Rostock, 1894, in-8°, 48 p.
89. *C. SCHWARZENTRAUB. Die Pflanzenwelt in den altfranzösischen Karlsepen. I. Die Bäume. Marburg, 1890, in-8°, 74 p. Inachevé.
90. *F. SETTEGAST. Der Ehrbegriff im altfranzösischen Rolandsliede, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, IX (1885), p. 204.
91. *LE MÊME. Die Ehre in den Liedern der Troubadours. Leipzig, 1887, in-8°, 46 p. — Cf. *Romania*, XVI (1887), p. 627.
92. *E. SPIRGATIS. Verlobung und Vermählung im altfranzösischen volkstümlichen Epos. Berlin, 1894, in-4°, 27 p. — Cf. *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XVII², p. 138-48.
93. *R. SPITZER. Französische Kulturstudien. I. — Beiträge zur Geschichte des Spieles in Alt-Frankreich. Heidelberg, 1891, in-8°, 54 p.
94. *A. STERNBERG. Die Angriffswaffen im altfranzösischen Epos. Marburg, 1885, in-8°, 50 p. Dans « A. u. A. », n° XLVIII (1886), 52 p.
95. *F. STROHMAYER. Das Schachspiel im Altfranzösischen. Beiträge zur Kenntnis der Bedeutung und Art des Schachspiels in der altfranzösischen Zeit. Dans *Abhandlungen Herrn Prof. Dr. A. Tobler zur Feier seiner fünfundsanzigjährigen Thätigkeit als O. P. an der Universität*

- Berlin. Halle a. S., 1895, in-8°, p. 381-403.
96. H. TAINE. Renaud de Montauban. Les passions au moyen âge. La morale au moyen âge. Dans *Nouveaux essais de critique et d'histoire*. Paris, 1880, in-16, p. 155-69.
97. *G. TAMASSIA. Il diritto nell' epica francese dei secoli XII e XIII. Roma, 1886, in-8°. Extr. de la *Rivista italiana per le scienze giuridiche* (I, p. 230).
98. A. TOBLER. Spielmannsleben im alten Frankreich. Dans *Im neuen Reich*, 1875, I, p. 321.
99. *LE MÊME. « Plus a paroles an plain pot de vin qu'an un mui de cervoise, » dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, IV (1880), p. 80-5.
- Recueil de textes relatifs aux vanteries des chevaliers après boire.
100. *H. TREBE. Les trouvères et leurs exhortations aux croisades. Leipzig, 1886, in-4°, 23 p.
101. *K. TREIS. Die Formalitäten des Ritterschlags in der altfranzösischen Epik. Berlin, 1887, in-8°, 125 p.
102. L. VALMAGGI. Lo spirito antifemminile nel medioevo. Conferenza. Torino, 1890, in-18, 45 p.
103. *O. VOIGT. Das Ideal der Schönheit und Häßlichkeit in den altfranzösischen Chansons de geste. Marburg, 1891, in-8°, 62 p.
104. *H. WIECK. Die Teufel auf der mittelalterlichen Mysterienbühne Frankreichs. Leipzig, 1887, in-8°, 56 p.
105. *M. WINTER. Kleidung und Putz der Frau nach den altfranzösischen Chansons de geste. Marburg, 1886, in-8°, 62 p. Dans « A. u. A. », n° XLV, 66 p.
106. *FR. WITTHOEFT. Sirventes joglearesc. Ein Blick auf das altfranzösische Spielmannsleben. Marburg, 1889, in-8°, 38 p. Dans « A. u. A. », n° LXXXVIII (1891), 73 p.
107. *P. ZELLER. Die täglichen Lebensgewohnheiten im altfranzösischen Karls-Epos. Marburg, 1885, in-8°, 73 p. Dans « A. u. A. », n° XLII, 80 p.

Acedia, 62.	Aventures (romans d'), 3,	Chevalerie, 23, 26.
Adenet le roi, 61.	11, 47, 67, 68.	Chien, 17.
Ambassadeurs. Voy. Messagers.	Baptême (cérémonies du), 35.	Chrétien de Troyes, 34, 49.
Amis et Amiles, 69.	Beauté, 103; (féminine), 39, 77; (masculine), 58.	Claris et Laris, 12.
Amour, 57, 70, 85.	Bernard de Ventadour, 78.	Clergé, 44; (excès du), 6.
Anges, 87.	Charlemagne (romans du cycle de), 14, 20, 43, 89, 107.	Combat chevaleresque, 101.
Anglais, 52.	Chasse, 11.	Compagnonnage, 23.
Animaux, 5.	Chastiments, 2.	Croisades, 84; (exhortations aux), 100.
Apparitions, 25, 33.	Château, 12.	Démocratiques (antipathies et sympathies), 21.
Arbres, 89.	Cheval, 16, 47.	Diable, 87, 101.
Armes (défensives), 86; (offensives), 3, 94.		Dieu, 87. Voy. Jugement.
Artur (romans d'), 3, 11, 46, 47, 67, 68, 72.		

- | | | |
|--|---|---|
| <p>Droit, 15; (privé), 97.
 Duel, 4, 76.
 Échecs, 95.
 Éducation, 28, 67, 80.
 Enfer, 87.
 <i>Escanor</i>, 12.
 <i>Escoufle</i> (<i>P</i>), 38.
 États de la société. Voy. Société.
 Fableaux, 6, 51, 64, 65.
 Fées, 87.
 Femmes, 48, 57; (beauté des), 39, 77; (éducation des), 42; (polémique contre les), 102; (toilette des), 105.
 Fiançailles, 92.
 <i>Flamenca</i>, 36.
 Foi, 82, 87.
 Funéraires (usages), 1.
 Gaulois (esprit), 30.
 Géants, 87.
 Géographie, 71.
 Germanique (esprit), 30.
 Goliards, 60.
 Guillaume de Dole, 38.
 Héraldique (langage), 61.
 Honneur (sentiment de l'), 46, 90, 91.
 Jeux, 93.
 Jongleurs, 24, 98, 106.
 Jour (divisions du), 10.</p> | <p><i>Jourdain de Blaivies</i>, 69.
 Jugement de Dieu, 76, 87.
 Laideur, 103.
 Mariage. Voy. Nuptiales.
 Marie de France, 85.
 Médecine, 79.
 Médecins, 59.
 Ménestrels, 24.
 Messagers, 22, 32.
 Mimique, 14.
 Modernes (pensées — au moyen âge), 37.
 Mœurs, 8, 9, 19, 35, 75.
 Morale, 96.
 Mort, 1.
 Nains, 87.
 Nature (sentiment de la), 50, 60.
 Nuptiales (contumes), 88, 92.
 Païens, 87.
 Paradis, 87.
 Passions, 96.
 Patriotisme, 18.
 Pierre Dubois, 37.
 Politique (l'idée), 27.
 Populaire (droit), 43.
 Purgatoire, 87.
 Religieuse (l'idée), 29.
 <i>Renaud de Montauban</i>, 96.
 <i>Roland</i>, 4, 15, 90.</p> | <p>Rose, 41.
 Royauté, 20, 43.
 Saints, 87.
 Salut, 83.
 Satire, 56, 66.
 Sermons, 13, 33, 53, 54.
 Sicile, 74.
 Société (au xii^e siècle), 13; (au xiii^e siècle), 51, 53, 54, 81; (chevaleresque), 34; (états divers de la), 31, 68.
 Sodomie, 19.
 Songes, 63.
 Superstition, 82, 87.
 Testament (Ancien), 87.
 Thomas de Cantimpré, 9, 45.
 Vanteries après boire, 99.
 Vie journalière (habitudes de la), 72, 107.
 Vie sociale (formes de la), 7; (dans Chrétien de Troyes), 49; (dans les cours du sud de la France), 73; (au moyen âge), 64, 65.
 Vierge (la sainte), 87.
 Vilains, 40, 55, 66.
 Vincent de Beauvais, 79.
 Visions, voy. Apparitions.</p> |
|--|---|---|

LE CHATELET DE PARIS

VERS 1400.

(Suite et fin¹.)

5. *L'audience, la question.*

« Sitôt que la première messe Saint-Jacques-de-la-Boucherie sera chantée, l'audancier du Chastellet sonnera la cloche qui à ce sera ordonnée au Chastellet, par l'espace et heure de dire unes sept seaumes; et sitost que elle sera sonnée, le prevost ou son lieutenant enterra en siège pour l'expédition des causes². »

C'est donc environ vers sept heures du matin que l'audience du Châtelet commence. Cet audancier est celui qui fait faire silence et garde le guichet. Il ne peut quitter la salle sans l'autorisation du juge, sous peine de dix sols parisis d'amende la première fois et de vingt sols la seconde³.

En principe, c'est le prévôt qui préside le tribunal; mais le plus souvent le prévôt est absent; il ne vient que pour les affaires graves : son lieutenant criminel le remplace. Le plus célèbre lieutenant criminel de l'époque qui nous occupe est Jehan Truquan. Lorsque ni le prévôt ni son lieutenant ne peuvent venir, ils donnent le soin de présider le tribunal à qui ils veulent. Nous avons relevé un cas où la direction de l'audience est laissée à un simple examinateur⁴.

Quant à la composition du tribunal lui-même, elle est de la plus grande variété : il n'y a ni ordre ni présence obligatoires. Le tribunal peut comprendre le prévôt, son lieutenant, les auditeurs,

1. Voir *Revue historique*, t. LXI, 225; LXII, 225; LXIII, 42.

2. *Ordonnances*, VII, 705 (17 janvier 1367). Cf. Glasson, *Acad. des sciences mor. et polit. Compte-rendu*, t. XL, p. 84.

3. *Ordonnances*, XIII, 100 (mai 1425).

4. *Registre criminel*, I, 244.

les examinateurs, les avocats et procureur du roi, de simples avocats du siège prenant place à côté des juges et opinant. Depuis le cas où le tribunal ne comprend qu'une seule personne, le lieutenant, on rencontre les chiffres les plus divers d'assistants. En revanche, si tous ceux que l'on s'attend à voir siéger au Châtelet n'y viennent pas régulièrement, nous relevons la présence d'une foule d'autres qui prennent place près du juge et conseillent le magistrat, sans appartenir au Châtelet, sans être hommes de loi, sans même appartenir par aucun lien à l'organisation judiciaire.

Nous devons une mention spéciale aux membres du Parlement. Les membres du Parlement viennent souvent au Châtelet prendre part au jugement des affaires. Ou ils y viennent d'eux-mêmes, ou le prévôt les demande spécialement afin d'être conseillé dans quelque procès délicat. A ce point de vue, il semble même que le Parlement considère le Châtelet comme une manière de succursale de la cour. Ainsi nous voyons siéger près du prévôt tantôt un ou deux conseillers, un procureur en Parlement, le greffier criminel de la cour, Jean de Cessières, un huissier même du Parlement, des avocats au Parlement, tantôt de véritables et nombreuses commissions déléguées par la cour souveraine et qui transforment le Châtelet en chambre du Parlement. A une grosse affaire d'empoisonnements où quatre accusés sont compromis, prennent place à l'audience du prévôt un président, six conseillers et deux avocats du Parlement. Pour une autre grave affaire où il s'agit d'un ordre du roi qui n'a pas été exécuté, nous trouvons également un président, six conseillers, le procureur et l'avocat du roi. Un autre jour on ne rencontre qu'un président et le greffier criminel¹.

Mais il n'y a pas que des membres du Parlement qui viennent juger au Châtelet, il y a d'autres personnages et des plus différents.

Ainsi, pour entendre le procès fait à Méricot Marchés, siègent un président du Parlement, le vicomte de Meaux, un chambellan du roi, le sénéchal du Limousin et un conseiller de la grand'-chambre. D'ailleurs, ce tribunal, une fois les audiences terminées, n'ose pas conclure; il en réfère au roi. Le roi répond que le procès suive son cours et, si les juges craignent de se prononcer,

1. *Registre criminel*, I, 21, 98, 103, 239, 333, 468, 552; II, 89, 338.

que le prévôt appelle au Châtelet « telz gens de son conseil comme il verroit que bon seroit. » Ailleurs, ce sont le bailli de la Conciergerie (c'est le nom que commence à prendre à cette époque le concierge du Palais), le receveur de Paris, un « esleu à Paris sur le fait des aydes, » un simple écuyer, le maire de Saint-Martin, Nicolas Blondel, le chevalier du guet, un individu qualifié de bourgeois de Paris, un grénétier, un maître des requêtes de l'hôtel du duc de Bourgogne¹.

Le tribunal ainsi formé, « tellement quellement, » suivant un mot du temps, le prévenu est amené par un sergent « sur les carreaux. » Il est soupçonné d'avoir volé ou tué. On lui demande de jurer qu'il dira la vérité sur tout ce dont on l'interrogera « sans mensonge ne faus adjouter en aucune partie... » L'accusé fait sa déposition, avoue ou n'avoue pas².

A ce moment peuvent déposer les témoins; il en vient assez rarement. Dans une affaire scandaleuse, où est mise en cause la personne d'un ministre de Charles VI, Jean le Mercier, sire de Noviant, conseiller du roi et grand maître de l'hôtel, le tribunal, ayant à recevoir sa déposition, ne le fait pas comparaître devant lui; il envoie le lieutenant criminel et l'avocat du roi au domicile de Jean le Mercier pour recevoir ses déclarations³. Le faux témoignage expose à être tourné au pilori ou condamné à mort, suivant la gravité du cas⁴.

Ces préliminaires terminés, le prévenu est « fait traire arrière sur les quarreaux à part » et les juges délibèrent. Ils décident qu'il faut soumettre l'accusé à la torture. Tous les prévenus y sont condamnés, car de deux choses l'une : ou ils avouent et alors le raisonnement du juge est celui-ci : l'homme qui est devant nous est un malfaiteur, il a commis tel crime, il est donc capable d'en avoir commis d'autres, il faut qu'il les déclare, et on le questionne; ou ils n'avouent pas, et il faut les amener à confesser leurs fautes. Dans ce dernier cas, le tribunal peut choisir deux voies : il peut ou faire le procès extraordinaire « comme est gehiner, procéder à tourment, » ou faire le procès

1. *Registre criminel*, I, 21, 23, 36, 87, 106, 181; II, 119, 130, 156, 172, 181.

2. *Style du Châtelet*, fol. 18 r°.

3. *Registre criminel*, II, 122.

4. *Style du Châtelet*, fol. 24 v°. Dans le cas d'un meurtre, si le juge peut avoir la déposition de la victime « tenuz y est, car la deposition du navré vault quatre autres. » *Ibid.*, fol. 19 r°.

ordinaire, c'est-à-dire prouver contre le prisonnier le fait qu'il nie. Le juge doit se prononcer, car, après avoir pris une des deux procédures, il ne peut l'abandonner pour recourir à l'autre¹. On comprend combien le second mode de procéder était plus difficile et plus compliqué que le premier; nous ne le voyons presque jamais appliqué. On use toujours de la voie extraordinaire.

En envoyant un prisonnier à la torture, le tribunal indique, dans de courts considérants, les raisons qui l'ont déterminé à agir de la sorte.

Le Châtelet n'emploie que deux sortes de tortures : le petit tréteau et, lorsque celui-ci ne suffit pas, le grand tréteau. Ces deux modes de supplice se sont continués à travers les âges jusqu'au XVIII^e siècle. À défaut d'explication fournie par des contemporains de Charles VI, nous pouvons consulter sur ces instruments les descriptions postérieures à cette époque². Les détails épars çà et là dans le registre criminel nous montrent que les choses n'ont pas changé malgré les siècles.

On met l'accusé nu; on lui attache les mains à un anneau fixé dans le mur à une hauteur de deux mètres environ, puis on lui fixe les pieds au moyen de cordes à un anneau scellé dans le sol et exposé à une distance telle que le corps du supplicié se tende suivant un plan incliné. Cela fait, on approche un petit tréteau tout contre les cordes qui relient les pieds du patient au sol et on presse de façon à serrer davantage la tension des muscles de l'accusé, en même temps qu'on tient immobile le corps du malheureux. Puis on lui introduit une sorte d'entonnoir dans la bouche et l'on verse de l'eau froide en quantité considérable, dont le volume varie suivant qu'on applique la première ou la seconde torture³. Les souffrances sont telles que beaucoup n'attendent

1. *Style du Châtelet*, fol. 19 r°. Cette dernière opinion serait de Jehan de Cessières. Ibid., fol. 23 v°.

2. Voy. Jean Millæus, *Praxis criminis persequendi*... Paris, 1541, in-fol. — Jean Damhoudere, *la Pratique et enchiridion des causes criminelles*... Louvain, 1555, in-4°. — Muyart de Vouglans, *les Loix criminelles de France*, Paris, 1780, in-fol., p. 59-61. — Ch. Berriat-Saint-Prix, *des Tribunaux et de la procédure criminelle du grand criminel... avec des recherches sur la question ou torture*. Paris, Aubry, 1859, in-8°, p. 54-103. — Molinier, *la Torture*, dans *Mém. de l'Acad. des sciences, inscr. et belles-lettres de Toulouse*, 8^e série, t. I, 1879, p. 301-327, etc.

3. Voy. une description de cette torture du Châtelet, notamment dans *Voyages en France* (1648-1661) de l'anglais Evelyn (traduit et publié par la Société des bibliophiles). Cf. Berriat-Saint-Prix, *op. cit.*, p. 74. Cet auteur

pas qu'on verse l'eau pour se soumettre : « fu mis sur le petit tresteau et ainsi comme l'en lui vouloit donner à boire... » déclara qu'il allait parler¹. Lorsque le petit tréteau ne suffit pas, on met au grand; c'est-à-dire que, le tréteau étant plus élevé, la tension des muscles que l'on obtient est plus douloureuse, et ensuite on verse plus d'eau. Il est assez surprenant qu'il ne meure pas dans ce supplice plus de prévenus que nous n'en voyons périr.

Ce sont là les deux seuls genres de torture que nous trouvons appliqués au Châtelet à la fin du ^{xiv}^e siècle. On ne distingue pas encore, comme on le fera plus tard, la question préparatoire, la question ordinaire, la question extraordinaire. On use simplement du petit tréteau, puis du grand tréteau, si l'accusé n'a voulu rien dire.

Deux fois seulement nous rencontrons une torture différente. Mérigot Marchés, par exemple, est « estendu à la question de la *coustepointe* sur le petit tresteau. » Nous n'avons pu trouver l'explication de ce terme. Dans une autre circonstance, un accusé est mis à la question de la *pelote*². On croit que cette torture consistait à garrotter le patient avec des cordes ferrées que l'on serrait jusqu'à ce qu'elles pénétrassent dans les chairs³.

Le plus généralement le torturé, au fort du supplice, déclare qu'on le délivre et qu'il parlera. Aussitôt on cesse la question, et on mène l'accusé immédiatement dans une pièce du Châtelet appelée la cuisine. Là on fait tout ce qu'on peut pour le remettre. Il est placé devant un grand feu pour se réchauffer, on lui donne de bons vêtements, on le fait boire, manger et reposer; puis, une fois qu'il est bien « *refreschi*, » on le ramène au tribunal pour qu'il réponde⁴. Si, arrivé là, il ne dit rien, on renvoie la nouvelle torture de préférence à une prochaine audience.

Un individu sujet à l'épilepsie n'est pas mis à la question; une femme enceinte non plus⁵.

Lorsque, malgré toutes les souffrances, l'accusé n'a pas avoué,

dit que le petit tréteau mesure 0^m60 de haut et le grand 1^m12. — Jean Damhoudere, *op. cit.*, p. 69, donne une gravure représentant ce supplice. De même Jean Millæus, *op. cit.*, p. 61.

1. *Registre criminel*, I, 69.

2. *Ibid.*, I, 208; II, 203.

3. C'est probablement un supplice de cette espèce que représente une gravure de Jean Millæus, *op. cit.*, p. 61.

4. *Registre criminel*, I, 10, 167, 321.

5. *Ibid.*, I, 261; II, 430.

le tribunal se trouve embarrassé, il cherche alors un moyen terme. Ainsi, un individu est accusé d'avoir pipé avec de faux dés : c'est un voleur. Mis deux et trois fois sur le petit et le grand tréteau, il ne dit rien. Le juge trouve finalement qu'autrefois le prévenu a été banni de Paris pour dix ans et qu'il est revenu avant l'expiration de ce délai. Abandonnant le premier chef d'accusation, il condamne le prévenu sur ce second au bannissement perpétuel du royaume¹.

La torture terminée et les aveux obtenus, on retire l'accusé de la présence des juges et ceux-ci délibèrent. Le prévôt ou son lieutenant demande aux assistants leur opinion ; l'avis de la majorité prévaut. On dira : « ouye l'opinion desquelx conseillers, attendu que par la plus grant et saine partie sont d'opinion que...². » Il peut arriver que les juges soient également partagés. Un voleur, nommé Jehan Petit, est âgé de dix-huit ans. Sur les dix juges, cinq sont d'avis de le pendre ; les cinq autres, eu égard à l'âge du prévenu, préfèrent qu'il soit « mené au cul d'une charrette, jusques à la justice³, et illec bany de la ville, viconté et prévosté de Paris à tousjours, sur peine de la hart et illec lui coppé l'oreille dextre. » Le prévôt sursoit la sentence à l'audience suivante, demande à chacun d'y réfléchir, que de son côté il y songera et en parlera à d'autres conseillers. A l'audience suivante, les magistrats ont réfléchi et Jehan Petit est pendu⁴.

Dans le cas d'une sorcière nommée Macète, femme de Hennequin de Reully, les conseillers ne sont pas d'accord ; les uns disent qu'il faut la brûler, les autres sont d'avis contraire, sous prétexte que les pratiques de l'accusée n'ont pas été suivies de mort d'hommes. Le prévôt suspend la délibération et va au dehors demander l'avis de plusieurs personnes : un président des requêtes du Palais, un conseiller du Parlement, un avocat et un procureur en Parlement, un avocat au Châtelet. Finalement Macète est brûlée⁵.

Ici le Châtelet consulte individuellement des membres du Parlement : il y a des exemples où il consulte officiellement une chambre de la cour. A propos d'un faussaire, Étienne Joson,

1. *Registre criminel*, II, 147.

2. *Ibid.*, II, 336.

3. Il s'agit de Montfaucon.

4. *Registre criminel*, I, 237.

5. *Ibid.*, II, 339.

les juges ne s'entendent pas, les uns voulant bannir, les autres pendre. Le prévôt va soumettre l'affaire à une chambre du Parlement, qui est d'avis de pendre l'accusé comme larron, parce qu'il y a larcin, et qui ajoute que, si l'accusé appelle en Parlement, il n'y aura pas lieu de tenir compte de sa requête¹.

Les opinions des juges recueillies, le prévôt prononce le jugement.

A ce moment et avant l'énoncé de la peine, on relit tous les procès-verbaux des audiences de l'affaire. On agissait de même au commencement de chaque audience, pour mettre au courant du cas ceux des juges qui n'avaient pas assisté aux séances précédentes.

Puis le juge énumère les raisons qui ont déterminé le tribunal. Chaque jugement a ses considérants; en général, ces considérants mentionnent : l'état de l'accusé, s'il est vagabond ou de mauvaise vie, les délits ou crimes commis, le fait que le prévenu les avoue, la multiplication, la récidive de la faute, la valeur des objets volés, si c'est un vol, les circonstances aggravantes telles que l'heure, si c'est la nuit, ou les effractions². Dans le jugement de Mérigot Marchés, le tribunal passe en revue et réfute tous les arguments qu'a présentés l'accusé pour sa défense. Lorsque le prévôt ne condamne pas à mort, les considérants prennent la forme de regrets par lesquels le Châtelet s'excuse de n'avoir pu appliquer la peine capitale. Rarement le prévôt invoque des textes législatifs. A propos d'un blasphème, qui entraîne une peine exceptionnelle, nous voyons invoquée une ordonnance du roi Philippe « donnée le... » et la date est laissée en blanc. On ne sait de quel Philippe il s'agit³.

Enfin on prononce la peine.

Avant d'énumérer les peines afférentes à chaque crime, nous devons noter ici quelques particularités.

Quand un prévenu en dénonce d'autres, on fait arrêter tous les gens dénoncés et on procède contre chacun d'eux séparément, mais on ne prononce pas d'arrêt, on ne condamne que le premier qui a dénoncé, en suspendant toutefois l'exécution jusqu'à ce que toutes les procédures particulières soient terminées. Après quoi,

1. *Registre criminel*, II, 493.

2. *Ibid.*, II, 126.

3. *Ibid.*, II, 206, 357.

on rend un arrêt collectif mentionnant les condamnations spéciales à chacun¹.

Si le roi fait grâce à un délinquant qui appartient à quelque seigneur haut justicier et est tenu prisonnier par lui, la grâce a tout son effet; le juge royal peut mander le prisonnier et le justicier ne peut lui rien faire². Si, par contre, un seigneur haut justicier donne des lettres de rémission même à un de ses sujets, l'absolvant ainsi de quelque crime, la justice du roi tient compte de ces lettres de la façon suivante : un jour, au bailliage d'Amiens, le comte d'Artois a eu l'occasion de donner des lettres de rémission à des coupables moyennant finance. Le bailli royal met la main sur les coupables absous. Ceux-ci exhibent leurs lettres d'absolution. Le bailli reçoit et accepte ces lettres, parce qu'elles constatent le crime « et lui valaient confession; » après quoi il fait pendre les prévenus³.

Si un prisonnier s'évade, il est réputé convaincu du crime qu'on lui reproche, à condition qu'on ait eu le temps de lui exposer le cas⁴.

6. Crimes et peines.

L'auteur du *Style du Châtelet* s'exprime sur le chapitre des peines de la manière suivante : « Paine si est travail de corps, soucy de cuer et desplaisir de volenté, qui sont ordonnés pour justice et pour punition ou pour chastiment⁵. » Puis il ajoute plus loin : « Les juges sont douteux et doit l'en plus estre enclin à absolution que a condempnation; et vauldroit mieulx espargner deux coupables que punir ung innocent; et si se doit le juge plus fleschir par humilité et par miséricorde que soi endurcir par rigueur, car justice sans miséricorde est creuse, et miséricorde sans justice est lascheté. Item doit le juge en toutes choses tousjours avoir Dieu devant ses yeulx et en memoire, car celuy n'est pas digne de tenir jugement qui doute plus homme que Dieu⁶. »

1. *Registre criminel*, I, 48-114.

2. *Style du Châtelet*, fol. 23 v°.

3. *Ibid.*, fol. 24 r°. — *Le Grand Coutumier*, p. 660.

4. *Style du Châtelet*.

5. *Ibid.*, fol. 29 r°. — *Le Grand Coutumier*, p. 649.

6. *Ibid.*, fol. 29 v°. — *Le Grand Coutumier*, p. 650.

Ces sentiments d'indulgence ne sont pas partagés par le Châtelet dans la pratique.

Le Registre criminel nous donne les procès-verbaux des affaires qui ont été jugées pendant trois années. Le nombre des accusés mentionnés atteint le chiffre de 128. D'autre part, lorsque les accusés sont pressés de confesser tous leurs crimes passés, ce qu'ils font d'ailleurs d'eux-mêmes au moment du supplice par crainte de l'enfer, on est surpris de la quantité quelquefois innombrable de vols ou d'assassinats qu'ils avouent, la plupart anciens et qui tous sont demeurés impunis. La conclusion qu'on en doit tirer est que le chiffre des malfaiteurs que l'on juge est minime à côté du nombre de crimes qu'on ne réprime pas, que le tribunal le sait, et que, dès lors, les peines dont il frappe ceux qu'il parvient à saisir prennent par leur caractère de sévérité la forme d'exemples à faire.

Il est instructif de faire le compte des différents délits reprochés aux cent vingt-huit prévenus dont nous venons de parler. Les vols sont les plus fréquents : 85 comparaissent comme larrons ; 16 comme meurtriers ; puis successivement voici la nature de chaque crime que nous rencontrons et le nombre d'accusés correspondants, sans oublier que plusieurs sujets d'accusation peuvent peser sur un même individu : empoisonnements de puits et fontaines, 7 ; pillage et mise à sac de maisons, 6 ; espionnage et haute trahison, 4 ; bestialité, 4 ; sorcellerie, 4 ; viol, 3 ; complicité de meurtre, 3 ; recel, 2 ; faussaire, 2 ; puis un cas pour chacun des crimes suivants : excitation de mineure à la débauche, incendie, fausse monnaie, diffamation, chantage, blasphème, abandon d'enfant, désobéissance à un mandat du roi.

Ce tableau ne peut pas donner un état de la moralité publique à la fin du xiv^e siècle ; trop peu de crimes y sont poursuivis. Il révèle combien la justice prévôtale est restreinte quant au nombre des coupables qu'elle atteint, abstraction faite de ceux que le Parlement punissait.

La peine commune appliquée à l'individu convaincu de vol est la pendaison. Les femmes ne sont jamais pendues, elles sont ou brûlées ou enfouies vives.

Examinons les cas, d'ailleurs rares, où le Châtelet ne va pas jusqu'à la peine capitale. Il est dit dans les considérants d'un jugement que, « en cas de premier larcin, l'en n'a pas acoustumé

oudit Chastellet de faire justicier aucune personne¹. » Dans la pratique, le prévôt n'agit pas toujours conformément à ce principe². A défaut de la peine de mort, le Châtelet inflige celle du bannissement : « Se gens sont oyseux et tavernerez, » dit le Style du Châtelet, « la justice les doit prendre et getter hors de la cité ou autrement soy informer de leur vie, car à la justice appartient de purgier et nestoier la cité de telles gens³. » On peut être banni ou du royaume, ou simplement de la ville de Paris et de dix lieues à l'entour. Si l'on est pris violant cette défense, on est frappé de la peine de la hart. Le bannissement peut être aggravé dans certains cas. Ainsi, un voleur, nous avons déjà vu plus haut ce détail, « feust mené au cul d'une charete tout batant jusques à la justice et illec bany de la ville, viconté et prévosté de Paris. ; » là, on lui a coupé l'oreille droite, c'est ce qu'on nomme « essoriller. » Ou bien, avant d'être banni, on est mis au pilori. Voici des cas où la peine est adoucie. Une jeune fille, Marion du Val, a commis quelques larcins. En considération de sa jeunesse, on la tourne au pilori, et on lui inflige un mois de prison. Dans une autre circonstance, le juge décide qu'on gardera le condamné en geôle jusqu'au « jeudi absolu. » Deux individus ont volé quelques grappes de raisin. Ils sont menés en charrette du Châtelet au pilori des halles, la tête couronnée de vignes, ils sont tournés au pilori, puis relâchés⁴.

Tout meurtrier est pendu comme le voleur ; seulement presque toujours, en plus, il est, avant le supplice, traîné sur la claie. Lorsque son cas est compliqué de vols et de viols, il peut être décapité et pendu ; c'est-à-dire qu'une fois qu'il a été décollé, on pend son corps à Montfaucon. Le même supplice est infligé aux gens convaincus d'avoir empoisonné les puits et fontaines⁵.

Une troupe de six individus a mis à sac et pillé le presbytère et l'église de Rungis, près de Sceaux ; ils sont tous condamnés à suivre un jour la procession dans ce village, nu-pieds, sans chaperon ni chemise, un cierge à la main, puis ils seront battus,

1. *Registre criminel*, II, 279.

2. Voir par exemple le cas de Fleurent de Saint-Leu qui est pendu pour avoir volé un simple « mordant de ceinture. »

3. *Style du Châtelet*, fol. 29 v°.

4. *Registre criminel*, I, 163, 196-201, 197, 237, 305.

5. *Ibid.*, I, 73, 469, 475 ; II, 6.

nus, sur la place publique; après quoi, tenus en prison jusqu'à nouvel ordre¹.

Le crime de haute trahison est un des plus graves qu'ait à juger le Châtelet. Le prévôt tient pour haute trahison le fait d'être passé aux Anglais et d'avoir rendu à ceux-ci n'importe quel service. Les coupables sont traînés, décapités et pendus. Méricot Marchés est un chef de bande; il est qualifié en outre de « traître, meurtrier, voleur, incendiaire » : il est décapité aux Halles, on plante sa tête au bout d'une lance que l'on met sur un échafaud, on pend ses quatre membres aux portes de la ville, et son corps au gibet de Montfaucon².

La bestialité, ou, comme on dit en ce temps, la « bougrerie », est punie du bûcher. C'est la seule circonstance où un homme soit brûlé. Sur les quatre cas de cette espèce que nous relevons dans le *Registre criminel*, deux sont avoués à l'audience; les deux autres sont confessés au pied du gibet, au moment où on allait pendre les coupables pour vol. La coutume est qu'alors on change, séance tenante, de supplice, et qu'on mène, sans autre forme de procès, le délinquant au bûcher³.

La sorcellerie est principalement pratiquée par les femmes. Celles qui sont convaincues d'être sorcières sont brûlées au Marché aux pourceaux⁴.

Le crime de viol ou de « ravissement de femmes » entraîne la condamnation à être traîné et pendu⁵.

La complicité de meurtre expose à la même peine que le meurtre, la mort⁶.

Tout receleur est tourné au pilori et banni de Paris⁷.

Le faussaire est pendu; la femme qui excite une mineure à la débauche, piloriée et brûlée; l'incendiaire également mis à mort; le faux-monnaieur bouilli au Marché aux pourceaux; le diffamateur de quelque puissant prince, tourné au pilori et banni après avoir eu la langue percée; la femme qui a voulu pratiquer le

1. *Registre criminel*, II, 247.

2. *Ibid.*, I, 125, 393; II, 100, 208.

3. *Ibid.*, I, 97, 190, 231, 567.

4. *Ibid.*, I, 361; II, 314, 344.

5. *Ibid.*, I, 14, 73; II, 515.

6. *Ibid.*, I, 119, 268; II, 61.

7. *Ibid.*, I, 164.

chantage, piloriée et bannie de Paris; le blasphémateur, dans le Registre criminel, est tourné au pilori, puis mis en prison au pain et à l'eau jusqu'à nouvel ordre¹. Les ordonnances ont statué qu'au premier blasphème un homme serait mis au pilori « de heure de prime à heure de none, » puis subirait un mois de prison au pain et à l'eau; qu'au second blasphème il aurait la lèvre supérieure fendue d'un fer chaud; au troisième, la lèvre inférieure; au quatrième, on fendrait toute la lèvre; et au cinquième on couperait la langue².

Un chevaucheur qui, ayant à porter des lettres du roi, s'est fait payer pour ne pas accomplir sa mission, est privé de tout office royal, tourné au pilori, flétri d'une fleur de lis sur les lèvres et la langue percée³.

Dans un certain cas, le tribunal ne relève rien contre un accusé; les juges rendent tout de même l'arrêt suivant : « Délibéré fu qu'il n'y avoit pas cause par quoy l'en le peust excecuter comme larron, mais furent d'oppinion que a tousjours mais il feust bany du royaume de France⁴. »

Toute condamnation à mort entraîne la confiscation des biens. Si l'accusé n'a rien, le greffier l'indique à la fin du procès-verbal sous la forme : « et n'avoit aucuns biens soubz le roy, » ou « et n'avoit aucuns biens. »

7. *L'appel.*

L'appel n'apparaît pas au Châtelet comme un acte régulier de procédure. Outre qu'il est relativement rare, il affecte la forme d'une réclamation présentée au Parlement contre la manière dont juge le prévôt de Paris. La suite qui est donnée à cette réclamation est des plus variables; ce que nous ne voyons jamais, par exemple, c'est une affaire transmise au Parlement et jugée à nouveau par lui. Pour les quelques cas que nous avons, la cour souveraine use toutes les fois d'un procédé différent. Le mieux est de citer les exemples pour montrer ce qui s'est passé.

Au préalable, nous rappelons que dans l'intérieur même du

1. *Registre criminel*, I, 47, 492; II, 27, 64, 71, 78, 357, 495.

2. *Ordonnances*, VIII, 130 (7 mai 1397).

3. *Registre criminel*, I, 556.

4. *Ibid.*, II, 151.

Châtelet on appelait du tribunal d'un auditeur à celui du prévôt; cela se nommait « demander l'amendement. » Si la condamnation de l'auditoire d'en bas était maintenue, le condamné payait un surcroît d'amende¹.

Il était d'usage, paraît-il, dans quelques sénéchaussées et bailliages, lorsqu'un accusé appelait au Parlement, que le prévôt suspendit la procédure, ce qui était naturel; il ne l'arrêtait pas, s'il n'était déjà en prison, ou le relâchait, s'il était détenu, ce qui était plus extraordinaire. La conséquence était que l'accusé « s'absentait » et on ne le revoyait plus. Charles VI décida, par lettres patentes du 1^{er} octobre 1393, qu'en cas d'appel on ne laisserait pas que d'arrêter le malfaiteur convaincu de quelque crime².

L'appel se produit au Châtelet à n'importe quel moment du procès, tantôt au début, tantôt au milieu, tantôt après la condamnation. Le prévôt arrête la procédure, mais ne relâche jamais l'accusé.

Une femme, Marion l'Estallée, est accusée d'envoûtement. Elle nie le fait; on veut la mettre à la question: à ce moment « elle dist que du tort que ledit mons. le prevost li faisoit, attendu que elle se dist estre femme de bonne famme et renommée et que desdites accusations elle estoit pure et innocente, elle appeloit en la court de Parlement. » Le prévôt envoie un examinateur au Parlement pour faire part de la volonté de l'accusée qu'on a ramenée en prison. Le Parlement charge deux conseillers de se rendre au Châtelet, d'examiner l'affaire et de venir en faire rapport à la cour. Le rapport entendu, le Parlement décide que le prévôt continuera l'affaire, comme si de rien n'était³.

Un autre accusé, Thévenin de Braine, appelle également. Cette fois, le seul greffier criminel du Parlement, Jehan de Cessières, vient dire que, tout examiné d'après les procès-verbaux, la cour est d'avis que le Châtelet achève de juger⁴.

Henry Petit est accusé de vol; il fait appel. A l'audience suivante viennent siéger, près du prévôt, un maître des requêtes du roi et un notaire du roi. On voit que dans le cas présent la pro-

1. *Ordonnances*, I, 741.

2. *Ibid.*, VII, 581.

3. *Registre criminel*, I, 334.

4. *Ibid.*, II, 144.

cédure continue. Les deux nouveaux venus écoutent la cause. Le maître des requêtes dit qu'il rapportera l'affaire au Parlement. A la séance qui suit, le notaire revient seul et déclare que, la cause entendue, la cour mande au prévôt de passer outre¹.

Voici qui est plus simple. Marion de la Court, prévenue de vol, appelle. Deux conseillers du Parlement et le greffier Jehan de Cessières se rendent au Châtelet pour suivre les audiences; après quoi ils prononcent eux-mêmes que le juge prévôtal doit poursuivre sans autrement en référer au Parlement, qu'ils ont pouvoir de la cour d'en décider de la sorte².

Faut-il croire que le Parlement ne tenait jamais aucun compte des appels qui lui étaient faits? Non, et nous allons voir dans le cas suivant de quelle manière il fait reviser un procès.

Jehenne de Brigue, dite la Cordière, est condamnée à être brûlée comme sorcière; elle appelle au Parlement. A la séance suivante, trois conseillers et le greffier criminel viennent dire que « messeigneurs du Parlement » ont examiné les pièces du procès, ainsi que les causes d'appel; ils ont décidé que le prévôt appellera près de lui des conseillers de la cour « et tel autre conseil que bon lui semblera » et que « il voye, visite et examine de rechief plus diligemment le procès dessus escript que fait n'est, » qu'il mette la femme accusée à la question, puis qu'il prononce nonobstant l'appel de la sorcière. L'appel a donc ici pour effet de faire reviser le procès par le même juge, conseillé seulement par des membres du Parlement. Il est à remarquer que cette affaire occupe plusieurs audiences et que les membres du Parlement n'assistent pas à toutes les séances. Relevons également que sur le procès de Jehenne de Brigue vient se greffer une seconde affaire de sorcellerie traitée à part, du reste. Bien que Macète, femme de Hennequin de Reully, la nouvelle sorcière, n'ait pas appelé comme la précédente, les quatre membres du Parlement ne continuent pas moins de siéger³.

Pour l'appel comme pour tout le reste, ce que nous voyons donc régner au Châtelet, c'est l'empirisme le plus élémentaire.

1. *Registre criminel*, II, 414.

2. *Ibid.*, II, 428.

3. *Ibid.*, II, 299-309, 334.

8. *L'exécution.*

Lorsqu'un criminel qui a été jugé se pend, son corps est justicié et ses biens confisqués¹. Si un accusé meurt dans la prison avant la conclusion de son procès, son corps est honorablement enterré et ses biens ne sont pas confisqués. Si, au contraire, son affaire a été terminée et qu'une condamnation à une peine capitale soit intervenue, les biens seront acquis au roi, « et pour ce que le corps ne peut jamais sentir pugnicion, il ne sera jamais exécuté. » C'est du moins l'opinion de Jean des Marés, en contradiction, comme on voit, avec le premier cas².

Le lieu où s'exécutaient les condamnés était le plus généralement Montfaucon. Montfaucon était hors des murs et situé entre la porte Saint-Denis et la Bastille, sur une petite hauteur. On l'appelait « la justice du roy. » On disait : « être ars devant la justice du roy, être pendu à la justice du roy. »

Le manuscrit des *Grandes Chroniques de France*, conservé à la Bibliothèque nationale et dont les miniatures merveilleusement peintes nous donnent plusieurs fois des vues de Paris au xv^e siècle³, fournit de précieux renseignements sur l'aspect de Montfaucon. La « justice du roi » comprend essentiellement un vaste carré de maçonnerie d'environ deux mètres de haut et de vingt mètres de côté. Aux quatre angles sont quatre piliers élevés, réunis entre eux par deux rangées de poutres horizontales distantes d'environ cinq mètres l'une de l'autre, la première étant environ à trois mètres cinquante du sol maçonné, ce qui constituerait pour l'édifice entier une hauteur totale de dix à onze mètres approximativement. Entre les angles, des piliers supplémentaires supportent les deux séries de poutres horizontales. L'ensemble forme un quinconce de seize poteaux. C'est à ces deux étages de poutres que l'on pend les condamnés et qu'on laisse leurs corps se dessécher au grand air.

On brûle non sur cet échafaud de maçonnerie, mais au pied et devant. Les mêmes miniatures nous représentent la façon dont on procédait à ce supplice. On ne formait pas précisément des

1. *Style du Châtelet*, fol. 25 v°.

2. *Ibid.*, fol. 23 r°.

3. On sait qu'elles sont de Jean Fouquet. (Bibl. nat., ms. fr. 6465.)

bûchers élevés sur lesquels on faisait monter le condamné; on attachait le condamné à un poteau au ras du sol. Le plus souvent plusieurs suppliciés sont fixés au même poteau¹. Puis on brûlait fagot par fagot à leurs pieds. Chaque individu avait son fagot flambant contre lui. Les souffrances devaient être horribles, car c'était proprement faire mourir à petit feu.

Ceux qui sont brûlés comme « bougres » sont en général exécutés « en la place aux Pourceaux, oultre la porte Saint-Honoré². » Le pilori et l'endroit où le plus souvent on décapitait se trouvaient aux Halles.

Tels sont les lieux affectés à l'exécution des peines capitales prononcées par le Châtelet. Entrons maintenant dans le détail particulier des faits.

Disons d'abord que, lorsqu'une femme condamnée à mort se déclare enceinte, on mande à deux matrones jurées de certifier la chose, puis on suspend l'exécution jusqu'à la délivrance de la mère. Ce qui fait agir dans ce cas le prévôt, ce n'est point une pensée d'humanité, mais le désir de ne pas faire périr l'enfant avant qu'il soit baptisé³. Notons également que, lorsque le condamné est juif, on est plus rigoureux à son égard; il est pendu par les pieds. A sa droite et à sa gauche on pend également deux grands chiens par les pieds. Il est d'usage, au moment du supplice, de conseiller au juif de se laisser baptiser afin d'être exécuté comme un chrétien, ce qu'il accepte généralement⁴.

Il n'y a pas de règle précise en ce qui concerne le nombre et la qualité des magistrats qui doivent assister aux derniers moments d'un criminel. Le greffier s'y trouve le plus souvent. On y constate aussi la présence de sergents à cheval et à verge, du prévôt, rarement de son lieutenant, quelquefois d'auditeurs et d'examineurs en nombre très variable. Dans une de ces exécutions, nous ne trouvons qu'un clerc du prévôt avec trois sergents à cheval⁵.

La présence de personnes appartenant à la justice est nécessaire, non pas seulement pour constater l'exécution, mais parce qu'il y a toujours à recevoir quelque aveu ou déclaration des

1. Voy. entre autres Bibl. nat., ms. fr. 6465, fol. 236 r°.

2. *Registre criminel*, I, 189.

3. *Ibid.*, II, 297, 430.

4. *Ibid.*, II, 52.

5. *Ibid.*, I, 13.

condamnés. Ceux-ci avouent fréquemment, par crainte des peines éternelles, des méfaits qu'ils n'ont pas confessés à la torture. Un d'eux le déclare; il dit qu'il va parler, « parce qu'il veoit bien qu'il estoit sur sa fin et que avec soy, pour le salut de son âme, il ne vouloit pas emporter les autres crimes que fais avoit, sans les cognoistre en sa vie devant le peuple, pour descharger sa conscience¹. » Si le condamné avouait quelque crime qui, à l'audience, eût changé la nature de la peine, on modifiait séance tenante le genre de supplice et on appliquait au coupable celui qu'il avait mérité. Voici un cas où il n'y a que des sergents pour toute assistance; ni prévôt, ni lieutenant, ni auditeur, ni examinateur ne sont venus: un certain Jehannin de la Montaigne a été condamné à être pendu pour vol; au moment de mourir, il confesse un meurtre dont il n'avait pas parlé à l'audience. On sait que le vol entraîne la pendaison, mais que pour un meurtre on est traîné avant d'être pendu. « Et pour ce, par l'advis et deliberacion desdiz sergens, icellui Jehannin de la Montaigne fu un pou, et du consentement dudit prisonnier, trayné environ la justice du roy nostre sire, et en après ce, le jugement dit contre lui prononcé, executé et mis à mort. » L'expression « du consentement dudit prisonnier » ne laisse pas que de surprendre². Dans un autre cas d'un voleur condamné à être pendu et qui avoue au pied du gibet des crimes de bestialité, c'est le lieutenant criminel lui-même qui renvoie le coupable de la corde au bûcher³. Notons enfin une requête, au moins singulière, présentée par un individu, nommé Jehannin Saint-Omer, dit Cousin: au moment d'être exécuté, il demande au lieutenant criminel « que pour lui et à ses despens feist faire par aucun homme tout nu un voyage ou pèlerinage qu'il s'estoit vouez faire à Nostre-Dame de Pontoise, en jurant et affermant en sa conscience icellui pèlerinage ou voyage avoir promis juré à faire⁴. » Nous ignorons quelle suite fut donnée à cette requête.

Pendant très longtemps et jusqu'à l'extrême fin du xiv^e siècle, il était d'usage de laisser mourir les condamnés sans sacrement. C'était une dernière peine qu'on leur infligeait, de les envoyer tout droit en enfer. Charles VI modifia cette coutume. Par lettre

1. *Registre criminel*, II, 117.

2. *Ibid.*, II, 110.

3. *Ibid.*, I, 112, 231.

4. *Ibid.*, I, 110.

du 12 février 1396, il décida que dorénavant les criminels seraient confessés avant d'être conduits au supplice. Mais il fallut, avant de prendre cette décision, consulter une grande assemblée composée des oncles du roi, de magistrats du Parlement et d'une foule d'autres personnages. Il semble que la réforme fut importante et de délibération difficile¹.

Le bourreau partageait avec le geôlier la dépouille des suppliciés. Le geôlier avait la ceinture d'argent du condamné, s'il en avait une, ce qui était fréquent à cette époque, à condition qu'elle ne valût pas plus d'un marc; il prenait également la « tasse » du justicié, c'est-à-dire sa bourse, et tout son argent monnayé. Le bourreau avait « tout ce qui est dessoubz la sainture, » expression assez vague dont il est malaisé de déterminer la valeur. Si la ceinture valait plus d'un marc, et que l'argent monnayé passât dix livres, le geôlier n'avait rien².

En résumé, le Châtelet de Paris en 1400 est une justice à l'état d'ébauche, pour ainsi parler, cherchant à se développer, à s'ordonner, comme inconsciemment; en l'absence d'un pouvoir assez fort pour imposer un ordre quelconque, elle s'appuie sur les usages, l'équité, les ordonnances royales, ou les viole suivant des convenances personnelles ou l'utilité du moment. Quant à la royauté, elle laisse d'ordinaire l'institution livrée à elle-même, se contentant des services qu'elle peut rendre et ne s'imaginant pas qu'il soit possible de faire autrement, ni mieux, ne soupçonnant pas peut-être que ce mieux puisse exister.

L. BATIFFOL.

1. *Ordonnances*, VIII, 122.

2. *Style du Châtelet*, fol. 22 v°.

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LE CARDINAL ASCANIO SFORZA

PRISONNIER DES VÉNITIENS

(1500).

La prise du cardinal Sforza par les Vénitiens après la défaite de Novare, en avril 1500, et sa tradition au gouvernement français sont un intéressant épisode de l'histoire militaire et diplomatique de la conquête du Milanais par Louis XII et de la ruine de la famille Sforza. Les nombreux renseignements fournis sur ce fait par Marino Sanuto, les informations des ambassadeurs italiens à Milan permettent de le raconter en détail.

I.

Chef du parti gibelin après Ludovic Sforza, le cardinal Ascanio s'enfuit de Milan dès qu'il eut appris la capture de son frère. Il hésita pourtant entre trois façons d'agir : attendre les événements à Milan, mais il risquait de tomber entre les mains du roi de France; aller vers l'Allemagne, mais il fallait traverser le territoire des Suisses, qui venaient précisément de livrer Ludovic Sforza; prendre la route de Bologne, mais il n'avait pas moins de chances d'être pris que de passer : il serait pris, il est vrai, par les Vénitiens, moindre mal à son avis que de l'être par les Français¹, et ce fut ce troisième parti qu'il adopta. Il partit de nuit dans la direction de Bologne, suivi de quatre cents chevaux et accompagné par plusieurs « pezzi grossi » de Milan : le but de son voyage, la route qu'il avait prise, restèrent secrets². Mais il ne put aller loin : attaqué près de Plaisance par une bande de Français, de Vénitiens et de gens du pays conduits par ses ennemis les Scotti, il dut se réfugier dans le château de

1. Jean d'Auton, *Chroniques*, I, 199. M. Sanuto, III, 229, conversation d'Ascanio avec le podestat de Crema, dans la lettre du podestat Bon, Crema, 13 avril 1500.

2. M. Sanuto, III, 220, lettre de Bon, Crema, 11 avril 1500.

Rivolta¹; il demanda au seigneur s'il y était en sûreté, celui-ci répondit affirmativement, bien décidé à tirer parti de cette bonne affaire². Le château fut entre-temps assiégé et le cardinal finit par se rendre³: on attribua sa capture à Sonzim Benzom, mais Carlo Orsini, quelques mois plus tard, revendiqua cet honneur pour lui-même, non sans acrimonie contre Benzom⁴. Ascanio Sforza refusa de se rendre aux Scotti, qu'il considérait comme ses ennemis personnels, et, plutôt que d'« être traité en marchandise, » il se rendit à la seigneurie de Venise⁵, en la personne de Sonzim Benzom. Il commença par lui offrir monts et merveilles s'il consentait à le laisser échapper, mais toutes ses offres demeurèrent inutiles; alors il demanda à être conduit le plus tôt possible à Venise, craignant d'être réclamé par Trivulce et de lui être rendu, s'il restait plus longtemps à Plaisance. Du reste, il n'était pas trop ému de son sort: c'était sa quatrième captivité⁶. Cependant, le 12 avril, de Pizzighetone, d'où il allait être conduit à Venise, Ascanio Sforza écrivit à la Seigneurie pour solliciter sa protection: il affectait de s'être rendu de son plein gré: « Après l'événement que Vos Seigneuries savent qui est arrivé à mon frère le duc, je me suis résolu, me trouvant à Rivolta, de me jeter dans les bras de Vos Excellences, confiant dans leur magnanimité et leur clémence⁷. » Mais Benzom raconta les circonstances vraies de sa capture à la Seigneurie dans une lettre « incorrecte, mais cependant superbe à lire⁸. » Le 13 avril, Ascanio Sforza arriva à Crema, en habit laïque et sans rochet, mais avec le chapeau; le podestat vénitien lui avait préparé une entrée solennelle et alla au-devant de lui avec trois cents chevaux et cinq cents fantassins; ce grand nombre de troupes dans une si petite ville ne laissa pas d'étonner le cardinal, qui montra sa surprise⁹; il y fut logé dans la maison d'Ottaviano Vimercati, beau-père de Sonzim Benzom, et confié

1. Jean d'Auton, *Chroniques*, I, 199. Diario Ferrarese, p. 382. M. Sanuto, III, 224 et 229, lettre d'Ascanio Sforza à la Seigneurie. Jean d'Auton appelle par erreur le château Rivoli.

2. M. Sanuto, III, 229, Bon, Crema, 13 avril 1500.

3. Diario Ferrarese, p. 382.

4. M. Sanuto, III, 468, Venise, in pregadi, 8 juillet 1500.

5. M. Sanuto, III, 229, Bon, Crema, 13 avril. Diario Ferrarese, p. 382.

6. Lettre citée note précédente.

7. M. Sanuto, III, 224, Ascanio Sforza à la Seigneurie, Pizzighetone, 12 avril 1500.

8. M. Sanuto, III, 224. Bon annonce la même nouvelle dans une autre lettre du même jour, avec la capture de Jean de Gonzague et de quelques autres. M. Sanuto, III, 223.

9. Même lettre citée note 2.

à la garde de Benzom lui-même. Il n'avait plus avec lui que l'ancien capitaine de la garde de Ludovic Sforza, Badino. Dès le lendemain, soit fatigue ou émotion, soit diplomatie, il y fut malade et demanda vingt-quatre heures de repos, promettant de partir dès qu'il se trouverait mieux. Dès la première heure, il protesta devant le podestat de Crema de son dévouement à Venise : « il n'avait pas tenu à lui que les affaires ne fussent arrangées entre Venise et Milan, mais l'on avait refusé de l'entendre; la Seigneurie ne pouvait lui en vouloir d'avoir quitté Rome pour venir au secours de son frère; d'ailleurs, par trois fois, par Latuada, par Giasone del Mayno, par un religieux, il avait essayé d'ouvrir des négociations; mais de ses divers envoyés, les uns n'avaient pu atteindre Venise, les autres n'avaient pu en obtenir de réponse; se jugeant donc sans torts à l'égard de la Seigneurie, il se félicitait d'être devenu son prisonnier. » Il eut la perfidie, en apparence chevaleresque, de faire au podestat de grands éloges de la fidélité de Benzom, disant que tous les serviteurs des princes devraient être tels que lui et ne se laisser corrompre ni par argent ni par promesses¹. C'était par là même compromettre Benzom, car c'était déjà trop pour la déflante république qu'on eût essayé de corrompre un de ses serviteurs. L'effet de cette traitresse louange ne se fit pas attendre. Sonzim Benzom, en effet, voulant accompagner son prisonnier jusqu'à Venise, la Seigneurie, avertie de cette intention par le podestat de Crema, lui enjoignit de demeurer à Crema, ou du moins dans la ville où il serait². Le 14 avril, les Savii di Consejo proposèrent à l'unanimité d'annoncer au roi de France la prise du cardinal Ascanio; quelques-uns voulaient qu'on lui signifiât en même temps que la Seigneurie avait abandonné à ses condottieri leurs autres prisonniers, mais qu'elle garderait Ascanio Sforza à la disposition du roi de France. Cette seconde proposition souleva une discussion violente à laquelle plusieurs orateurs prirent part, notamment Luca Zeno et Domenico Bollani, mais elle fut acceptée par 406 voix contre 34 seulement données à l'amendement Bollani et cinq abstentions. Le même jour, la Seigneurie ordonna l'expédition, en France, à Rome et ailleurs, de copies corrigées de la lettre de Sonzim Benzom³. Le départ de

1. M. Sanuto, III, 229, 230, lettre du podestat Bon, Crema, 13 avril 1500.

2. M. Sanuto, III, 227, lettre (autre) de Bon, Crema, 13 avril; III, 230, lettre *sup. cit.*; III, 227, *in collegio*.

3. M. Sanuto, III, 224, Venise, *in collegio*, 14 avril 1500. Venise, *Arch. di Stato Secreti Senato*, reg. XXXVIII, fol. 18 v° : « Factum est ab Dei providentia quod ab uno latere D. Ludovicus profligatus et captus devenit in manus ac potestatem Christianissime Majestatis, ab alio autem cardinalis Ascanius, D. Joannes, frater marchionis Mantue, cum nonnullis aliis capti fuerunt a copiis

Crema du cardinal Ascanio fut plusieurs fois retardé : on avait d'abord attendu son arrivée à Venise le 44 avril ; puis son départ fut retardé jusqu'au 46 au soir, à la demande de Carlo Orsini, qui voulait le voir et déjeuner avec lui, et l'on prévint alors qu'il ne dépasserait pas ce jour-là Orzinuovi, voisine de Crema¹ ; d'autres retards furent amenés par les inquiétudes causées à Brescia par la nouvelle apportée de Salò que des gens armés s'étaient réunis à la frontière, dans l'intention, pensait-on, d'enlever le cardinal au passage². Le podestat Bon l'engageait d'autre part à célébrer les fêtes de Pâques à Crema, mais Ascanio argua de son désir de se présenter vite à la Seigneurie. L'ordre d'envoyer Ascanio à Venise arriva sur ces entrefaites, et le podestat s'empessa de l'exécuter. Le cardinal quitta Crema le 20 avril, après avoir reçu la communion, pour aller déjeuner à Orzinuovi et dîner à Brescia ; il était escorté de Carlo Orsini et de Sonzim Benzom³. A Brescia, où il arriva le soir, il fut logé dans la citadelle neuve, dans l'appartement d'un cameringue, sous la garde de vingt-cinq soldats ou citoyens. Les *rectori* vénitiens allèrent le visiter ; il discourait volontiers, affectant la résignation, répétant : « *Deus dedit, Deus abstulit* ⁴. » Il partit le 21 pour Vérone, sous la garde des « *capetani dil devedo*, » accompagnés de quinze chevaux et de vingt-cinq hommes de pied chacun, et toujours escorté de Carlo Orsini et de Sonzim Benzom⁵. Ascanio avait été reçu avec grands honneurs à Crema et à Brescia, et plus en cardinal qu'en prisonnier. Les *rectori* de Vérone demandèrent à la Seigneurie quel cérémonial il fallait suivre à son égard et s'il fallait aller à sa rencontre : les *pregadi*, après délibération, répondirent seulement qu'il fallait se borner à tenir le cardinal sous bonne garde et à le loger dans un donjon⁶.

nostris.... [Declarabit] cardinalem Ascanium et alios principales nominatos nos tenere sub bona et tuta custodia ad requisitionem ipsius Majestatis, alios autem captivos qui sunt in manibus copiarum nostrarum, illis dimittemus juxta ordines belli, ut ab eis exigi possint talia, prout semper fuit observatum. »

1. M. Sanuto, III, 232, lettre du podestat Bon, Crema, 15 avril 1500.

2. Ibid., III, 234, lettre des proveditori de Brescia, 15 avril 1500.

3. Ibid., III, 241 et 245, lettres du podestat Bon, Crema, 17 et 18 avril 1500.

4. Ibid., III, 243, les *rectori* de Brescia, 18 avril 1500.

5. Ibid., III, 250, les *rectori* de Brescia, 21 avril 1500. — M. Sanuto, III, 245, analysant une lettre du podestat Bon du 18 avril, dit que le cardinal voulait aller à Mantoue par la route de Salò et Lazise ; à en juger par cet itinéraire, Mantoue est probablement une étourderie de Sanuto pour Vérone.

6. M. Sanuto, III, 234, Venise, *in pregadi*, 16 avril 1500.

II.

La nouvelle de la capture d'Ascanio Sforza fut annoncée par un courrier spécial à Milan : La Trémoille et Trivulce donnèrent, le second dix, le premier cinq ducats de pourboire au porteur de l'avis¹. Le cardinal d'Amboise écrivit, dès le 12 avril, une lettre de félicitations à la Seigneurie², qui, le 14 avril, annonça officiellement la prise d'Ascanio en déclarant le tenir à la disposition du roi³. A Milan, la nouvelle fut accueillie avec une indifférence mêlée de pitié; cependant, le peuple préférait savoir Ascanio aux mains de la Seigneurie plutôt qu'en celles du roi⁴. Mais il n'était pas dans les intentions de Louis XII d'abandonner à Venise ni Ascanio Sforza ni les autres Milanais fugitifs. Tandis que Trivulce s'applaudissait de la capture d'Ascanio et disait : « Il est raisonnable que la Seigneurie ait en sa possession son ennemi Ascanio, puisque le roi a en la sienne son ennemi Ludovic, » le cardinal d'Amboise réclamait, et dans sa lettre même de félicitations, les sujets milanais tombés au pouvoir de Venise. Le roi, à qui l'ambassadeur vénitien en France avait été chargé d'annoncer officiellement la nouvelle, répondit avec une politesse qui déguisait peu sa ferme intention : « A toutes les autres puissances je puis commander..., mais, pour la Seigneurie, ce n'est qu'une prière que je lui adresse en lui demandant de me livrer le cardinal. » Il déclara son intention de l'enfermer dans une tour. La volonté de Louis XII parut « inébranlable » à l'ambassadeur, qui conseilla à Venise de ne point y résister⁵. Déjà le bruit se répandait à Rome que le roi enverrait en Italie une garde spéciale de quatre cents archers pour en ramener le cardinal et que lui-même attendrait à Bourges son arrivée et ses interrogatoires. La Seigneurie⁶, d'autre part, ne semblait pas disposée à rendre aisément Ascanio Sforza et les autres prisonniers. L'apparat de la réception d'Ascanio à Venise avait été si beau que bien des gens en concluaient que la Seigneurie tenait trop à un tel prisonnier pour s'en défaire jamais. Seregni, plus sceptique, disait seulement qu'« il faudrait voir⁷. » — Enfin,

1. M. Sanuto, III, 230, podestat de Crema à la Seigneurie, 16 avril 1500.

2. Ibid., III, 240, *proveditori* de Treviglio, 17 avril 1500.

3. Venise, *Archivio di Stato, Secreti Senato*, XXXVIII, fol. 18, texte cité plus haut.

4. Ibid., III, 250, *rectori* de Brescia, 21 avril 1500.

5. M. Sanuto, III, 264, Trevisani à la Seigneurie, 18-19 avril 1500.

6. Ibid., III, 255, amb. vénit. à Rome, 21 avril 1500.

7. Seregni au duc de Ferrare, 25 avril 1500.

le pape, et surtout le Sacré collège, avaient manifesté l'intention de réclamer le cardinal à la Seigneurie, pour le remettre en liberté. Alexandre VI annonça ce dessein dans une « chapelle » où étaient présents douze cardinaux et l'ambassadeur vénitien¹.

Le 26 avril, l'évêque d'Albi et le maréchal de Gié prièrent, au nom de Louis XII et d'une façon courtoise, Trevisano d'écrire à la Seigneurie de livrer le cardinal au roi de France. D'Amboise, le 25, avait adressé la même demande, sur un ton plus impératif, aux provéditeurs de l'armée vénitienne². Enfin, une ambassade spéciale, composée d'Étienne de Vesc, sénéchal de Beaucaire, et de M. de Montoison, fut envoyée à Venise pour négocier l'extradition d'Ascanio Sforza. Accurse Maynier en annonça, dès le 27 avril, la venue à la Seigneurie. Malgré ces multiples et graves démarches, l'ambassadeur français affectait de considérer la Seigneurie comme entièrement libre de sa décision. L'ambassadeur ferrarais lui ayant dit que « Ascanio serait mieux entre les mains de Louis XII que dans celles de la Seigneurie, » Accurse Maynier lui répondit évasivement que « tout était commun entre Venise et le roi de France » et communiqua aux *Pregadi* la réflexion de son collègue et sa réponse³. Bientôt Louis XII changea de ton et parla en maître à Trevisano et à son secrétaire; il dit à celui-ci : « Puisque la Seigneurie ne veut pas me donner Ascanio, ce refus me justifiera devant tous de faire la guerre, et j'enverrai mes gens à Crémone. » Trevisano essaya de calmer la colère royale : Louis XII se répandit en plaintes contre Venise⁴. Le débat dura longtemps. Le premier mai, Louis XII répétait à l'ambassadeur : « Écrivez à la Seigneurie qu'elle veuille bien me livrer Ascanio Sforza. » Trevisano essayant de lui indiquer quels motifs avait la Seigneurie de garder le cardinal, Louis XII répéta : « Écrivez-lui avec de la bonne encre⁵. » Ses ambassadeurs parlèrent et agirent dans

1. M. Sanuto, III, 270, amb. vénit. à Rome, 26 avril 1500.

2. Ibid., III, 284, Trevisani, Lyon, 26 avril 1500; III, 266, provéditeurs vénitiens, Treviglio, 27 avril.

3. Ibid., III, 259, Venise, 27 avril 1500. L'ambassadeur ferrarais Erba ne connut pas exactement les noms de ces envoyés et l'objet de leur mission. Il croit l'ambassade composée de De Vesc et de Manfredo Tornielli, et chargée de préparer l'expédition franco-vénitienne dont le duc de Ferrare put se croire menacé quelque temps. Modène, *Carteg. Diplom.*, fiches *Francia*, 3 mai 1500 : « Sono andati a Venetia dui oratori della Christianissima Maestà, l'uno taliano che he lo conte Manfre Torniello : questo he stato a Mantua e dimanda Aschanio e le altre prigionii; l'altro he Belchayere quale ha opinione de homo de grandissima reputatione; che questui sia mandato per apontamento della impresa contra Vostra Excellentia.

4. M. Sanuto, III, 296, Trevisani, Lyon, 30 avril 1500.

5. Ibid., III, 298, Trevisani, Lyon, 1^{er} mai 1500.

le même sens : ils arrivèrent à Venise le 2 mai et furent reçus par *Pregadi*, à huis-clos. Après les compliments présentés à la Seigneurie, au nom du roi, par M. de Beaumont, sur la victoire de la ligue, après la « recommandation » du cardinal d'Amboise à la Seigneurie faite par Maynier, celui-ci parla au nom de l'ambassade, réclama les Milanais faits prisonniers par Venise, offrant en échange les Vénitiens faits prisonniers sur le territoire ducal. Puis il aborda avec habileté le point délicat, l'extradition d'Ascanio Sforza, qui était « *in toreselle*. » Il déclara la réclamer dans l'unique intention d'éviter les malentendus et les jalousies qui pourraient briser les liens d'amitié existant entre Venise et le roi; Ludovic était déjà entre ses mains; il savait comment le traiter, et il saurait traiter également bien Ascanio Sforza; enfin, il croyait bon d'arracher les mauvaises herbes jusqu'aux racines les plus profondes¹. La Seigneurie comprit qu'elle n'avait pas à résister à cette mise en demeure. Le conseil des Dix, dès le lendemain 3 mai, autorisa la discussion de l'affaire du cardinal en conseil des *Pregadi*, à condition que la discussion ne déviât pas sur d'autres questions. Les *Savii di Consejo et di terra firma* proposèrent de répondre aux ambassadeurs que la Seigneurie était trop heureuse de livrer le cardinal au roi, en marque du respect qu'elle avait pour lui. Lunardo Grimani et Antonio Trum proposèrent d'attendre quelque temps avant de faire cette concession, d'attendre au moins que les ambassadeurs eussent renouvelé une seconde fois leur demande. Leur amendement, malgré des répliques de Lunardo Loredam et de Lucha Zeno, passa avec 94 voix, tandis que la proposition des *Savii* n'en réunissait que 64, que huit *Pregadi* repoussaient absolument toute l'idée d'extradition et qu'onze s'abstenaient². Le jour suivant, le *Collegio* délibéra sur la forme à donner à la réponse aux ambassadeurs français : la décision prise la veille semblait si périlleuse et l'attente des nouvelles propositions des Français si chanceuse, que les *Savii di Consejo* proposèrent d'annuler et de recommencer cette délibération, et de livrer purement et simplement le cardinal Ascanio aux ambassadeurs, en le faisant accompagner par des troupes vénitiennes jusqu'aux frontières du Milanais. Le procureur Nicolo Trevisano demanda seulement qu'on rappelât la question jadis soulevée de la cession de Ferrare et de Mantoue à Venise. Avec cette addition, la proposition des *Savii* passa. Marino Sanuto, qui, la veille, avait désapprouvé la première résolution prise, appelle la seconde, selon lui

1. M. Sanuto, III, 280, *in collegio*, 2 mai 1500. M. Sanuto étant souffrant n'a pas assisté personnellement à cette séance intéressante.

2. *Ibid.*, III, 285, *ibid.*

plus raisonnable, un *consilium necessitatis*¹. Le 5 mai, il y eut en conséquence une séance solennelle des *Pregadi*, à laquelle assistèrent le conseil des Dix et les ambassadeurs Étienne de Vesc, Jacques de Clermont, seigneur de Montoisson, Giraud d'Ancezune, seigneur de Cabrières, maître d'hôtel du roi, et Accurse Maynier. Le doge fit lire la décision prise de livrer Ascanio Sforza. Après une rapide délibération, dans un coin de la salle, des Français entre eux, Maynier répondit par une courte harangue de remerciements, où il déclara que le roi de France serait enchanté de cette décision. Le 6 mai, la séance des *Pregadi* fut en partie employée à régler le retour à Milan du cardinal Ascanio : l'ambassade française voulait le faire sortir dans l'après-midi de prison et demandait que pour plus de sécurité S. Benzom fût chargé de l'escorter au retour, avec deux cents arbalétriers et cinquante hommes d'armes. Les *Pregadi* accordèrent volontiers l'escorte, mais le moment de la sortie de prison lui parut mal choisi, toute la population pouvant à cette heure, en effet, voir le cardinal. Le conseil des Dix et les *Pregadi* décidèrent de ne tirer Ascanio de prison que la nuit et de lui faire remonter le Pô en barque jusqu'à Padoue¹.

Ainsi Louis XII avait devancé Alexandre VI. Le pape, malgré son antique haine contre le Milanais, n'aurait cependant pas voulu, par esprit de corps, abandonner un cardinal aux mains de la Seigneurie. Le 4 mai 1500, ignorant ou voulant ignorer à quel point étaient arrivées les négociations franco-vénitiennes, il chargea l'évêque de Tivoli d'une ambassade à Venise, ayant pour objet la mise en liberté du cardinal. L'instruction pontificale ordonnait à ce prélat d'exposer au doge et à la Seigneurie la douloureuse émotion du pape et du Sacré-collège en apprenant l'arrestation d'Ascanio Sforza ; de déclarer que, quelque certitude que l'on eût qu'il ne pouvait rien lui arriver de « sinistre, » et quelque confiance que l'on pût avoir dans la bonté ordinaire de la Seigneurie, l'honneur de l'Église était engagé dans cette affaire : le pape demandait donc la mise en liberté d'Ascanio Sforza pour lui permettre de venir vivre à Rome, où il serait plus tranquille qu'en aucun autre lieu du monde, car le pape veillerait lui-même à ce que rien ne lui manquât. Alexandre VI faisait valoir que cette libération satisferait le roi des Romains, parent d'Ascanio par alliance, l'archiduc, les rois de Naples et d'Espagne, et qu'elle ne pourrait être prise pour une injure par le roi de France, n'étant accordée que pour éviter les censures

1. Marino Sanuto, III, 285, 286, *in collegio*; 287, *in collegio*, 5 mai; 294, *in collegio*, 6 mai.

ecclésiastiques. Le pape protestait d'ailleurs de son amour pour la France, égal à celui que la Seigneurie pouvait lui porter. Il prétendait enfin qu'au pape appartenaient le jugement et le châtimement des fautes commises par Ascanio Sforza et notamment de l'appel au Turc. L'ambassadeur devait, en cas de résistance de la Seigneurie à l'invitation pontificale, la menacer des censures ecclésiastiques. Mais la nouvelle de l'extradition arriva sur ces entrefaites à Rome, et le pape renonça à son projet d'ambassade¹.

Le 6 mai, « alle otto, » Ascanio Sforza fut donc livré à l'ambassade française. Un secrétaire du conseil des Dix, Alvixe Manenti, fut désigné pour l'escorter jusqu'à Padoue, puis un *rectore* l'accompagnerait de Padoue à Vicence et un autre de Vicence à Brescia². Maynier et Étienne de Vese ne devaient, eux aussi, l'accompagner que jusqu'à San-Georgio di Alega; Montoisson et d'Ancezune devaient seuls le ramener en France : Montoisson avait déclaré qu'il s'attacherait la nuit à Ascanio avec une chaîne pour supprimer toute possibilité d'évasion. Avant de monter dans la barque, le cardinal demanda aux ambassadeurs s'ils lui garantissaient la vie sauve; Montoisson lui répondit : « Oui, jusqu'à votre arrivée auprès du roi. » Le cardinal qui, depuis son emprisonnement, n'avait communiqué avec les *Pregadi* que par l'entremise de son gardien, Alvixe de Dardani, demanda vainement à avoir une entrevue avec le doge et les Dix avant son départ : elle lui fut encore refusée³. — Malgré une navigation assez lente, Ascanio Sforza arriva à Padoue, le même soir; il y fut reçu par les *rectori*, logé dans le palais de N. Foscarini, dans la chambre « Barbariga, » et resta cependant sous la surveillance des capitaines Andrea Vassalo, Marco Saxo et Sonzim Benzom. Au dîner il ne mangea pas, mais il s'assit pourtant au haut bout de la table, causant avec les ambassadeurs français, les questionnant sur la cuisine française, sur la façon dont le roi payait ses troupes; il fit l'éloge des soldats français et dit du mal des Italiens. A quoi Sonzim Benzom répliqua : « Il est trop tard pour dire cela, monseigneur, c'est avant d'être pris qu'il fallait le dire⁴. » Le lendemain, à Vicence, Ascanio fut remis au podestat Contarini et escorté par lui, selon les instructions de la Seigneurie, jusqu'à Soave et à Vérone, accompagné de deux cents

1. Torino, *Archivio di Satto*. Raccolta Mongardino. Instruction d'Alexandre VI, 4 mai 1500.

2. M. Sanuto, III, 295, séance du Consejo de' Dieci, 6 mai 1500.

3. Ibid., III, 296, *in collegio*, 7 mai, et 295.

4. Ibid., III, 300, lettre de Manenti, Padoue, 7 mai; III, 305, lettre de Sonzim Benzom, Vicence, 7 mai 1500.

hommes d'infanterie et de la cavalerie d'Ascanio Dell' Anguillara¹. Toujours surveillé par Contarini, il n'arriva au lac de Garde, à Lacize, que le 12 mai ; pour plus de sécurité, on le lui fit traverser en barque jusqu'à Salò ; il traversa Brescia sans s'y arrêter, et, le lendemain, atteignit Crema, gardé maintenant par Sonzim Benzom, Carlo Orsini et le provéditeur Pier Marzello². Puis les ambassadeurs français, avec leur prisonnier, se dirigèrent sur Milan. Les inquiétudes d'Ascanio grandissaient à mesure qu'il approchait du territoire français : à Crema, il demanda à Bonzom de solliciter pour lui à Rome la protection du Saint-Siège³.

La livraison d'Ascanio Sforza causa une réelle émotion en Italie : les Florentins croyaient et disaient que la Seigneurie ne le livrerait jamais⁴ ; à Naples, on blâma la conduite des Vénitiens, tout en pensant que de telles exigences devaient fort mécontenter la Seigneurie⁵ ; le pape, un peu étonné quand Capelo lui communiqua la nouvelle, dit évasivement : « Nous sommes seul juge de cette affaire. Nous réclamerons le cardinal au roi, » et son opinion fut que Venise ne s'était séparée de lui que contrainte et forcée⁶. L'ambassadeur ferrarais Pontremoli estima que les Vénitiens avaient mal agi en livrant Ascanio et leurs autres prisonniers, autant pour leur utilité que pour leur honneur. « Par cette double concession, dit-il, ils se font un très grand tort ; ils se privent d'une facilité qu'ils avaient à l'occasion pour s'implanter en Milanais, et il leur était de la plus haute importance de *tenir cette paille devant l'œil du roi* ; ils perdent une grande part de la réputation, de l'honneur et de l'autorité qu'ils avaient en Italie, en livrant comme ils l'ont fait des prisonniers, malgré des sauf-conduits délivrés par eux-mêmes : c'est prouver qu'ils ne sont plus les premiers en Italie, mais que, comme des inférieurs, ils restent à l'ombre du roi. » La raison qui, selon Pontremoli, expliquait leur conduite, était la nécessité d'éviter le péril d'une guerre immédiate avec la France : « la Seigneurie avait préféré l'utilité présente à son honneur et à l'espérance d'un avenir meilleur⁷. » Quant au cardinal Ascanio, il excitait en somme moins de

1. M. Sanuto, III, 376, lettre de Contarini, Vicence, 7 mai 1500.

2. Ibid., III, 314, lettre de Contarini, Lazise, 12 mai 1500 ; III, 323, lettre du podestat Bon, Crema, 13 mai 1500.

3. Ibid., III, 338, lettre de Sonzim Benzom, Crema, 15 mai 1500.

4. Ibid., III, 317, Zorzi, résident vénitien à Milan, Milan, 12 mai.

5. Ibid., III, 326, amb. vénit. à Naples, 7 mai.

6. Ibid., III, 326, P. Capelo, amb. vénit. à Rome, 10, 13 mai 1500.

7. Modène, A. d. S., Canc. duc., B. 18, Pontremoli au duc de Ferrare, 7 mai

sympathie que de curiosité. Le chroniqueur vénitien exprime assez bien la moyenne de l'opinion, en disant : « C'est la quatrième prison du cardinal ; des trois autres il s'est tiré par sa ruse et son astuce. Il se tirera encore de celle-ci par quelque tour de sa façon ¹. »

Louis XII et le cardinal d'Amboise s'empressèrent de remercier la Seigneurie de l'extradition d'Ascanio Sforza. Le roi fit présenter par Maynier une lettre « pleine d'excellentes paroles, » dont on fit une lecture publique ; le cardinal d'Amboise adressa le 10 mai, toujours par Maynier, une lettre de remerciements analogue au conseil des Dix. D'Amboise et Trivulce allèrent en outre visiter Zorzi et eurent avec lui un long entretien ².

La remise du cardinal Ascanio aux autorités françaises se fit à Lodi le 16 mai 1500. Pier Marcello et Domenico Contarini, provéditeurs de Vicence, le livrèrent au sénéchal de Beaucuire, rentré directement de Venise à Milan et qui revenait à sa rencontre. Les ambassadeurs français quittèrent les officiers vénitiens en se louant beaucoup de leur compagnie ³. Étienne de Vesc, avec une nombreuse escorte, ramena Ascanio Sforza à Milan. D'Amboise avait voulu, n'y ayant aucune tentative à redouter des Milanais, que le cardinal Ascanio traversât Milan en plein jour jusqu'au Castello. Mais lui-même alla à Pavie, ne voulant pas s'exposer à une rencontre pénible avec son confrère prisonnier ⁴. Ascanio traversa la ville à deux heures et demie, en habit de cardinal, avec le rochet et le chapeau. Le chroniqueur vénitien prête aux Français l'attention, injurieuse pour Ascanio et pour le peuple, de l'avoir fait entrer dans Milan par la porte de la ville la plus éloignée du castello. La population ne s'en offensa pas et alla en masse le voir passer. Devant le castello, le cardinal vit, dit-on, les cadavres pendus et les têtes coupées de plusieurs de ses partisans : spectacle

1500 : « A me e parso gran cosa che Venetiani habino consentiti de dare tuti li pregioni e maxime Mgr Ascanio perche in dui modi se fanno grandissimo preiuditio primo se levano una faute occasion che cum questo negro haveano ad insignosi de querto stato vilha la importantia grandissima che li era de tenere querto sticho in lochio ala M^{ta} del Re secundo perdeno gran parte dela reputatione auctorita et honore suo in Italia havendo alium de dicti pregioni la fede soa e li salviconducti e demonstrano non essere più li primi in Italia e de dare lege a le altri ma stare ad ombra come li confessori hilaria per schevare lo monumente periculo de havere guerra da Francesi hanno anteposto la utilita presente a la speranza de la futura e al honore suo. »

1. *Chronicon Venetum*, p. 154.

2. M. Sanuto, III, 354, *in collegio*, 29 mai 1509; III, 308, *in conseio*, 10 mai.

3. Ibid., III, 325, Marcello et Contarini, Lodi, 16 mai 1500.

4. Ibid., III, 317, 327 et 338, Zorzi, Milan, 13, 15 et 18 mai.

« qui lui pénétra le cœur comme un couteau. » Derrière lui étaient les autres prisonniers rendus par les Vénitiens, évêques, prélats, abbés, tous en piteux état, attachés par une jambe à la selle de leurs chevaux¹. On avait déployé un grand appareil militaire pour les effrayer; ils furent escortés à travers la ville par quatre cents hommes, l'arbalète chargée et la lance sur la cuisse; on fit courir le bruit que la plupart seraient décapités, et on fit rétablir sur la place du castello la polence et le billot, de façon à les faire voir aux prisonniers, qui avaient été étroitement enfermés dans le château. — Mais², après ces premières rigueurs, le cardinal Ascanio Sforza fut traité par d'Amboise avec de grands égards. Du 18 au 27 mai, d'Amboise alla trois fois le visiter dans sa prison, et il lui fit ultérieurement d'autres visites; il ne le laissait manquer de rien, et l'on crut même qu'il avait fait grâce de la vie, sur la demande d'Ascanio, à Galeas Ferraro³. — Le 5 juin, Ascanio Sforza quitta le château de Milan pour la France, sous la garde de M. de Sandricourt et d'une nombreuse troupe d'archers royaux. D'Amboise avait en effet tenu à l'envoyer en France avant d'y rentrer lui-même, disant, avec raison, qu'il n'était pas convenable que deux cardinaux voyageassent ensemble dans de telles circonstances⁴. Ascanio arriva à Lyon le 16 juin; sa garde n'était plus alors que d'une trentaine d'archers; il fit, là aussi, son entrée en habit de cardinal, le chapeau en tête; il fut reçu par les chanoines. Il avait lui-même demandé qu'il n'y eût pas d'autre solennité à son arrivée. Louis XII lui fit très bon accueil, lui envoya de l'argenterie, des cuisiniers et autres gens de service pour le servir selon son rang. Il fut cependant interné à Pierre-Encise, où Ludovic l'avait été avant lui; puis il fut transféré dans une abbaye voisine, où il fut bien et honorablement traité⁵. L'opinion générale, égarée par ces dehors,

1. *Chronicon Venetum*, 15 mai, p. 162. — Ce qui doit rendre ici le lecteur défiant des assertions de la Chronique c'est : 1° son erreur de date, 15 mai au lieu de 17; 2° une erreur sur le costume d'Ascanio : Zorzi le représente avec un « capello beretin, » tandis que le chroniqueur lui prête un petit chapeau à l'allemande (*capelletto alla tedesca*); 3° une erreur sur le nombre des gens décapités et pendus, « come traditori della corona francese. »

2. Modène, A. d. S., *Canc. duc.* B. 13, Seregni au duc de Ferrare, 19 mai.

3. Mantoue, *Arch. Gonzaga*, E XV 3, D'Atri au marquis, 27 juin 1500, en signale encore une : « El... Roano questa mattina andò ad visitar Ascanio, loquale, per quanto se intende, la R. Maestà lo tratta onorevolmente. Lettre de Seregni (*ibid.*), 27 mai 1500.

4. Jean d'Auton, *Chroniques*. M. Sanuto, III, 377, Milan, Zorzi, 5 juin, et lettre de Costabili, 6 juin : « Hieri partite Mgr Ascanio per andare in Francia, com gran comitiva di cavalli francesi. »

5. M. Sanuto, III, 423, Trevisano, Lyon, 19 juin 1500. Mantoue, E XX 3,

était que le roi lui rendrait vite sa liberté et ses biens, à condition qu'il irait résider à Rome. Il n'en fut rien pourtant : le 5 juillet, Ascanio fut envoyé à Bourges et là enfermé dans la grosse tour, d'où il ne devait sortir que longtemps après. Dans sa prison, cependant, le cardinal d'Amboise continua de le « choyer il ne se pourrait davantage ; » on attribua ces égards à la politique de l'ambition pontificale du cardinal d'Amboise¹.

L'extradition d'Ascanio Sforza fut, pour les alliés de Louis XII, une occasion de lui exprimer des félicitations qui n'étaient point très généreuses. Le duc de Ferrare l'en fit complimenter par Pontremoli comme d'un événement doublement heureux, pour deux motifs : d'abord, parce que son autorité et sa gloire en seraient fort augmentées en Italie et dans toute l'Europe, car désormais Louis XII pourrait seul commander en Italie et y être obéi, ensuite parce que cette capture débarrasserait le roi d'une grande inquiétude en enlevant à « d'autres » le moyen et l'espérance de mettre le pied dans le Milanais².

Léon-G. PÉLISSIER.

G. d'Atri, 20 juin 1500 : « Mons Ascanio gionse mercore passato qua circa le XXI hore, a chi andorno incontro li canonici de questa cita, non volendo lui medesmo demonstratione daltra persona. La Maesta Christianissima gli ha facto molte bone demonstratione, e, fra le altre, li mandò arzenti, cuochi ed altre persone che lo servisse honorevolmente. E alloggiato in castello, dove gia fu alloggiato lo signor Ludovico suo fratello. »

1. Lettre de Seregni, 2 juillet. Jean d'Auton, *Chroniques*, I, 212. M. Sanuto, III, 507; Lyon, Trevisano, 5 juillet 1500. Lettre de Seregni, 14 juillet. Costabili dit aussi, le 24 juillet 1500, que Floriano, auditeur d'Ascanio, retourna à Rome à ce moment avec un sauf-conduit de Louis XII et des lettres d'Ascanio à divers cardinaux, les engageant, au cas de la mort du pape, à donner leurs voix à d'Amboise, qui, bien qu'il n'en eût rien montré encore, le désirait vivement : « M. Floriano, auditore de M. Ascanio, ritornando de Franza cum salvoconducto de la Maesta Christianissima va a Roma cum contrasegni di Mons. Ascanio a diversi cardinali, acio che manchando la Santità del Papa, daghino la voce a M. de Roan; il quale se ben non lo ha monstrato fin qui adesso ge aspira multo. »

2. Lettre de Pontremoli, 11 mai 1500.

CHARLES ENGELBERT OELSNER.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

ACCOMPAGNÉE DE FRAGMENTS DE SES MÉMOIRES RELATIFS A L'HISTOIRE DE LA
RÉVOLUTION FRANÇAISE.(Suite ¹.)

XLIII.

On sait que, peu après la prise de la Bastille, des courriers arrivèrent dans les coins et à toutes les extrémités du royaume, avec la nouvelle que des bandes de brigands approchaient, de telle sorte que toute la France prit les armes. On sait que les curés de village contribuèrent particulièrement à répandre ce bruit que des bandes de brigands parcouraient le pays. On se demande : « Qui a envoyé ces messagers ? » On pense actuellement d'abord à ceux qui ont profité de la crise. On assure que ces bruits d'incendies et de pillages sont partis d'une réunion où Mirabeau a fourni ses conceptions et le duc d'Orléans son or. Mais ce qui est certain, c'est que Mirabeau a repoussé les louanges qui lui attribuaient le mérite de cette entreprise. Lui, qui était incapable d'une modestie intempestive, il a dit à la table d'Helvétius à Auteuil : « Je voudrais connaître l'auteur de cette sage mesure pour lui témoigner mon estime. »

On ne voit pas pourquoi Mirabeau, si c'eût été lui, se serait ainsi refusé, deux ans plus tard, à recueillir les fruits de son travail, étant avide de gloire comme il l'était. Plusieurs personnes croient donc qu'aussitôt après la prise de la Bastille, il s'est formé un parti actif pour entraver la Révolution ; ce parti a envoyé des courriers, des bandits, propagé de faux bruits pour forcer l'Assemblée nationale à établir, dans la crainte de l'anarchie, une dictature qui eût été nécessairement confiée au roi. On se rappelle que la proposition en fut faite à plusieurs reprises, mais repoussée chaque fois, grâce surtout à la présence d'esprit de Mirabeau. Le ministère dut distribuer des armes aux citoyens,

1. Voir *Revue historique*, t. LXIII, p. 72.

de telle sorte que cette combinaison tourna au détriment de ceux qui l'avaient imaginée.

XLIV.

D'Entraigues, comme nous le savons tous, a écrit contre la noblesse un livre qui a exercé la plus grande influence. Il déclarait que c'est le plus épouvantable fléau dont la destinée ait jamais affligé la terre. Aujourd'hui, d'Entraigues ne joue pas seulement le rôle de défenseur de la féodalité, mais il a même écrit au pape une lettre où il lui jure sur ce qu'il a de plus sacré qu'il veut vivre et mourir dans l'Église catholique romaine. Un de ses amis lui faisant remarquer l'inconséquence de sa conduite, il répondit, non sans embarras : « J'ai écrit cette lettre pour acquérir la réputation d'homme d'esprit, mais non par conviction. » C'est pour cela qu'il a demandé à Pie VI l'absolution de son livre¹.

XLV.

1791. La minorité de la noblesse a été admirée, comme si la raison éclairée et la justice étaient encore très rares dans cette caste. Un phénomène nouveau a fixé tous les regards, même les miens, mais seulement tant que je le crus déterminé par la philosophie. J'en ai pris une autre opinion. Si la minorité de la noblesse eût prévu à un degré quelconque où la conduirait son premier pas, elle ne l'eût certainement pas fait. Il arrive que ceux qui se croient les plus sages s'enferment du premier coup. Sachant combien leurs anciens privilèges étaient vermoulus, ces nobles pensaient en échanger les derniers restes contre de plus solides. On croit que leur spéculation aurait réussi, si la majorité avait été aussi avisée que la minorité et n'avait pas, par des exigences puériles, donné le temps de réfléchir au marché. Ce n'est pas impossible, quoiqu'elle eût affaire à des gens subtils qui entendaient le commerce et qui ne se fussent pas facilement laissé tondre. Même le 4 août, les députés du tiers état furent les seuls qui obéirent à un dessein prémédité et mûri, lorsqu'ils abolirent les privilèges des villes et des provinces. Après cet audacieux désaveu des exceptions les plus sensibles au droit commun, qui fondit en un seul bloc les parcelles dispersées de la nation, on ne pouvait plus douter de l'établissement d'un système social plus simple. La minorité ne le sentit pas. Quelques-uns de ses membres avaient bien pour but de leurs efforts l'utilité générale, mais beaucoup faisaient de nécessité vertu. L'un s'imaginait prendre les oiseaux au piège, l'autre aspirait aux éloges d'un journal, d'un groupe sans s'in-

1. Cf. Léonce Pingaud, *Un agent secret de la Révolution et de l'Empire. Le comte d'Entraigues*. Paris, E. Plon, Nourrit et C^e, 1893.

quiéter des conséquences; un troisième était entraîné dans l'ivresse générale; un quatrième cherchait à gâter les choses en les poussant jusqu'à l'extravagance.

On est disposé à supposer chez les hommes qu'on voit sur le théâtre du monde des motifs puissants, une activité d'esprit extraordinaire. C'est une erreur. Une très petite force peut déplacer l'axe du monde, si on l'applique au point voulu : c'est pour cela que les hommes les moins intelligents deviennent des êtres importants dès qu'ils sont rois. Ce que M. de la Lande dit de notre système d'étoiles fixes est vrai de la plupart des hommes. Nous marchons, mais nous ne savons où, souvent vers quelque chose de pire que ce que nous laissons en arrière. Quand vous voyez de grands résultats et que vous supposez derrière eux des plans préparés de loin et longuement prémédités, vous êtes la plupart du temps sur la voie d'une conclusion fausse. Imaginez au contraire tout ce que vous voudrez de banal, d'incohérent, d'insensé, et très probablement vous approcherez de la vérité. Ce qu'on peut affirmer avec certitude, c'est qu'en dehors du nombre infini de gens dont le champ visuel est excessivement limité, les rares individus qui s'élèvent au-dessus du niveau ordinaire manquent le plus souvent soit de volonté, soit de pureté d'intention. S'il arrive par extraordinaire que les ailes de l'imagination soient jointes à la force du lion, il manquera bien souvent le hasard heureux qui doit favoriser le développement de l'homme supérieur. Malgré toutes les observations qu'on peut faire là-dessus, l'amour de grandir les hommes et de trouver une cause aux événements nous font trop souvent mettre ce qui n'est qu'un coup du hasard sur le compte du génie.

Les nobles eux-mêmes ont aboli leurs droits féodaux, leurs titres, sans en avoir l'intention. Il leur est arrivé ce qui arrive dans les ventes : l'un offre un écu, l'autre deux ; à la fin, chacun est étonné de voir les enchères poussées si ridiculement haut.

Ce n'est pas la philosophie, mais l'ardeur philosophique, qui a entraîné l'Assemblée constituante dans une course avant laquelle les esprits les plus clairvoyants ne prévoyaient guère que la machine se laissât pousser si loin.

On voit deux ou trois hommes d'un esprit extraordinaire lancer sur l'horizon des idées et des notions nouvelles; mais si la nation n'avait pas été préparée à les recevoir, ces idées auraient passé sans produire d'effet; et même la notion bien préparée serait restée endormie sans les crimes d'une cour insensée. Celui qui tiendrait le renversement total de l'ancienne constitution pour la conception d'un seul homme se prosternerait devant ce génie comme devant un dieu. En réalité, il y avait des hommes qui croyaient à la possibilité de ce changement, qui voyaient même quelques moyens de l'opérer; mais des individus isolés ne pouvaient ni espérer ni obtenir le succès. Voltaire, Montesquieu, Mably, Rousseau, Raynal, l'Encyclopédie, les Économistes avaient jeté les semences de la philosophie sur les ruines de la superstition et

du despotisme. La guerre de Corse, la révolution de l'Amérique du Nord en accélérèrent le développement. Le libertinage, les dilapidations, les folies de la cour servirent d'engrais. Enfin, la convocation des états arriva et avec elle un homme qui avançait son époque, comme Luther la sienne. Si la Révolution date de la convocation des états, comme nous le croyons, ce sont surtout les écrits de Sieyès qui en déterminèrent le caractère. Le serment du Jeu de Paume fut pour les esprits éclairés ce que la prise de la Bastille fut pour le peuple, une simple garantie. Jusqu'au 14 juillet, le sort de l'État dépendit de deux cents hommes courageux; plus tard, ils furent eux-mêmes assujettis à une force supérieure qui venait du dehors.

XLVI.

Lorsque le roi, à l'ouverture des états généraux, le 4 mai 1789, eut terminé son discours, le garde des sceaux dit aux ordres assemblés : « Le roi vous permet de vous couvrir. » Cette phrase ne s'adressait proprement qu'aux deux premiers ordres. Dans les états généraux précédents, même ceux de 1614, l'orateur du tiers avait commencé son discours à genoux et la tête découverte. Et ce n'est qu'après qu'il avait prononcé quelques mots dans cette position que le roi l'avait autorisé à se lever. Cette fois, à peine le garde des sceaux eut-il donné son autorisation que Mirabeau enfonça son chapeau jusqu'aux yeux, et tous les députés du tiers état suivirent son exemple. Cette scène stupéfia ceux qui voyaient plus loin que le roi et Necker.

XLVII.

Les députés qui n'eurent pas le courage de se couvrir méritaient des bourrades et en reçurent. Ils eurent beau résister, ils durent faire comme leurs voisins. Lorsque le roi remarqua la scène, il s'essuya le front comme s'il avait trop chaud et sortit son chapeau comme par hasard. Personne ne voulut l'imiter. Il semble qu'il n'était pas bien disposé en ce jour décisif pour sa destinée; il s'était levé le matin de mauvaise humeur.

Un émigré qui prétend avoir été assis à la galerie, en face de Mirabeau, affirme que celui-ci est resté découvert. On sait que Mirabeau tenait singulièrement à son élégante frisure. Sa grosse tête était toujours enveloppée de boucles de cheveux comme de nuées d'orage. Il est à présumer qu'il ne voulait rien perdre de leur beauté et qu'il craignait, si sa figure avait encore quelque chose à perdre, de lui donner un air trop rébarbatif avec son chapeau enfoncé sur les yeux. Les personnes de qualité qui se trouvaient en face de lui, sur la scène, ne jugèrent pas au-dessous de leur dignité de l'insulter tout le temps par leurs paroles et leurs gestes. Mirabeau leur répondait par des regards menaçants.

Il est donc bien possible que ce ne soit pas lui qui ait donné le signal de remettre son chapeau. Une réputation d'esprit a le même effet que le crédit d'un marchand. On prête à une bonne maison plus qu'elle ne possède; chaque servante tient à honneur de lui apporter sa tirelire. C'est ainsi que le riche profite de la pauvreté. Combien d'heureuses inspirations n'ont-elles pas été attribuées gratuitement au feu roi de Prusse! On a fait de même pour un homme qui savait, aussi bien que Frédéric, se donner l'air de posséder tous les talents, par le prestige d'une intelligence toujours prête.

Ce qu'on ne peut nier, c'est que c'est principalement Mirabeau qui a inspiré du courage au tiers état. Il travailla l'esprit de tous les faibles et de tous les lâches, homme par homme : « Voulez-vous rester éternellement un pauvre diable? disait-il. Voyez, je suis un noble, de vieille et authentique noblesse; tâtez-moi. Ne suis-je pas de chair et d'os comme vous? Eh bien! ils sont tous ainsi. Insensés, de quoi avez-vous peur? Ce qui les distingue de vous, c'est votre absurde et sot préjugé. Débarrassez-vous-en, et la prépondérance de la noblesse prendra fin. »

XLVIII.

La plus grande preuve que Mallet du Pan est un impudent menteur et un calomniateur, c'est qu'il écrit encore. Si tous les actes de violence qu'il raconte avaient eu lieu, pourrait-il continuer à avilir l'Assemblée nationale? Il fait comme Pèretti et Faucigny qui criaient aussi à la tyrannie au moment où le premier levait son sabre contre l'Assemblée et où le second cherchait à enfoncer un stylet dans le dos de Mirabeau; il l'eût fait si Reubel ne s'était interposé entre l'orateur et le prêtre corse¹. Mirabeau se contenta de punir, par un regard, l'assassin qu'il eût pu livrer d'un signe à la fureur du peuple. Mallet du Pan a écrit sur la violence parce que, le jour de la fuite du roi, un commissaire de section est venu le trouver pacifiquement, sans escorte. Sa mauvaise conscience ne lui permit pas d'attendre l'arrivée de ce commissaire; il jugea à propos de détalier, et maintenant, sa plume empoisonnée à la main, il s'exprime comme si les actes de violence les plus révoltants avaient été commis dans sa maison. Une telle conduite est digne de l'homme qui insulta de tout temps la philosophie et la morale, et qui fut le panégyriste de tous les tyrans. Les tyrans paient; la raison n'a pas besoin de mercenaires. Si quelque chose pouvait me convaincre de la nécessité de mettre des limites à la liberté de la presse, ce ne serait pas seulement l'éloquence de cannibale de Marat, mais aussi le poison distillé de Mallet du Pan. Ce scélérat ne combat pas seulement les droits de l'humanité, mais il cherche à exciter les princes de l'Europe contre une nation qui l'a nourri; non seulement il s'efforce de rendre méprisable

1. Cf. *la Vie de Mirabeau* par Alfred Stern. Traduit de l'allemand par M. H. Busson. Paris, librairie E. Bouillon, 1896, vol. II, p. 259.

l'assemblée et la garde nationale qui le défendent, mais lui, protestant, s'est coalisé avec l'hypocrisie du clergé catholique pour soulever le fanatisme romain dans le midi de la France; il décrie comme voleurs et meurtriers les protestants qui, après des persécutions séculaires, respirent enfin librement. Rien, je crois, n'était plus pardonnable, ou, plutôt, rien n'était plus équitable de la part d'un peuple trahi de tous côtés que de charger un commissaire de section de rechercher si Mallet du Pan n'avait pas eu connaissance de la fuite du roi, lui qui, depuis deux ans, ne prêchait que cela. Il ne s'est pas passé le moindre désordre chez lui; on a dressé un procès-verbal, et voilà tout. Ce que je dis là peut servir à juger un drôle qui sait se faire accepter par un style pur et spirituel et se donner un air de profondeur, de solidité et de sagesse, qui voit avec sagacité les détails, mais qui ne veut ou ne peut jamais considérer l'ensemble de la situation.

XLIX.

Le maître d'école Danzard, qui a fondé la première société fraternelle, était un brave homme. La plus pure intention de s'éclairer et d'éclairer ses concitoyens le guidait. D'autres ont pris sa place pour échauffer les têtes des bonnes gens au lieu de les éclairer, pour nourrir dans le peuple l'esprit de défiance contre les citoyens les meilleurs et les plus sages; bref, pour faire hair les véritables auteurs des réformes. Danzard commença, à la fin de 1790, à rassembler ses voisins et ses voisines, d'abord dans la cour du couvent des Capucins, puis dans le réfectoire du couvent des Jacobins. C'était un plaisir de le voir entouré de deux à trois cents pauvres et braves gens. Attendu par les personnes avides de s'instruire, il paraissait tous les dimanches à cinq heures du soir, avec un mouvement de tête amicalement doctoral, apportant dans sa poche la lumière qui devait éclairer la salle et dans sa main la brochure qui devait éclairer les esprits. Derrière une table élevée, un fauteuil de bois lui était réservé. Il saluait poliment, s'asseyait, toussait, tirait ses lunettes de l'étui, se couvrait, puis il commençait à lire. Le plus grand silence accueillait sa lecture, jusqu'à ce qu'il soulevât son chapeau au nom de Mirabeau, de Thouret, d'Antun, de Sieyès, ou bien qu'il fit une pause pour se moucher et communiquer à l'assemblée ses remarques, sinon toujours justes, du moins très naïves. La société commençait alors à s'agiter, elle toussait et se mouchait à l'exemple du maître; il catéchisait, elle présentait ses objections, mais tout se faisait avec de bonnes manières. Les bouchers et les brosseurs ne croyaient pas encore être des Lycurgues. M. Danzard s'entendait, avec beaucoup de complaisance, donner le titre de président; il appelait ses auditeurs ses enfants, ses frères et ses sœurs, d'où l'assemblée a gardé le nom de société fraternelle. Elle s'augmentait chaque jour; d'honnêtes bourgeoises, des ouvriers préféraient au spectacle les lectures de Danzard. On nomma des secrétaires des deux sexes; on donna à la réunion les formes de l'As-

semblée nationale, hommes et femmes présentèrent des motions véhémentes, et c'est ainsi qu'une simple société d'instruction se changea en une société délibérante. La tutelle de l'honnête Danzard, qui prétendait à une présidence perpétuelle, ne fut pas admise plus longtemps ; il jugea bon de donner sa démission et d'ouvrir une nouvelle école ; mais celle-ci, décriée comme royaliste, n'a pas prospéré longtemps.

Au temps de son plus grand éclat, M. Danzard se mettait volontiers à la tête d'une députation pour essayer ses ailes dans le club des Jacobins. Il y parut toujours avec beaucoup de cérémonie. Son discours était habituellement aussi naïf que sa déclamation et son geste étaient pédantesques. Aussitôt qu'il avait eu une pensée dont il se promettait beaucoup d'effet, il déposait précipitamment son papier sous le pupitre, enlevait ses lunettes, regardait à droite et à gauche, trépignait et souriait au président. Le président était Mirabeau, enfin parvenu au fauteuil malgré les ridicules cabales des Lameth. Danzard ne voulut pas laisser se terminer la présidence de Mirabeau sans lui montrer ce qu'il savait faire. Dans un discours imagé sur le clergé, il plaça cette phrase : ce monstre qu'a terrassé le grand lion qui est, Messieurs, votre président, etc. Mirabeau, qui jouait avec la présidence et qui cependant l'exerçait mieux qu'aucun de ses prédécesseurs, répondit avec cette heureuse facilité qui sait s'adapter à toute circonstance : « Malgré mon ressentiment pour les personnalités que vous avez mêlées à votre discours, je vous invite à rester à la séance. » Le trait plut tellement à M. Danzard qu'il applaudit comme tous les autres.

L.

Il y a quelques jours, je conduisis le Dr T. de H. à la société fraternelle, qui forme une sorte de confrérie de frères et de sœurs laïques affiliée aux Jacobins et qui jouit d'une grande influence sur les gens de la bourgeoisie. Cet étranger fut étonné (car il y a des gens qui s'imaginent encore que la lie du peuple seule tient pour l'égalité) de voir, dans une foule d'honnêtes servantes et de filles de bourgeois, quelques dames de haut parage. Ce qui me touche, quant à moi, ce n'est pas de voir quelques personnes descendues de leurs cothurnes (elles n'ont pas trop pu faire autrement, et leur conversion reste équivoque), mais de voir de braves bourgeois, des artisans, se rassembler avec leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques, dans le noble but de s'instruire sur le bien public et d'y contribuer autant que possible. Cela ravit le cœur et l'âme. Quelle différence entre Paris et Vienne ! Le Viennois mange comme une bête, tandis que le Parisien intelligent raisonne. Les sociétés fraternelles ne sont jamais plus brillantes que le dimanche. Les frais sont insignifiants ; à l'entrée, on donne deux sous. Avec cela, l'éclairage de la salle ne peut être que parcimonieux. En face de la tribune, on voit le buste du saint patron, de Rousseau. Les secrétaires, deux hommes et deux femmes, se tiennent à côté du président. Les dames

sont assises d'un autre côté que les hommes. La simplicité avec laquelle on s'appelle là frère et sœur contraste d'une manière singulièrement agréable avec le ton auquel la soi-disant bonne société est accoutumée. On se croirait assis au milieu de Quakers et de frères Moraves si bientôt la passion, qui anime ici les paroles et les gestes, ne dissipait ce rêve. On ne peut cependant s'empêcher de rire sans méchanceté quand, au milieu de ces braves gens, on entend une éloquence pompeuse qui serait mieux appropriée à une assemblée de sénateurs. Ainsi, un orateur s'écriera : « Je soumets cela à vos hautes lumières. — Vous pouvez en décider dans votre sagesse. — La société court le risque de compromettre sa dignité. — Souvenez-vous qu'il n'y a aucune puissance en droit de vous contrôler. »

La chaleur avec laquelle on parle ici de liberté et de patrie, des dangers qui enveloppent la constitution comme des spectres infernaux, cette chaleur dépasse de beaucoup le zèle des Jacobins, qui ne méritent certes pas une réputation de tièdeur. Cependant, cette société est encore dépassée par une autre qui s'appelle le club des Cordeliers.

Ne trouvez-vous pas plaisant que les ordres monastiques défunts reviennent sur la scène comme partis politiques : Capucins, Jacobins, Feuillants, Cordeliers ? Les Feuillants, une espèce bénigne d'aristocrates, ont pris la place des Capucins, à la tête desquels était autrefois Maury ; les Cordeliers paraissent vouloir supplanter peu à peu les Jacobins. Ces Cordeliers, dont les chefs sont très suspects, sont un véritable alcool patriotique. Il n'y a personne parmi eux qui ne se donne au moins comme un assassin juré des tyrans. Il est vrai que, jusqu'à présent, aucune de leurs pompeuses déclarations n'a été réalisée, et quoique le noyau du club se compose des bouchers et des tanneurs les plus habiles dans leurs professions, on croit avec raison que le courage de ces messieurs s'en tiendra à la fameuse affiche qui les rend ridicules.

Les sociétés patriotiques n'ont pas seulement pour adversaires ceux qu'on appelle aristocrates, mais aussi beaucoup de patriotes. Le fait est qu'elles ont provoqué du désordre et fait du mal, parfois par un zèle fanatique, c'est-à-dire aveugle, pour le bien général, plus souvent par un zèle mal dirigé, par leur confiance sans bornes en des gens qui se servaient des clubs dans des vues personnelles et qui, après que les clubs ont secoué leur joug et déjoué leurs plans, les chargent de toutes les fautes dont eux-mêmes sont coupables. Ces personnages, les chefs d'autrefois, ont nourri l'esprit de défiance et de calomnie ; ils ont rempli de délateurs les sociétés patriotiques, et il n'est pas rare qu'ils en aient fait des tribunaux d'inquisition. C'est leur faute si les clubs ont agi dans les départements comme des pouvoirs constitués, cité à leur barre des administrateurs, cassé des procès instruits, brûlé les actes, rassemblé le peuple par le ministère de hérauts, affiché des ordonnances, etc.

Personne ne peut prendre la défense d'empiétements aussi hardis et aussi dangereux sur les droits du gouvernement ; mais ce qui serait

sans excuse en temps ordinaire peut mériter l'indulgence à une époque où toutes les anciennes institutions sont déracinées et où les nouvelles ne sont pas encore implantées dans le sol. Ce qui ne mérite l'indulgence en aucun temps et dans aucune circonstance, ce sont les délits contre les lois de la morale; quant aux autres, on ne peut, sans injustice, les juger sans tenir compte des circonstances. Il faut dire aussi que les sociétés patriotiques ont été assez souvent utiles au bien public, précisément en violant les règles habituelles de l'ordre. En général, on ne peut nier que les sociétés, sans excepter même le club principal de Paris qui a passé par des alternatives de bien des genres, ont rendu bien plus de services qu'elles n'ont fait de mal. Cependant, il est peut-être temps qu'elles déposent leur dictature; celle-ci peut causer de grands maux. Cela dépendra de l'emploi qu'en feront ces sociétés contre la nouvelle constitution ou contre les restes de l'ancienne, en cas de nécessité ou hors de propos. Je souhaite qu'elles puissent encore agir, mais avec modération, aussi longtemps que l'esprit public aura besoin de cet aiguillon.

Un sûr moyen de rendre les clubs inoffensifs et dix fois plus utiles me paraît être de les multiplier; cela diminuera l'influence des individus isolés et les remettra à l'école de l'esprit public. Quel bien ces sociétés n'ont-elles pas déjà pu faire, quoique leur destin fût souvent d'être dirigées par des coquins et des fous? La masse qui les compose est robuste et saine, et jusqu'à présent elle est toujours parvenue à se purifier lorsque les mauvais éléments menaçaient de la dominer. Les gens zélés et de volonté ferme qu'elle contient sont, dans une certaine mesure, le bras droit de l'Assemblée nationale. Ils ont étouffé dans leur germe beaucoup d'insurrections que le fanatisme et la stupidité cherchaient à soulever; ils ont accéléré la diffusion des lumières; par leurs débats publics ils ont stimulé l'attention du peuple, lui ont donné des idées précises de législation et de réforme; ils ont fait naître et nourri l'esprit public; ils ont en particulier ouvert les yeux aux paysans sur les intentions de l'Assemblée nationale, sur leurs droits, sur les avantages qu'ils pouvaient réclamer. Ils ont fait cela en partie par une communication directe, par une sorte d'apostolat politique; en partie en envoyant dans les lieux les plus reculés une quantité de feuilles imprimées. Grâce aux sociétés patriotiques, le besoin de lire a été éveillé et satisfait dans les coins les plus reculés du royaume; des librairies et des imprimeries ont été fondées où il n'y en avait point et le paysan a commencé à rapporter la gazette du marché. Désormais, il ne va plus à la ville uniquement pour acheter un chapeau, mais aussi pour acheter ce que le chapeau doit recouvrir, la raison, qui est assurément le plus grand besoin du peuple des campagnes, quoique malheureusement ce n'ait pas été jusqu'à présent celui qu'il sentait le plus. Au lieu d'être attiré vers l'orvietan d'un charlatan, le paysan est attiré au club où la scène, il est vrai, est occupée aussi quelquefois, mais pas toujours, par des charla-

tans. C'est à ces sociétés qu'il doit de ne pas avoir été plus souvent conduit au meurtre et à l'incendie dans les temps orageux de la Révolution par des brigands rapaces et haineux ou par des prêtres hypocrites; l'autre service essentiel des clubs, c'est d'avoir su donner un exemple public des vertus civiques, de s'être posés en défenseurs volontaires des opprimés et d'avoir cherché à combattre, par une morale sévère, la légèreté et la corruption des mœurs. Leur censure a châtié l'immoralité, qui n'était punie autrefois que par des épigrammes; les gens qui se croyaient élevés au-dessus du jugement de leurs concitoyens ont trouvé dans les principes simples mais purs du tiers état des juges incorruptibles et équitables.

L'égalité des classes, qui pensait rester longtemps encore une pure théorie, est entrée immédiatement dans les mœurs grâce à ces sociétés, parce qu'elles ont placé le courtisan à côté du forgeron, qu'elles n'ont pas fait plus de cérémonies avec l'un qu'avec l'autre, qu'elles ont sifflé le premier quand il parlait mal et applaudi le second quand il parlait bien, qu'elles ont fait sentir à l'un sa dépendance envers la société et à l'autre son importance personnelle. Le bourgeois a eu l'occasion de mesurer ses forces contre le duc, de se trouver souvent supérieur et de voir reconnaître par l'auditoire cette supériorité que le vaincu ne pouvait se dissimuler. Combien d'illusions ont été détruites de cette façon! Tous sont arrivés à des idées plus justes sur eux-mêmes et sur les rapports qu'ils doivent avoir; chez tous, les idées de liberté et d'égalité, l'estime de soi-même et la dignité sont entrées en pratique. Ces idées ne peuvent même devenir générales et durables que par des rapprochements de ce genre. A la vérité, le ton et les caractères perdent de leur politesse dans la chaleur des luttes de ces assemblées si mélangées; mais pourquoi le regretter, s'ils conservent la force et l'originalité qui manquaient jusqu'à présent à la langue française aussi bien qu'aux mœurs françaises? Autrefois, tous les esprits se polissaient d'après une douzaine de modèles auxquels manquaient la vérité et la grandeur, parce qu'ils ne cherchaient qu'à faire briller leur surface pour produire un effet passager. Maintenant, chacun doit penser pour son compte, exprimer des principes positifs et s'y conformer avec sérieux et fermeté. Les esprits vigoureux auxquels on a affaire réclament une nourriture substantielle et prisent peu les accessoires. Ceux qui servent des écuelles d'argent vides risquent d'être la risée de leurs hôtes. Ces sociétés populaires rassemblent la partie de la nation qui a le plus de caractère; quand leurs lumières répondent à leur zèle, quand elles savent se préserver de l'influence des charlatans politiques, elles peuvent purifier et améliorer les mœurs, opération sans laquelle les nouvelles institutions manquent de solidité. Elles ont formé jusqu'ici autour de l'Assemblée une ligne de défense que l'ennemi devrait percer avant de parvenir à l'Assemblée elle-même. Les ennemis de la Révolution paraissent s'en apercevoir et commencent à diriger principalement leurs attaques contre

ce rempart avancé; mais, si je ne me trompe, leurs ruses de guerre ne serviront qu'à fortifier encore ces sociétés, si on ne trouve pas moyen de jeter une pomme de discorde au milieu d'elles ou même de diriger leurs forces contre l'Assemblée. Un plan de ce genre paraît bien être esquissé par la feuille meurtrière de Marat. La société mère de Paris s'est conduite avec beaucoup de prudence et de modération depuis la scission que l'on sait, et cela probablement parce qu'elle remarque que les sociétés affiliées commencent à se croire indépendantes d'elle. Elle n'est dominée en ce moment par personne, mais est-ce pour longtemps? J'ai peine à le croire. Il semble que Robespierre lutte avec succès pour arriver à la place de Lameth.

Alfred STERN.

(Sera continué.)

BULLETIN HISTORIQUE

FRANCE.

TRAVAUX SUR L'ANTIQUITÉ ROMAINE.

I. HISTOIRE POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET RELIGIEUSE. — Quand aurons-nous une histoire de la littérature latine? Celle de Teuffel n'est qu'une encyclopédie : les autres ont vécu. M. DE LA VILLE DE MIRMONT pourrait écrire cette histoire : il a un jugement indépendant, un esprit subtil, une très riche bibliographie, il connaît l'histoire romaine et sait faire revivre une époque tout autant que corriger un texte. Son examen du *Carmen Nelei*¹ est ingénieux. Son étude sur *la Vie de Livius Andronicus*² est si complète qu'on ne voit pas ce qui pourrait y être ajouté. — Il est du plus grand intérêt pour les historiens de Rome de se tenir au courant des travaux de philologie latine : pour ce motif aussi bien que pour la valeur spécifique et la richesse bibliographique du livre, il importe de citer ici l'*Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*³, de M. BENOUS. — A plus forte raison auront-ils plaisir à lire les *Vues d'ensemble sur l'Énéide*, de M. CARTAULT⁴ : « Énée est une figure très complexe, qui n'est pas vivante parce qu'elle n'a pas d'unité. Lorsqu'on a voulu la caractériser, on a saisi un trait saillant et on l'a fait prédominer, mais il y en a plusieurs et ils sont inconciliables. L'*Énéide* est un poème national sans héros national. » Cela est très vrai.

Il y a eu en France, sous le second empire, un goût particulier pour l'histoire romaine. Sans doute, l'initiative et l'exemple vinrent en partie d'en haut, de Napoléon III et de la *Vie de Jules César*; mais il serait puéril de croire que l'érudition française se consacra à l'érudition romaine par esprit d'imitation ou flagornerie politique. En Allemagne et en Italie, un mouvement semblable se produisait : Borghesi et M. Mommsen le dirigeaient sans l'avoir provoqué, et la

1. *Le Carmen Nelei* (Revue des Universités du Midi, I, n° 3, juill.-sept. 1895).

2. *La vie et l'œuvre de Livius Andronicus*. I. *La Vie* (Revue des Universités du Midi, n° 1, janv.-mars 1896).

3. Paris, Klincksieck, 1895, in-8° de 445 p.

4. *Revue internationale de l'enseignement*, 1896, t. I.

France ne faisait que suivre la grande vogue scientifique de l'Europe laborieuse. Mais il est vrai de dire que quelques hommes de lettres, chez nous, trouvèrent dans ces études une occasion de plaire au pouvoir : tels furent Amédée Thierry (*Tableau de l'empire romain*, 1862) et Dubois-Guchan (*Tacite et son siècle*, 1864), « glorificateurs du gouvernement impérial » romain. A trente-cinq ans de distance, M. DUMÉNIL¹ leur répond, reprenant l'une après l'autre les critiques qu'ils ont adressées aux nobles de la république et aux philosophes de l'Empire. « L'Empire, » dit sagement M. D., « fut un de ces remèdes qui, pour guérir d'une grave maladie, y substituent une autre maladie plus grave encore. » Sans doute, nul ne refusera au régime des Césars d'avoir fait de grandes choses : « Dieu tire souvent le bien du mal. S'ensuit-il que le mal soit le bien ? » C'est parler excellemment ; mais M. D. se donne trop de peine pour combattre des œuvres que nous avons oubliées ; puis il n'est point tout à fait prouvé que Thierry n'ait pas eu parfois raison : « L'Empire, » dit M. D., « n'a guère mieux traité les habitants des provinces que n'avaient fait ces nobles si gravement inculpés par l'historien. » Il est permis d'en douter et de croire, sans cesser d'être libéral et républicain, que l'Empire assura d'abord aux provinces l'immense bienfait de la paix romaine : ce n'est pas seulement Thierry qui l'affirme, c'est aussi Tacite, Pline qui nous le disent, et c'est l'épigraphie qui nous le prouve².

L'étude des sources de Tacite a conduit M. FABIA à l'histoire même : nous retrouvons ses qualités de précision³ dans deux études sur les rapports de Néron avec les Rhodiens et sur l'adultère de Poppée ; dans la première, il marque bien, entre autres choses, pourquoi il faut placer en 53 la restitution de la liberté aux Rhodiens⁴ ; dans la seconde, il indique en quoi le récit des Annales est le plus sûr que nous possédions sur l'aventure de Poppée⁵.

On sait avec quelle persistance la critique allemande a, ces dernières années, attaqué et condamné le recueil des écrivains de l'His-

1. *L'Histoire romaine en France sous le second Empire* (dans la *Revue des Universités du Midi*, t. II, n° 3, juillet-sept. 1896). M. D. nous parlera plus tard de Benlé et de Champagny.

2. Nous n'apprenons qu'au dernier moment l'apparition du livre de M. E. Thomas, *Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère*, 1897. Paris, Hachette, in-12.

3. Cf. *Revue historique* du 1^{er} mars 1894, p. 326.

4. *Néron et les Rhodiens*, dans la *Revue de Philologie*, 1896, t. XX, 3^e livr.

5. *L'Adultère de Néron et de Poppée*, *ibidem*, 1^{re} livr. — Je ne connais pas encore Th. Reinach, *l'Empereur Claude et les Antisémites alexandrins, d'après un nouveau papyrus*.

toire Auguste. De récentes découvertes numismatiques semblent bien prouver que cette condamnation est injuste ou précipitée. Le tyran Saturninus, usurpateur en Syrie et en Égypte, n'était jusqu'ici connu que par Vopiscus : donc son existence, disait en particulier M. Mommsen¹, est plus que douteuse. Mais voici qui la rend certaine : c'est la publication que fait M. BABELON d'une monnaie au nom de Saturninus². Et il est vraisemblable, continue M. B., que les vestiges d'une numismatique de Firmus confirmeront un jour l'existence de cet Auguste : « L'hypercritique allemande, » conclut-il avec raison³, « a rejeté d'une manière trop absolue le témoignage des écrivains de l'Histoire Auguste. Il ne faut pas *a priori* les rejeter comme des écrits plus ou moins apocryphes, mais seulement chercher à dégager de leurs récits la légende de l'histoire qui y tient, quoi qu'on en ait dit, la plus grande place⁴. » — Peu de revues françaises rendent aujourd'hui plus de services à l'histoire de l'empire romain que la *Revue numismatique* : on peut le voir par la série de bonnes notices qu'elle consacre chaque année aux empereurs du III^e siècle, c'est-à-dire des temps que nous connaissons le plus mal.

Les premiers temps du christianisme nous font retrouver, comme à l'ordinaire, les noms de M. DUCHESNE⁵, de M. ALLARD⁶, et le souvenir des livres, dont nous avons parlé l'année dernière, de M. THAMIN⁷ et de M. RÉVILLE⁸.

C'est un « type » assurément que ce Paulin de Pella, dont nous

1. *Römische Geschichte*, t. V, 2^e éd., p. 571, n. 1.

2. *Le Tyran Saturninus*, dans la *Revue numismatique*, 1896, p. 134.

3. Mêmes remarques et très judicieuses observations de M. Mowat, *Bulletin des Antiquaires de France*, 1896, p. 219.

4. Mowat, *Monnaies inédites ou peu connues de Carausius*, 1896, p. 145; Blanchet, *Essais monétaires romains, à propos de deux pièces inédites de Tétricus et de son fils*, 1896, p. 231. Les chroniques de M. Blanchet seront très utiles pour établir ce *Corpus* des découvertes de trésors de monnaies que nous réclamons instamment des érudits et qui serait précieux pour l'histoire générale.

5. Cf. plus loin, p. 318 et p. 331.

6. *Revue des Questions historiques*, 1^{er} janvier 1896 : *la Situation légale des chrétiens pendant les deux premiers siècles*; *ibidem*, 1^{er} octobre : *Vicissitudes de la condition juridique de l'Église au III^e siècle*. Dans le *Correspondant*, 25 mars 1895 (cf. 26 juillet 1896) : *L'Aristocratie chrétienne sous Constantin et Constance*. La librairie Lecoffre annonce une *Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique*, où M. Allard doit écrire un volume sur *le Christianisme et l'Empire romain de Néron à Théodose*.

7. Compte-rendu de M. G. Boissier dans le *Journal des Savants* d'août 1896. Cf. *Rev. hist.*, mars 1896, p. 342.

8. Le compte-rendu de ce livre par M. Beaudouin (*les Origines de l'Épiscopat*, dans la *Nouvelle Revue historique de droit*, 1896, p. 105) a la valeur d'un travail original sur la matière. Cf. *Revue historique*, mars 1896, p. 342.

possédons la touchante confession d'octogénaire : petit-fils d'Ausone, riche propriétaire de la Gaule, ministre de l'usurpateur Attale, ruiné et pénitent, il nous a laissé en fort mauvais vers une fort exacte autobiographie : cette œuvre, dans la littérature du ^v^e siècle, est peut-être celle où l'on saisit le mieux sur le vif comment les barbares se sont installés en Gaule, tour à tour hôtes, ennemis, maîtres et protecteurs de la population indigène. M. ROCAFORT¹ avait déjà consacré à Paulin de Pella sa thèse latine : il vient de reprendre ce sujet en un petit livre facilement écrit, mais où la valeur historique de la confession de Paulin ne paraît pas assez mise en lumière : c'est, comme l'indique le titre, un essai psychologique. Il reste encore à faire à l'historien pour la critique et le commentaire de l'*Eucharisticos*².

II. DROIT, INSTITUTIONS, RELIGION, ARCHÉOLOGIE. — M. P.-Fr. GIRARD continue avec régularité son excellent *Manuel élémentaire de droit romain*³; nous recevons deux nouveaux fascicules : attendons l'ouvrage à sa fin⁴.

Les thèses de droit romain, moins nombreuses depuis la réforme du doctorat, nous fournissent encore un contingent compact de dissertations, d'une valeur qu'on voudrait moins inégale.

M. DIDIER DELAUNAY traite des relations des magistrats et du sénat sous la république⁵; M. MOYE des élections politiques sous la république romaine⁶ : tous deux font preuve d'intelligence et de prolixité.

1. Rocafort, *Un type gallo-romain : Paulin de Pella, sa vie, son poème; essai de psychologie historique*. Paris, Picard, 1896, in-8° de 112-xl p.

2. M. R. a, à la fin de son volume, reproduit en la corrigeant la traduction donnée par Corpet à la suite de l'Ausone de la collection Panckoucke.

3. Cf. *Revue historique* du 1^{er} mars 1896, p. 346, *Manuel*, etc. Paris, Rousseau, 2^e et 3^e fasc., 1896, p. 230-656.

4. Page 384, nous remarquons avec plaisir le judicieux emploi que M. Girard fait de l'histoire et de la philologie. P. 337, n. 1, trop de bibliographie pour un *Manuel élémentaire*. J'aimerais mieux, çà et là, pour un ouvrage de ce genre, une transcription avec traduction d'un texte caractéristique. L'information est d'ailleurs partout excellente.

5. Rennes, Plihon et Hervé, 1896, in-8° de 165 p. De M. D. une assertion sur M. Mommsen (p. 43) qui a le mérite, sinon de la vérité, du moins du courage : « L'œuvre de M. Mommsen, justement admirée, est peut-être plus utile encore par les objections qu'elle soulève que par les résultats acquis, plus suggestive que réellement instructive. » Mais n'y a-t-il pas, à parler ainsi, un peu d'ingratitude de la part de M. D.? Ce que lui et ce que nos thèses de droit doivent au *Droit public* de M. Mommsen est vraiment incalculable. — P. 122-123, M. D. est trop favorable à Tite-Live, chez lequel il réduit à fort peu de chose « l'élément subjectif. »

6. *Les Elections politiques sous la république romaine*. Bordeaux, Gagnebin, 1896, in-8° de 222 p.

M. GASCOIN a choisi un sujet de thèse fort intéressant, *De l'influence dans la législation romaine des distinctions personnelles aux auteurs de crimes ou délits en matière pénale ordinaire*¹; mais il a eu le tort d'embrasser toute l'histoire romaine, depuis l'époque royale jusqu'à la monarchie théodosienne : aussi n'a-t-il pu étudier sa matière que d'une façon fort superficielle². Le travail de M. MAXWELL sur la *Délégation* dénote de la finesse et de la logique³. M. BARRÈRE a abordé (mais il n'a fait qu'aborder) une étude originale en traitant *Des obligations de l'armateur et du capitaine en droit romain*⁴.

Ces thèses, qui appartiennent au régime de la thèse unique, marquent évidemment un progrès sur leurs devancières; les connaissances historiques sont plus sérieuses, les discussions plus approfondies. Elles présentent cependant encore de graves défauts, qui sont en partie le résultat du désir naturel à l'étudiant d'écrire un livre long et copieux. Il y a infiniment de digressions : bien des points sont traités, qui n'ont avec la thèse qu'un rapport fort éloigné, et ils le sont à l'aide d'emprunts mal dissimulés aux manuels courants d'antiquités romaines. L'évolution juridique d'une institution est rarement placée dans le milieu des événements historiques qui l'ont provoquée. Les auteurs s'abandonnent volontiers à de pures déclamations. Ils abusent des rapprochements sociologiques et des comparaisons avec la société moderne. Presque jamais ils ne s'attaquent directement au texte, le prenant corps à corps, l'analysant mot à mot. Il serait infiniment utile aux candidats au doctorat de passer

1. Paris, Rousseau, 1895, in-8° de 296 p.

2. P. 177-211, nous voyons, étudiées comme contemporaines, des dignités de différentes époques. P. 215, M. G. attribue à la législation syllanienne des prescriptions pénales postérieures au moins de deux siècles.

3. *De la délégation en droit romain*. Bordeaux, Cadoret, 1895, in-8° de 138 p.

4. Bordeaux, Durand, 1896, in-8° de 222 p. Cf. Wittevronghel, *De nautico fanore*, Dunkerque, 1895. D'autres thèses, qui paraissent moins originales, sont à signaler : sur le droit d'association (Giraud, *Des sociétés universelles*, Nantes, 1895; Surugue, *les Collegia tenuiorum*, Paris, Rousseau, 1894); sur l'administration financière, sujet vraiment trop rebattu (de Valroger, *De la ferme des impôts et autres revenus publics*, Paris, Rousseau, 1895; Guillaud, *Etude sur la « vicesima hereditatum » envisagée surtout au point de vue historique et économique*, Paris, 1895; de Navailles, *Vicesima libertatis, vicesima hereditatum*, Paris, 1895; Gréciano, *Du rôle de l'État en matière monétaire à Rome*, Paris, 1895. Ceux-ci, à sujet d'apparence plus nouvelle : Chavanne, *De la propriété et de l'exploitation des mines chez les Romains*, Clermont-Ferrand, 1895; Girard, *De la comptabilité domestique chez les Romains*, Paris, 1895); sur le droit de propriété (Semonin, *De l'expropriation en cas d'utilité publique*, Vesoul, 1895), et j'en omets un grand nombre de droit pur. La plupart des thèses citées dans cette note appartiennent au système de la double thèse.

par la discipline sévère et précise de la critique médiévisite ou de la philologie classique.

C'est précisément à cette discipline que M. CHAPOT doit les qualités qui distinguent sa thèse sur *la Flotte de Misène*¹ : de la précision dans la critique des textes, la préoccupation des questions chronologiques, une grande étendue de connaissances bibliographiques. Il y a infiniment à élaguer dans son étude, mais il y a à y prendre pas mal de bonnes choses. L'exemple de M. Chapot montre les bons résultats auxquels peut conduire l'enseignement combiné des maîtres de l'École de droit et de notre école épigraphique.

Mais voici enfin² un excellent livre d'institutions, un des meilleurs que notre école historique de droit romain ait donnés ces dernières années, celui de M. VIGNEUX sur *la Préfecture de la ville*³.

M. Vigneux a bien marqué l'importance historique de son travail : « Le préfet, sous l'empereur, était le véritable maître de Rome. D'autres ont gouverné de plus vastes territoires ; nul n'a jamais plus profondément pénétré⁴ dans la vie sociale, religieuse, économique, familiale, individuelle de ses administrés. Puissance bienfaisante et terrible, c'était le préfet qui assurait l'ordre public, qui rendait à chacun justice, qui distribuait l'eau des aqueducs, le pain et la viande de l'annone, le labeur, le salaire et les plaisirs de chaque jour ; c'était à lui qu'on devait la sécurité, la salubrité, la beauté de Rome. Mais c'était le préfet aussi qui enserrait dans une réglementation oppressive tout mouvement de la liberté et de la vie, et qui rançonnait les provinces pour entretenir la paresse et les vices de la population romaine. » — L'ouvrage se compose des parties suivantes : 1° Une étude sur la préfecture de la ville avant l'Empire et sur la préfecture dite des Fêtes latines ; on peut signaler une excellente définition de cette magistrature : « *La praefectura urbis* emprunte aux suprêmes magistratures tous leurs pouvoirs, elle en emprunte également les caractères, en les modifiant quelque peu par le sien propre. Ses *auspicia* étaient *aliena* ; son *imperium*, *domi*, son existence même, *extra ordinem*. » Ces caractères, elle les con-

1. *La flotte de Misène, son histoire, son recrutement, son régime administratif*. Paris, Leroux, 1896, in-8° de 244 p.

2. Signalons en outre, dans la *Nouvelle revue historique de droit*, 1896, n° 1, de M. Gerardin, *De la garantie de la dot en droit romain* ; n° 2-4, de M. Ad. Audibert, *Les Deux curatelles des mineurs en droit romain* (cf. *Revue historique*, mars 1893, p. 308).

3. *Étude sur l'histoire de la « Praefectura urbis » à Rome*. Paris, Fontemoing, 1896, in-8° de 360 p. L'ouvrage a paru en articles successifs dans la *Revue générale de droit* (depuis 1885).

4. C'est là une remarque fort juste et fort importante.

serve lorsque, sous l'Empire, elle devient permanente. — 2^e M. V. raconte ensuite l'histoire de la préfecture impériale en insistant sur ses origines et sur ses transformations au début du III^e siècle. Deux résultats sont à noter dans cet exposé : que la préfecture de la ville ne devint une fonction d'État permanente et régulière qu'au temps de Tibère¹, lorsque l'absence continue de l'empereur livra au préfet le gouvernement continu de Rome : « L'acte de naissance de la préfecture devrait être signé de Tibère et daté du départ pour Caprée; » en second lieu, que le « nouveau fondateur » de la préfecture fut Septime Sévère : « Il transféra définitivement au préfet de la ville la connaissance de tous les crimes et délits dans un rayon de cent milles. Du coup disparaissaient l'antique justice du sénat et le jury populaire. Un simple officier de police » (l'expression est un peu forcée) « était parvenu à les supplanter². » — 3^e Enfin, M. V. examine la préfecture en elle-même (mode de nomination, dignités, bureaux) et en particulier ses attributions (justice criminelle et civile, police politique, voirie, etc.). Cette dernière partie est la plus longue du travail.

On peut faire à M. Vigneaux quelques reproches de forme³ : il y a des longueurs; à quoi bon par exemple parler du druidisme sous prétexte que les préfets ont connu des religions illicites et nous dire ce qu'était l'œuf du serpent ? A quoi bon encore raconter par le menu celles des persécutions auxquelles il se pourrait que la préfecture eût pris part ? On n'aime pas non plus voir apparaître les sansculottes à propos de la *Gallia Bracata*, qui, elle-même, n'a rien à voir avec la préfecture de la ville. Il semble enfin que M. Vigneaux n'ait pu contenir son indignation au récit des persécutions⁴ : « Sous l'empereur philosophe, comme sous son pieux prédécesseur, les préfets continuent la poursuite du christianisme. Persécutrice du christianisme, la préfecture fut vaincue à la longue par la constance des

1. En 25 av. J.-C., Messala Corvinus, préfet de la ville, *finem accepit, quasi nescius exercendi*, dit Tacite, *Ann.*, VI, 11. M. V. (p. 54) a tort, je crois, de traduire cette dernière expression par « incapable de son office »; il faut entendre *nescius* dans le sens de *volens* plutôt que dans celui d'*ignorans*.

2. Cette transformation fut mise en vigueur par la lettre de Septime au préfet Fabius Cilo, lettre qui, souvent citée au Digeste, est, dit avec raison M. T., « un monument considérable, charte constitutive de la préfecture. » Il ne faut pas oublier que c'est bien M. V. qui a le premier mis en pleine lumière, en 1880, le caractère et l'importance de cette lettre; voyez le *Rapport sur les Écoles françaises d'Athènes et de Rome* (Paris, in-4°, 1881).

3. Sans parler de très nombreuses fautes d'impression (*Le Blanc*, *Zozime*, *Seek*, *Borghési*) : l'imprimerie Chauvin nous avait habitués à plus de correction.

4. Je persiste à croire que, dans le texte célèbre de Tacite (*Annales*, XV, 44), *l'odium generis humani* imputé aux chrétiens désigne une incrimination légale, et non pas seulement, comme le croit M. V., une calomnie populaire.

martyrs¹. » L'ironie ou la colère, excellentes chez un avocat, ne sont pas à leur place dans un livre d'histoire. Ce ne sont, je le répète, que des défauts de forme : cela n'empêche pas que la langue ne soit claire, la matière bien disposée et bien exposée. Quant au fond, sauf des réserves de détail², il est excellent. C'est, à tous les égards, un livre d'importance capitale pour la connaissance de l'administration impériale.

Différents symptômes semblent indiquer qu'on se remet en France à étudier la religion classique, trop négligée depuis quelques années : ce sont une courte étude de M. ZEITLIN sur les *Divinités féminines du Capitole*³, une note de M. GUIMET sur l'*Isis romaine*⁴ et une attrayante lecture de M. LE BLANT sur la magie à Rome⁵.

L'histoire de la monnaie romaine a fourni à M. BLANCHET la matière de deux bons travaux : une note sur les triumvirs monétaires⁶ (ils étaient, suppose-t-il, chargés surtout de surveiller la fonte des lingots et de vérifier le titre du métal) et un mignon petit livre sur les *Monnaies romaines*⁷, « tableau d'ensemble du monnayage romain, qui vaut plus et mieux qu'une œuvre de vulgarisation⁸. » Il y a, dans les considérations de M. BABELON sur l'*Or et l'argent dans l'antiquité*⁹, de fort originales remarques. M. DELOCHE a écrit un curieux chapitre d'archéologie juridique en étudiant le *Port des anneaux dans l'antiquité romaine*¹⁰. Et, enfin, pour compléter ce bilan de

1. La préfecture de la ville, dit M. V., « n'avait réussi qu'à trop retarder cette concorde de l'Eglise et de l'Empire qui, plus tôt et mieux réalisée, aurait changé peut-être la fortune de Rome et le cours de l'histoire. » Je renvoie M. V. à l'*Uchronie* de Renouvier et à l'*Utopie* de Morus, s'il a la curiosité de savoir de quelles différentes manières on peut refaire « le cours de l'histoire. »

2. Il me semble que M. V. n'utilise et n'interprète pas assez les fragments (en partie encore si mystérieux) des soi-disant édités du préfet de la ville (*Commission romaine d'archéologie municipale*, 1891, p. 342).

3. *Revue de l'histoire des religions*, 1896.

4. *Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus* de 1896, p. 155.

5. *Sur deux déclamations attribuées à Quintilien, note pour servir à l'histoire de la magie*, extrait des *Mémoires de l'Académie des inscr.*, t. XXXIV, 2^e partie, 1895.

6. *Les Fonctions des triumvirs monétaires romains*, dans la *Revue numismatique* de 1896, p. 14 et suiv.

7. *Les Monnaies romaines*. Paris, Leroux, 1896, in-12 de 147 p., 12 pl. (collection de la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*).

8. Pour emprunter les expressions de M. M[owat], *Revue numism.*, 1896, p. 256.

9. Dans la *Science sociale*, t. XXII, 1896, n^o 1 et 4.

10. Et dans les *premiers siècles du moyen âge* (extrait des *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, t. XXXV, 2^e partie, 1896). Je ne suis pas bien sûr, quoi qu'en dise Plin (XXXIII, ix), que l'anneau de fer fût chez les anciens uniquement le signe de la vertu guerrière. Il a dû se passer ceci, que, le fer étant, à

l'archéologie, M. ANTOINE nous rappelle aimablement *Ce que mangeaient les Romains*¹.

III. GAULE ROMAINE. — L'origine des Gaulois passionnera toujours leurs descendants, si peu nombreuses que soient les acquisitions nouvelles faites par l'ethnographie rétrospective. M. le Dr MOLLIERE résume dans son *Introduction*² les derniers travaux de MM. Bertrand, Reinach, d'Arbois de Jubainville et Hamy, en y ajoutant une assez curieuse bibliographie³.

Notre panthéon gallo-romain se dégage peu à peu des brumes de la mythologie symbolique qui l'enveloppaient depuis un siècle, et nul n'aura plus contribué à ce résultat que M. REINACH, grâce à ses patientes recherches sur l'origine et la transmission des types archéologiques. Dans une étude récente, il a émis l'hypothèse que le vrai nom gaulois du célèbre dieu au maillet serait *Sucellus*⁴; mais il ajoute (remarque importante) qu'il n'est pas impossible qu'il ait eu d'autres noms.

Les études d'archéologie locale sont, comme toujours, nombreuses et fournies. M. CASTANIER consacre le second volume de son *Histoire de la Provence* à la colonisation grecque primitive⁵. On annonce un « Guide de touriste archéologue » de M. BAZIN pour *Arles gallo-*

l'époque primitive, un métal fort rare, l'anneau de fer fut l'apanage des plus riches ou des plus considérés. Plus tard, il demeura longtemps le seul anneau de métal usité, obligatoire même dans certaines circonstances. Cela tient à la persistance avec laquelle les Romains conservèrent leurs plus anciennes habitudes (cf. Helbig, *Die Italiker in der Poebene*, p. 81 et 91). — Lire, dans le même ordre d'idées, l'article *hasta* de MM. Beurlier et Cuq dans le XXII^e fasc. du *Dictionnaire des Antiquités*.

1. *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse*, nouv. série, t. VII, 1895. — Ajoutez Le Blant, *Paléographie des inscriptions latines, du III^e s. à la fin du VII^e*, dans la *Revue archéol.* de sept.-oct. 1896.

2. *Introduction à l'histoire des Gaulois, proto-Celtes, Celtes et Galates*, étude critique des plus récentes découvertes de l'archéologie, de la linguistique et de l'anthropologie. Lyon, Cote, 1896, gr. in-8^o de 86 p. Je n'ai pas lu l'*Ethnologie comparée des Gaulois* de M. le Dr Atgier (Angers, 1895, *Congrès scientifique*).

3. Il y a sans doute une erreur de copie dans cette phrase (p. 78) : « On sait avec quelle rapidité la Gaule fut romanisée presque immédiatement par l'arrivée des colons libres. »

4. *Sucellus et Nantosuetta*, dans la *Revue celtique* de 1896, p. 45 et suiv. Cf. Michaelis, dans les *Annales de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, VIII, 1895 (*apud Revue épigraphique*, 1896, p. 413).

5. *Les origines historiques de Marseille et de la Provence et la colonisation phocéenne dans la Méditerranée, du VI^e au IV^e siècle avant notre ère*. Paris et Marseille, 1896, in-8^o de xi-320 p. Non vidi. Cf. sur le t. I, *Revue historique* du 1^{er} mars 1894, p. 337.

romain¹. M. ROCHETIN a complété récemment son ancienne étude sur les *Baux dans l'antiquité*². MM. Ch. MARTEAUX et Marc LE ROUX ont donné un excellent *Catalogue du musée d'Annecy*³, avec d'utiles dessins et de précises descriptions des poteries qui le composent⁴.

L'Aquitaine n'a pas moins travaillé que la Narbonnaise. M. NICOLAI a d'heureux débuts en épigraphie et archéologie romaines avec son étude sur le *Mas d'Agenais*⁵; il y a fait des fouilles fructueuses, il les expose avec méthode, il publie les inscriptions⁶ avec soin et les commente avec conscience, et il tire de ses documents de sages conclusions. Il ne m'en voudra pas cependant de persister à croire que le Mas est l'antique *Ussubium*⁷. M. CAMOREYT, après avoir sauvé tuiles, briques et poteries gallo-romaines, vient de sauver une divinité pyrénéenne⁸. M. DUTRAIT a étudié dans sa thèse latine les transformations géographiques de l'ancien Médoc⁹: nous aurions voulu chez lui moins d'hypothèses d'ingénieur et plus de critique des textes; mais les cartes sont nombreuses, bonnes et fort utiles. Enfin, une inscription de l'Indre, dédiée au génie d'un Apollon local, a fourni à M. Hild la matière d'une perspicace dissertation¹⁰.

Dans la Gaule du Nord, M. THÉDENAT a étudié les *Cachets de*

1. Paris, Hachette, 1896, in-8° de 180 p. *Non vidi*.

2. *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, 1896, t. XV, p. 53 et suiv. Le premier mémoire a paru en 1890.

3. *Musée de la ville d'Annecy; catalogue descriptif du musée gallo-romain: marques de fabrique, etc.* Annecy, Abry, 1896, in-8° de 132 p. (extrait de la *Revue savoisiennne*).

4. Je ne connais que par le titre Amardel, *l'Oppidum des Longostalètes*, Narbonne, 1895, in-8°; Grisard, *Odyssée de la table de Claude*. Lyon, 1896, in-8°.

5. *Le Mas d'Agenais sous la domination romaine (Mansio Aginnensis-Velanum) et le cimetière gallo-romain de Saint-Martin*, Bordeaux, Feret, 1896, in-8° de 182-xiv p. (extrait des *Mémoires de la Société archéologique de Bordeaux*).

6. Marques de poteries arrétines. Son travail sera fort utile à étudier pour le classement chronologique de ces marques.

7. M. N. voit dans le Mas le *Vel[d]anum* des actes de saint Vincent. Jusqu'à nouvel ordre cependant, je ne peux croire que l'inscription VSSVBIO, etc., de l'église du Mas ait été transportée d'ailleurs.

8. *Un dieu injustement exclu du panthéon pyrénéen*. Auch, 1896. Il s'agit de l'inscription ERDIT · SE Deo, condamnée trop rapidement par Sacaze. Cf. *Corpus*, XII, n° 5379. *Erdit* est un dieu comme *Uriaxe*, *Erce*, etc. — M. Camoreyt annonce la prochaine publication d'*Etudes de géographie historique sur la ville des Sotiates*.

9. *De mutationibus orae fluvialis et maritimae in peninsula Medulorum et Garumnae fluminis ostio ab antiquissimis temporibus ad hodiernum diem*. Bordeaux, Cadoret, 1895, in-8° de 144 p. et 30 cartes.

10. *L'Inscription du Pen-Bertrand*, dans la *Revue celtique* de 1896, p. 34 et suiv.

Nasium avec le soin patient et érudit dont il est coutumier¹. M. DURAND a publié une inscription chrétienne amiénoise du VII^e siècle². M. MOWAT refait l'histoire de quelques inscriptions gallo-romaines conservées dans le cabinet d'antiques du roi Stanislas³. M. AFFRE donne une étude complète des bas-reliefs découverts dans le rempart gallo-romain de Beaune⁴. Le catalogue descriptif et illustré du musée de Sens est continué par les soins de M. JULLIOT⁵.

Nous apprenons avec plaisir l'apparition du premier volume de la grande *Histoire de Bretagne* de M. DE LA BORDERIE. En Bretagne encore, M. MAITRE étudie, avec l'infatigable conscience à laquelle il nous a habitués, les restes, ruines et textes de l'ancien *Raciata* (Rézé-lès-Nantes)⁶, et le même M. de la Borderie défend justement l'identification traditionnelle de *Vorgonium* avec Carhais⁷. Enfin, M. LAGLER-PARQUET a donné un résumé assez net de la question du *limes* romano-germain⁸.

M. l'abbé DUCHESNE avait développé, dans ses *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule* (1894), les théories suivantes : « Au temps de Marc-Aurèle, dans la Gaule propre, tous les chrétiens épars depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées ne formaient qu'une seule communauté; ils reconnaissaient un chef unique, l'évêque de Lyon... Vers 250 apparaissent d'autres églises, Trèves, Reims. Un peu plus tard, aux abords de l'an 300, se présentent les églises de Rouen, Bordeaux, Cologne, Bourges, Paris, Sens. » On devine sans peine quelles objections, pour ne point dire plus, ces conclusions ont soulevées parmi

1. *Les Cachets de Nasium*. Paris, 1896, in-8° de 62 p. (*Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. LIV).

2. *Inscription chrétienne trouvée à Amiens*. Amiens, 1895 (extrait du *Bulletin des antiquaires de Picardie*).

3. *Société des antiquaires de France* (*Bulletin*), 1896, p. 85.

4. *Débris sculptés de monuments gallo-romains trouvés à Beaune*, dans les *Mémoires de la Société d'histoire*, etc., année 1894 (parus en 1895). Voyez encore Brouillon, *le Camp romain de la Murée et l'ancienne localité d'Arliola*, dans les *Mémoires de la Société d'agriculture*, etc., de la Marne, année 1895 (1896), p. 101 et suiv.; Coutil, *Inventaire des monnaies gauloises du département de l'Eure*, dans le *Recueil des travaux de la Société libre*, etc., de l'Eure, année 1895 (1896).

5. *Musée gallo-romain de Sens*, 3^e partie. Sens, 1896, in-4°. Ne nous est pas parvenu.

6. *Rézé*, dans les *Annales de Bretagne*, t. X et XI, juillet et nov. 1895. Cf. t. XI, p. 367, avril 1896.

7. *Annales de Bretagne*, avril 1896, p. 349.

8. *Limite de la domination gallo-romaine avec la Germanie indépendante entre le Rhin et le Danube* (*Société archéologique de Bordeaux*, t. XX, 1^{re} et 2^e fasc., 1895). Cf., sur l'organisation des fouilles du *limes*, Mowat, *Bulletin des antiquaires de France*, 1895, p. 316 et suiv.

les érudits locaux ou les écrivains ecclésiastiques, profondément convaincus de l'antiquité de leur église¹. M. BELLET, protonotaire apostolique, a coordonné, exposé et complété ces objections dans un livre² qui marque de la conviction, du travail, une connaissance des textes et une curiosité scientifique de bon aloi³. Cependant, sans entrer dans le détail des débats⁴, qui sont infinis, nous nous permettrons de conserver encore notre confiante admiration aux travaux et à la méthode de M. l'abbé Duchesne; nous concéderons seulement que les fameuses traditions sur l'origine des églises sont peut-être plus anciennes que ne le pense ce dernier et que l'initiative de l'imagination populaire a eu presque autant de part à leur formation que le travail réfléchi des érudits de cloître.

IV. AFRIQUE ROMAINE⁵. — C'est encore l'Afrique romaine qui nous fournit, cette année comme bien d'autres, les meilleurs et les plus gros livres.

M. PALLU DE LESSERT continue la série de ses travaux sur la chronologie des provinces africaines : ses *Fastes de l'Afrique proconsulaire*⁶ offrent la même conscience que ses précédents ouvrages. Quoique M. P. doive infiniment au recueil similaire de Tissot⁷, il le complète sur beaucoup de points⁸.

C'est un excellent livre que celui de M. TOUTAIN sur les *Cités romaines de la Tunisie*⁹; il est fait avec l'amour du sujet, un réel

1. Voyez, par exemple, sur Promotus de Viviers, nom propre selon M. Duchesne, nom commun chez d'autres, *l'Univers* des 26 février, 11 et 15 juin 1894; *l'Aquitaine* de 1894; la *Semaine religieuse de Viviers*, 1894; la *Revue catholique de Bordeaux*, t. XVI. C'est la question qui a le plus agité le Midi; après celle-là, celles de sainte Marie-Magdeleine (M. Doncieux, *Annales du Midi*, juillet 1894, a défendu et complété la théorie de M. Duchesne) et de saint Martial (cf. Arbellot, *Semaine religieuse de Limoges*, 1894).

2. *Les Origines des églises de France et les fastes épiscopaux*, par Ch.-Félix Bellet. Paris, Picard, 1896, in-8° de xiv-280 p.

3. M. B. a lu, par exemple, le lexique celtique de M. Holder, les mémoires de M. Hirschfeld, les inscriptions, les chartes, les répertoires de Jaffé et le recueil de M. Maassen.

4. Pour Saintes, il m'est impossible de reculer jusqu'au v^e siècle l'épiscopat d'Eutrope.

5. La *Chronique archéologique africaine* de M. Gsell a paru dans les *Mélanges de Rome*, décembre 1896.

6. *Fastes des provinces africaines sous la domination romaine*. Tome I^{er} : *République et haut empire*; 1^{re} partie : *Afrique proconsulaire*. Paris, Leroux, 1896, in-4° de viii-306 p. Cf. *Revue historique*, 1^{er} mars 1893, p. 318.

7. *Fastes de la province romaine d'Afrique*, 1885.

8. Certaines façons de parler ne sont pas de mise en histoire. On lit chez M. P. de L. : « Scipion, dit Tissot, fit acte d'administration dans la province conquise. » Ce n'est pas Tissot qui dit cela, mais Appien.

9. *Les Cités romaines de la Tunisie : essai sur l'histoire de la colonisation*

agrément de style, une haute idée des devoirs et des droits de l'historien¹, une parfaite entente des ressources archéologiques, et il offre le mérite d'aborder franchement les deux plus graves questions que comporte l'histoire de l'Afrique ancienne. C'est même la première fois, croyons-nous, que la civilisation d'une province romaine a été ainsi examinée par le menu, avec l'incomparable abondance de renseignements que donnent les nouvelles découvertes. — Ce livre² est l'exposé d'une double thèse; bien entendu, il ne s'agit que de la région tunisienne, car M. T. n'entend pas appliquer, jusqu'à plus ample informé, ce qu'il dit de la Proconsulaire et des régions limitrophes au reste de la Numidie ni surtout à la Maurétanie³.

4° « Les habitants de la Tunisie romaine n'étaient pas des colons immigrés, des étrangers transportés par le gouvernement romain ou venus spontanément; c'étaient les enfants du pays, ici les descendants de navigateurs phéniciens, là les petits-fils des cavaliers numides. » La thèse a trop d'importance, le livre de M. T. trop de valeur pour qu'on n'examine pas de près quelques-uns des arguments sur lesquels il l'établit⁴.

Un des arguments principaux, et peut-être l'argument essentiel sur lequel s'appuie M. Toutain pour prouver l'origine indigène de la presque totalité de la population africaine, est tiré de l'étude des noms propres, tels que les inscriptions nous les font connaître. Son

romaine dans l'Afrique du Nord (fasc. LXXII^e de la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*). Paris, Fontemoing, 1895 (1896), in-8° de 412 p., 2 cartes. Une bonne analyse du livre a été donnée par M. Cagnat dans le *Journal des Savants* de mai et juillet 1896.

1. On regrettera vivement, toutefois, que M. T. ait écrit (p. 8) ces lignes : « On a cru que tout sujet pouvait être également intéressant, que toute conclusion avait une égale valeur, pourvu que les prémisses en fussent indiscutables. L'histoire d'une petite ville..., la biographie d'un personnage inconnu..., l'origine et les développements d'une institution politique..., tels sont les sujets qu'ont traités souvent les esprits les plus distingués... Ils ne se sont pas demandé si leur œuvre pouvait être stérile ou féconde; ils ne se sont préoccupés que de la méthode et de la science pure. » Que M. T. relise le *Chio* ou les *Archontes* de Fustel de Coulanges, et il verra si les moindres sujets ne peuvent pas prendre, sous le travail d'un esprit d'élite, une portée générale. Aussi bien, n'y a-t-il pas en histoire de petit sujet : par un point quelconque, toutes les questions se rattachent à l'histoire de la civilisation. Ce n'est point la nature du sujet qui fait la valeur d'un travail, c'en est la méthode. La moindre monographie, si elle est bien faite, a son intérêt et son prix. Aucune œuvre scientifique n'est stérile, aucune vérité n'est inutile à la science, et l'historien a envers la science et la vérité ses deux principaux devoirs.

2. Si on ne tient pas compte de la division un peu factice adoptée par l'auteur.

3. Nous ne connaissons pas : Jules Maurice, *Étude sur l'organisation de l'Afrique indigène sous la domination romaine*. Paris, 1896, in-8°.

4. Cf. *Revue historique*, 1^{er} mars 1896, p. 354.

plus long chapitre (p. 167-197) est consacré à la nomenclature et à l'onomastique. — M. T. dresse d'abord la liste des noms à forme latine qui sont visiblement d'origine punique ou libyque, *Gudullus*, *Zaba*, etc. : j'aurais voulu qu'il indiquât par des chiffres dans quelle proportion ces noms se rencontrent par rapport aux noms purement latins. — Ces derniers, dit M. T., ne sont souvent latins que par l'apparence. Par exemple, « sous sa forme latine et malgré cette forme, le nom de *Saturninus* était emprunté à la nomenclature punique; » en effet, Baal-Saturne était le principal dieu des Africains, et les surnoms tirés de ce nom sont « beaucoup plus populaires en Afrique que dans les autres régions du monde méditerranéen. » — Pas à ce point : le nom de *Saturninus*, sans être aussi fréquent en Gaule narbonnaise qu'en Afrique, y est encore fort répandu¹, et le culte de Saturne est très peu connu dans la vallée du Rhône. Les deux villes de la Gaule propre qui ont fourni le plus d'inscriptions sont Lyon et Bordeaux. Or, à Lyon, où le culte de Saturne paraît inconnu, le surnom de *Saturninus* est fort considéré. A Bordeaux, où il n'y a aucune trace de la religion saturnienne, les surnoms dérivés de Saturne appartiennent à la catégorie des plus nombreux. En réalité, ils ont été à la mode par tout l'empire, et sans doute pour des motifs tirés du culte du Saturne gréco-romain². Il est possible que la popularité de Saturne en Afrique ait contribué à y divulguer le nom de *Saturninus*; mais il est impossible de prouver qu'en Afrique ce nom révèle uniquement une origine ou un esprit punique. — M. T. continue : « Les noms les plus fréquents dans l'épigraphie punique sont ceux qui expriment une relation étroite entre l'homme et la divinité, comme *esclave* ou *présent de Baal*. » L'épigraphie latine de l'Afrique, dit-il, montre la perpétuité de cette coutume et, partant, l'origine et l'esprit indigènes : « Sous l'empire, les *cognomina* latins les plus répandus dans l'Afrique romaine étaient précisément ceux qui exprimaient des idées de bonheur, de victoire, d'honneur : *Crescens*, *Faustus*, *Felix*, *Primus*, *Secundus*. La population, qui parmi tous les surnoms latins a de préférence choisi ceux-là, n'était certainement pas de race italique; elle a obéi à des sentiments, elle a été fidèle à des coutumes qui trahissent sa véritable origine. Si la forme et l'apparence extérieures de cette nomenclature sont le plus souvent romaines, l'âme même et le génie en sont profondément puniques. » Que de choses suggère cette conclusion ! Ces surnoms sont précisément les plus

1. Voyez *Corpus*, XII, p. 900.

2. Il y a là une intéressante question à résoudre : pourquoi cette fréquence du nom de *Saturninus* chez les Romains ?

répandus par tout l'empire. Primus, Secundus surtout, sont peut-être les plus communs qui soient au monde. Et comme ils sont loin de prouver l'esprit religieux du génie punique ! Ils désignent l'ordre d'arrivée des enfants, et *Crescens*, *Felix*, *Faustus* sont simplement des noms de bon augure dont l'équivalent se trouve chez tous les peuples. Rien de plus foncièrement banal que ces noms latins¹. Le génie gaulois a fait grand mal à la méthode historique depuis Michélet; j'ai bien peur que le génie punique ne soit un mauvais guide dans les recherches d'épigraphie africaine².

Le chapitre de M. T. sur la religion (p. 206-230) prête à des objections semblables. — Saturne a été, dit-il, la grande divinité de l'Afrique romaine : « Mais, sous le nom de Saturne, les Africains adoraient, non pas le roi légendaire du Latium ni le père de Zeus, mais le dieu suprême de la religion phénicienne, Baal³. » — Il est incontestable, et M. T. l'a surabondamment prouvé⁴, que le Baal punique a été identifié avec Saturne par les Romains et par les indigènes parlant latin; de même, le grand dieu des Gaulois a été transformé en Mercure. Mais, où nous nous séparons de M. T., c'est lorsqu'il affirme que « l'esprit intime et le sens profond de la religion de Baal subsistèrent, à peine atteints, sous ce vernis superficiel. » Comment a-t-il pu connaître l'état d'esprit des fidèles qui adoraient le Saturne de Bou-Kurném⁵? comment sait-il que, sous ce nom latin, c'était au dieu punique qu'ils adressaient leurs prières? Les stèles votives finirent par reproduire les types gréco-romains; les attributs de Saturne sont souvent ceux du Latium, la serpe et la pomme de pin⁶;

1. Pour bien apprécier encore l'importance de tel ou tel nom, comme *Donatus*, *Fortunatus*, *Rogatus*, etc., dans l'onomastique africaine, il faudrait bien indiquer de quelles dates, approximativement, sont les inscriptions qui les portent. Il ne faut pas oublier qu'il y a eu des vagues pour certains noms à certaines époques.

2. Nous avons fait exactement les mêmes critiques à M. Monceaux, *Revue historique*, 1^{er} mars 1896, p. 353.

3. MM. Berger et Cagnat ont émis les premiers, à ma connaissance, l'hypothèse (juste à la condition de ne la développer qu'avec mesure et précaution) que, sous l'influence de la domination romaine, la religion punique a continué à faire des progrès chez les indigènes (*Bulletin archéologique du Comité*, année 1889, p. 264-265).

4. Notamment dans sa thèse latine, fort bonne, complète et bien présentée (*De Saturni Dei in Africa Romana cultu*, Paris, Belin, 1894, in-8° de 144 p.), qu'il se borne à résumer dans son livre français. Il me semble que les conclusions sont plus discrètes, moins absolues, moins compréhensives dans le premier livre que dans le second.

5. Cf. *Revue historique* du 1^{er} mars 1893, p. 317.

6. Que certains symboles ou motifs de figuration d'origine punique se soient

le nom du dieu est latin; ce que nous savons de son rôle populaire est de légende classique. Dans tout ce que nous voyons, la transformation de Baal en Saturne-Chronos paraît complète. Quel texte autorise M. T. à croire que « les idées et les conceptions religieuses de l'Afrique ne perdirent jamais leur caractère phénicien » et que « le peuple était resté fidèle à sa vieille religion ? » Ce qui me semble au contraire ressortir des documents archéologiques si patiemment réunis par lui, c'est qu'insensiblement Baal a disparu devant Saturne, c'est qu'il a disparu complètement, que l'usage du nom du dieu romain finit par suggérer ou apprendre aux Africains le culte et la légende classiques que ce nom rappelait. *Nomina, numina* : le nom fut d'abord importé, et à l'abri du nom la religion pénétra tout entière. — Pareille chose s'est produite en Gaule, d'abord quand les dieux celtiques se sont transformés en dieux romains, puis quand les divinités gallo-romaines se sont transformées en saints chrétiens. Dans cette constante métamorphose de dieux, c'est toujours le nouveau venu qui l'emporte et qui impose plus qu'il ne reçoit; de l'ancien, il ne reste souvent que la demeure. C'est surtout en religion que la forme commande le fonds.

Il est évident que Baal n'a été en Afrique, comme Saturne, qu'un dieu importé, et qu'avant Baal, sur les hauts lieux du pays, des divinités indigènes ont été honorées; Baal leur a imposé son nom et ses attributs; il a joué à leur endroit le rôle que Saturne jouera au sien. Pourquoi admettre que, de ces trois religions, celle de Baal est la seule qui soit demeurée « la véritable religion du pays ? »

Enfin, la question de l'origine des habitants a été étudiée dans un seul chapitre (p. 246-253). Quoiqu'il faille tenir compte de la difficulté du sujet, il semble que M. T. l'ait au moins traité trop sommairement. On devine, d'après ce qui précède, qu'il restreint le plus possible la part de l'immigration romaine; il ne nous dit pas, au moins en cet endroit, l'effectif et l'origine de la colonie de Carthage; il n'essaie pas d'indiquer dans quelle proportion se trouvaient, à d'autres endroits, les colons vétérans et les indigènes; il passe très rapidement sur la question des esclaves, si nombreux en Afrique et d'origine étrangère; il aurait pu rappeler que déjà, au temps de Jugurtha, la ville numide de Vacca, à la frontière de la Proconsulaire, était pleine d'Italiens qui y trafiquaient ou qui y habitaient à demeure¹,

longtemps conservés, c'est ce que montre en particulier l'ex-voto ou serpent de *Mascilianae*. Cf. Toutain, *Note sur un bas-relief africain* (*Revue archéologique* de 1895).

1. Salluste, *Jugurtha*, XLVII.

et il aurait pu se demander si, à la faveur de la conquête romaine, cette colonisation libre ne s'est point développée. M. T. a très habilement laissé dans l'ombre tous les détails qui auraient pu faire croire à l'intensité d'une immigration latine en Afrique. Il n'eût pas été très difficile de présenter, avec une égale habileté, la thèse contraire.

Même après ce livre, il n'est pas encore permis de conclure que « l'Afrique, » j'entends la Tunisie romaine, « ne fut pas une colonie d'immigration, » que « la main-d'œuvre se trouva dans le pays lui-même, » que « la population resta » semblable à elle-même, avec ses croyances, ses coutumes et son « génie. » Et il est dommage que M. T. ne l'ait point prouvé, car la thèse est fort séduisante, et il paraît difficile de la soutenir avec plus d'arguments et plus de dextérité scientifique.

2° La seconde thèse que M. T. a voulu mettre en lumière est la suivante : « Les indigènes se transformèrent sous l'influence de la colonisation ¹ gréco-romaine ; cette influence paraît avoir été plus ou moins réelle, plus ou moins profonde, suivant les époques, les régions, les classes sociales ; mais, apparente ou réelle, superficielle ou profonde, elle fut générale. Les sujets de Carthage ne furent pas seulement vaincus et soumis par Rome ; ils furent aussi, dans une certaine mesure, assimilés par elle. » — Sur ce point, il y a beaucoup moins à discuter : les chapitres de M. T. sur le développement économique ² et les transformations sociales des cités ³, sur la politique municipale de Rome ⁴, sont excellents par la sûreté des informations et, ce qui vaut mieux, par la précision de la méthode ⁵. Et

1. Je suppose qu'il y a ici une faute d'impression pour *civilisation*.

2. En particulier, p. 56-75, le chapitre sur *l'Alimentation en eau des cités*.

3. En particulier, p. 231-245, le chapitre sur les *Coutumes funéraires* ; p. 275-287, celui sur *l'Esprit d'association dans l'Afrique romaine*.

4. A remarquer, p. 348-349, l'hypothèse sur le dualisme (dans certaines cités) entre le *pagus* et la ville proprement dite. M. T. y voit « un legs du passé » punico-libyque. Cependant, on peut soupçonner la même opposition en Gaule et ailleurs encore. Et, le jour où on aura enfin (étude capitale) abordé la question des *pagi* de l'organisation romaine, on pourra peut-être la constater par tout l'Empire. A signaler aux juristes (p. 331) l'étude sur la condition des *coloniae immunes*. Pour tout ce chapitre sur l'organisation municipale, il faut lire les réserves faites par M. Ed. Beaudouin dans le compte-rendu très détaillé, très critique et justement élogieux qu'il a consacré au livre de M. T. (*Revue générale de droit*, mai-juin 1896). M. T. vient de lui répondre, *Études sur l'organisation municipale du Haut-Empire*, dans les *Mélanges* de Rome, août-déc. 1896.

5. Voici un passage qui m'a frappé par la netteté de la déduction scientifique et la vérité de la conclusion historique (p. 318) : « Il n'est pas impossible de

pourtant il me reste encore des doutes sur l'intensité de l'influence gréco-romaine. A côté de cette population, qui élevait des monuments, qui parlait le latin, qui gravait des inscriptions romaines, il y a toute celle, anonyme et anépigraphe, qui n'a rien laissé d'elle, que nous ne voyons pas et au sujet de laquelle il est bon de réserver son jugement. L'épigraphie, ne nous faisant connaître que les plus riches ou les plus instruits, nous invite à conclure en faveur de la romanisation; mais n'oublions pas qu'elle ne nous apporte aucune lumière sur les pauvres gens, les plus nombreux et les plus réfractaires aux progrès venus du dehors¹. La science des inscriptions ne nous permet de conclure que pour une minorité. Elle deviendrait un danger le jour où les épigraphistes étendraient leurs conclusions aux hommes qui ne gravaient pas d'inscriptions. — Que M. T. nous pardonne ces observations, que nous suggèrent à la fois le désir de la vérité et la valeur de ses travaux.

Le livre de M. DIEHL sur l'*Afrique byzantine*² nous donne la conclusion de cette vie de la Tunisie romaine, dont M. Toutain décrit le moment le plus brillant.

On a autant de plaisir à parler de ce livre qu'on a eu profit à le lire. Il a plusieurs mérites, également rares de notre temps. — Le sujet en est quasiment neuf: nul n'avait songé encore à étudier dans son ensemble l'Afrique conquise par Justinien, son organisation militaire et politique, les causes et la marche de sa décadence et de sa ruine³. Il est traité à l'aide, non pas seulement de tous les textes

reconstituer l'histoire de Cillium. Le colon T. Flavius prend possession du lot qui lui est attribué; il détourne ou capte les eaux des torrents voisins pour irriguer son domaine; il y plante des vignes (*Corpus*, VIII, 212). Il meurt riche, car son mausolée est superbe (*ibid.*). Sa famille grandit en honneurs: le fils est flamme, un descendant édile (*ibid.*). Autour d'elle, les nomades semblent s'établir, car voilà un solide barrage qui capte l'Oued-Derb, et bientôt Cillium, simple hameau de colonisation, devient cité coloniale (*Corpus*, VIII, 210). » Quelle jolie conférence africaine M. T. pourrait faire sous ce titre: *L'Histoire d'une famille de colons romains!* Seulement, dans les textes qu'il cite, je me permets de lui faire remarquer que je vois seulement des colons et nullement des indigènes. Un autre bon exemple de sa méthode nous est fourni par une note publiée sur les *Lares Augusti*, en Afrique, dans le *Bulletin des antiquaires de France*, 1896, p. 87 et suiv.

1. Il est regrettable que, dans les cartes qui terminent le volume, M. T. n'ait pas indiqué par des signes conventionnels les différentes catégories de cités.

2. *L'Afrique byzantine, histoire de la domination byzantine en Afrique* (533-709), ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Leroux, 1896, in-8° de xvi-644 p., 91 planches ou cartes.

3. Parcourez la bibliographie (p. xi et suiv.), vous ne trouverez aucune monographie de l'Afrique byzantine.

connus, mais aussi d'une extrême abondance de documents archéologiques; ce qui fait que ce travail, quoique inaugurant une histoire, la porte à un degré d'achèvement qu'il sera difficile de dépasser. — La matière est disposée d'après les règles les plus sages de la composition littéraire; il n'y a pas de hors-d'œuvre ni de ces boursoflures bibliographiques qui dénaturent quelques-uns des meilleurs ouvrages d'érudition. Les questions sont soulevées avec intelligence et résolues avec cette stricte méthode philologique que M. D. tient de ses maîtres. Et enfin, ce qui est un mérite moins commun encore, tous les problèmes intéressants ont été vus et abordés, et l'auteur a bien marqué quel est leur genre d'intérêt et quelles sont leurs attaches historiques.

On ne regrette qu'une chose, non pas dans ce livre, mais à propos de ce livre, c'est qu'il n'ait pas été précédé d'une étude semblable sur la domination vandale et l'église chrétienne d'Afrique; l'œuvre de Justinien en eût été éclairée d'un jour intense. Mais cette histoire, il faut espérer que M. D. nous la donnera un jour.

Dans la première partie de son livre, il nous montre quels éléments de faiblesse la domination vandale portait en elle; ces Vandales étaient demeurés comme campés en pays ennemi; au nombre de 30 ou 40,000 guerriers tout au plus (p. 9), ils avaient contre eux la population catholique, c'est-à-dire les provinciaux romains (p. 10), contre eux encore la masse, chaque jour plus audacieuse et plus puissante, des tribus berbères (p. 44 et 44)¹; eux-mêmes n'avaient vu dans la conquête de l'Afrique qu'une « occasion de délices. » Aussi leur défaite fut-elle incroyablement rapide et facile, à émerveiller les Grecs eux-mêmes; « en trois mois, quelques régiments de cavalerie avaient détruit le royaume de Genseric² » (p. 33). Mais derrière les

1. Combien peu la population berbère avait été réellement transformée et domptée par Rome (cf. *Revue historique* du 1^{er} mars 1893, p. 315), c'est ce que montre la rapidité avec laquelle elle reprit ses habitudes et son indépendance : « Dans le sud de la Numidie, toute une série de grands Etats indigènes s'étaient constitués à la faveur de l'anarchie vandale. Après avoir, vers la fin du v^e siècle, secoué l'autorité des successeurs de Genséric, les montagnards de l'Aurès n'avaient pas tardé à descendre dans les plaines fertiles qui bordent le massif, et, chassant devant eux les colons romains, ils avaient pillé et détruit toutes ces villes florissantes, Lambèse, *Diana Veteranorum*, Thamugadi, Bagai, qui avaient jadis porté la civilisation sur les hauts plateaux de la Numidie; maintenant, leurs ravages s'étendaient impunément presque jusqu'à la lisière du Tell. » Diehl, p. 43. Voyez encore, p. 300, le résumé fait par M. D. de la manière dont disparut, sous l'anarchie vandale, « l'édifice si laborieusement construit de la civilisation romaine. »

2. Voyez, p. 38, avec quelle rapidité la population vandale se fondit ou disparut.

Vandales on trouva les Berbères ou les Maures, et il fallut une nouvelle conquête, celle-là longue et pénible et qui fut l'œuvre de la stratégie diplomatique et militaire du patrice Solomon¹. — La seconde, la troisième et la quatrième partie du livre sont consacrées par M. D. à l'organisation militaire, politique et religieuse de l'Afrique byzantine, et c'est là que se trouvent les parties les plus originales de son étude. Voici l'examen de la répartition géographique et stratégique des forteresses byzantines : la ligne des forts de la frontière, allant de Calsa à Zabi², laissant au sud, indépendantes, les montagnes de l'Aurès³, au nord la ligne de défense intérieure par Thignica, Sicca, Cirta et Sétif⁴; chacune de ces places placée au bon endroit, surveillant à la fois l'envahisseur et le révolté. « Rien n'est laissé au hasard : au centre des plaines, de grandes citadelles surveillent tout le pays avoisinant; à l'entrée des vallées ou au débouché des gorges, des redoutes interdisent le passage; sur les collines, des tours de vigie observent l'approche de l'ennemi pour transmettre la nouvelle de l'invasion; partout, des fortins offrent un refuge aux populations des campagnes » (p. 444). C'est ensuite une minutieuse étude des différents types de constructions militaires, accompagnée de plans, de profils et de vues⁵. Signalons enfin, dans cette même partie du livre, l'enquête, très bien conduite et très vivement présentée, sur les populations indigènes et les royaumes maures et sur leurs rapports avec l'empire byzantin⁶ (p. 347). « Ni les tribus ni les chefs qui les commandent n'éprouvent aucune répugnance à recevoir les ordres de Justinien. Comme tous les barbares, ils ont gardé un respect profond pour le souvenir et le nom de Rome... Des relations régulières

1. « C'est à l'absence d'union » entre les chefs berbères « que la domination byzantine dut ses succès principaux et sa longue durée; toujours, en effet, la bravoure des soldats impériaux put vaincre en détail ces adversaires incapables de concert; toujours la diplomatie de leurs généraux sut trouver des partisans parmi ces grands chefs, plus soucieux de leurs ambitions ou de leurs haines que de l'indépendance de leur pays. » Diehl, p. 65.

2. A propos de *Zabi Justiniana* et de la division de l'Afrique en sept provinces (Diehl, p. 167), signalons à M. D. un texte qui paraît lui avoir échappé, c'est celui de la liste de Vérone (Riese, p. 127), qui cite parmi les sept provinces africaines *Mauritania Tabia Insidiana* (pour *Zabi* ?) au lieu de la Mauritanie de Sétif. Cf. *École française de Rome*, II, février 1882.

3. Voyez, p. 249, la discussion sur l'occupation problématique de l'Aurès par les Byzantins.

4. Les deux cartes de détail de D., très bien faites, avec des indications particulières pour les différentes catégories de places fortes, auraient pu être complétées par une petite carte d'ensemble.

5. Cf. le rapport de M. Diehl, *Revue historique*, mars 1895, p. 350.

6. J'aurais voulu (autant que les textes le permettaient) une étude particulière sur la population civile romaine de l'Afrique byzantine.

devaient nécessairement s'établir entre les gouverneurs d'Afrique et les grands chefs berbères. Ce ne fut jamais, même pour les tribus cantonnées dans l'intérieur du territoire, une annexion véritable soumettant les indigènes à l'administration impériale; mais, en les plaçant dans une sorte de vassalité, la diplomatie byzantine réussit à étendre bien au delà même des frontières de la province l'influence de l'Empire et le respect de Rome¹. — La dernière partie est consacrée à la chute de la domination byzantine en Afrique, et il ne faut point en vouloir à M. D. si, pris entre la sécheresse des chroniqueurs grecs et le bavardage mensonger des écrivains arabes, il n'a pu la raconter qu'en tâtonnant.

Il est inutile d'insister sur le gain énorme que ce livre fait faire à la science de l'Afrique ancienne. Mais il importe de signaler le profit que ces études apporteront aux historiens du moyen âge et des origines françaises; ils comprendront mieux Clovis et Aétius en connaissant de près les rois berbères du v^e et du vi^e siècle: celui-là, Guenfan (p. 313), vainqueur des Vandales, chef d'une confédération qu'il a formée, s'unit à Bélisaire, reçoit des titres romains, se révolte pour une offense et s'apaise pour un subside; celui-ci, Coutsina (p. 315), fils d'un chef indigène et d'une femme romaine, se fait nommer *magister militum* et, à part quelques pillages, demeure « l'esclave de la majesté romaine; » un autre enfin s'intitule, dès la domination vandale, « roi des Maures et des Romains, » groupant sans doute autour de lui indigènes et colons menacés par l'invasion germanique, et, dès que les Grecs arrivent, leur offrant ses services². Il ressemble étrangement à Syagrius. En faisant une très bonne histoire de l'Afrique byzantine, M. D. aide à faire une histoire de la Gaule franque. Il y a en histoire une véritable solidarité: l'érudit n'aide jamais plus les autres que quand il laboure mieux son domaine.

Le compte-courant créancier des explorateurs africains, comme celui des historiens, s'est grossi cette année de valeurs de premier ordre³. Il faut rappeler d'abord le nom de M. CARTON, sur lequel nous

1. Je serais tenté de croire que M. D. a légèrement exagéré (p. 406 et 529) la prospérité de l'Afrique byzantine. A mon sens, les textes arabes sur « les vergers » et « la verdure » du pays n'ont absolument aucune valeur. C'est la phraséologie habituelle des Orientaux. — Il faut signaler (p. 398 et suiv.) tout ce que dit M. D. sur les deux principaux éléments de la richesse africaine, l'aménagement des eaux et le développement forestier, et voir là comment disparurent, du v^e au viii^e siècle, les forêts tunisiennes.

2. P. 318, 264. Cf. *Revue historique*, 1^{er} mars 1892, p. 337.

3. Le recueil des *Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la*

n'avons pu insister les années précédentes : nous recevons de lui un volume sur ses belles fouilles du pays de Dougga (l'ancienne *Thugga*, dans la vallée de l'Oued-Khaled), où le compte-rendu des découvertes est utilement complété de considérations stratégiques et économiques sur les routes de la région et la valeur de son sol¹. Ceci est à noter : « Dans cette contrée de quarante kilomètres de longueur sur quinze de largeur, on trouve jusqu'à dix-sept agglomérations d'origine ancienne, et, à côté des cités ou des bourgades, de nombreux domaines impériaux, de grandes propriétés de riches Romains². » Du même archéologue, dont nous espérons que le séjour en France ne ralentira pas les études africaines, nous recevons deux intéressantes notes sur la *Diminution des pluies en Afrique*³ et sur des *Oasis disparues*⁴, et une étude sur l'*Hippodrome de Dougga*⁵. M. WAILLE nous adresse son dernier rapport sur les fouilles qu'il dirige à Cherchel⁶ depuis près de dix ans : la tête en marbre de Carrare, qu'il a découverte, peut être, comme il le propose, l'image du roi Juba.

Tunisie vient d'être l'objet d'un compte-rendu, par M. G. Boissier, dans le *Journal des Savants* de septembre 1896. Cf. *Revue historique*, 1^{er} mars 1893, p. 312; 1^{er} mars 1894, p. 342; 1^{er} mars 1896, p. 346.

1. *Découvertes épigraphiques et archéologiques faites en Tunisie (région de Dougga)* par M. le Dr Carton. Paris, Leroux, 1895, in-8° de 426 p., 10 planches (très belles héliogravures). L'ouvrage a été publié aux frais de la Société des sciences de Lille. M. Gauckler en a donné une fort bonne analyse dans la *Revue tunisienne* de 1896, sous le titre *le Pays de Dougga, d'après un livre récent*.

2. Il importe de citer à ce propos les paroles de M. Gauckler (*le Pays de Dougga*, p. 11) : « Les textes sur les divers domaines de grandes familles de l'aristocratie romaine (les *Aurelii Stefani*, les *Gaudentii*, etc.) pourraient fournir la matière d'une monographie très neuve, qui serait d'une grande utilité pour l'étude des *latifundia* en Afrique à l'époque romaine. » Notez qu'il s'agit de familles d'origine romaine. — Cf. l'analyse du livre de M. Schulten dans la *Revue historique* du 1^{er} nov. 1896.

3. Tunis, 1896 (extrait de la *Revue tunisienne*). C'est un amendement à son ancien travail, *Essai sur les travaux hydrauliques des Romains dans le sud de la régence de Tunis*, 1889. De nouvelles contributions à ce sujet viennent d'être écrites par M. Carton dans la *Revue tunisienne* (1895, p. 281 et 373) sous le titre : *Étude sur les travaux hydrauliques des Romains en Tunisie*. Je ne connais pas, du même M. Carton, *Historiens et physiciens, à propos de la climatologie de l'Afrique ancienne*, Bône, 1896 (extrait du *Bulletin de l'Académie d'Hippone*).

4. Tunis, 1895 (même revue).

5. Paris, 1895 (extrait de la *Revue archéologique*). Cet hippodrome daterait de 223-225.

6. *Note sur une tête, etc., et Rapport sur les fouilles faites à Cherchel*, 1895 (extrait du *Bulletin archéologique du Comité*). M. Ballu a publié son *Rapport sur les travaux de Timgad exécutés en 1895, etc.*, dans le *Journal officiel* du 4 juin 1896.

M. TOUTAIN¹ a consacré deux notices aux routes romaines de la Tunisie méridionale et de la Tripolitaine. Il discute, dans la dernière, la question de savoir si les Romains ont annexé, au sud de ce dernier pays, les oasis de Ghadamès, Gharbia el Gharbia et Bondjem, ou, en d'autres termes, le pays saharien des Garamantes. Qu'il y ait eu, au temps des Sévères, une occupation militaire du pays, c'est ce que prouvent les inscriptions qu'on y a trouvées², et c'est ce que M. T. ne nie pas un seul instant : « Mais cette occupation, dit-il, ne fut accompagnée d'aucune annexion politique ni administrative. » Il n'est pas bien sûr, cependant, que les Romains fissent entre ces différentes opérations la distinction que nous établissons de nos jours : toutes ces choses ne se confondent-elles pas souvent dans l'Afrique romaine comme dans le Sahara français ?

Le *Guide archéologique des environs d'Alger*, de M. GSELL³, est charmant, bien présenté, intéressant pour tous et utile même aux érudits. Je signale en particulier son étude sur le tombeau de Juba (*Tombeau de la Chrétienne*), où il montre fort bien la double influence punique et grecque qu'en dénote la construction. « Bâtisse de style indigène, il est couvert d'une chemise grecque. Tas de pierres destiné à marquer la place du mort et à l'isoler du monde des vivants, il s'orne de portes rappelant celles par lesquelles les demeures des défunts sont mises, chez les Grecs et les Romains, en communication avec ceux qui continuent à jouir de la lumière du jour. » Ce cadre gréco-romain dissimulant une masse africaine, c'est bien un peu la formule du monde numide. — Les membres du congrès de Tunis (mars 1896) ont reçu de M. GAUCKLER un *Guide du visiteur au musée du Bardo*⁴ qui les a fort agréablement instruits. Les promeneurs archéologues doivent à M. BOISSIER trop d'heures de plaisir et de science pour ne point se réjouir de ne pas être abandonnés par lui ; dans un récent article, il les a conduits dans les ruines désormais célèbres de Dougga, et, à propos de ces ruines, à travers les souvenirs bruyants des plaisirs de la plèbe romaine⁵.

1. *Note sur quelques voies romaines de l'Afrique proconsulaire. Les Romains dans le Sahara* (Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome, t. XV et XVI), 1896. Cf. *Revue historique* du 1^{er} mars 1896, p. 356.

2. *Corpus*, VIII, 3, 6; 10990-10992.

3. *Guide, etc., Cherchel, Tipasa, Tombeau de la Chrétienne*, accompagné de neuf vues, etc. Alger, Jourdan (nouvelle bibliothèque algérienne), 1896, in-12 de 188 p.

4. 1896 (extrait de la *Revue tunisienne*). — Le congrès de Tunis a donné lieu à une autre publication de M. Gauckler, *L'Archéologie de la Tunisie* (1896), sur laquelle voyez Perrot, *Journal des Savants* de décembre 1896.

5. *Promenades archéologiques : à propos de Dougga et d'El-Djem*, dans la

V. ORIENT, ESPAGNE. — M. RADET continue ses études sur la géographie ancienne de l'Asie Mineure, où les historiens de l'Orient romain ont beaucoup à prendre et dont nous parlerons plus longuement lorsqu'elles seront réunies en volume¹. M. l'abbé DUCHESNE² a montré le peu d'importance qu'il faut attacher à la *Notice des évêchés de l'Orient*, récemment publiée par M. de Boor³. Il y a un très grand nombre de renseignements nouveaux et précieux pour la connaissance de la Syrie romaine dans le *Recueil d'archéologie orientale* de M. CLERMONT-GANNEAU⁴. M. CAGNAT⁵ nous a donné un commentaire des inscriptions trouvées à Assouan par M. Jouguet, inscriptions qui complètent bien l'histoire de la garnison romaine à la frontière d'Éthiopie. L'Égypte doit demeurer une province de notre domaine archéologique. M. Jouguet, auquel nous souhaitons ici la bienvenue, continuera, espérons-le, de l'exploiter heureusement⁶.

Peut-être allons-nous en acquérir une autre. M. PARIS a publié, conjointement avec M. Hübner, quelques inscriptions latines dont il a pris connaissance lors d'une récente mission (avril 1896) en Espagne⁷. M. REINACH a fait connaître récemment un fragment sculptural d'*Emporieæ*, qui a été communiqué à la *Revue archéologique*⁸. Il y a évidemment en France, aujourd'hui, un certain mouvement de curiosité dirigé vers l'Espagne. Le *Bulletin critique* va publier, croyons-nous, une *Chronique espagnole*, où nous espérons qu'une part sera faite à l'antiquité⁹. Nous connaissons mal ce qui s'écrit et ce qui se trouve

Revue des Deux-Mondes du 1^{er} sept. 1896. — Ont paru, de M. Vars, *Cirta, ses monuments, son administration, ses magistrats*, in-8° de 400 p., 1895; *Rusica et Stora ou Philippeville dans l'antiquité*, in-8° de 230 p., 1896; les deux livres chez Marle, à Constantine. *Non vidi*.

1. *Revue des universités du Midi*, t. II, 1896, n° 3 (sur Antioche de la Chrysaoride et Sébaste de Phrygie).

2. *Mélanges*, etc., publiés par l'École de Rome, décembre 1895 : *les Anciens évêchés de la Grèce*.

3. *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XII, 1891. M. D. combat sur ce point M. Gelzer, *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, t. XXXII, 1892.

4. T. II. Leroux, in-8°. Cf. surtout n° 10, dédicaces à Septime et à Mamée; n° 16, inscription de la X^e légion; n° 20, 21.

5. *Quatre inscriptions latines inédites d'Assouan* (Académie des inscriptions, comptes-rendus de 1896).

6. Ajoutons ici les publications de papyrus de l'époque romaine : *Revue égyptienne*, 1894, p. 531, etc.; *Revue des études grecques*, 1896, p. 175 (de M. Dareste), etc.

7. *Revue des universités du Midi*, t. II, n° 4.

8. *Revue archéologique*, 1896, mars-avril, p. 172.

9. Voyez maintenant les *Notes et correspondances d'Espagne* de M. Engel (*Revue archéologique*, sept. 1896).

au sud des Pyrénées : « Je crois, » dit justement M. Reinach, « devoir appeler sérieusement l'attention sur la pénurie de nos informations touchant les découvertes d'antiquités faites en Espagne. Grâce à M. Hübner, les richesses épigraphiques de ce pays sont bien connues; mais des bronzes et des marbres romains que renferment ses collections, tant publiques que privées, on n'a publié qu'un très petit nombre de spécimens. Bien des trouvailles ne sont signalées et figurées que dans des recueils provinciaux introuvables. » J'ajoute que nos érudits rencontreront toujours en Espagne et en Portugal un excellent accueil : ils s'y créeront vite des amis et ils seront traités en précieux collaborateurs. Si nous savons nous y prendre, nous aurons là-bas une clientèle scientifique aimable et dévouée¹.

Camille JULLIAN.

HISTOIRE MODERNE.

M. Berthold ZELLER continue dans *Marie de Médicis et Villeroy* la série de ses études sur la minorité de Louis XIII, commencée en 1892 par *Marie de Médicis et Sully*². Il veut se faire rejoindre ainsi les deux groupes de travaux historiques relatifs à Henri IV et à Louis XIII auxquels il a consacré déjà de longues et fructueuses années de travail (*Henri IV et Marie de Médicis, le Connétable de Luynes, les Ministres de Louis XIII, de 1621-1624*). C'est, comme les précédents volumes de l'auteur, un attrayant et consciencieux tableau de la cour et de la ville, en même temps qu'un exposé de la politique intérieure et extérieure de la régente du royaume, établi surtout sur les nombreux extraits des ambassadeurs vénitiens, Giorgio Giustinian et Pierre Contarini, pour les présents chapitres, et sur les rapports des envoyés du grand-duc de Florence, Scipion Ammirato, Matteo Botti, les frères Bartolini, puisés aux archives des Médicis. M. Zeller ne nous y raconte que l'histoire de deux années à peine, 1612-1614. C'est la durée de l'influence prépondérante de M. de Villeroy, que l'un des diplomates nommés tout à l'heure désignait en janvier 1612, « come re appresso la regina. » Sans doute,

1. Signalons, puisque l'occasion s'en présente, une publication portugaise récente, remplie de documents archéologiques nouveaux, *O archeologo português*, qui paraît à Lisbonne depuis le 1^{er} janvier 1895 et, très régulièrement, chaque mois. Le directeur effectif, M. J. Leite de Vasconcellos, est un homme d'une activité et d'un savoir-faire tels qu'il pourra, s'il est tant soit peu secondé, restaurer en Portugal l'archéologie classique.

2. *La Minorité de Louis XIII; Marie de Médicis et Villeroy*, étude nouvelle d'après les documents florentins et vénitiens, par Berthold Zeller. Paris, Hachette, 1897, xvi-387 p., in-8°.

elle est contrecarrée par bien d'autres influences, celle du comte de Soissons et du jeune prince de Condé, celle des Guise, celle de Concinini surtout, alternativement en faveur et en disgrâce, obtenant finalement ce bâton de maréchal de France qui lui suscita le plus de jaloux et d'implacables ennemis; mais elle mène cependant la politique extérieure, dans la préparation des mariages espagnols, dans les négociations avec la Savoie, etc. Si cette politique n'est pas toujours plus ferme au dehors ni surtout au dedans, c'est que l'attitude de la reine mère, trop souvent inconsciente et capricieuse, change fréquemment, oscillant d'un des partis de sa cour à l'autre et cédant à des impulsions féminines plutôt qu'à la raison d'État. Nous en voyons dans le récit de M. Zeller des exemples bien curieux, comme lorsque Marie de Médicis ordonne au Parlement d'informer contre le chevalier de Guise pour avoir tué en duel le baron de Luz, puis le reçoit en grâce, faisant même prendre des nouvelles de sa santé, quand il a mis à mort également, dans une nouvelle rencontre, le fils de sa première victime. Avec cette femme impulsive, après tout passablement bornée, négligeant les affaires chaque fois qu'il lui faut prendre médecine, « ne se souvenant des choses que lorsqu'on lui en parle, » comme s'en plaint un des envoyés de Florence, il était bien difficile de faire de la politique sérieuse et suivie. Cette politique extérieure aurait pu être racontée peut-être par l'auteur d'une façon plus concentrée, si je puis dire, dans quelques chapitres spéciaux, au lieu d'être disséminée dans les tranches purement chronologiques de son récit d'ensemble¹. Celui-ci, forcément et par la nature de ses sources, met un peu trop parfois sur le même plan le décor extérieur du temps, les fêtes de la cour, les cérémonies d'apparat, les carrousels et les entrées triomphales, les petits détails aussi de la vie mondaine², qui donnent à ce tableau des couleurs plus vives et plus d'animation. Le volume de M. Zeller se termine par le récit du soulèvement des princes, le siège de Mézières par le duc de Nevers au printemps de 1614, la demande, par les rebelles, de la convocation des états généraux, promise par l'accord de Sainte-Ménéhould

1. Disons, en passant, que le mot de *géniale* appliqué à la politique intérieure de Villeroi nous semble bien élogieux; *habile* et *rusée* auraient largement suffi.

2. Si nous relevons ici la description des noces du jeune duc de Montmorency avec la princesse Bracciano, que l'auteur ne donne d'ailleurs complète que dans le texte italien des notes, c'est uniquement pour signaler l'incroyable incurie de Marie de Médicis relativement à l'éducation de son fils ou sa dépravation profonde qui laissait un enfant de treize ans assister à la consommation d'un mariage et provoquait ainsi, de sa part, des réflexions qui auraient dû faire rougir et la mère et la femme.

(15 mai 1614) et qui sera réalisée après la célébration officielle de la majorité du jeune roi (2 octobre 1614). La personnalité naissante de Louis XIII se dessine sous un jour assez favorable dans l'ouvrage de M. Zeller, et il est probable que l'enfant aurait été un autre homme si sa mère avait fait davantage pour lui former l'intelligence et le cœur et développer sa volonté. Sa réponse à Condé, son attitude passionnée et hautaine vis-à-vis de Vendôme, même le désir enfantin de dormir tout casqué et botté dans son lit, le montrent comme étant de la vaillante race du Béarnais.

Un appendice de cent pages renferme des analyses, des extraits ou des copies de dépêches des archives florentines.

Parmi tous les charlatans que l'ambition, la vanité, la cupidité même poussent à se produire au chevet de l'ancien régime expirant, l'un des plus extraordinaires fut, à coup sûr, cet Étienne-Charles de Loménie de Brienne, dont M. Joseph PERRIN vient de nous retracer l'histoire¹. Né en 1727, il était le rejeton d'une famille fort appauvrie et redevenue obscure, après avoir été longtemps puissante, depuis le moment où Henri IV avait fait en 1606 d'Antoine de Loménie l'un de ses secrétaires d'État². Arrière-petit-fils de ce comte Henri-Louis de Brienne, disgracié par Louis XIV en 1663, devenu religieux, puis fou et qui passa près de vingt années de sa vie enfermé à Saint-Lazare, il était entré dans la carrière ecclésiastique par nécessité, il l'avait continuée par calcul ambitieux, après la mort de son aîné, pensant arriver plus vite de la sorte aux hautes destinées qu'il rêvait déjà alors qu'en Sorbonne « il étudiait la théologie comme un Hibernois pour être évêque et les Mémoires du cardinal de Retz pour être homme d'État. » C'était alors un petit abbé bien pauvre, « n'ayant autre chose au soleil qu'un bien maigre bénéfice en Languedoc, un prieuré qui lui rapportait bon an mal an quinze cents livres et quelques barils de cuisses d'oie, redevance ironique à l'adolescent qui se sentait pousser des plumes d'aigle. » Consacré prêtre en 1752, bientôt vicaire général de l'archevêque de Rouen, il sut se mettre au mieux avec toutes les influences si contradictoires qui dominaient la société d'alors; intelligent, habile, galant, sans scrupules, il cultive également M. de Jarente, l'évêque d'Orléans, qui tient la feuille des bénéfices, et d'Alembert, qui le fera entrer à l'Aca-

1. *Le Cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens; ses dernières années; épisodes de la Révolution*, par Joseph Perrin, avocat. Paris, A. Picard et fils, 1896, 318 p., in-8°, avec portrait.

2. M. Perrin a confondu Antoine avec Martial de Loménie, qui ne fut que secrétaire du conseil et périt en 1572 comme l'une des victimes de la Saint-Barthélemy.

démie française; il défend des thèses favorables aux Jésuites et sait gagner les bonnes grâces de Choiseul, « poussant sa barque en bordées prudentes parmi les faveurs de tous. » Aussi le voyons-nous évêque de Condom en 1760, archevêque de Toulouse en 1763, possesseur en outre d'une demi-douzaine de grasses abbayes, l'un des Quarante en 1770. Il sait se faire recommander à la cour par l'intermédiaire de l'abbé de Vermond, son ami, le lecteur de la reine, qui attire sur lui les rayons de l'astre de Versailles, les regards « charmants, trop confiants, mais toujours aimables de Marie-Antoinette. » Il se fait valoir d'autre part aux yeux des novateurs par une série de mesures économiques utiles, exécutées en Languedoc et qui lui font une réputation bien usurpée d'homme d'État. La reine voulait le faire parvenir à l'archevêché de Paris, mais Louis XVI repoussa, comme on sait, cette candidature par les mots : « Encore faut-il que l'archevêque de Paris croie en Dieu. » Peut-être eût-il mieux fait encore en repoussant les mêmes sollicitations quand, après la chute de Calonne, on lui prôna Loménie de Brienne comme le seul sauveur possible de l'État. Il avait été l'un des plus violents ennemis du présomptueux contrôleur des finances à l'assemblée des notables; pas plus que lui, le premier ministre du 30 avril 1787, acclamé par une cour en désarroi, par une opinion publique affolée, ne sut rétablir l'ordre dans les finances et arrêter ainsi la chute de la monarchie. Brienne, dit M. Perrin, arrivait trop tard; il était alors « vieilli, usé, menacé de phthisie, rongé de dartres, presque lépreux, crachant le sang; » arrivé enfin au poste glorieux occupé jadis par les Richelieu, les Mazarin, « il s'y affaissa plutôt qu'il ne s'en empara. » Mais il est fort douteux que, plus jeune et moins usé, il eût mieux su faire face aux nécessités inexorables d'une situation aussi critique. En tout cas, il n'y réussit pas; seize mois suffirent pour percer à jour ce simulacre trompeur d'homme d'État, et, le 2 septembre 1788, il quittait le pouvoir, tombant sous les sarcasmes de ses anciens admirateurs, initiateur malgré lui du mouvement révolutionnaire, puisqu'il avait promis les états généraux pour se maintenir un instant de plus au pouvoir. Un des actes les plus importants de son ministère avait été de se faire transférer du siège archiépiscopal de Toulouse à celui de Sens, qui représentait à ce moment 678,000 livres de rente. C'est peut-être ce qui le perdit. Il était parti pour l'Italie en 1788, pour recevoir de la main du pape la pourpre cardinalice; il aurait pu rester à Rome comme tant d'autres de ses confrères de France, mais il ne voulut ou ne sut pas abandonner ses richesses; peut-être même rêvait-il de recommencer sa carrière politique. Il rentra donc dans son diocèse, prêta en avril 1790 le serment civique,

en janvier 1794 celui de fidélité à la constitution du clergé, accepta la modeste situation d'évêque constitutionnel de l'Yonne, celle, plus modeste encore, de notable de la commune de Sens; on le voit présider les séances de la société populaire, le bonnet rouge sur la tête, remplaçant le chapeau rouge qu'il a renvoyé au saint-père; mais tout cela n'empêche pas les dénonciations de se produire et de produire leur effet accoutumé. « La Convention n'avait qu'un œil à la frontière, l'autre était à l'échafaud. » Arrêté une première fois en août 1793 dans son ancienne prévôté de Saint-Pierre-le-Vif, où il s'était comme terré, Loménie de Brienne est relâché d'abord; incarcéré une seconde fois en novembre, il renonce à ses fonctions ecclésiastiques et obtient d'être gardé à vue dans son propre domicile; c'est là qu'on arrête ses proches, son frère, ses neveux, sa nièce; pendant qu'on les entraîne, les gardes forcent le vieillard, valétudinaire depuis longtemps, à s'asseoir avec eux à un banquet de réjouissance; le lendemain matin, on le trouvait mourant dans son lit (19 février 1794); la peur ou l'indigestion avaient-elles amené une apoplexie, la terreur de l'échafaud lui avait-elle mis le poison à la main? Longtemps cette dernière version, sans cesse enrichie de nouveaux détails, a prédominé. M. Perrin ne veut pas prononcer un « arrêt définitif. » Mais il réclame pour « la vieille métropole le droit de rayer le mot flétrissant de suicide au bas de cette longue liste de ses pasteurs. » La famille s'est naturellement prononcée dans le même sens; mais, en somme, pour la critique, le doute reste permis.

L'ouvrage de M. Perrin est intéressant, encore qu'il soit volontairement incomplet, puisque toute l'histoire de Loménie de Brienne antérieure à 1789 est résumée en une trentaine de pages. C'est au fond une histoire de la Révolution à Sens, de 1789 à 1794, et particulièrement du schisme ecclésiastique qui s'y produisit comme partout, fondée sur des papiers de famille, des documents tirés des archives de l'Yonne et des traditions locales. C'est un spectacle curieux de voir la population de Sens, libéraux et Jacobins compris, lutter tout d'abord pour son archevêque, attester son patriotisme, s'intéresser au maintien de ces revenus, qui déversent sur la localité tant de milliers de livres; c'est peu à peu seulement que la pression terroriste du dehors crée les haines et les appétits devant lesquels l'ancien premier ministre succombe en 1794; rien ne montre mieux la différence de température, si je puis m'exprimer ainsi, entre la Révolution à Paris et la Révolution en province. Malheureusement l'auteur, on a dû s'en apercevoir à nos quelques citations, écrit dans un style souvent bizarre; une calotte rouge, retrouvée parmi les effets de Loménie lors des perquisitions de 1794, devient pour lui

« la tache de sang que le drame de Macbeth peint ineffaçablement aux mains criminelles ; » dans une lettre un peu déclamatoire, il perçoit « la dissonance satanique par où se trahit l'âme même de la Révolution ; » au moment où l'ex-cardinal va mourir dans l'abbaye où il vit retiré, « le spectre de la mort, à la tête de son hideux cortège, mène à l'entour sa danse macabre, » etc. M. Perrin peut être assuré qu'une pareille façon d'écrire nuit à la cause même qui lui est chère et qu'il désire glorifier. Nous n'avons certes aucune envie de réhabiliter Brienne, également indigne d'éloges comme politique ou comme homme d'Eglise. Mais nous devons pourtant protester contre la façon dont l'auteur parle de son « apostasie, tout en se gardant d'une adhésion formelle au culte de la Raison. » L'ancien archevêque dépose purement et simplement ses *fonctions* ecclésiastiques, dans la pièce citée par M. Perrin lui-même. Il n'y a pas trace d'adhésion quelconque à tout autre culte, il n'y a pas trace d'apostasie, au sens propre de ce mot. Il y a déjà suffisamment de griefs légitimes à faire valoir contre Brienne pour qu'on n'en énumère pas encore d'imaginaires.

La Jeunesse d'un tsar, de M. Dimitri КОБЕКО¹, se présente à nous sans aucune introduction relative aux sources auxquelles a puisé l'auteur ; on ne trouve pas dans tout le volume un seul renvoi à des archives publiques ni privées, pas une seule citation précise des sources imprimées, si nombreuses déjà, sur le règne de Catherine II. C'est assez dire combien il est malaisé de juger en connaissance de cause un ouvrage dont l'auteur lui-même n'est pas suffisamment connu pour offrir à la critique toutes les garanties nécessaires par sa signature même. Peut-être a-t-il été traduit d'un original russe plus complet, dépouillé, pour l'usage du grand public français, de tout appareil critique ; certaines prudences de langage dans les premiers chapitres permettraient de le supposer ; d'autres détails ingénument rapportés sur les nombreuses amours de Catherine permettent à peine, cependant, d'admettre que l'original ait passé par la censure impériale. On lit le récit de M. Kobeko avec un certain intérêt, d'abord parce qu'il nous entretient de cette Russie moderne que tout le monde aujourd'hui veut connaître, puis aussi parce qu'on espère trouver dans cet ensemble de détails, tantôt curieux et tantôt bien futiles, relatifs à l'enfance et à la jeunesse de Paul Petrovitch, la

1. Dimitri Kobeko, *la Jeunesse d'un tsar*. Paul I^{er} et Catherine II, tiré du russe par Dimitri de Benckendorff. Paris, Calmann-Lévy, 1896, 432 p. in-18. Prix : 3 fr. 50.

clef des événements futurs, l'explication de ce règne tourmenté, bizarre et finissant par l'assassinat. On voudrait se rendre compte des causes multiples qui, du comte du Nord, si vanté par les gazettes de l'Europe occidentale, si admiré par la haute société de Vienne et de Versailles en 1782, firent le tyran bourru, presque fou, qui, monté sur le trône en 1796, après une minorité de plus de quarante années, disparut dans une catastrophe sanglante, après un règne aussi court qu'agité. On ne peut pas dire que l'auteur ait réussi à nous donner ce développement psychologique de son héros ; l'a-t-il voulu, ou ne poursuivait-il d'autre but que de réunir un certain nombre d'anecdotes sur le fils de Catherine et sur la cour impériale pour amuser son public ? Dans ce cas, son volume est encore trop sérieux ; ce n'est pas nous qui le lui reprocherons ici.

M. Louis VIAN s'était fait avantagusement connaître, il y a une vingtaine d'années, par une *Histoire de Montesquieu* couronnée par l'Académie française. Il est mort en 1884, laissant une série de travaux littéraires ébauchés et « un ouvrage absolument terminé, » les *Lamoignon, une vieille famille de robe*¹, qu'on vient de publier « pour honorer sa mémoire. » Le sujet ne pouvait manquer d'intérêt ; prendre une de ces vieilles familles parlementaires telles que l'ancienne France en posséda plusieurs, suivre son histoire à travers les siècles pour marquer, si je puis dire, l'étiage moral de la société française, étudier sur ses générations successives le changement des idées, l'assouplissement des caractères, l'affaiblissement aussi des mœurs, en choisissant dans les mémoires des contemporains, dans les correspondances particulières, dans les dossiers d'archives les données intimes, exactes et précises nécessaires pour un travail de ce genre, c'est une tâche difficile assurément, mais attrayante, pour un écrivain expert, impartial et délicat. Mais il y faut beaucoup de mesure, une science vaste et sûre, et, avant tout, un esprit d'impartialité complète pour ne pas forcément tomber dans le panégyrique.

M. Vian professe une haute admiration pour ces graves magistrats qui « n'ouvrent la bouche que pour rendre des oracles et pour défendre la liberté contre le despotisme ministériel. » Il exalte le docte Tiraqueau, qui, « chaque année, lisait la Bible, repassait le Corpus, écrivait un volume et avait un enfant : habitude qui dura un quart de siècle, » et, certes, il faudrait à la France contemporaine beaucoup de

1. L. Vian, *les Lamoignon, une vieille famille de robe*. Paris, Lethielleux, 1896, 1 vol. in-18, 326 p. Prix : 3 fr. 50.

légistes de cette trempe. Mais, après avoir parcouru son volume, on ne peut s'empêcher de trouver que beaucoup d'entre les Lamoignon n'ont pas été pareils au « docte et tant humain, débonnaire Tiraqueau. » Si on leur appliquait la parole d'un des derniers et des meilleurs de leur race, de Malesherbes : « Un homme ne doit exister pour la postérité qu'au moment où il commence à être utile, » il y en aurait beaucoup qu'on eût pu laisser dormir dans la poussière de leurs caveaux. Qu'ils aient été gentilshommes avant d'être robins, que les premiers Lamoignon aient assisté aux croisades et aient été les vassaux des comtes de Nevers, peu importe aujourd'hui, puisque, aussi bien, le premier qu'on remarque, Charles de Lamoignon, né en 1544, fut avocat de ces comtes de Nevers et fit une carrière assez brillante, étant mort en 1573 comme conseiller d'État.

Mais, au fond, trois membres seulement de cette famille méritent d'arrêter les historiens, le premier président du Parlement de Paris, Guillaume de Lamoignon (1617-1677), Nicolas de Bâville, l'intendant du Languedoc (1648-1724), et Chrétien-Guillaume de Malesherbes, le ministre et le défenseur de Louis XVI (1724-1794). Le reste, franchement, on peut l'abandonner à l'oubli. Comment nous intéresser à ce Lamoignon de Courson, « gros bœuf au dehors et dedans fort brutal et dont les mains n'étaient pas nettes, » décrit par Saint-Simon, ou à ce Blanmemnil, « gros ventre, grand appétit, très ami des Jésuites, » dont nous parle d'Argenson, ou bien encore à Christian de Lamoignon, le pair de Louis XVIII, qui prononça devant ses nobles collègues un discours fulminant contre le divorce, ce qui rappelle à M. Vian « son aïeul demandant l'abolition du congrès ? »

Guillaume de Lamoignon fut assurément un magistrat laborieux et un légiste de talent ; il compila des codes de lois qui ne furent pas introduits, mais il a le mérite d'avoir aboli cette « cause extraordinaire de nullité de mariage appelée le *congrès*, » qui « existait au moyen âge et auquel on recourait chaque jour de plus en plus, si bien qu'au xvi^e siècle il fut appliqué à plus de dix mille personnes¹. » Mais je ne sais vraiment si le désintéressement vertueux du personnage mérite tous les éloges de son biographe, puisque, de son propre avis, Lamoignon mourut de dépit de voir « le fourbe Le Tellier » nommé chancelier de France, alors qu'il convoitait cet emploi. On nous permettra de douter aussi que l'adoption de ses projets d'édits « eût pacifié peut-être la Révolution française. » S'il a indiqué à Boi-

1. On ne reprochera pas à cette définition d'être trop claire ni trop crûment significative ; il faut savoir déjà pour comprendre.

leau le sujet du *Lutrin*, s'il a *peut-être* inspiré les *Plaideurs*, de Racine, l'historien de notre littérature n'oubliera pas, — et M. Vian n'a pu le disculper de ce reproche, — qu'il sut empêcher de jouer le *Tartufe*.

Quant à Nicolas de Bâville, c'est, évidemment, le préféré de l'auteur; pour lui, ce fut non seulement un administrateur d'un mérite supérieur, mais un homme « doux et modéré, » dont la douceur, il est vrai, « consistait à employer la terreur plus que les supplices. » Il a bien écrit un jour au ministre qu'en dix-huit jours 225,000 hérétiques¹ se sont convertis dans la province; mais « la liberté de conscience lui était chère, » quoique « les romanciers et les protestants lui aient fait la réputation de persécuteur religieux, » et, en définitive, ce fut lui qui « empêcha le Languedoc de devenir anglais. »

Malesherbes est, de tous les hommes éminents de la famille, celui qui reçoit proportionnellement le moins d'éloges; cela s'explique. Il est infecté du venin du philosophisme, il sacrifie aux faux dieux du libéralisme moderne, il a quelque peu trempé dans le grand complot du XVIII^e siècle contre les Jésuites, qui ont dû se retirer, « emportant avec eux l'école du respect. » « Je ne suis pas sûr, dit à cette occasion l'auteur, que les Jésuites eussent empêché la Révolution, mais j'ose prétendre que, si elle eût été faite par leurs élèves, elle eût été différente et eût porté de meilleurs fruits. » Il me semble pourtant que l'histoire la connaît, cette Révolution des élèves des Jésuites, et qu'elle marque dans le passé de notre pays par la réaction politique et religieuse de 1845, par le gouvernement occulte de la Congrégation, le ministère de Polignac et la chute de Charles X. S'il blâme Malesherbes d'une foule de choses², même d'avoir continué à porter une cravate de toile étant ministre de Louis XVI, l'auteur constate avec satisfaction qu'avant de mourir il a regretté, du moins, d'avoir été « le jouet d'une fausse philosophie. » Malesherbes méritait mieux que ce chapitre, et l'on doit espérer que sa biographie sera reprise quelque jour dans un esprit plus large et plus sympathique aux idées qu'il a défendues lui-même.

Le style de l'ouvrage est souvent bizarre, haché, comme si l'on avait placé côte à côte des notes éparses, sans lien solide entre elles;

1. P. 183. Trois pages auparavant (p. 180), M. Vian déclare qu'il n'y avait *en tout* dans le Languedoc que 200,000 protestants. Des négligences de ce genre sont trop fréquentes dans son volume.

2. Malesherbes a-t-il bien réellement dit qu'il ne se ferait aucun scrupule de tuer son ami Condorcet « comme un chien? » Le témoignage de Chateaubriand me paraît bien insuffisant pour garantir une pareille parole.

on y trouve des métaphores incohérentes qu'une simple révision des épreuves aurait dû faire disparaître, comme, à la page 75, ce torrent « qui réclame du pain ! » Il y a des comparaisons que nous goûtons encore, mais qui, peut-être, demanderont un commentaire dans cent ans, comme celles où l'auteur appelle Fouquet « un Morny avant la lettre, » Auzanet « le Dufaure de son temps, » Fourcroy « le Chaix d'Est-Ange » du *xviii^e* siècle. Que dire de périodes comme celle où sont décrites les distractions littéraires de Guillaume de Lamoignon¹ ? ou cette autre consacrée à la fin du dernier Bâville, pair de France sous Louis-Philippe² ?

Si la forme est trop souvent malheureuse, il y a de graves objections à faire également à la méthode de travail de l'auteur. En dehors des données assez vagues³ et en tout cas sommaires de la préface sur les sources manuscrites et imprimées consultées par M. Vian, il n'y a presque pas un renvoi dans toutes les 300 pages de son volume. Que de fois pourtant serait-il nécessaire de rencontrer une citation précise, un garant sérieux à l'appui de telle anecdote douteuse, de telle affirmation peu vraisemblable⁴ ! Même en réfutant Saint-Simon, par exemple, il ne cite jamais avec précision les textes qu'il combat. Je ne parle pas ici des erreurs de détail, quelquefois grossières⁵. Mais l'impression générale qui reste, après avoir fermé le volume, est que les proches de l'auteur lui ont rendu un mauvais service en sortant de leurs papiers de famille le travail que je regrette d'avoir à juger si sévèrement ici.

Miss Maria Edgeworth, jadis célèbre et qui gardera toujours une place honorable dans l'histoire de la littérature anglaise moderne, n'est plus guère connue de ce côté du détroit, du moins par la génération présente, bien que les salons parisiens se la soient disputée

1. « Le grand plaisir du premier président, après avoir fait ces lectures, était de badiner autour avec la fleur des esprits cultivés ou de s'appesantir dessus avec des vases d'érudition tels que Fourcroy, M^{me} Deshoulières, la marquise de Sévigné, le docteur Guy-Potin, etc. » *Pauvre marquise !*

2. « Faute d'enfants, sa race s'est éteinte en lui, non dans l'obscurité, comme le Rhin dans les sables, mais sans déchoir, comme la Seine dans la mer, entre le Havre et Honfleur. »

3. « Nous avons puisé à pleines mains aux Archives nationales. »

4. On rencontre dans un cas pareil des renvois de ce genre : « Écoutez ses contemporains ; un médecin dit, etc. » Et c'est tout !

5. L'auteur confond, par exemple, Colbert de Croissy avec J.-B. Colbert, Franklin et Washington, il prend le prince Eugène pour un souverain régnant ; il appelle les États du Languedoc le « conseil général » de Bâville, et autres menues erreurs.

jadis et que deux fois dans sa vie elle ait été l'une des *lionnes* du grand monde de la capitale. C'est le souvenir de ce double séjour à Paris que raviveront les lettres intimes de l'auteur de *Belinda* et des *Histoires du grand monde*, traduites et présentées au lecteur par une préface de M^{me} O' BRIEN¹. Née en Angleterre en 1767, mais transplantée de bonne heure en Irlande, Maria Edgeworth fut une femme remarquable avant d'être un romancier populaire. Providence visible de son père, de ses trois belles-mères successives et des vingt frères et sœurs qu'il plut au ciel de lui donner, elle administra leurs biens, pourvut à leur éducation, soulagea les misères de leurs tenanciers, et, au milieu de cette activité pédagogique, administrative et philanthropique, elle trouva encore le temps d'écrire de nombreux volumes. Elle débuta par traduire à quinze ans *Adèle et Théodore* de M^{me} de Genlis, puis elle écrivit des livres d'éducation et des récits pour la jeunesse. Son roman de mœurs irlandaises, *Castle Rackrent*, l'avait rendue célèbre en Angleterre (1800) et ses *Histoires morales*, traduites par M. Pictet, de Genève, l'avaient fait connaître aussi sur le continent (1804), quand elle accompagna son père dans un voyage à Paris après la paix d'Amiens. Célèbre déjà, laide d'ailleurs, timide, très petite (dans son enfance on avait essayé, mais en vain, de lui allonger la taille en la suspendant par le cou), elle débarqua sur les côtes de France en octobre 1802, et à partir de ce moment elle note consciencieusement tout ce qui la frappe sur son chemin, depuis « les belles jambes » des pêcheuses de Calais, qu'elle admire sur les remparts, jusqu'au premier consul, « au visage pâle, maigre et triste, petit, mais tout à fait à son avantage sur son petit cheval blanc espagnol. » Bien qu'elle ait trente-cinq ans déjà, miss Edgeworth n'est pas précisément une observatrice très profonde des hommes et des choses ; elle reste assez volontiers à la surface, et ses lettres sont plutôt de gais bavardages, comme peuvent l'être des communications rapidement crayonnées à l'adresse d'amies intimes, avec ça et là une touche un peu naïve de *bas-bleu* britannique. Mais on y cueillerait aisément une série de croquis amusants, comme celui de M^{me} d'Houdetot, l'amie de Jean-Jacques, « l'inspiratrice de la création de Julie » à soixante-douze ans, « affreusement laide, » coiffée d'un chapeau noir et « louchant tellement que l'on ne sait jamais de quel côté elle

1. *Lettres intimes de Maria Edgeworth pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821*, traduit de l'anglais avec une préface par M^{me} W. O' Brien. Paris, Guillaumin et C^{ie}, 1896, xxxv-231 p., in-18, avec portrait.

regarde, » mais « aussi gaie et aussi en dehors qu'une jeune fille de quinze ans. » Voici La Harpe, gitant « dans un petit trou sombre, vêtu d'une sale robe de chambre rougeâtre, coiffé d'un bonnet de nuit également très sale, » et, perchée « sur le bras de son fauteuil, la belle M^{me} Récamier, habillée de satin blanc garni de fourrures, la priant instamment de déclamer ses vers. » Nous visitons successivement des salons alors célèbres, celui des Suard, de Morellet, de la belle M^{me} de Pastoret, des Delessert, etc. La plus amusante des lettres de cette série est celle qui relate la visite du père et de la fille à M^{me} de Genlis, alors logée dans un recoin de l'Arsenal et qui, ruine elle-même au milieu des ruines, choque l'excellente miss Maria en parlant « avec plus que de l'aigreur » de la *Delphine* de M^{me} de Staël.

Quand notre auteur revient à Paris, en 1820, elle le trouve sans doute « merveilleusement embelli, » mais elle note que les mœurs ont perdu de leur aménité par l'influence du régime parlementaire. « Les hommes se réunissent maintenant entre eux en France, comme ils le faisaient en Angleterre, en tournant le dos aux femmes, pour parler politique..., sans faire la moindre attention à elles. » Cela ne l'empêche pas d'être admirablement accueillie dans tous les salons lettrés de la capitale. Elle va partout et surtout elle tâche de voir le plus possible d'hommes illustres ou tout au moins connus. Elle accompagne néanmoins, avec un dévouement inaltérable, ses deux jeunes et jolies sœurs cadettes aux bals du grand monde, chez toutes les duchesses, princesses et comtesses énumérées à chaque page. Elle va entendre prêcher l'abbé Frayssinous à Saint-Sulpice et le trouve « bien monotone dans son éloquence tonnante contre le libéralisme et Rousseau; » elle s'engoue d'Alexandre de Humboldt, « qui a une conversation charmante, » tandis que Talleyrand ne lui a rien dit « qui mérite d'être noté. » Elle cause successivement avec le prince Czartoryski et le comte Rostopchine, « dont la conversation dénote une grande énergie, » avec Camille Jordan et le comte Molé, avec le savant Biot, « très gros, la tête chauve, sauf un tour de cheveux noirs bouclés, » avec M. de Gérando et un « Espagnol trapu, d'un aspect infernal, » qu'on lui apprend être Lorente, l'auteur alors célèbre de l'*Histoire de l'Inquisition*. Elle est allée voir Cuvier au Collège de France, dans « cette vieille, vieille partie de la ville, uniquement éclairée par quelques lampes maintenues par des cordes à de grandes distances les unes des autres. » Elle a escaladé les soixantedix-huit marches qui conduisent à l'appartement de M^{me} Récamier à l'Abbaye-aux-Bois (en les comptant néanmoins), tenant à lui rendre visite, puisqu'elle « n'est plus ni riche ni heureuse, » et elle y a

trouvé la reine de Suède, la jolie comtesse de Boigne et la maréchale Moreau, « une beauté fanée, sentant l'ail et criant vainement dans la conversation dans l'espoir de passer pour un bel esprit. » Elle a vu, sinon sur un même canapé, du moins dans le même salon, les illustrations du parti doctrinaire, Royer-Collard, qui, malgré ses maux de dents et une forte fluxion, lui a paru un esprit supérieur, Casimir Périer et Benjamin Constant, qui ne lui plait pas du tout. « Tout en lui m'est désagréable : sa physionomie, sa voix, ses manières, sa conversation. Il est blond, très myope et porte des lunettes qui semblent lui pincer le nez...; il cligne des yeux en regardant par dessus, de sorte qu'on ne sait jamais ce qu'il pense; il parle du nez avec une sorte de bégaiement qui fait un étrange contraste avec son emphase véhémement. »

On doit dire que miss Edgeworth est généralement clémente aux femmes; presque toutes sont jolies, aimables ou spirituelles, ce qui donne à ses descriptions une certaine monotonie un peu banale; mais elle n'en parle guère; elle trouvait évidemment plus de charme à la société des littérateurs et des savants. Notons cependant un charmant croquis de M^{me} la duchesse de Broglie, « très jolie femme, petite, avec de grands yeux doux, simplement habillée mais très séduisante; » on trouvera aussi quelques lignes sur M^{me} de la Roche-Jacquelin, l'héroïne de la Vendée, sur M^{me} Vigée-Lebrun, sur M^{me} Schwetchine, etc. Il y a des choses assez inutiles dans ce volume, par exemple les recettes de cuisine de la bonne M^{me} Morel de Vindé; les chapitres étrangers à Paris présentent également un intérêt très secondaire pour un public français. Surtout, je crains qu'on n'ait fait trop d'honneur à la science de ce dernier en lui accordant avec tant de parcimonie des notes pourtant nécessaires. Il y avait tant d'hommes connus du temps de la paix d'Amiens qui ne le sont plus guère ou plus du tout de nos jours! Du moment qu'on voulait rendre ces textes compréhensibles pour le commun des lecteurs à la fin du XIX^e siècle, il fallait s'imposer quelques commentaires; mais il faudrait qu'ils fussent un peu plus précis que la note qui se trouve au bas d'une page où l'on parle de M. de Gérando : « Un ami que les Edgeworth avaient rencontré chez M^{me} de Pastoret en 1802. » Évidemment, des notes de ce genre sont parfaitement inutiles¹.

1. On ne peut s'arrêter à rectifier longuement, dans un ouvrage de ce genre, toutes les erreurs historiques. Nous relèverons seulement la confusion singulière qui fait du duc de *Crillon-Mahon* un duc de *Crillon-Gibraltar*, et du prince Maximilien de *Neuwied* un prince de *Neuchâtel*. *Follenburg*, c'est le célèbre pédagogue suisse de *Fellenberg*; ce n'est pas en 1783, mais en 1753,

M. Charles-Louis CHASSIN ne cesse de mettre au jour, avec une activité réjouissante, des documents nouveaux pour l'histoire de la Révolution dans les départements de l'Ouest. Après les trois volumes de la *Préparation à la guerre de Vendée* (1789-1793) et les quatre volumes de la *Vendée patriote* (1793-1794), il nous offre aujourd'hui le premier tome d'une série nouvelle, *les Pacifications de l'Ouest* (1794-1804), dont la suite nous est promise pour l'année prochaine¹. Elle continue les travaux précédents avec lesquels elle fait corps, est inspirée par le même esprit et dirigée par les mêmes méthodes. C'est toujours le document exact, inédit ou déjà connu, encadré dans un commentaire net et précis ou coupé d'explications plus longues, alors qu'elles semblent nécessaires, souvent aussi, quand il s'explique de lui-même, réuni simplement à la pièce précédente et suivante, de façon à former une trame solide, sans sacrifice inutile à la forme littéraire, avec une abondance de notes de détail, relatives à la bibliographie du sujet, aux personnages paraissant dans le récit, etc. On peut affirmer que, sans mettre fin définitivement à toutes les controverses, le récit de M. Chassin contribuera d'une façon notable à porter la lumière de l'histoire sur ces négociations embrouillées, obscures et trop souvent fallacieuses qui précéderent les trêves momentanées, puis la pacification définitive des départements révoltés de la Bretagne et de la Vendée. Sur les conférences de la Jaunaye avec Charette, sur l'accord signé avec lui par les représentants du peuple en février 1795, sur l'attitude dissidente de Stofflet, en présence de cet accord inattendu, sur les conférences nouvelles de la Mabilais en avril et la soumission de Stofflet, on trouvera dans ce volume beaucoup de renseignements nouveaux qui, joints à ceux que l'on possédait déjà, mieux classés et mieux éclairés au point de vue critique, permettent de se faire une idée exacte des espérances au moins naïves des représentants de la Convention comme aussi des intentions et des projets de derrière la tête des représentants principaux de la cause royale². La partie la plus intéressante du nouveau

que naquit la duchesse d'Orléans, mère du roi Louis-Philippe. Enfin, le baron Charles de Stein, mort en 1831, n'a jamais été ministre du roi Frédéric-Guillaume IV, monté sur le trône en 1840.

1. *Les Pacifications de l'Ouest*, 1794-1804, par Ch.-L. Chassin. Tome I : La Jaunaye, La Mabilais, Saint-Florent, Quiberon. Paris, Paul Dupont, 1896, xii-607 p., gr. in-8°.

2. M. Chassin nous paraît avoir suffisamment démontré qu'il n'y eut pas d'articles secrets consentis à Charette et que tout ce qui a été dit là-dessus plus tard pour justifier la reprise des armes fut inventé par Cormatin et l'Agence royaliste de Paris.

travail de M. Chassin, parce qu'elle s'occupe d'un des chapitres les plus connus et les plus controversés des luttes vendéennes et bretonnes, c'est celle qui est consacrée au récit de la préparation de l'expédition de Quiberon, de sa mise à exécution, de la catastrophe elle-même et des conséquences douloureuses qui en résultèrent pour les immigrés pris les armes à la main. M. Chassin s'est livré sur tous les points en litige à une enquête approfondie, avec le désir évident d'en faire jaillir la lumière et de pénétrer sans parti pris jusqu'à la vérité historique. Il semble évident, après avoir pesé ses arguments et comparé tous les témoignages, si contradictoires parfois, que les accusations portées contre les généraux républicains d'avoir violé leur parole, de n'avoir point respecté la promesse de capitulation faite à Sombreuil sont aussi peu motivées que le reproche de cruauté sans pitié adressé aux commissions militaires jugeant les prisonniers est peu mérité. On laissa échapper beaucoup de captifs; d'autres, parmi les combattants et le train du corps si mal organisé, si mal commandé de Puisaye, furent acquittés en grand nombre. M. Chassin en a fait le relevé scrupuleux; la balance se solde par 40,044 acquittés ou libérés (p. 385) contre 684 fusillés. Assurément, c'est un chiffre encore bien trop considérable; mais enfin ces malheureux, à la solde de l'Angleterre et portant les armes contre leur patrie, savaient, en allant rallumer en France la guerre civile, qu'ils ne trouveraient ni pardon ni merci, tout aussi peu que leurs amis l'accordaient eux-mêmes aux *bleus* de la Bretagne ou de la Vendée.

Le livre de M. le comte DE CASTRIES sur l'Islam n'est pas ce qu'on est convenu d'appeler un ouvrage scientifique, et l'auteur lui-même lui a donné modestement le sous-titre : *Impressions et études*¹. On le lira cependant avec un véritable intérêt, d'abord parce qu'il est toujours instructif de constater par un témoignage direct et sincère comment tel problème d'histoire se pose devant les esprits cultivés, en dehors du groupe purement professionnel, puis aussi parce qu'il s'y trouve des chapitres dignes d'être médités par les uns et par les autres. Il est question dans notre volume de beaucoup de choses que l'auteur a vues lui-même, et bien vues, comme il en est d'autres qu'il ne connaît pas d'aussi près et sur lesquelles on pourrait entamer de longues polémiques². M. de Castries a vu de près l'Islam

1. *L'Islam, Impressions et études*, par le comte Henry de Castries. Paris, Colin et C^{ie}, 1896, 359 p., in-18.

2. Il faut bien prévenir l'auteur qu'il trouvera bien des incrédules en parlant d'un « monothéisme patriarcal » d'Abraham subsistant au VI^e siècle, ou de sectes chrétiennes professant alors des dogmes polythéistes; lorsqu'il appellera les

dans nos territoires d'Algérie ; il y a vécu longtemps en contact quotidien avec des populations musulmanes, il les a administrées, il s'est vivement intéressé à la psychologie de la race sémitique, il a conçu le projet louable de faire revenir le public sur quelques notions erronées, trop répandues, selon lui, sur le compte du prophète arabe et de sa religion. C'est, dirais-je volontiers, si je ne craignais de forcer ma pensée, une apologie du fondateur de l'Islam par un catholique sincère. Mais cette apologie était-elle vraiment aussi nécessaire que le croit notre auteur ? Il est permis d'en douter ; certes, il y a des esprits arriérés, et un voyageur anglais a naguère appelé Mahomet un « sale et perfide arabe ; » mais, au fond, je ne sache pas qu'aujourd'hui, non pas un savant seulement, mais un homme un peu instruit, mette sérieusement en doute la sincérité du prophète de la Mecque ; il n'est pas de compilateur de manuel d'histoire universelle, à moins qu'il ne soit ignare, qui ne rende justice à ce grand génie religieux et à ce profond connaisseur de la nature humaine. On peut laisser, en même temps que l'idole Baphomet, l'imposteur et le sorcier aux chansons de geste du moyen âge ou aux théologiens du xvi^e et du xvii^e siècle. Alors même que, plus tard, le conquérant et le politique sont venus se greffer sur le prophète, on ne pourra lui disputer cette sincérité relative de l'homme qui, selon le mot de Rémusat, pensant avoir la vérité, se croit autorisé à mentir pour elle.

Il me semble également inutile d'affirmer que le phénomène psychologique de la vie de Mahomet est profondément inexplicable. On retrouve chez le jeune négociant arabe, chez l'ex-chamelier du désert, tout le développement ordinaire et naturel des fondateurs d'une religion nouvelle, l'aspiration, très vague d'abord, vers un état de choses meilleur, un élan mystique vers les cimes, puis une incubation lente et généralement inconsciente des éléments doctrinaux répandus dans l'atmosphère intellectuelle et morale ambiante, puis encore le réconfort de la voix intérieure, celui des visions et des extases qui soutiennent le patient dans cette élaboration lente et douloureuse d'une foi nouvelle, coupée par des crises de doute angoissantes, puis enfin cette foi formée, fortifiée par les contradictions et les obstacles, s'épanchant au dehors, embrasant les âmes par une flamme inextinguible, tantôt douce, tantôt violente. Chez les uns, cette crise se ter-

odelettes brûlantes et sensuelles du *Cantique des cantiques* un « livre symbolique ; » lorsqu'il déclarera que le dogme de la Trinité est universellement adopté aujourd'hui par tous ceux qui se réclament du nom du Christ ; lorsqu'il dit que les chrétiens dégénérés d'Afrique ont vu dans l'Islam moins une religion nouvelle qu'une secte chrétienne, etc.

mine par le triomphe immédiat et matériel, chez les autres, par le martyre et par un triomphe plus lent à venir, plus spirituel, selon l'heure et le milieu où s'est produite la révolution religieuse.

Je ne vois pas non plus pourquoi, pour nous autres modernes, libérés des concepts théologiques du moyen âge, le Coran serait encore « une profonde énigme. » Ses *soures* les plus belles sont nées d'un double élan de poésie naïve et d'exaltation religieuse, absolument comme les hymnes des religions de l'antique Orient et comme les paroles des voyants d'Israël. Complétées par des morceaux d'exposition plus doctrinale et dont l'inspiration religieuse et littéraire est parfois bien singulièrement absente, elles apparaissaient à l'Arabe simple et rude, dont le goût n'était pas fatigué, usé comme le nôtre par la superfétation de cinq ou six littératures classiques, comme une révélation directe de l'esprit d'Allah, alors qu'elles nous semblent, à nous, et parfois à bon droit, l'écho parfois affaibli, parfois infidèle de choses déjà vues et déjà entendues.

Il est d'autres chapitres du livre de M. de Castries qui seront plus utiles assurément pour orienter le grand public et rectifier certaines erreurs courantes; ce sont ceux qui sont consacrés à l'exposition des idées de tolérance et de la morale de l'Islam. Il y a là bien des vérités bonnes à dire et bonnes à répéter, même de nos jours. Il est certain que l'Islam au moyen âge a donné une grande leçon de tolérance à l'Eglise, qui en a très mal profité, et qu'il n'a connu aucune des persécutions douloureuses dirigées contre les hérétiques et les incrédules d'un bout à l'autre de l'Europe chrétienne. Il a fallu l'entêtement incroyable de certains fanatiques chrétiens, — M. de Castries le montre par la singulière histoire d'Euloge de Cordoue, — pour amener les autorités musulmanes à satisfaire, à leur corps défendant, leur soif malade du martyre. Quant à la moralité de l'Islam, l'auteur a bien raison d'affirmer que la polygamie orientale, préexistante d'ailleurs à l'Islam et régularisée par lui, est généralement moins immorale que la prétendue monogamie, intermittente ou successive, de la plupart des chrétiens d'Occident. Peut-être est-il par contre un peu trop idéaliste en essayant de nier le caractère matériel des félicités célestes promises par le Prophète aux fidèles morts pour la foi. Que quelques esprits plus élevés y aient vu des symboles, je veux bien le croire; mais, pour le Bédouin nomade se ruant au combat, brûlant de désirs et brûlé par le soleil du désert, la source éternellement fraîche sous les palmiers toujours verts, et la houri souriante présentant la coupe d'or, n'ont pas été et ne pouvaient pas être des catégories idéales, mais des réalités sensuelles et sensibles.

Les chapitres les plus intéressants à mon avis sont les derniers du volume, relatifs au prosélytisme musulman contemporain et à l'islamisme en Algérie. L'auteur nous apporte là des expériences personnelles, un avis motivé sur des choses vécues ; ce qu'il raconte surtout sur les propagandes des missionnaires du Prophète à travers le continent noir mérite l'attention de tous ceux, officiers ou fonctionnaires, missionnaires ou commerçants, qui sont appelés à se mêler aux populations africaines. Il a mille fois raison de dire que l'Islam, trop souvent confondu avec « l'homme malade » de Constantinople, n'est pas sur son déclin. Il marche, il s'avance toujours ; il tient tout le bassin du Nil et du Niger ; il a franchi déjà le Congo, il s'approchera quelque jour, bientôt peut-être, du Zambèze, il englobera toutes les populations fétichistes du continent d'Afrique. Il possède pour cette conquête tous les caractères des autres grandes religions internationales, le christianisme et le bouddhisme ; il est même plus facile à saisir pour les âmes plus frustes et les esprits plus grossiers, plus accessible aussi en ce qu'il ne demande au fond aucun sacrifice réel aux penchants de l'homme naturel. Il assure le calme de la vie par la résignation fataliste : *Mektoub*, c'est écrit ! Il assure aussi le calme de la mort, puisqu'au moment suprême le salut peut se conquérir par un simple geste, l'index levé vers le ciel pour attester l'unité de Dieu. C'est un redoutable problème que notre siècle lègue au siècle suivant, et les grands politiques de l'an 2000 auront peut-être de durs moments à passer, si, comme l'imagine M. de Castries, l'Islam s'empare aussi de la Chine et la mobilise quelque jour contre notre vieille Europe.

Les conclusions de l'auteur, particulières à l'Algérie, sont plutôt pessimistes et se ressentent beaucoup trop, à notre avis, de certaines polémiques de presse actuelles. Pour quelle raison la politique du gouvernement devrait-elle y être « anti-juive, » s'il n'y a pourtant ni *assimilation* ni *naturalisation* possible entre les musulmans et les chrétiens, entre Arabes et Européens ? Si réellement « le moment est proche où les musulmans surgiront en masse pour réduire au servage les fils d'Israël » et où les chrétiens « ne seront pas peut-être épargnés dans ces vêpres algériennes, » je ne vois pas que la conclusion logique soit « de faire rentrer les Juifs dans leurs ghettos, » mais bien de renforcer les garnisons d'Afrique et de montrer à des populations aussi rétives, par une administration intègre autant qu'intelligente, énergique et impartiale, qu'on ne les dédaigne pas, qu'on veut leur bonheur, mais aussi qu'on est sans crainte à leur égard.

Je le répète, ces derniers chapitres de M. de Castries, encore que nous ne puissions souscrire à certaines de ses conclusions relatives à la philosophie de l'histoire, sont très intéressants et très suggestifs. Ajoutons qu'au point de vue du style aussi il y a de belles pages dans son livre, comme la description de la marche du jeune capitaine à travers le désert et la prière des Ouled-Yakoub en plein Sahara par une belle journée d'hiver; elles montrent que l'auteur sait joindre à l'occasion le talent du peintre au mérite de l'observateur.

R. REUSS.

Le choix de documents¹ que vient de publier M. A. LEROUX s'ajoute à une série déjà considérable de publications du même genre. Elles ont pour but, dit M. Leroux, de servir à étayer une future histoire des trois départements limousins de 1790 à 1848. On ne peut qu'encourager les sociétés de province à déployer une pareille activité. L'histoire de l'administration départementale dans notre siècle est presque tout entière à faire, et une série de travaux analogues à celui qu'annonce M. Leroux seront fort utiles à l'histoire générale. Le volume de M. Leroux est muni de tous les index et tables nécessaires pour faciliter les recherches. Quant aux documents, ce ne sont pas pour la plupart des pièces inédites, mais des reproductions de brochures actuellement à peu près introuvables. Ils nous donnent des renseignements intéressants sur l'administration, l'enseignement, la justice, l'agriculture, l'industrie et le commerce du département. Je signale en particulier (p. 87 et suiv.) de bien jolis exemples d'éloquence administrative à l'occasion d'une distribution des prix de l'an X. Il est regrettable toutefois qu'un certain nombre de ces pièces n'aient pas été éliminées et que d'autres n'aient pas été remplacées par de simples analyses. Étant donnés les exigences croissantes de la critique historique et le prodigieux amas des documents à consulter, il deviendra impossible aux historiens d'embrasser un sujet de quelque étendue, si les érudits ne leur facilitent leur tâche en n'imposant à leur attention que des documents d'une importance réelle; il est sans doute difficile de trier les pièces et d'en donner une exacte analyse; mais c'est là un soin qui devient nécessaire et même indispensable.

Peut-être pourrait-on faire la même remarque à propos de quel-

1. *Publication de la Société des archives historiques du Limousin; choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839, par Alfred Leroux. Limoges, Decourtioux, 1896, in-8° de 11-376 p.*

ques-uns des *Fragments des entretiens de Tocqueville avec Senior*, que M. E. d'EICHTHAL publie à la suite de son volume sur *Alexis de Tocqueville et la démocratie libérale*¹. Toutefois, ils sont généralement intéressants, bien qu'ils ne nous fassent connaître la pensée de Tocqueville qu'à travers une double traduction, Senior ayant rédigé en anglais les entretiens que M. d'Eichthal a ensuite remis en français. Quant au volume lui-même, il est utile et attrayant. Il est bon d'attirer l'attention du public sur Tocqueville. Après une période d'engouement, il est un peu oublié et dédaigné. C'est que le libéralisme démocratique, dont il fut un des plus illustres représentants, est en piètre faveur, et que nous n'aimons plus guère les formules dogmatiques, abstraites, générales, dénuées de preuves à l'appui, qui abondent dans sa *Démocratie en Amérique*. Il n'en est pas moins vrai que Tocqueville fut un grand penseur et un homme de bien, et que nombre des réflexions qu'il a disséminées dans ses œuvres méritent l'attention et souvent n'ont pas cessé d'être vraies. De plus, il est l'auteur d'un des très beaux livres d'histoire de notre siècle. M. d'Eichthal rappelle à juste titre quelques-unes des critiques dont l'*Ancien régime et la Révolution* a été l'objet; sans doute, le livre n'est pas irréprochable, mais il demeure un chef-d'œuvre par la sûreté de la construction, la méthode historique, la clarté de l'exposition et la solidité des conclusions. Il faut remercier M. d'Eichthal de n'avoir pas fait une simple biographie de Tocqueville, mais une étude sur ses idées politiques et historiques, c'est-à-dire sur ce qu'il y a de plus vivant dans son œuvre. On lira avec plaisir ce livre clair et bien ordonné.

On ne peut faire le même éloge du volume que M. LÉON WALRAS vient de publier sous le titre d'*Études d'économie sociale*². Il est regrettable que l'auteur n'ait pu fondre et amalgamer les études éparses et souvent intéressantes qu'il a réunies. Son livre, qui témoigne l'effort d'une pensée indépendante et élevée, est d'un abord difficile et rebutant. De plus, M. Walras se fait l'apôtre d'une sorte d'arithmétique ou d'algèbre sociale et économique dont on ne peut trop se désier. Certainement, il l'applique avec prudence et méthode, mais on ne saurait trop détourner les sociologues de tout ce qui peut leur faire oublier qu'ils raisonnent sur des hommes vivants et sur des choses réelles, et non sur des unités indifférentes ou des abstractions. Plus la sociologie sera historique et « concrète, » plus elle

1. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 351 p.

2. Lausanne, F. Rouge, et Paris, F. Pichon, 1896, in-8° de VIII-464 p.

aura chance de devenir ce qu'elle commence à peine à être, une véritable science.

Les *Mémoires des autres*, de la comtesse Dash, sont d'une littérature moins austère. M. Clément ROCHER en édite le troisième volume¹, qui ne le cède pas aux précédents en verve et en entrain. Ce sont les souvenirs de la comtesse sur l'époque de Charles X et de la révolution de Juillet. Nous avons là le copieux bavardage d'une femme d'esprit qui a vu et retenu beaucoup de choses, un immense répertoire d'anecdotes de tout genre, lestement contées, parfois curieuses, souvent amusantes. Il y a des renseignements innombrables sur la société du temps, sur les premières batailles romantiques, sur tous les personnages qu'a rencontrés la comtesse. Sans doute, bien des anecdotes sont suspectes, bien des souvenirs sont erronés, bien des détails sont confondus; la composition de l'œuvre paraît hâtive, décousue, heurtée; le style en est parfois incorrect. Malgré tous ces défauts, ces mémoires sont pleins de vie et de pittoresque, et l'historien pourra en user, à condition de le faire avec une extrême prudence.

Ceux du général TROCHU sont d'une autre importance². Selon la volonté de leur auteur, ils ont paru peu de semaines après sa mort. Ils consistent en deux forts volumes in-8°. Le tome I, de beaucoup le plus important, est intitulé *le Siège de Paris*. Il a été écrit entre 1878 et 1890. Le deuxième se compose de deux parties inégales : la première, intitulée *la Société, l'État et l'armée*, a été écrite entre 1874 et 1890; la deuxième, plus courte et intitulée *l'Histoire anecdotique*, n'a été rédigée qu'en 1894.

Ce deuxième volume est de beaucoup le moins important. La première partie nous expose les théories du général Trochu sur l'état social, politique et militaire de la France. Ces idées, souvent intéressantes, sont quelquefois bizarres et toujours empreintes du pessimisme le plus amer³. Tous les partis politiques sont traités avec une égale sévérité; le parti conservateur, malgré les opinions du général, n'est pas le moins malmené : « S'il n'a fait, nous dit-il, aucune des révolutions qui ont sévi sur notre pays, il les a préparées toutes »

1. *Mémoires des autres. Souvenirs anecdotiques sur Charles X et la révolution de Juillet*. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-18 de 285 p. Les précédents volumes portaient sur le premier Empire, les Cent jours et la Restauration.

2. Général Trochu, *Œuvres posthumes*. Tours, Mame, 1896, 2 vol. in-8° de VIII-663 p. et de x-403 p.

3. L'auteur écrit en 1890 : « J'ai moins d'espoir dans notre relèvement national que je n'en avais en 1874 » (*Œuvres posthumes*, t. II, p. 276).

(p. 454). Quant à la démocratie, l'aversion du général est partout marquée contre un régime qui tend à affaiblir le respect social, qui, selon lui, est la grande force et la grande vertu d'un État. C'est comme à contre-cœur que Trochu reconnaît que quelques progrès militaires ont été faits en France depuis 1870. Il signale, avec une amertume qui n'est pas exempte de clairvoyance, bien des travers caractéristiques de notre pays. Visiblement, nous avons affaire à un esprit chagrin dont la misanthropie devient parfois chimérique : son idéal semble être une monarchie modérée telle qu'il se figure avoir été celle de Henri IV ; il n'est pas étonnant qu'aucun parti de notre siècle n'ait pu trouver grâce devant ses yeux. Quant à l'*Histoire anecdotique*, elle consiste en récits et en appréciations souvent pittoresques sur les événements auxquels le général a été mêlé et sur les hommes qu'il a connus. En somme, à part quelques remarques qui appellent l'attention ou la discussion, et quelques éclaircissements apportés à certains faits, le grand intérêt de ce volume est qu'il nous aide à mieux connaître l'homme du siège de Paris.

Le tome consacré au *Siège de Paris* est au contraire d'un intérêt exceptionnel, poignant, supérieur. Ces mémoires n'ont rien de commun avec tant d'autres dont les auteurs se sont crus autorisés à prendre la plume parce qu'ils avaient été mêlés à certaines affaires, ou avaient connu quelques personnages éminents. Ceux du général Trochu ont pour but d'exprimer ce qu'il pense et proclame être la vérité sur les faits importants auxquels il a été intimement mêlé avant, pendant et après le siège de Paris. Ils sont écrits d'une plume assurée, ferme et sobre, dans un style à qui la longueur des périodes, la fréquence des propositions incidentes n'enlèvent pas une élégance austère et une précision en quelque sorte lapidaire. Dans l'introduction qui précède le récit, le général Trochu déclare que son œuvre renferme des incorrections, des longueurs, des répétitions ; il ne nous dit pas qu'il trouve rien à y changer quant au fond ; sa volonté arrêtée de la faire paraître telle quelle après sa mort est la preuve certaine qu'il la jugeait satisfaisante. Il avait commencé à la rédiger en 1878 et l'avait terminée en 1890, en pleine possession de toutes ses facultés. Les rares personnes qu'il recevait dans son intimité et qui venaient le voir à Tours, dans sa maison de la rue Traversière, ont admiré jusqu'à sa mort l'entière lucidité, la sûreté et la solidité de son esprit et de sa mémoire. Quand la conversation tombait sur les grands événements auxquels il avait été mêlé, cet homme petit et âgé en parlait avec une telle fougue et une telle passion, qu'à le voir se promener à grands pas et gesticuler dans son cabinet de travail, on

se croyait « en face d'un lion en cage. » Nous sommes donc autorisés à considérer son volume sur le *Siège de Paris* comme l'expression exacte et raisonnée de sa pensée et comme un des documents les plus importants, sinon pour l'ensemble de la guerre franco-allemande, au moins pour tout ce qui touche au siège de Paris, et particulièrement en ce qui concerne le jugement que l'histoire doit porter sur le général Trochu.

L'impression qui se dégage à la lecture de ce livre est qu'il a été écrit avec une absolue sincérité, avec une conviction profonde, par une âme très droite, même rigide. Assurément la « figure humaine » qui s'en détache est belle. Le général Trochu a été violemment attaqué dans tous les partis; dans tous, même dans ceux qui lui étaient le plus hostiles, des hommes se sont trouvés pour rendre hommage à sa haute valeur morale. Il semble que l'histoire ait le droit et le devoir de la consacrer. Il y a dans tout son récit une assurance fière, à peine adoucie par l'humilité chrétienne, une grande hauteur de pensée, un jugement ferme et motivé des hommes et des choses. A toutes les pages du livre apparaît l'effort de l'auteur de nous montrer les hommes et lui-même tels qu'ils ont été à son jugement, tels qu'il lui semble qu'ils doivent paraître au jugement de Dieu. Il signale, non pas avec indifférence, mais avec une impartialité qui tâche véritablement d'être historique, le bien et le mal que, selon lui, chacun a commis. Trois personnages du monde impérial ont été traités par lui avec une grande sévérité : l'impératrice Eugénie, Cousin de Montauban et Rouher; malgré les nombreuses et souvent éloquents protestations du parti bonapartiste, je ne crois pas qu'il ait jugé leur rôle d'une manière trop rigoureuse. Il ne paraît pas qu'aucun sentiment de rancune personnelle lui ait dicté ces appréciations. Il les a formulées parce qu'il croyait avoir le droit et le devoir de le faire, dans l'intérêt de sa mémoire et dans celui de la justice; sur d'autres personnages dont le rôle fut moins considérable, sur lesquels, par conséquent, il importe moins que la vérité entière soit connue, le général Trochu a consenti, à la demande de ses éditeurs, à adoucir l'âpreté de forme de son jugement ou à en abrégier les considérants; on peut croire qu'il eût été inflexible sur ceux-là.

Il y a un effort réel de sa part pour rendre justice à des personnages qui certes devaient lui être peu sympathiques, entre autres aux chefs du parti républicain. Ailleurs (*le Siège de Paris*, p. 87), il explique d'une manière très juste comment le maréchal Lebeuf pouvait sincèrement se croire archiprêtre à la veille de la guerre; il l'était pour une guerre qui eût ressemblé à celle d'Italie; il n'avait aucune idée de ce

qu'était l'instrument de guerre perfectionné auquel il allait se heurter, l'armée prussienne. Le général Ducrot a inspiré à Trochu quelques pages qui font honneur à tous deux (p. 250 et suiv.). Trochu parle de son collaborateur dans des termes qui ne sont certainement pas trop élogieux, mais qu'il a du mérite à avoir employés, quand on se souvient de toutes les divergences d'opinion et de jugement, des démêlés de tout genre qu'il y eut entre les deux chefs et leurs partisans pendant et après le siège de Paris. Il faut remarquer le soin minutieux avec lequel le général s'applique à rendre justice à tous ses collaborateurs et à leur accorder les mérites qui leur reviennent. Sans doute, ses idées assez étroites l'ont aveuglé sur bien des hommes; pourtant, je ne sais guère qu'un de ses jugements sur les individus qui paraissent dicté plutôt par l'aigreur que par des considérations désintéressées; c'est celui qu'il porte sur Chanzy (p. 344 et suiv.) : il lui reproche très injustement d'avoir jugé la continuation de la guerre impossible et néanmoins de l'avoir votée, sachant qu'il serait de la minorité et pourrait impunément se vanter d'avoir été « le dernier à désespérer des destinées de la patrie » (p. 346). Il y a certes d'autres raisons que celles-là qui purent pousser Chanzy à changer d'avis, s'il en changea !

L'exposé des événements est fait d'une manière précise avec pièces, explications et considérations de tout genre à l'appui; on peut ne pas être de l'avis du général Trochu; il est certain que l'histoire a à tenir un grand compte de ses dépositions; les détails qu'il donne sur la conférence de Châlons, sur ses débuts comme gouverneur de Paris et sur l'accueil qu'il reçut du parti impérial, sur les différents combats du siège de Paris, sont d'une importance considérable. Ils ont, je le répète, la valeur du témoignage d'un homme dont la pureté morale est incontestable.

Ce sont précisément ces mérites réels, rares, évidents du général Trochu qui rendent plus pénible la tâche de formuler sur son rôle un jugement historique. Nulle part mieux que dans ses mémoires ne se révèlent, en même temps que ses hautes qualités, les raisons qui firent de lui un chef médiocre dans les jours terribles qu'il eut à traverser.

Officier très distingué, plein de bravoure et de sang-froid, d'une activité prodigieuse, d'une haute intelligence, d'une valeur morale éminente, le général Trochu était aussi mal préparé que possible à prendre le commandement d'une grande ville comme Paris en temps de siège et d'effervescence sociale. Il était têtue comme un Breton; d'un esprit à la fois méthodique, systématique et rêveur; incapable

de tenir compte de circonstances que chaque jour amenait; complètement ennemi et ignorant des tendances nouvelles de la France; enclin au scrupule et au mysticisme; d'une dévotion étroite et rigide qui ne fit que s'accuser, hostile à la république, qui détruisait le « respect, » c'est-à-dire l'assise la plus ferme de la société; hostile à l'empire, dont il avait blâmé toute l'organisation militaire. Dès 1867, il avait publié sur l'armée un livre très juste et dont le retentissement avait été énorme. Un pessimisme amer et une misanthropie réelle s'y dessinaient, qu'on trouve encore développés dans ses mémoires. Dès longtemps avant la guerre, il était convaincu que l'empire allait à sa perte et que la France était en décadence. Tout jeune officier déjà, il doutait de la puissance militaire de la France (*Œuvres posthumes*, t. I, p. 295). Les années s'écoulant, il n'avait cessé d'envisager l'avenir avec un découragement croissant; dans ses mémoires (voyez, par exemple, *le Siège de Paris*, p. 79), il rappelle, avec une véritable complaisance, toutes ses prédictions sinistres qui furent réalisées; à tel point que lui-même sent le besoin de se justifier de cette insistance (*ibid.*, p. 84). Cette humeur noire l'entraînait, si on peut l'en croire, à des déclarations au moins déplacées. Au moment où la guerre éclata, il fut question d'une alliance avec le Danemark. Le comte de Moltke, ministre du Danemark à Paris, en causait avec Trochu, qui lui déclara : « Si votre pays s'y engageait [dans cette alliance], il se perdrait sans aucun profit pour le mien » (p. 95). On a peine à croire qu'un officier français ait tenu pareil propos au moment où la France avait un tel besoin de secours. Trochu, c'est lui-même qui nous le déclare, avait été ce qu'il fut toujours, une véritable Cassandra (p. 582).

Il est sans exemple, je crois, qu'un général, s'attendant à être battu, bien plus, croyant la défaite préparée et infaillible, ait remporté la victoire. Par quelle aberration Trochu-Cassandra accepta-t-il de devenir le chef de la défense de Paris? La réponse est aisée : il accepta parce qu'il crut que son devoir de soldat, de Français et de chrétien le lui commandait, et aussi parce que son esprit, tout pessimiste qu'il était, s'abandonnait parfois à des espérances presque mystiques et à des illusions au moins singulières.

Les premiers désastres firent de Trochu l'homme du jour : il les avait prédits, il devait donc être capable de les réparer. A la conférence de Châlons, l'empereur lui offrit, lui demanda d'accepter le poste de gouverneur militaire de Paris. Tout le monde l'y encourageait; sa conscience rigide lui faisait un devoir de cette acceptation, lui aurait reproché un refus comme un manque de patriotisme,

comme une impulsion de vaniteux égoïsme. Il accepta de propos ferme et délibéré, sans hésitation, avec une telle conviction que son honneur l'y obligeait, que dans ses mémoires on trouve cette déclaration caractéristique : si les épreuves subies pouvaient se reproduire, « je reprendrais, dit-il, sans souci des railleries, des injures et des calomnies, le rôle dont j'ai librement assumé la responsabilité au temps de l'invasion de Paris » (p. 64). Il se considéra comme l'homme désigné par Dieu pour soutenir la France en ces temps d'épreuves, comme celui qui ne pouvait espérer « le seul bonheur qui puisse échoir [alors] à un honnête serviteur du pays, » celui d'être inconnu (épigraphe du *Siège de Paris*). Lui-même ne se compare-t-il pas à Jeanne d'Arc ? (p. 496). Il a écrit quelque part : « Il se peut que j'aie été au-dessous de la tâche que j'avais assumée » (p. 244). En réalité, il ne le crut jamais : mais il pensa toujours qu'il avait été désigné pour défendre une cause perdue d'avance.

Quelque aveuglé qu'un homme puisse être par ce qu'il pense son devoir de patriote et de chrétien, il paraît néanmoins impossible que Trochu n'ait pas senti qu'il ne pouvait accepter cette charge avec des pressentiments si désespérés, s'il n'avait été soutenu par deux espérances, par deux illusions qu'il expose très nettement dans son *Siège de Paris*.

À côté de son pessimisme habituel, il avait, qui l'eût cru ? des accès d'optimisme vraiment irraisonné. Il y avait chez lui un singulier combat, que l'on retrouve dans ses mémoires : d'une part, il désespérait en général de la France ; d'autre part, il se prenait par moments une confiance extraordinaire dans les résultats de l'union de tous les Français, dans l'effort unanime d'un peuple décidé à la lutte et à toutes ses conséquences. Cette confiance eut d'aussi mauvais résultats que sa désespérance habituelle. Il voulut gouverner Paris, assiégé et bouillonnant, par des moyens ordinaires et légaux, comme en temps de paix, par l'action morale, par les discours et les proclamations. Il n'usa pas de son pouvoir discrétionnaire pour supprimer les journaux révolutionnaires, ou fermer les clubs dangereux, comme le demandaient même quelques-uns des radicaux les plus avancés : il laissa germer et venir à maturité tous les mauvais ferments qu'une main plus autoritaire eût écrasés et annihilés sans hésitation.

D'autre part, il croyait que Paris, en gardant une attitude expectante, pouvait victorieusement tenir tête à l'ennemi. Il organisa savamment la défensive, comptant que l'ennemi viendrait se briser contre cette Saragosse nouvelle qu'il prétendait lui opposer. Ce fut là son

seul plan. Lui-même le déclare : « Pendant tout le siège de Paris, je n'ai eu, dit-il, ni une idée de stratégie ni une idée de tactique » (p. 273). Il se guida, non d'après les convenances, mais d'après « des principes et des sentiments » (p. 470). Il se trouva malheureusement que l'ennemi déjoua ses prévisions en ne faisant aucune attaque et en se contentant d'un blocus étroit. Trochu ne sut pas conformer sa conduite à la situation. Lui-même (p. 218) nous peint son ahurissement dans ce Paris fiévreux et enthousiaste, qu'il ne comprenait pas et dont il ne sut pas utiliser l'ardeur. Comme le dit M. Chuquet, il défendit Paris tristement, passivement, sans énergie ni ressort. Il ne sut pas organiser la garde nationale ni tirer parti des éléments militaires de la ville. Il se laissa entraîner, par les événements et par l'initiative de ses lieutenants, à des sorties qu'il désapprouvait et arrêtait dès qu'il le pouvait : de là son impopularité, de là contre lui des colères furieuses, dont il ne peut se défendre dans ses mémoires qu'en alléguant qu'il a tout de même fait périr bien des hommes, tout en trouvant leur sacrifice complètement inutile ! Il fut stupéfait des résultats obtenus en province par Gambetta et ses collaborateurs : et l'aveu de son étonnement est celui de son incapacité à tirer parti des circonstances et des hommes qui s'offraient à lui.

Il faut donc juger sévèrement sa conduite dans le siège de Paris. Un autre que lui eût-il sauvé Paris ? Eût-il fait tout ce qu'on lui a reproché de n'avoir pas fait, le résultat aurait-il été autre ? Ce sont des questions auxquelles il est difficile, ou peut-être trop cruel de répondre. Ce qui est certain, c'est qu'il fallait essayer et lutter là où Trochu n'a fait qu'attendre et supporter. Il a cru remplir le devoir que sa conscience lui imposait. Il s'est trompé, il a manqué à son véritable devoir, qui était de se dérober à un fardeau écrasant qu'il n'était pas capable de soutenir. Un homme qui désespère d'avance du succès ne doit pas accepter la charge qu'il assumait : car pour bien la remplir il aurait dû se créer une âme nouvelle. L'erreur du général Trochu ne fut dictée par aucune considération égoïste ni mesquine. L'homme demeure digne de notre estime et de notre respect. Mais son erreur est assez visible et assez cruelle pour que l'histoire ait le devoir de juger sévèrement et douloureusement le général.

André LICHTENBERGER.

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE M. EMILIO COMBA.

Monsieur,

Tout auteur devrait respecter la critique la plus rigoureuse; c'est même cette critique-là qu'il devrait le plus apprécier. Mais, peut-on exiger de lui qu'il se résigne à lire sur son compte, dans une revue comme la vôtre, de véritables faussetés? Je fais ici allusion au court article que M. Jean Guiraud a consacré dans votre dernier fascicule (p. 179) au premier volume de mon ouvrage intitulé *I Nostri Protestanti*, c'est-à-dire au volume concernant nos protestants italiens d'avant la Réforme. Je m'y résigne d'autant moins que la plupart de vos lecteurs ne sont pas en état de contrôler la valeur des assertions de votre collaborateur.

Énumérons, ce sera plus simple :

1. « Que saint Pierre ne soit pas venu à Rome, c'est pour lui un dogme, » dit M. Guiraud. Pour le prouver, il renvoie à la p. iv de mon livre. Cette page est blanche. Il est évident qu'il a voulu marquer la p. 4, car j'y touche le point en question. Qu'y lisons-nous? Tout juste le contraire de ce qu'il affirme. Je dis blanc, il interprète noir. Voici : « Il est encore admissible que saint Pierre arrivât à temps pour assister au baptême de sang de l'église de Rome au temps de Néron. » Est-ce clair? Dans la note au bas de la page, je mentionne l'interprétation trop radicale de l'École de Tubingue et de quelques protestants italiens de nos jours; je la blâme comme étant outrée. Ceux-ci savent qu'il m'est arrivé plus d'une fois de la combattre.

2. « Comment se fait-il, » poursuit M. G., « que, dans tout un chapitre sur les origines de l'Église romaine et de la papauté, il n'ait pas trouvé moyen de citer une fois les merveilleuses études de M. de Rossi? » — Je réponds : Comment se fait-il que M. G. nie un fait patent? Ce qu'il dit là est faux. D'abord, il devrait tenir compte que, dans le chapitre qu'il indique, il est question des « premières origines » de l'Église de Rome au temps des apôtres Paul et Pierre, et que, sur ce point particulier, les exégètes et les historiens nous renseignent mieux que M. de Rossi. Ensuite, pourquoi ne remarque-t-il pas que, venant à l'époque d'Hippolyte et de Novatien, je mentionne au moins six fois les recherches de M. de Rossi? Voy. p. 41, 43, 47, 48, 51, 54. Il suffirait, quand on ne se donne pas la peine de lire, de voir cité le nom de M. de Rossi dans les notes au bas des pages pour deviner que j'en parle.

3. « Il semble avoir peu l'habitude des sources originales, » ajoute M. G.; « il les cite parfois avec peu d'expérience. A la page 240, il nous renvoie à un « manuscrit Vatican, » sans nous en indiquer la cote; comment le trouverons-nous? — C'est bien simple; il n'y a qu'à se laisser renseigner par la note que M. G. ne sait pas lire, et qui est là même, à p. 240. J'y dis que le manuscrit en question se lit après Döllinger, « dans ses *Beiträge*, etc., doc. VII, sous le titre *De Pauperibus de Lugduno*. » Si M. G. se défie de la reproduction de Döllinger, il devrait savoir que le ms. y est indiqué en toutes lettres ou chiffres. M. G. me surprend singulièrement dans ce qu'il dit sur les sources originales. J'ai conscience d'y avoir puisé directement et régulièrement, selon une règle selon moi élémentaire. Cette règle ne me dispense pas, il est vrai, de tenir compte des spécialistes qui y ont puisé avant moi. C'est ainsi qu'il m'arrive de citer MM. Tocco, Carducci et Villari au sujet de Joachim de Flore, Dante et Savonarole, quitte à ne pas toujours adopter leurs conclusions. Faut-il s'en défendre?

4. Encore : « A la p. 226, il nous renvoie à un *Chron. Laud.*, sans nous donner d'autres détails... P. 232, il nous adresse simplement à Pertz, sans donner aucune indication de page ni même de volume. » — Quelle désinvolture! M. G. ne s'est donc pas aperçu que, au commencement de chaque étude, je fournis une note bibliographique. En effet, que lisons-nous dix pages plus haut, à la p. 216? J'y annonce que je consulterai « une chronique de Laon, intitulée : *Chronicon anonymi canonici laudunensis*, dans Bouquet, *Recueil*, etc., XIII, 680-682; » et j'ajoute qu'on la trouve encore, « plus complète dans Pertz, *Mon. Germ. Script.*, XXVI, 447-449. » Je renvoie, en outre, à mon travail sur les *Sources de l'histoire des Vaudois* inséré dans l'*Archivio Storico Italiano*, fasc. 3 de l'an 1893. Après, revenant à la chronique de Laon, devais-je traîner chaque fois tout ce bagage d'indications? Je l'indique assez clairement pour tout lecteur un peu intelligent. Il n'est pas même vrai de dire que, en la citant, je renvoie à Pertz simplement; je renvoie au *Chron. Laud.*, dans Pertz. Cela suffit en France comme en Italie, et j'en appelle à la coutume des plus sévères écrivains, à votre *Revue* elle-même.

5. « Ailleurs encore, » insiste M. G., « il nous cite un manuscrit de Strasbourg, dont l'état civil n'est guère défini. » Et il renvoie à la p. 231. — Eh bien! je dis là que ce manuscrit de Strasbourg, que je cite, se trouve dans Schmidt, et j'avais détaillé l'indication au haut du chapitre, à la p. 216, n. 3, y notant que le regretté professeur de Strasbourg a publié ce ms. « dans la *Niedner Zeitschrift*, 1852, p. 239. » J'avais aussi indiqué là son pendant (par moi publié depuis nombre d'années) « dans le ms. de Cambridge A. f. 236. » Cela ne suffit-il pas à M. G.? Alors, qu'il s'adresse pour plus de renseignements aux Prussiens, puisqu'on assure en France qu'ils ont brulé le ms. dont il me demande l'état civil!

6. M. G. renvoie aussi à la p. v pour se dire « obligé de constater » que j'ai « trop souvent recours à l'injure » vis-à-vis du « catholicisme, » lequel, selon moi, serait « la fourberie dans le christianisme. » — Vérations. Je dis là, en rappelant la comparaison arnaldiste sur Rome et Rébecca, Esaü et l'empereur Barberousse, que « la manière dont les papes ont remanié le christianisme sent trop la fourberie du patriarche Jacob : *sa troppo della furberia*, etc. » M. G. attrape le mot « *furberia* » et établit lestement une équation : « Le catholicisme, c'est la fourberie. » Est-ce équitable ? Après cela, il lui coûte d'autant moins d'affirmer que j'injurie, qu'il ne se donne pas la peine de lire. Il fait cependant allusion à ma préface, mais pour n'y rien entendre. J'y ai prévenu le lecteur que je ne saurais m'assimiler le credo d'aucun de nos protestants, même des moins anciens ; que je dois me borner à les laisser parler. Il m'arrive cependant, au courant de mon étude, de blâmer la violence de leur langage. Cette préface dit encore que l'auteur ne s'incline que devant le Christ, sauf à admirer, comme Michelet, dans les huguenots, les consciences qui pratiquent le « *vitam impendere vero*. » Tout cela ne signifie rien pour M. G. ; il en conclut simplement que je suis « un sectaire. » Je laisse juges les honnêtes gens.

7. C'est sur ces étranges données que M. G. fonde ses jugements. Ceux-ci sont empreints d'un tel mépris que je puis me dispenser de les discuter. A quoi bon apprendrais-je à M. G. que le nom de protestants, appliqué à Jovinien, à Marsile de Padoue, à Dante lui-même, n'est pas une invention ; que j'ai trouvé cette phraséologie courante en Italie, en France et en Allemagne ? Neander ne dit-il pas que Jovinien était le Luther de son temps ? Ad. Franck et Cantù ne prononcent-ils pas que Marsile a été plus protestant que Calvin lui-même ? Marc Monnier et M. Bovio n'appellent-ils pas protestant notre grand poète : « *L'ultimo dei cattolici* (dit ce dernier) e il primo dei protestanti ? » D'ailleurs, la grande majorité des protestants, dont j'ai à m'occuper, déjà dans le second volume, le sont au sens le plus ordinaire du nom dont on peut contester à la Diète de Spire le monopole. On fait pis que cela à Paris. M. Paul Thureau-Dangin ne vient-il pas de vous présenter saint Bernardin de Sienne comme une espèce de protestant ? M. Brunetière ne l'a-t-il pas baptisé, en quelque sorte ? Je leur laisse cette grosse bêtise, dont on rit chez nous. Je le reconnais pourtant, le titre de mon ouvrage provoque la discussion, et c'est un peu à dessein. Mais avant d'en inférer que l'auteur ait un parti pris, il faudrait n'en avoir pas un et lire avec attention. Comment se fait-il que cette impartialité, que M. G. me refuse, soit pleinement admise par la *Rivista Storica Italiana* (fasc. de janvier-avril 1896, p. 17) ? N'est-ce pas plaisant de voir que, tandis qu'un professeur comme M. Scaduto signale dans son *Manuel* (II, 963), à l'usage de l'Université de Naples, mes écrits comme ayant une valeur scientifique, on s'amuse à Paris à le contester sans preuves ? On sait pourtant que le nom de protestant n'est pas précisément populaire

en Italie et que nos écrivains ont une indépendance de jugement qui ne laisse rien à désirer. Au surplus, veut-on être plus difficiles? Qu'on daigne observer l'impartialité et la méthode scientifique que l'on prétend m'enseigner. En parlant en Italie des écrits français, je ne crois pas qu'il nous arrive, à nous protestants surtout, de les traiter dans l'esprit qui distingue M. G. à mon égard, et cela, non seulement par politesse, mais par respect pour nous-mêmes en même temps que pour la vérité.

Em. COMBA.

Florence, 4^{er} février 1897.

P.-S. Serait-ce à M. G. que je dois attribuer certain entrefilet qui a paru dans votre *Revue* sur mon *Claudio di Torino* (n^o 119, p. 236)? Je n'y reviens pas. Il n'y a qu'à se donner la peine de comparer, à moins qu'on veuille bien s'en remettre aux spécialistes, MM. Dümmler et Harnack, qui reconnaissent dans cette monographie le premier essai d'une véritable reconstruction historique. Il y a encore des juges à Berlin. Mais il s'agissait d'une étude intéressant surtout la France. Dois-je en demander pardon?

RÉPONSE DE M. JEAN GUIRAUD.

Monsieur le Directeur,

Permettez-moi d'écarter, dès le début, la personnalité de M. Comba et la mienne; je n'ai pas l'honneur de connaître mon contradicteur et j'ai été dans d'excellentes conditions pour parler de lui avec impartialité. Sachant que mon article sur *Claudio di Torino, ossia la protesta di un vescovo* avait soulevé de sa part une *protesta* encore plus vigoureuse que celle de son héros, je vous avais offert de me décharger du compte-rendu de *I nostri protestanti, avanti la Riforma*; tant il est vrai que je ne tenais pas le moins du monde à irriter de nouveau des susceptibilités aussi chatouilleuses. Je ne relèverai pas les expressions un peu vives dont M. Comba se sert à mon égard : elles m'évitent la peine de m'inscrire en faux contre la conclusion de sa lettre.

1^o Je n'ai aucune difficulté à reconnaître que j'avais réduit en une formule trop nette les théories ondoyantes de M. C. sur saint Pierre. A la page 4, il est vrai, mon honorable contradicteur admet la possibilité de la venue à Rome de l'Apôtre aux temps de Néron; mais ce n'est qu'une hypothèse; plus loin, il est encore plus réservé et il met un grand « peut-être, » un *forse*, devant cette question (p. 14). Au contraire, il est impossible de nier avec plus de force l'épiscopat romain de saint Pierre; c'est une légende désormais sans valeur, *oggi mai credidata*. Comme dans sa réponse, pas plus que dans son livre, M. C. n'ap-

porte aucune raison en faveur de son scepticisme et de sa négation, je maintiens qu'il a *dogmatisé*, mais qu'il n'a rien *prouvé*.

2° Au n° 2, M. C. embrouille deux questions bien distinctes : Je n'ai jamais nié que dans le *chapitre 2*, sur Hippolyte, il ait cité les études de M. de Rossi sur les *Philosophoumena*, mais j'ai dit et je répète que, dans le *chapitre 1* « sur les origines de l'Église romaine et de la papauté, il n'a pas trouvé moyen de citer une fois les recherches du savant archéologue. » Et cependant, si M. C. avait consulté, je ne dis pas le bas des pages, mais seulement l'*Index* du *Bullettino di archeologia cristiana*, il aurait trouvé mention d'articles sur la chaire de saint Pierre au Vatican et au cimetière Ostrien (année 1867, p. 33), sur Pierre, nouveau Moïse (1868, p. 92), sur la période apostolique de la catacombe de Priscille (1886, p. 34). Dans la *Roma sotterranea cristiana*, il aurait trouvé des détails très suggestifs sur la crypte de Lucine et l'Église romaine au temps des apôtres. Surtout, il se serait aperçu peut-être que, sur ce point particulier, M. de Rossi renseignait mieux que les exégètes et les historiens, parce qu'il se bornait à laisser parler les inscriptions et les monuments archéologiques *sans les solliciter*.

Ces questions de détail élucidées, j'arrive aux deux griefs fondamentaux que j'ai adressés à M. C. et que je vais appuyer de preuves plus nombreuses puisqu'il m'y invite avec tant d'insistance.

1° Je lui ai reproché de manquer d'expérience quand il parle de documents manuscrits et de sources originales. Lorsqu'il cite un manuscrit, il ne faudrait pas s'imaginer que c'est le résultat d'études paléographiques personnelles : ce manuscrit Vatican, que nous désignerons provisoirement par X, puisque dans sa lettre M. C. ne donne pas la cote que nous avions demandée (et pour cause!), ne lui est connu que par Doellinger; cet autre manuscrit de Strasbourg, que nous appellerons Y, lui a été indiqué par un livre de Schmidt; ailleurs (p. 485), il cite sur Savonarole un manuscrit de la Nationale de Florence, d'après M. Cerretani; ailleurs encore (p. 515), il publie un passage d'un manuscrit dont, par hasard, il donne la cote (Laurentienne, XLIV, 26), mais, quoique habitant lui-même à Florence, il a eu pour cela recours à « la main experte du docteur Henri Rostagno. » Nous n'émettons aucun doute sur la véracité de Doellinger, Schmidt, Cerretani et Rostagno; mais nous croyons pouvoir tirer cette conclusion que M. C. ne travaille pas sur les documents, qu'il les connaît par des livres et « des mains expertes, » et que, par conséquent, son érudition est de deuxième et même de troisième main. Pour s'en convaincre encore mieux, on peut avoir recours à un petit calcul de statistique bien simple; on n'a qu'à relever les citations de textes et d'auteurs qui figurent en note et l'on verra dans quelle proportion la science de M. C. est « livresque. » J'ai fait ce relevé pour son article sur Savonarole, que j'ai choisi à dessein parce que c'est celui pour lequel on a le plus de sources manuscrites, soit à Florence, soit à Rome, sans comp-

ter les œuvres très volumineuses du héros dominicain. Or, j'ai trouvé 27 citations de textes, 51 d'ouvrages de seconde main. M. Villari est beaucoup plus mis à contribution que frère Jérôme Savonarole! M. C. s'est rendu compte lui-même de son procédé d'ailleurs bien simple, qui consiste à s'inspirer d'assez près d'autrui. Dans une note de la page 406, il avoue ingénument qu'il doit beaucoup à Scaduto et à Labanca¹.

2^o Après avoir lu sa préface et l'avoir comprise, je n'ai pas mis le moins du monde en cause le protestantisme de mon contradicteur, non seulement parce qu'il se défend d'adopter un *credo* huguenot, mais surtout parce que cette question n'avait que faire dans un compte-rendu critique. Je lui ai tout simplement signalé un défaut qui n'est pas plus inhérent au protestantisme qu'au catholicisme, mais qui n'a rien de commun avec l'impartialité de l'histoire; *c'est l'esprit sectaire*. Quelques citations montreront au lecteur le ton de M. C. Je ne parle pas de ces épigraphes qu'il a mises en tête de ses articles comme des textes de sermons; ce sont des injures à l'Eglise; M. C. pourra alléguer qu'il a voulu ainsi donner le diapason des personnages qu'il nous présente. Mais voici des phrases qui sont vraiment de lui, et que l'on peut parfaitement saisir, sans être de la *Crusca*. Page 5, il nous représente Rome préférant Jacob avec l'extérieur velu d'Ésaü, et il ajoute que le christianisme tel qu'il a été frelaté par les papes sent trop la fourberie de Jacob. P. 18, il oppose aux « prêtres d'or » de la primitive église les « prêtres de bois » du moyen âge. P. 20, « le principe clérical de la hiérarchie ecclésiastique n'est pas chrétien. » A propos d'Hippolyte (p. 55), M. C. pense à Doellinger et se félicite de son schisme et de la brèche sans cesse élargie qu'il a faite à l'infailibilité pontificale. P. 86, « séduite par la perspective de l'union avec l'État, l'Eglise sacrifia pour toujours (au IV^e siècle), comme une céleste utopie, l'idéal primitif d'humilité et de libre pauvreté..., elle s'abandonna à son propre destin, plus romain que chrétien..., son programme dérivé de l'empire plus que des apôtres, travailla à restaurer le gouvernement de la foi, la discipline de l'opinion plus que la sainteté de la vie..., la corruption était lente, mais d'autant plus irrésistible..., Rome devenait Jérusalem : portant dans son sein une nouvelle race de Pharisiens, elle se préparait à tuer les prophètes. Comparée à Babylone déjà dans l'Apocalypse, elle confirmait cette prédiction par ses prévarications. » P. 114, « le voile épais de la nuit tombait (au IV^e siècle) sur la chrétienté et les générations marchaient vers la forêt obscure, dure et terrible qui fut le moyen âge! »

Enfin, terminons par deux citations plus gaies. P. 354, « on peut

1. Comment s'étonner, après cela, que M. Scaduto « signale dans son manuel, à l'usage de l'Université de Naples, les écrits de M. Comba comme ayant une valeur scientifique »? M. Scaduto est disposé tout naturellement à l'indulgence pour des œuvres qui reflètent si fidèlement sa pensée!

dire de Boniface VIII ce que disait Azeglio de l'abbé Vincent Gioberti, qu'il imitait les dindons quand ils font la roue. » J'emprunte la dernière à Claude de Turin, puisque M. C. revient dans son *post-scriptum* à ce malheureux ouvrage. Dans la conclusion de ce petit livre, il nous montre Claude se levant de son tombeau et apostrophant vigoureusement les évêques de l'Italie contemporaine. « Depuis mille ans que je vous ai quittés, quels ont été vos progrès?... Si Dieu nous a faits droits, ce n'est pas pour que vous courbiez le front devant les idoles anciennes et nouvelles... Si vous pensez à vous sauver avec votre patrie, vous n'avez pas de temps à perdre. Ne voyez-vous pas que celui qui siège dans la chaire apostolique, plus intelligent et plus habile que les papes de mon temps, à mener la barque faussement appelée de saint Pierre, est incapable d'arrêter la marche fatale de l'Eglise vers la ruine de la foi et de la civilisation et qu'il crée des illusions plus terribles que l'éblouissant cimetière des musulmans?! »

J'espère, Monsieur le Directeur, vous avoir suffisamment démontré la sincérité de mes critiques ; je n'ai plus qu'à m'excuser d'avoir donné à cette réponse une importance que ne comportaient vraiment ni le livre ni la protestation de M. Comba.

Jean GUIRAUD.

NOTE DE LA DIRECTION. — Nous avons tenu à prendre connaissance du livre de M. Comba en recevant la lettre par laquelle il accusait la *Revue historique* d'avoir porté sur lui un jugement passionné et superficiel. Il est possible que l'article, un peu trop bref dans sa sévérité, de M. Guiraud, ait pu donner de l'ouvrage de M. C. une idée plus défavorable qu'il n'est juste. Nous ne faisons pas difficulté de reconnaître que, dans ce volume, M. C. s'est montré plus préoccupé de rester modéré dans ses jugements sur l'Eglise, et a donné à ses récits un caractère plus strictement historique, qu'il n'avait fait dans son précédent ouvrage sur l'histoire des Vaudois. Il a étudié de près les meilleurs ouvrages d'érudition relatifs à son sujet et il renvoie avec exactitude aux autorités sur lesquelles il s'appuie. Toutefois, son nouveau livre mérite encore en partie les critiques que M. le pasteur Samuel Berger adressait à son *Histoire des Vaudois* dans le t. XXXVI de la *Revue*, p. 412 ; et ces critiques ne sont pas différentes de celles que lui a faites M. Guiraud. Il y a dans tout ce livre un ton de polémique et de passion qui n'est pas celui de l'histoire. Voyez ce jugement sur Grégoire VII : « Sans être un hypocrite, c'est un Janus à double visage. Ami du Christ, il lui est trop hostile, et si sa sainteté attire par sa gravité sacerdotale, il nous repousse parce que, sans être un traître, il a quelque chose de satanique. » Qui ne connaîtrait l'histoire de l'Eglise que par le livre de M. C. croirait qu'elle n'est qu'un tissu d'infamies, de fourberies, d'intrigues politiques, et ne

se douterait pas de ce que le moyen âge lui a dû de grandeur et de beauté morales. L'idée même du livre, qui réunit saint Hippolyte, Arnauld de Brescia, Joachim de Flore, Dante, Marsile de Padoue, Savonarole, sous la rubrique de *Protestants* et comme s'ils étaient des esprits de même famille, est presque un contre-sens historique. Encore faudrait-il que le livre même marquât nettement les divergences profondes qui séparent ces hommes, dont le seul trait commun est d'avoir été les ennemis des abus de l'autorité papale. Or, le livre de M. C. ne le fait pas. Nous admirons, comme M. C., ces représentants si divers de la pensée libre et de l'individualisme religieux, mais à la condition qu'on donne à chacun sa place et sa physionomie, qu'on ne croie pas les avoir définis en disant qu'ils sont des « martyrs du devoir, qui se sacrifient à la vérité. » Est-ce que cela est juste de Dante, de Marsile, voire même de ce doux rêveur de Joachim? J'ajouterai que le livre de M. C. est écrit dans un style imagé, heurté, outré et obscur, très difficile à suivre et à comprendre, au moins pour des étrangers, et qu'il doit nous être indulgent si, alors que nous sommes sûrs de toujours bien saisir la pensée d'un Villari ou d'un Gregorovius, nous nous trompons parfois en interprétant la sienne.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

L'organisation centuriate et les comices par centuries; thèse pour le doctorat, par Michel LE TELLIER. Paris, Rousseau, 1896. 206 pages.

Dans cette thèse, soutenue devant la Faculté de droit de Paris, l'auteur s'est proposé de discuter et de résumer les nombreux travaux relatifs aux comices par centuries et surtout à la réforme qui les a modifiés au VI^e siècle de Rome. C'est à peu près tout ce que comportait ce sujet rebattu, qu'on ne voit guère le moyen de rajeunir, jusqu'à la découverte de nouveaux textes. La monographie de M. L. est complète et consciencieuse; elle fait nettement connaître l'état de la question, sauf cependant sur certains points, tels que la loi curiate et la *patrum auctoritas*, qui ne sont qu'esquissés et qu'il eût mieux valu laisser entièrement de côté. M. L. ne signale pas toujours assez le caractère légendaire des traditions de l'époque royale; il accepte par exemple, dans ses traits essentiels, l'histoire des Tarquins. C'est sans doute par inadvertance qu'essayant (à tort, selon nous) de démontrer qu'il y avait sous la République un nombre illimité de chevaliers, il se sert d'un texte de Denys d'Halicarnasse, applicable seulement au début de l'empire. Le chiffre énorme des amendes à l'époque républicaine ne devrait pas l'étonner; c'est un fait assez fréquent dans les lois primitives. Il aurait peut-être pu aussi se demander si l'organisation politique des villes grecques, soit de la Grèce ou de l'Asie Mineure, soit surtout de l'Italie du Sud, n'avait pas exercé une certaine influence sur les institutions romaines; il y a des ressemblances tellement frappantes qu'elles ne s'expliquent guère que par un emprunt direct. En somme, si le travail de M. L. ne fournit pas de conclusions originales, c'est néanmoins une bonne exposition du sujet, qui, à ce titre, peut rendre quelques services.

Ch. LÉGRIVAIN.

C.-P. BURGER. Bibliothecar der Universität von Amsterdam. **Neue Forschungen zur ältern Geschichte Roms; II, Rom's Bündnisse mit fremden Staaten und der Latinerkrieg.** Amsterdam, Müller, 1896. In-8°, 36 pages.

M. B. continue dans cet opuscule ses intéressantes recherches sur l'extension de la puissance romaine dans l'Italie au IV^e siècle av. J.-C.

Il s'applique surtout, comme précédemment, à retrouver les renseignements authentiques des anciennes annales au milieu des récits apocryphes qui les ont troublées et dénaturées. Après le renouvellement de la ligue latine en 358, Rome dut signer avec les puissances étrangères des traités où elle stipulait au nom de ses alliés; or, le traité avec les Samnites étant de 354, il est vraisemblable que c'est à peu près à la même époque qu'il faut placer le premier traité avec Carthage. M. B. rejette donc avec raison la date de 510 que Polybe assigne à ce traité pour accepter celle de Diodore, 347, et il met le second traité avec Carthage quelques années après, en 341. Toutes les fois qu'il se produit une modification dans l'extension de la ligue latine, Rome l'annonce aux Samnites : c'est là l'explication de cet échange d'ambassades qu'on peut accepter comme authentiques entre les deux peuples. Rome a ainsi une politique étrangère extrêmement habile qui contribue autant que ses armes à la soumission graduelle des Latins et des Campaniens. Pour la guerre latine (342-328), M. B. se tient à égale distance de l'opinion traditionnelle et de l'hypercritique de Mommsen et d'autres historiens qui ne gardent de Tite-Live que la bataille de Suessa. Ainsi, il faut évidemment rejeter la description de la révolte militaire de 342, le récit absurde des causes de la guerre où on sent trop les préoccupations et les idées d'un historien postérieur à la guerre sociale, la bataille du Vésuve, la marche des Romains à travers les pays des Marses et des Paeligni; mais on peut conserver la plupart des autres détails et surtout les événements des années 339 à 328, où s'achève la soumission des villes latines. M. B. expose très nettement les résultats de cette guerre, qui fonde définitivement la suprématie de Rome sur les Latins. En résumé, la critique fine et sensée de M. B. soumet cette période si obscure de l'histoire extérieure de Rome à une revision dont il faudra dorénavant tenir compte.

Ch. LÉCRIVAIN.

Gustave SCHLUMBERGER. *L'Épopée byzantine à la fin du X^e siècle : Jean Tzimiscès, les jeunes années de Basile II, le tueur de Bulgares (969-989)*. Hachette, 1896, vi-800 pages.

L'Épopée byzantine fait suite au beau livre publié en 1890 par M. Schlumberger sur Nicéphore Phocas. Elle raconte le règne de Jean Tzimiscès (969-975) et quatorze années du règne de Basile II (975-989). Elle sera continuée jusqu'à la mort de Basile (1025) par un troisième volume dont le manuscrit est presque terminé. Plus tard, l'auteur achèvera l'histoire de la dynastie macédonienne. De la mort de Constantin Porphyrogénète (959) à l'avènement d'Isaac Comnène (1057), il aura rédigé les annales d'un siècle, le plus glorieux de l'histoire byzantine depuis Justinien, car il produisit des hommes de guerre de premier ordre, tels que Nicéphore, Tzimiscès et Basile II, qui, par de vastes conquêtes sur les Arabes, par la destruction du premier empire

bulgare et l'annexion de l'Arménie, portèrent l'empire à son plus haut degré de puissance.

Cette brillante époque était pourtant fort mal connue et personne, depuis Lebeau, n'avait tenté d'en écrire l'histoire d'ensemble. Même les travaux de détail sont peu nombreux et ne touchent guère qu'aux rapports de Byzance avec les Slaves. La plupart d'ailleurs, écrits en russe, sont d'un accès encore difficile pour le public lettré d'Europe. M. Schlumberger n'a pas reculé devant un énorme labeur pour créer presque de toutes pièces une œuvre magistrale. « J'ai lu, dit-il, le peu qui a été écrit de droite et de gauche sur Basile II et son temps. J'ai dépouillé des centaines de volumes et de mémoires pour y chercher parfois un renseignement de trois lignes, le plus souvent pour n'y rien trouver. J'ai minutieusement étudié toutes les sources tant grecques que latines, arabes, arméniennes, géorgiennes ou slavonnes. Je n'ai négligé aucun moyen d'information, aucune classe de documents : manuscrits, miniatures, inscriptions, monnaies, sceaux, débris d'architecture. J'ai parcouru les vies de saints et les rares pièces de vers contemporaines. »

Pour le présent volume, les anciennes sources étaient Léon Diacre et Skylitzès. De récentes publications, telles que l'*Ἐκατονταετηρίς* de Psellus (éd. Sathas), surtout les extraits des Annales du chrétien Yahia (éd. Rosen), y ont beaucoup ajouté. La Chronique de Mathieu d'Édesse a même fourni un document incomparable, une lettre authentique dans laquelle Tzimiscès fait à son allié le roi d'Arménie Ashod le récit de sa dernière campagne en Syrie et en Palestine. Il faut enfin citer l'histoire de Géorgie par Étienne de Daron et la Chronique de Nestor. Les sources orientales ont entièrement modifié les données traditionnelles et l'on ne saurait trop signaler leur importance en général pour l'histoire byzantine.

« Les événements racontés dans ce volume, écrit M. Schlumberger, n'offrent pas le puissant attrait dramatique et romanesque du précédent. » Mais ils ont plus d'étendue et peut-être plus d'importance, car le règne tragique de Nicéphore n'est que le plus brillant épisode des luttes qui ont agité la minorité de Basile II et qui se déroulent surtout dans l'*Épopée byzantine*.

Constantin Porphyrogénète avait laissé l'empire dans une situation très particulière. Il avait gardé une paix onéreuse avec les Bulgares, maîtres de la Péninsule Balkanique, sauf la Grèce et les côtes; et encore ces régions étaient-elles peuplées de Slaves, au point que Sviaslav pouvait menacer Tzimiscès de le chasser, lui et ses sujets, hors de l'Europe, « où il ne leur restait presque plus de territoire, où ils n'avaient nul droit d'habiter. » En revanche, Constantin s'était beaucoup occupé de l'Asie, et son règne fut une suite ininterrompue de victoires sur les Arabes affaiblis et divisés. Les thèmes asiatiques, protégés et sans cesse agrandis par les conquêtes, furent le domaine où la race grecque exerça sa plus grande activité et développa ses richesses. En Asie était la force de l'empire.

Ces guerres continuelles eurent un autre résultat : elles donnèrent aux officiers plus d'importance et d'autorité. Les troupes étaient dévouées à leurs chefs, d'autant plus qu'ils joignaient la plupart au prestige de la bravoure une puissance personnelle. Ils appartenaient en effet à des familles de grands propriétaires, telles que les Phocas, les Gourgen, les Skléros, maîtres par leurs domaines et leur clientèle de provinces entières. Ils étaient donc en mesure de payer les soldats mercenaires, d'entraîner les autres, bénéficiaires de petits fiefs, d'enrôler les innombrables aventuriers de toutes races, produit de ces longues guerres. Enfin, ils occupaient les provinces mêmes qui fournissaient à l'empire ses ressources. Ils avaient le moyen d'imposer leur volonté.

Pendant près de trente ans, les successeurs du Porphyrogénète n'exercèrent pas de pouvoir personnel, Romain par indifférence, Basile à cause de sa jeunesse, puis de sa vie dissolue. L'attachement du peuple de Constantinople à la dynastie, le progrès des idées de légitimité assuraient le respect de leurs couronnes. Ils abandonnaient l'autorité à un dignitaire du palais, le Parakimomène, choisi parmi les eunuques, pour qu'il ne pût aspirer à l'empire.

Dans ce gouvernement de minorité, il était naturel que les chefs de l'armée prétendissent leur part. Le système de l'association, développé par Basile I^{er}, leur facilitait l'accès du trône, sans compromettre la durée de la dynastie : il mettait les souverains légitimes en dehors des compétitions et sous la protection intéressée des usurpateurs eux-mêmes.

Ces compétitions caractérisent les vingt-cinq années qui suivirent la mort de Romain II. D'abord Nicéphore revêtit la pourpre en renversant le Parakimomène Bringas. Puis Tzimiscès lui succéda par l'assassinat. Bardas Phocas fit alors la guerre à Tzimiscès, comme héritier et vengeur de son oncle. Enfin, après la mort de Tzimiscès, Bardas Skléros tenta, mais sans succès, contre le Parakimomène Basile l'aventure qui avait réussi à Nicéphore contre Bringas.

Ce Basile, fils bâtard de Romain Lécapène, avait servi, dans sa haute charge, Nicéphore et Tzimiscès. Il avait aidé à la chute de Bringas, puis à l'assassinat de Nicéphore. On l'accusa, à tort semble-t-il, d'avoir empoisonné Tzimiscès pour prévenir une disgrâce imminente. L'échec de Skléros le laissa quelques années maître absolu du pouvoir. Mais il n'avait d'appui que la faveur impériale. En 985¹, Basile se décida à gouverner par lui-même et le renvoya.

Cette disgrâce marque dans le caractère de la dynastie macédonienne un changement considérable. Constantin Porphyrogénète et Romain II furent des hommes d'étude ou de plaisir. L'exemple de Nicéphore et de Tzimiscès, la révolte de Skléros apprirent au jeune Basile que l'empire exigeait un homme de guerre. Déjà, depuis la mort de Romain, les lettres avaient perdu la faveur du Palais; Basile alors renonça aux plaisirs. Il se donna l'esprit et les vertus d'un soldat.

1. Cette date, fournie par la Chronique de Yahia, est préférable à celle de 980 (Skylitzès) ou de 989 (Psellus).

Son premier acte d'autorité, la campagne de Bulgarie, mécontenta les officiers des Scholes d'Asie, qui proclamèrent de nouveau Bardas Phocas (986-989).

De ces révoltes militaires, celle de Nicéphore seule réussit à la faveur d'une émeute. Ses imitateurs, comme lui maîtres de toute l'Asie, purent aussi établir leur camp en face de la capitale, dénuée de soldats et de ressources. Ils échouèrent par la fidèle résistance du peuple, qui donna le temps au gouvernement de se procurer des secours étrangers, 12,000 Ibériens contre Skléros, 6,000 Russes contre Phocas. L'échec de Phocas marque la fin de ces agitations, l'avènement du pouvoir personnel incontesté.

Ce loyalisme du peuple de Constantinople contre lequel vinrent se briser ces formidables révoltes est un des faits saillants du x^e et du xi^e siècle byzantin, et l'on pourrait souhaiter que dans son prochain volume M. Schlumberger en recherchât, — même en dehors du cadre de son histoire, — l'origine et la raison d'être.

Il faut distinguer dans cette longue minorité deux périodes. Dans la première, les crises intérieures furent courtes et laissèrent aux deux généraux portés par elles à l'empire, Nicéphore et Tzimiscès, une liberté d'action à peu près entière. En effet, la première révolte de Bardas Phocas ne fut ni assez longue ni assez redoutable pour embarrasser vraiment Tzimiscès. Au contraire, les longs troubles de la seconde période paralysèrent les forces byzantines.

Nicéphore avait fait franchir à la politique byzantine une étape décisive. En Asie, il avait couronné les longs succès de Romain Lécapène et de Constantin VII par la conquête de la Crète, de la Cilicie, de Chypre et d'Antioche et la soumission d'Alep. En Europe, il avait rompu la paix bulgare en déchainant sur l'empire de Siméon l'invasion russe.

Tzimiscès ne fit que poursuivre son œuvre. Il chassa les Russes devenus menaçants et annexa la Bulgarie orientale (972), tandis qu'en Asie deux brillantes campagnes, l'une en 974 en Mésopotamie, l'autre en 975 en Syrie, en Palestine et en Phénicie conduisaient les armées byzantines aux portes de Bagdad et de Jérusalem. Les conquêtes de 975 furent un instant acquises à l'empire.

Mais elles furent perdues après sa mort et le Hamdanide Saad se rétablit dans Alep. Basile, après trois campagnes victorieuses dirigées par Bardas Phocas en 981, 983 et 985, se contenta de lui réclamer le tribut, même réduit, autrefois promis à Nicéphore. Visiblement il se réservait pour une autre guerre.

C'était pour la guerre de Bulgarie, qui devait illustrer son règne et dont l'*Épopée byzantine* raconte le début.

On a longtemps cru que Tzimiscès avait annexé toute la Bulgarie et que les fils du bolide Schichman profitèrent des embarras de Basile pour reconstituer par la révolte l'empire détruit. Un savant russe, M. Drinov, a supposé que l'indépendance bulgare s'était maintenue dans l'Ouest, depuis Sophia et le confluent de l'Isker. En effet on voit,

en 972, le patriarcat bulgare de Dorystolon, supprimé par Tzimiscès, se reconstituer à Sophia, et en 973 figurer des Bulgares parmi les ambassadeurs que reçut Othon I^{er} à Quedlinbourg. Schichman prit le titre royal et fonda une monarchie dissidente, lorsque ses souverains Boris et Romain, fils de Pierre, vaincus par les Russes, acceptèrent l'appui de Nicéphore. Il était mort en 969. Son fils aîné David, un des saints bulgares, lui avait succédé, puis, entre 977 et 979, il abandonna le trône à son plus jeune frère, le célèbre Samuel.

Cette hypothèse peut seule expliquer comment les Bulgares, peu d'années après la mort de Tzimiscès, et sans que les places byzantines aient été dégarnies, — nous le savons pour Serres, Larisse et Corinthe, — furent en mesure d'envahir la Thessalie et la Grèce jusqu'à l'Isthme. Un texte précieux, découvert par M. Vasilievsky dans un manuscrit de Moscou, établit que cette campagne eut lieu en 986 et non en 980, comme on le croyait. Samuel ne réussit à prendre Larisse qu'après six années de tentatives infructueuses. C'est le petit-fils même du défenseur de cette citadelle qui nous donne sur ces sièges les détails les plus précis et les plus intéressants. Pour faire diversion, Basile entreprit sa première campagne bulgare, qui fut malheureuse. Il échoua devant Sophia.

Il faut encore signaler dans l'histoire de ces vingt années deux faits importants : le mariage des deux sœurs de Basile, Théophano avec Othon II, Anne avec Vladimir.

Tzimiscès accorda la main de Théophano, longtemps recherchée, pour arrêter l'invasion d'Othon I^{er} dans les possessions byzantines d'Italie. Il obtint ainsi la paix sans céder de territoire. Mais cette union ne scella qu'une paix éphémère, puisque en 981 Othon II, au moment même où il acceptait l'influence prépondérante de Théophano, envahit les thèmes byzantins. Il fut arrêté d'ailleurs par les Sarrasins à Stilo.

L'alliance russe eut une plus grande portée. Nous devons à la Chronique de Yahia d'en connaître les circonstances précises. Basile, pressé par Phocas, à bout de ressources et de soldats, demanda secours à Vladimir. Il obtint un corps de 6,000 Russes, qu'il garda dans la suite, et ce fut l'origine de la *Droujina* ou Corps des Varangues. En échange, il exigea la main de la Porphyrogénète Anne. Pour vaincre les hésitations de Basile, il mit la main sur Cherson. Basile céda et Vladimir se convertit¹.

Ce sec exposé de quelques faits saillants pourrait donner une fausse idée d'un livre qui exclut de parti pris les dissertations érudites ou les conclusions pédantes. La philosophie s'y dégage du récit, aussi pittoresque, ample et varié que la pauvreté des sources a pu le permettre. Un art patient a rassemblé les vestiges épars d'une époque presque inconnue, qui revit en une œuvre solide et pleine de charme.

1. Il résulte de la Chronique de Yahia que le siège de Cherson eut lieu en 989 et non en 988, comme le faisait croire la Chronique de Nestor, ce qui oblige à reporter d'autant le mariage et la conversion.

Certaines parties de ce livre sont très neuves, par exemple, la campagne de Tzimiscès en Syrie, les itinéraires de Bordas Skléros, les guerres de Bordas Phocas autour d'Alep; d'autres témoignent d'une critique très personnelle; c'est ainsi que M. Schlumberger a raconté la lutte contre Sviatoslav, en rejetant, — malgré les savants russes, — les récits mensongers de la Chronique de Nestor.

Aucun élément d'intérêt n'a été négligé. Les étrangers en relations avec Byzance, Italiens, Allemands, Russes, Bulgares, Arméniens, Géorgiens, Arabes, sont largement représentés. L'action se déroule sur le plus vaste théâtre, du Caucase à l'Apennin, de Kiev à Bagdad. Aux récits guerriers se mêlent des tableaux de la vie familière, et, à côté des hommes d'action rudes et fourbes, apparaissent parfois d'auspères figures d'ascètes, tels que saint Nicon ou saint Nil, ou de gracieuses princesses.

Ce livre est bien conçu pour inspirer le goût de pareilles études. Les Byzantins y apparaissent moins méprisables qu'on ne le dit. Ils n'ont ni plus de perfidie ni moins de bravoure et de vigueur que leurs contemporains d'Occident; ils sont aussi experts en héroïsme et savent d'un coup d'épée fendre en deux, du casque à la selle, un cavalier bien équipé; et aussi souvent leurs batailles se décident par de terribles corps à corps. On sait d'ailleurs que ces brillants exploits ont alors même inspiré les poètes et qu'une épopée byzantine populaire, il y a neuf siècles, a précédé celle-ci.

L'illustration de ce livre est excellente, à l'exception pourtant de quelques planches mal tirées. Les dessins, signés Boudier, Faucher-Gudin, Massias, Taylor, etc., sont remarquables.

Le choix des monuments les plus importants et les plus variés (églises, mosaïques, miniatures, ivoires, émaux, monnaies et sceaux, pièces d'orfèvrerie, etc.) fait de ce livre un précieux instrument de recherche archéologique. On peut seulement regretter de n'y point trouver des désignations précises et des références bibliographiques que la nature du livre ne comportait pas.

Ce n'est point le lieu de faire une étude détaillée de ces monuments. Il suffira de signaler les plus importants.

1. Des mosaïques de Saint-Luc en Phocide, de Sainte-Sophie de Kiev, de Daphni, de Saint-Marc de Venise, des « Grottes vaticanes, » commandées par Théophano, de l'église de Grotta-Ferrata, fondée par saint Nil.

2. Des miniatures de la Bibliothèque nationale, très nombreuses, choisies heureusement, à l'exclusion des types iconographiques connus, pour montrer les aspects les plus variés de la vie byzantine.

3. Quatre importantes miniatures du mont Athos.

4. Une remarquable collection d'ivoires, parmi lesquels une série de coffrets, avec des scènes de chasse ou d'hippodrome. On sait que de pareilles scènes sont peintes sur les murs de l'escalier de Sainte-Sophie de Kiev. Il y aurait une réserve à faire pour l'un de ces coffrets (musée

de South-Kensington) décoré de scènes mythologiques qui ne paraissent pas byzantines.

5. De charmantes pièces, lampes, coupes, patènes ou calices, du Trésor de Saint-Marc.

On rencontre en ces monuments le mélange du style large et simple, inspiré de l'antique, qui fut en honneur après la querelle des iconoclastes, et de l'élégance qui peu à peu le remplaça. Il suffirait de jeter les yeux sur trois des planches hors texte : l'Exaltation de David, tirée du célèbre psautier de la Bibliothèque nationale, la Communion des apôtres de Sainte-Sophie de Kiev et la Crucifixion de Daphni pour comprendre l'évolution qui transforma l'art byzantin du x^e au xi^e siècle.

Gabriel MILLET.

Carl MIRBT. *Die Publizistik im Zeitalter Gregors VII.* Leipzig, Hinrichs, 1894. In-8°, xx-629 pages.

La lutte de Grégoire VII et de l'empereur Henri IV soulevait de trop graves questions pour ne pas exciter les passions de l'opinion publique; elles ne pouvaient pas se donner libre cours par la presse, qui n'était pas encore inventée, mais elles inspirèrent une grande quantité de pamphlets et de traités politiques et théologiques. Partisans et adversaires d'Hildebrand se combattirent à coups de libelles, tandis que le pape et l'empereur s'attaquaient avec les armes spirituelles et temporelles. La polémique dura autant que le conflit; elle était encore vive sous les pontificats d'Urbain II, de Pascal II; elle ne se calma que lorsque le concordat de Worms eut rendu la paix aux esprits. Ce sont ces œuvres d'ardentes controverses que M. Mirbt a étudiées dans un livre qui contraste, par sa froide sagesse et son impartialité scientifique, avec la violence des œuvres qu'il analyse.

Tout d'abord, M. Mirbt nous présente les pamphlets qu'ont écrits partisans et adversaires de la réforme. Il étudie même leurs précurseurs, et, avant l'élection d'Hildebrand, il nous montre de vigoureux adversaires de la simonie et du nicolaïsme dans la personne du « second saint Jérôme, » le cardinal Pierre Damien ou dans celle du cardinal Humbert. Sous le pontificat de Grégoire VII, la mêlée devient plus pressée et plus générale; les œuvres de polémique se multiplient. L'auteur les étudie une à une, en dégage l'esprit, fixe la date de leur composition et les classe en plusieurs groupes, selon les controverses qui leur ont donné naissance. Il termine cette revue en dressant un catalogue général de ces écrits. Il les range d'abord selon l'ordre chronologique et en compte douze antérieurs à 1073, trente-huit de 1073 à 1085, pendant le pontificat de saint Grégoire, enfin soixante-cinq de 1085 à 1112 (p. 83). Il les groupe ensuite d'après leurs pays d'origine et trouve que la plupart viennent d'Allemagne et d'Italie, quelques-uns de France. Enfin, il les divise en deux camps, soixante grégoriens, cinquante anti-

grégoriens. Ces libelles circulaient beaucoup et pénétraient dans les pays les plus lointains, portés par les écoliers, les moines et les marchands. Chaque parti connaissait fort bien les écrits du parti ennemi et s'y référait plus d'une fois.

Pénétrant plus avant dans son sujet, l'auteur analyse un grand nombre de ces pamphlets et il les groupe d'après les importantes questions qui y étaient agitées. C'est d'abord la série de mesures que prit le pape contre l'empereur : excommunication et déposition de Henri IV, abolition du serment de fidélité prêté par ses sujets ; c'est ensuite la polémique passionnante sur le célibat ecclésiastique, la simonie, la validité des sacrements conférés par les simoniaques et les excommuniés, enfin la question même des investitures accordées par des laïques à des clercs. Le débat s'élève encore à des sujets plus généraux et d'une portée plus vaste : les polémistes finissent par examiner la nature et l'origine des deux pouvoirs impérial et pontifical, la constitution de l'état et celle de l'église, et déjà se font jour les théories romaines des publicistes impériaux, les théories théocratiques des publicistes pontificaux, que l'on continuera à opposer les unes aux autres pendant les siècles du moyen âge. Pour les impérialistes tels que Sigebert de Gembloux, Wenrich de Trèves, Hugues de Fleury, l'état a une origine divine ; pour le parti pontifical, une origine diabolique (p. 545-546). D'après les uns, le pape peut être redressé et critiqué ; les autres le font dépendre de Dieu seul (p. 571). Le livre se termine par quelques réflexions sur le caractère et l'importance de ces œuvres de controverse et sur leur genre de polémique.

Le résumé rapide que nous venons d'en donner suffit à montrer avec quelle précision et quelle méthode il est composé ; il devra être consulté par quiconque étudiera Grégoire VII et la querelle des investitures.

Jean GUIRAUD.

El Testamento de Ramon Lull y la escuela luliana in Barcelona. Memoria leida en la Real Academia de buenas letras en la session ordinaria celebrada el dia 15 de Enero de 1894, por D. Francisco de BOFARULL Y SANS. Barcelona, Jepsus, 1896. In-8°, 44 pages.

Le testament du célèbre philosophe majorcain avait été connu de quelques-uns de ses anciens biographes, mais le texte n'en avait pas été publié. Il faut savoir gré à M. Fr. de Bofarull de l'avoir mis au jour. Il est daté de Majorque, 26 avril 1313. Lull le dicta sans doute au moment de partir pour Messine, où il composa divers ouvrages en cette même année 1313. On y constate qu'il avait un fils, Dominique, et une fille, Madeleine, mariée à Pierre de Sentmenat. On y remarque surtout le soin qu'il prend de la propagation de ses plus récents ouvrages. Il en désigne sept, tous connus d'ailleurs, dont il veut qu'on envoie des exemplaires à la Chartreuse de Vauvert à Paris et à son ami Per-

ceval Spinola à Gênes, et il veut qu'avec ce qui restera de l'argent qu'il possède on fasse des copies de ses livres qu'on enverra dans des maisons religieuses, où ils devront être enchainés et mis à la disposition de tous ceux qui voudront les consulter.

M. de Bofarull a fait suivre sa copie et sa traduction du testament (dont il donne aussi une reproduction photographique au quart de la dimension de l'original) de documents intéressants sur l'*Escola* où on enseigna à Barcelone, au x^v^e siècle, la doctrine de Lull. Il mentionne dans son introduction un acte de Pierre IV d'Aragon de 1369, déjà signalé, mais non encore publié, où sont visées des pièces émanant de Philippe le Bel et de l'Université de Paris, et donnant pleine approbation aux écrits du Docteur Illuminé. Cette mention ayant attiré l'attention de M. Léopold Delisle, celui-ci a obtenu de M. de Bofarull la copie de l'acte de Pierre IV, inséré dans un acte confirmatif de Jean I^{er} (1392), et l'a imprimé dans le *Journal des Savants*¹. Il en résulte, comme le fait remarquer le savant administrateur de la Bibliothèque nationale, que les pièces en question existaient en 1369, mais non qu'elles soient authentiques; elles ont pu être supposées « par de trop zélés disciples de Raimon Lull pour engager les rois d'Aragon à prendre sous leur protection les écoles destinées à enseigner et propager les principes de la philosophie lullienne. » S'il en est ainsi, il faut qu'elles aient été fabriquées à Paris même et bien peu de temps après la date qui leur est assignée, car toutes les indications de personnes et de lieux qui y sont données en abondance sont d'une remarquable exactitude².

Le testament de Raimon Lull rappelle l'attention sur une question qui a été posée, il y a quelques années, et qui n'a pas encore reçu de réponse. On admet sans discussion depuis longtemps que Raimon Lull, étant allé pour la quatrième fois en Afrique afin d'y prêcher la foi chrétienne, souffrit le martyre à Bougie le 29 juin 1315, et que son corps, miraculeusement désigné à des marchands chrétiens, fut rapporté, grâce au vent qui empêcha ceux-ci d'aborder à Gênes, à Majorque, où il est enterré et fait l'objet de la vénération publique. Toutefois, cette histoire n'est mentionnée nulle part avant le xvi^e siècle³, et il paraît singulier que, dans la riche littérature due aux disciples enthousiastes du rêveur majorcain, on ne trouve jamais, aux xiv^e et xv^e siècles, une allusion au martyre, qui aurait été un de ses plus grands titres de gloire. Il existe au contraire un texte, qui remonte au moins au x^v^e siècle et sans doute plus haut, et qui est directement contraire à cette légende. Le ms. 16432 du British Museum (ms. du x^v^e siècle

1. Année 1896, p. 353. L'article de M. Delisle contient beaucoup de renseignements importants sur des manuscrits de R. Lull. Voir aussi l'article de M. Morel-Fatio, *Romania*, t. XXV, p. 326. Ces deux critiques font d'après la photographie, quelques corrections nécessaires au texte du testament.

2. *Voy. Hist. litt. de la France*, t. XXIX, p. 43-45.

3. *Ibid.*, p. 48.

provenant de la bibliothèque du duc d'Altaemps), qui contient le *Libre de consolacio d'ermita* (inédit, composé à Messine en 1313), se termine par la note suivante : « En l'any de Nostre Senyor m. ccc. xv. finasos dies maestra Ramon Lull en la ciutat de Mallorques, segons es estat estrobat en un libre mot antic en lo peu del devant dit libre o tractat apellat de *Consolacio d'ermita*¹. » On a déjà fait remarquer² que cette note, dont rien ne permet de suspecter l'authenticité et qui concorde si bien avec le fait que Lull est enterré à Majorque, rend de plus en plus douteux le martyre qu'il aurait souffert en Afrique, et on a ajouté : « La question pourrait sans doute être éclaircie par des recherches dans les archives de Majorque. » Nous n'avons pas connaissance que de semblables recherches aient été faites; nous les recommandons aux savants majorcaïns et catalans, et tout particulièrement à M. Fr. de Bofarull. Le fait n'est pas sans intérêt, et si, d'une part, les compatriotes de Lull devaient éprouver quelque chagrin d'être obligés de renoncer à voir en lui un martyr, ils trouveraient une certaine consolation à voir levés, sur l'authenticité du corps qu'ils vénèrent, les doutes que peut légitimement faire naître l'invraisemblable récit de la translation qui en aurait été faite.

Gaston PARIS.

Ignatius von Loyola und die Gegenreformation, von Eberhard Gothein. Halle, Max Niemeyer, 1895. 4 vol. in-8°, 795 pages.

M. E. Gothein, qui avait déjà publié, il y a une dizaine d'années, une remarquable étude sur Ignace de Loyola dans la Collection de la Société pour l'histoire de la Réforme, vient de reprendre le sujet, mais pour le traiter d'une manière à la fois plus ample et plus approfondie. Son but n'est pas de faire une nouvelle biographie du fondateur de la Compagnie de Jésus; il a surtout voulu présenter au lecteur un tableau de la contre-réformation catholique au xvi^e siècle, en prenant le récit de la vie de saint Ignace comme centre de perspective.

Il explique fort bien tout d'abord comment l'Espagne se trouvait préparée par son évolution religieuse à jouer un rôle décisif dans la contre-réformation, montre comment saint Ignace a été, pour le reste de l'Europe, l'interprète fidèle et l'homme d'action du catholicisme espagnol, et expose comment l'Italie, par suite de sa propre histoire religieuse, se trouvait toute prête à collaborer à cette œuvre de restauration du catholicisme, qui semblait répondre, d'une part, aux besoins du temps, et, d'autre part, à la vocation personnelle de saint Ignace. Sous la plume d'un protestant aussi érudit et d'un esprit aussi large que M. Gothein, tout ce chapitre a une valeur particulière.

1. *Hist. litt. de la France*, t. XXIX, p. 370.

2. *Ibid.*, p. 568.

Le second livre nous montre le grand fondateur à l'œuvre. Le premier chapitre retrace les événements si importants qui remplirent sa vie entre l'époque de sa conversion et la fondation de la Compagnie de Jésus. Le second chapitre est consacré au récit de cette fondation : l'auteur y expose avec finesse l'esprit de la Compagnie de Jésus, ses principes de morale, le but qu'elle poursuit et les moyens qu'elle met en œuvre. Il étudie dans un troisième chapitre la constitution de la Compagnie.

Le troisième et dernier livre nous montre le nouvel ordre dans le déploiement de son activité naissante. Nous assistons à son développement et à ses progrès dans les divers états d'Europe, en Italie, où il prend une part active au concile de Trente, en Espagne, en France, en Portugal, en Allemagne, en Autriche et aux Pays-Bas. Nous le suivons même hors d'Europe, dans les missions lointaines où saint François Xavier poursuit avec l'ardeur d'un conquérant son œuvre d'apostolat.

La conclusion de l'ouvrage nous remet en présence de saint Ignace, vieilli et usé par les travaux d'une vie si agitée, mais demeuré infatigable jusqu'à la dernière heure. Il mourut, écrit l'auteur, comme il avait vécu, en homme d'action. La veille de sa mort, il travaillait encore avec son secrétaire particulier, le juif converti Polanco. « Le chevalier espagnol et le juif baptisé étaient inséparables. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, ils conférèrent ensemble, mais saint Ignace ne pouvait parvenir à goûter enfin un peu de repos ; à plus d'une reprise, et jusqu'à la pointe du jour, les pères de la maison entendirent dans les escaliers le pas traînant de sa jambe boiteuse et le bruit de la canne dont il se servait pour marcher. C'était le vieux général qui, ne pouvant arriver à s'endormir, errait d'étage en étage à travers les monastères, forgeant dans son imagination de nouveaux plans et tenant son esprit continuellement tendu vers tous les points du globe où sa société agissait, attendait son mot d'ordre... Lorsqu'au matin on pénétra dans sa chambre, il était déjà sans connaissance, l'agonie avait commencé pendant la nuit. » C'était un homme dans toute la force du terme, conclut M. Gothein, un homme dont la postérité étudiera le caractère aussi longtemps qu'on écrira l'histoire.

Cette brève analyse fera connaître au moins le plan général d'un ouvrage d'autant plus important que l'auteur y a mis à profit les résultats de longues recherches dans divers dépôts d'archives, notamment dans celles de Cologne, qui, pour l'histoire des origines de la Compagnie de Jésus, semblent tenir lieu des archives mêmes du *Gesù*. Remarquable par la solidité du fond, l'ouvrage de M. Gothein ne l'est pas moins par la clarté de la composition et la perfection d'un style toujours approprié à son objet. Peut-être pourra-t-on regretter qu'il se borne à raconter les faits plus qu'il ne les apprécie ; mais cette critique est peut-être en définitive un éloge, si elle signifie, comme c'est vraiment le cas, que l'auteur a voulu, sur un terrain particulièrement déli-

cat, rester objectif et impartial. Et nous n'hésitons pas à dire que cet ouvrage sera un livre de premier ordre pour tous ceux qui étudient l'histoire des grands mouvements religieux de l'humanité.

G. BLONDEL.

Richelieu, by Richard LODGE, M. A. 4 vol. in-48. London, Macmillan (Foreign Statesmen), 1896, 235 pages.

Le petit livre de M. Lodge sur Richelieu fait honneur à la collection qu'il a inaugurée et qui vient de s'ajouter à toutes celles que le goût de la vulgarisation historique a suscitées chez nos voisins, nos précurseurs dans un genre qui convient particulièrement à leur esprit positif et *matter of fact*.

Tous ceux qui se sont occupés d'histoire étrangère ou qui se sont servis de travaux étrangers sur celle de notre pays savent que la science la plus respectable ne préserve pas toujours de méprises dont des indigènes, doués d'une instruction ordinaire, sont à l'abri. Nous avons remarqué peu d'erreurs de ce genre chez M. L.¹. Les faits nous ont paru exacts jusque dans leur détail, et, ce qui est plus difficile et plus méritoire, leur interprétation nous a semblé juste, sauf sur certains points qui ont, il est vrai, une certaine gravité. Parmi les vues qui donnent raison à cet éloge, il en est une qui emprunte à la nationalité de l'auteur une autorité particulière. C'est celle qui amène M. L. à justifier Richelieu d'avoir développé la centralisation au lieu d'avoir, en fortifiant les libertés nationales et locales, associé le pays au gouvernement. M. L. a parfaitement montré qu'il était impossible à Richelieu de faire autrement et que le mouvement général de la société française entraînait le cardinal dans une direction qu'il aurait été impuissant à changer et dont toute sa sagacité ne pouvait lui faire prévoir l'issue. Les considérations de l'auteur à l'appui de cette thèse, aussi bien confirmées par notre histoire que pénibles pour notre patriotisme, se rencontrent même si bien avec celles que nous avons fait valoir nous-même (*Le Père Joseph et Richelieu*; II, *Conclusion*) que parfois nous avons cru nous lire. Le mérite consiste moins sans doute ici à avoir mis dans son jour une vérité historique aussi évidente qu'à lui avoir apporté le témoignage précieux d'un étranger éclairé par l'évolution toute différente à laquelle l'histoire de son pays l'a fait assister. C'est à un mérite du même genre que nous rendrons hommage en félicitant M. L. d'avoir appelé l'attention sur le déplorable système financier du

1. M. L. a confondu Avenel, l'éditeur des *Papiers d'État* de Richelieu, avec M. le vicomte d'Avenel (p. 7). Il a écrit Françoise de La Rochechouart (p. 9), Chillou au lieu de Chillou (p. 11). Richelieu n'était pas encore cardinal (*purple robe*, p. 22) quand il siégea aux états généraux. On trouve aussi (p. 205) : *Le Cordonnier de Loudun*, au lieu de : *La Cordonnière*.

nôtre, sur l'effet décisif que nos destinées en ont subi, sur la coupable indifférence de Richelieu à cet égard. Tout cela a été dit, mais on ne saurait trop le redire. La distinction faite par M. L. entre les diverses administrations financières qui se sont succédé sous le gouvernement de Richelieu est neuve, au contraire, et non moins juste que neuve.

Certains points, nous l'avons annoncé, appellent des rectifications. M. L. n'a pas donné les vrais motifs du désaveu du traité de Ratisbonne (101-102). Autant l'explication de ce désaveu est délicate quand il faut, pour en établir l'évidence, isoler, comme nous l'avons fait (*Le Père Joseph et Richelieu*, I, 499-520), tous les éléments de la question, autant elle est simple quand on se contente, comme nous devons le faire ici, de la dégager de ces éléments. Les plénipotentiaires, laissés sans instructions et sans renseignements, agirent pour le mieux en signant le traité et en déclarant que, pour le signer, ils dépassaient leurs pouvoirs. Richelieu, mieux instruit de la situation militaire, libre de ratifier ou de désavouer, suivant les événements, la conduite des agents français, eut raison de prendre le second de ces deux partis. — En écrivant que l'électeur de Cologne avait mis expressément (*formally*) ses États sous la protection de la France (p. 128), M. L. a présenté comme un fait accompli un projet qui, bien accueilli par le clergé métropolitain de Cologne, échoua devant les sentiments autonomistes et loyalistes des autorités et de la population civiles. Nous avons rendu compte par le menu (*Op. laud.*, II, 152-156) de cette tentative avortée. — Rien, à notre connaissance, n'autorise M. L. à écrire que Richelieu accordait peu d'attention aux négociations secrètes avec Waldstein (p. 129). Il ne portait pas, il est vrai, dans ces négociations la même confiance et la même ardeur que le Père Joseph, mais il n'en méconnaissait pas l'intérêt (*Op. laud.*, II, 159-166 et 437). — M. L. a reproduit une tradition discréditée (p. 151-152) en attribuant une grande part à la France dans les troubles d'Écosse, qui furent l'origine de la révolution d'Angleterre. En faveur de cette tradition, on ne peut invoquer, en dehors de documents suspects ou apocryphes, que les soupçons du gouvernement anglais, et ce n'est pas assez (*Op. laud.*, II, 351-354). Ces exemples montrent que, tout en étant généralement au courant de la science, le livre de M. L. n'est pas un guide absolument sûr. Nous en donnerons une dernière preuve. On pourrait croire, après l'avoir lu, que le Père Joseph est toujours le mystérieux personnage dont l'auteur parle quelque part, que l'importance capitale de son rôle, longtemps pressentie et désormais établie, n'est qu'un paradoxe historique visant à diminuer celle de Richelieu, on pourrait ignorer que les tâtonnements et les phases successives de ce qu'on a appelé et de ce qu'on doit continuer à appeler la politique de Richelieu ont été scrupuleusement analysés, que cette analyse a fait saillir, avec leurs analogies générales et leur relief particulier, deux figures dont chacune ne peut être complètement éclairée que par le reflet de l'autre. Un travail de vulgarisation comme celui de M. L. déroge plus à son caractère en tenant

pour non avenus des travaux originaux et concluants qu'en adoptant une thèse abandonnée comme celle de l'inauthenticité du *Testament politique*. Et, cependant, les ouvrages du genre de celui que nous devons à M. L. éveillent encore, malgré le progrès remarquable qu'ils réalisent aujourd'hui sur ceux du passé, des méfiances si générales et si légitimes que l'éloge par lequel nous avons commencé reste mérité, malgré les réserves par lesquelles nous avons dû finir.

G. FAGNIEZ.

History of the Great Civil War, 1642-1649. By Samuel R. GARDINER. Londres, Longmans, 1886, 1889, 1894¹. 3 vol. in-8°.

L'œuvre monumentale à laquelle M. Gardiner a consacré sa vie restera comme un magnifique exemple de la science et de la patience anglaises. Le lecteur français peut trouver peut-être que cette vaste histoire du XVII^e siècle, dont la *Great Civil War* forme le centre, pêche quelquefois par l'abondance même des détails, par une trop grande fidélité à l'ordre chronologique des événements et par la couleur du style, un peu trop puritain. Ces réserves faites, il faut convenir que jamais la Révolution d'Angleterre n'avait été traitée avec cette ampleur, ce souci de l'exactitude, cette connaissance intime, journalière pour ainsi dire, des faits et des opinions. Et tous ceux dont les études ont porté sur cette période savent quel courage il faut pour se jeter au milieu des innombrables in-quarto théologiques ou semi-théologiques qui composent la littérature de l'époque et dorment oubliés au British Museum. M. Gardiner avoue d'ailleurs, — car la patience même de M. Gardiner a des bornes, — qu'il n'a point lu tous les *Thomasson Tracts*, et, pour notre part, nous ne songeons pas à lui en faire un crime. Aucun document de quelque importance historique, manuscrit ou imprimé, ne semble avoir échappé à ses recherches. Il a pu mettre à profit les *Clarke Papers* que M. Firth venait de découvrir. Des ouvrages de détail, comme l'admirable *Life of Milton*, de M. Masson, la *Rational Theology in the XVIIth Century*, de M. Tulloch, les *Lectures on early Congregationalism*, de M. Dexter, etc., l'aidaient à reconstituer les différents aspects de la vie religieuse. Il est donc vraisemblable que les découvertes à venir ajouteront bien peu de chose à l'histoire générale de la guerre civile et que M. Gardiner prendra pour longtemps la place de Guizot comme historien classique de la Révolution d'Angleterre.

Guizot, en effet, a vieilli. Par une erreur étrange chez un protestant, il n'a vu dans la guerre civile que le côté politique et a complètement laissé dans l'ombre le côté religieux que, depuis Carlyle, on s'accorde à regarder comme le plus important. La question de la liberté de conscience, qui, à partir de 1644, devient par excellence la question du

1. Une nouvelle édition en quatre volumes a paru depuis.

jour, est à peine mentionnée. Les défenseurs de la tolérance, les indépendants semblent à Guizot des fanatiques, des brouillons ou des ambitieux analogues à nos Jacobins. Il réserve toute sa sympathie pour les presbytériens, qui lui apparaissent comme les représentants du régime constitutionnel et de l'ordre dans l'Église et dans l'État.

Pour M. Gardiner, au contraire, la guerre civile est, avant tout, une guerre religieuse. Comme le dit un contemporain, on se battait pour les évêques¹, et ce n'est pas sans raison que les puritains voyaient dans Laud le véritable auteur de la guerre². Mais, au moment où s'ouvre la lutte, les partis n'étaient pas encore aussi nettement séparés qu'ils le furent plus tard. Nombre de gentilshommes étaient allés se ranger sous les drapeaux du roi par un simple sentiment de loyalisme et non par conviction religieuse ou politique. Parmi les puritains, beaucoup ne songeaient pas alors à détruire l'Église anglicane et se seraient contentés d'une « réforme. » Ils demandaient soit la suppression de l'épiscopat, soit seulement une diminution dans le pouvoir des évêques. Ils voulaient purger le dogme des traces d'arminianisme qu'ils croyaient y apercevoir et faire disparaître des rubriques du *Prayer Book* ce qui, dans le culte et la liturgie, leur paraissait rappeler l'idolâtrie papiste. Tous s'accordaient à rejeter la religion de Charles et de Laud, qui leur semblait un premier pas vers les abominations de la « femme écarlate. » Mais les presbytériens résolus étaient peu nombreux et les sectes séparatistes ne formaient qu'une minorité insignifiante. De notre temps, les successeurs des puritains ont généralement pu rester dans l'Église anglicane, sous le nom de parti évangélique ou parti de la basse Église. La tendance de l'Église anglicane à se diviser ainsi en deux sections, dont l'une se rapproche de Rome, tandis que l'autre va vers Genève, n'a rien qui doive surprendre dans une Église sortie d'un compromis entre le catholicisme et la Réforme. La division est antérieure à Laud et subsiste encore de nos jours. Laud et les ritualistes commirent la faute, — alors presque inévitable, — de vouloir imposer par la force à l'Église d'État des cérémonies que la tradition justifiait peut-être, mais qui devaient scandaliser les « tendres consciences » des calvinistes intransigeants, adorateurs de Dieu en esprit et en vérité. Les questions de surplis perdirent la haute Église et jetèrent dans l'opposition une foule de gens qui, comme ce Ralph Verney, dont M. Gardiner a utilisé la correspondance, se trouvèrent plus tard en étrange compagnie³.

Le parti anglican et le parti puritain renfermaient l'un et l'autre des esprits conciliants entre lesquels une entente ne semblait pas impossible. Du côté du roi, Falkland et les « latitudinaires⁴; » du côté du Parlement, les partisans de la paix, dont le chef, dans la Chambre des

1. *Great civil war*, t. I, p. 5 (1^{re} édition).

2. *G. C. W.*, t. I, p. 289, note.

3. III, 312.

4. I, 7.

Communes, était Holles. Mais les puritains, même les mieux intentionnés, voulaient faire du puritanisme la religion exclusive de l'Angleterre et se défiaient du roi¹, auquel ils consentaient pourtant à laisser un pouvoir politique fort étendu. Charles I^{er}, sans cesse entouré de gens qui, à l'exemple du prince Robert, appelaient la guerre de tous leurs vœux, ne songeait à céder sur aucun point et regardait les parlementaires non pas comme des adversaires à convaincre, mais comme des rebelles à combattre². Les négociations d'Oxford, dans les premiers mois de l'année 1643, montrèrent combien il serait difficile de trouver un compromis « entre les partisans de Hooker et les partisans de Calvin. » Pym ne se faisait point d'illusion à cet égard ; il reconnut, dès l'origine, que, si le puritanisme devait être établi en Angleterre, il devait l'être par la force³.

Ce furent principalement les nécessités militaires qui firent de la majorité puritaine du Parlement une majorité presbytérienne. A part quelques actions brillantes, la vaillance des armées parlementaires, recrutées dans la classe inférieure, se manifesta d'abord contre les orgues, les vitraux et autres « idoles » plutôt qu'en présence de l'ennemi⁴. Le Parlement fut sauvé en 1643 par l'indiscipline et l'impétuosité des royalistes bien plus que par les efforts de ses propres armées. Les Écossais, pour prix de leur alliance, exigèrent la promesse d'une réforme religieuse de l'Angleterre dans le sens presbytérien. La plupart des théologiens de l'« Assemblée de Westminster, » réunie pour donner, sous le contrôle du Parlement, une constitution religieuse à l'Angleterre, penchaient vers le presbytérianisme et voyaient dans l'Église d'Écosse le modèle des églises réformées. La Cité était presbytérienne. Dans tout le pays, les presbytériens avaient pour eux les sentiments d'ordre et de discipline qui faisaient craindre aux Anglais le morcellement à l'infini des sectes et les extravagances des fanatiques. Il est vrai que le presbytérianisme du Parlement et de la société laïque en général différait sensiblement du presbytérianisme écossais. Au grand désespoir des pasteurs qui représentaient l'Écosse à l'Assemblée de Westminster, l'Angleterre fourmillait d'« Érastiens, » c'est-à-dire de personnes qui ne voulaient à aucun prix de la domination cléricale et qui subordonnaient l'Église à l'État⁵.

Le danger commun tint unis les puritains jusque vers le moment de la mort de Pym (décembre 1643). Mais il existait dans le puritanisme deux sections que l'opposition de leurs principes devait tôt ou tard armer l'une contre l'autre. A côté des presbytériens, dont tous les efforts ne tendaient qu'à mettre une Église d'État presbytérienne à la

1. *Great civil war*, I, 71.

2. I, 173.

3. I, 93.

4. I, 23.

5. I, 267, 308-309 ; II, 1 et sq.

place de l'Église d'État anglicane, les indépendants se prononçaient pour l'indépendance absolue des congrégations particulières. Congrégation, tel était, suivant eux, le véritable sens du mot église. Aussi les nommait-on congrégationalistes. Ces congrégations devaient être, dans leur pensée, non point un mélange de bons et de mauvais, comme celles des églises d'État, mais, autant que possible, des réunions de saints. C'est en Hollande que ces idées, assez voisines de celles des premiers anabaptistes et des mennonites, purent se développer tout d'abord, car les communautés indépendantes ne menaient en Angleterre qu'une vie précaire. On sait que les indépendants émigrèrent aussi en Amérique; le congrégationalisme devint même, dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre, une sorte d'Église d'État, qui persécuta comme on l'avait persécutée. Pendant la guerre civile, un assez grand nombre d'indépendants rentrèrent en Angleterre. Cinq de leurs pasteurs furent même nommés à l'Assemblée de Westminster, où on les désigna sous le nom des « cinq frères dissidents. » Il y avait parmi les indépendants des nuances très diverses d'opinions. Et, à côté des indépendants proprement dits, se rangèrent bientôt un très grand nombre de sectes, les unes anciennes, comme les baptistes, les autres toutes nouvelles et, quelquefois, composées du seul fondateur¹. A cet assemblage incohérent, que l'on désignait sous le nom de parti indépendant, une idée commune vint donner l'unité. Ce fut l'idée de la tolérance religieuse. Les baptistes avaient nié de tout temps le droit du magistrat civil à intervenir dans les affaires religieuses. La même doctrine était professée avec plus ou moins de restrictions par beaucoup d'indépendants et de sectaires de tout genre. Quelques-uns consentaient à l'établissement d'une Église d'État presbytérienne, mais demandaient la tolérance pour leur secte. D'autres, plus radicaux, réclamaient la séparation complète de l'Église et de l'État. Ces questions furent agitées d'abord dans l'Assemblée de Westminster. Puis les partis portèrent leur cause devant l'opinion publique. Ce fut, à partir de 1644, un déluge de pamphlets pour ou contre la tolérance. Prynne défendit la cause des presbytériens, Milton et Roger Williams celle de la liberté de conscience. L'*Aréopagique* de Milton et la *Doctrine sanglante de la persécution* de Roger Williams, qui parurent en 1644, furent le manifeste du nouveau parti². Ce parti trouvait des alliés inattendus dans les latitudinaires anglicans. Chillingworth, et plus tard Jeremy Taylor, dans sa *Liberté de prophétiser* (1647), réclamaient la liberté de penser au nom de la liberté d'interprétation de la Bible. Les indépendants avaient mieux que des controversistes, ils avaient des soldats. Les sectaires étaient surtout nombreux dans l'armée de Manchester et plus tard dans celle de Fairfax. A leur tête était Olivier Cromwell, qui, suivant l'expression de M. Gardiner, avait fait de la tolérance « une doctrine de combat » et

1. *Great civil war*, I, 307.

2. Voy. surtout I, ch. xiv.

trouvait fort mauvais que l'on renvoyât un excellent officier sous prétexte qu'il était anabaptiste. Les presbytériens, surtout les presbytériens écossais, regardaient avec horreur le « mignon des sectaires. » Après Naseby, Cromwell, dans sa lettre à la Chambre des Communes, avait laissé entendre que ceux qui risquaient leur vie pour la liberté de l'Angleterre avaient bien le droit de réclamer du Parlement la liberté pour leur conscience. Après la prise de Bristol, il s'exprimait en termes plus clairs encore¹. Les presbytériens se débarrassèrent de ces passages désagréables en les supprimant à l'impression. Mais la question de la tolérance ne s'en trouva pas supprimée. La lutte, sourde d'abord, éclata plus tard, après la défaite du roi, sous la forme d'une querelle entre le Parlement et l'armée. C'est faute d'avoir compris le rôle qu'a joué cette idée qu'un grand nombre d'historiens se sont trompés sur le véritable caractère de la dernière période de la guerre civile.

Il n'est peut-être aucune partie de l'ouvrage de M. Gardiner qui soit aussi intéressante et aussi neuve que celle qui regarde Cromwell. Cromwell avait combattu tous les partis. Aussi les écrivains de tous les partis semblent-ils s'être entendus pour le dépeindre comme un monstre de perfidie et de dissimulation². Tout différent est le Cromwell de M. Gardiner. Voici les principaux traits de la psychologie du grand indépendant, telle qu'on peut la tirer de l'*Histoire de la guerre civile*.

Pour Cromwell, tout événement est une manifestation sensible de la volonté de Dieu. Les victoires de l'armée parlementaire sont le signe d'une intervention providentielle en sa faveur, et celui qui, malgré des témoignages si éclatants, s'obstine dans son erreur, se rend par là même indigne de pardon. Les défaites, les dissensions intérieures sont au contraire la marque de la colère divine que les péchés du peuple ou ceux des chefs ont attirée sur la nation. Il y a là, suivant Cromwell, un indice beaucoup plus sûr des desseins de la Providence que dans les révélations prophétiques, qui peuvent n'être que des « imaginations charnelles³. » On voit comment ces idées devaient amener Cromwell à professer ce que M. Gardiner appelle « le droit divin de l'épée⁴. » Lui-même se regardait comme un instrument dans la main de Dieu, prêt à « couper la tête du roi avec la couronne dessus, » si Dieu se prononçait clairement contre le roi, ou à prendre en main le gouvernement des Trois Royaumes si telle était la volonté de Dieu. Personne ne va aussi loin, disait-il, que celui qui ne sait pas où il va. C'est donc à tort que l'on parle de l'ambition de Cromwell. Dans un esprit comme le sien, les motifs et les raisonnements les plus politiques devaient prendre, pour ainsi dire, une couleur religieuse. Son ambition se con-

1. *Great civil war*, II, 295.

2. Voy. sur ce point le substantiel article de M. Firth dans le *Dict. of national Biography* (art. Cromwell).

3. III, 235.

4. III, 517.

fondait avec son mysticisme et sa piété, puisque, pour lui, le succès était la preuve la plus indiscutable d'une mission divine. Les longues et ténébreuses machinations que les historiens lui ont si libéralement prêtées après coup sont non seulement au-dessus des forces humaines, mais encore, — M. Gardiner l'a bien montré, — entièrement opposées au caractère de Cromwell¹. Cromwell n'était ni un Retz ni un Albéróni; il n'y a rien en lui du conspirateur classique. En politique comme sur le champ de bataille, ses coups n'étaient ni longuement ni savamment préparés. Loin de suivre un plan général et invariable, il ne se décidait que sous la pression des circonstances². Sa résolution prise, elle était irrévocable. Il lui était pénible de changer d'avis et d'avouer qu'il en avait changé. Pour justifier, en 1643, la marche de l'armée sur Londres et les négociations des officiers avec le roi, il se perd dans des explications obscures et se garde bien d'avouer que l'alliance des presbytériens du Parlement avec l'armée écossaise a déterminé chez lui un changement d'opinion³. Aussi, comme le remarque M. Gardiner, si Cromwell n'était pas un hypocrite, les accusations d'hypocrisie qui ont été portées contre lui sont-elles la chose la plus naturelle du monde⁴. Pour les contemporains, pour le presbytérien Holles ou le républicain Ludlow et pour la plupart des historiens modernes, la duplicité de Cromwell est un fait acquis, indéniable. Il s'agit seulement de la montrer à l'œuvre dans tous les actes de la vie de Cromwell. Cromwell aurait ainsi, dès l'époque où il était simple colonel dans l'association des comtés de l'Est, conçu le projet de renverser la royauté pour se substituer à Charles I^{er}, et il aurait sans relâche poursuivi ce dessein avec la perfidie la plus machiavélique. Comme la plupart des anecdotes qui courent sur lui n'ont point de date précise, on pouvait les placer à l'endroit de sa vie où elles mettraient le mieux en lumière son caractère tel qu'on l'avait conçu. Les erreurs de ce genre sont innombrables dans les Mémoires de Ludlow et, par suite, dans Guizot. Les hésitations de sa conscience, ses accès d'enthousiasme religieux, sa largeur d'esprit, qui ne lui permettait pas de s'attacher à des principes immuables et étroits, ses tendances conservatrices même servaient ainsi à montrer jusqu'à quels raffinements allait son hypocrisie. Dans *Woodstock*, Walter Scott fait de lui une sorte de Tartufe soldatesque, débattant à tout propos d'interminables sermons d'une obscurité voulue et poursuivant ses desseins particuliers sous le couvert de la religion. Mais il n'y a rien de tel en ces matières que la chronologie. En rétablissant les faits dans leur ordre véritable et en replaçant les anecdotes dans leur milieu véritable, M. Gardiner est parvenu d'ordinaire à donner des actions de Cromwell une explication très naturelle, sans recou-

1. Voy. surtout II, 17 et 18.

2. Voy. en particulier III, 559.

3. III, 111, 147.

4. III, p. VIII.

rir à la théorie de l'hypocrisie. Prenons, par exemple, la création du Nouveau Modèle et l'Ordonnance du Renoncement à soi-même. Il s'agissait, dit-on, de « faire une armée étrangère au Parlement¹. » Cromwell aurait donc formé dès lors le projet de se servir de l'armée pour ruiner les institutions parlementaires. Par un coup de maître, il se serait débarrassé en même temps de ses rivaux, tandis qu'il conservait lui-même, malgré la loi, un commandement dans la nouvelle armée. En réalité, les considérations militaires jouèrent un rôle prépondérant dans la formation du Nouveau Modèle. L'anarchie régnait dans les armées parlementaires. Les généraux ne voulaient ni obéir l'un à l'autre ni même coopérer l'un avec l'autre². Officiers et soldats refusaient fréquemment, par un sentiment de patriotisme local, de quitter, pour une opération lointaine, la région qu'ils s'étaient chargés de défendre. Mal payés, les soldats du Parlement se battaient mal. Une seule armée, moins nombreuse et plus mobile, semblait généralement préférable. Dans le principe, le Nouveau Modèle était donc, bien mieux que les troupes de Manchester ou même d'Essex, l'armée du Parlement³. Les opinions religieuses et politiques les plus diverses étaient tolérées dans cette armée, mais elle était loin de ne renfermer que des sectaires, comme on le prétend d'ordinaire⁴. Quant aux anciens généraux, ils s'étaient montrés si insuffisants ou si peu désireux de pousser la guerre à fond contre le roi qu'un très grand nombre de presbytériens se joignaient aux indépendants pour protester contre leur conduite. En ces matières, il n'y avait ni presbytériens ni indépendants, mais un parti de la paix et un parti de la guerre. Ce fut même un presbytérien qui proposa la première ordonnance de renoncement à soi-même, et il y a tout lieu de penser qu'il n'avait point averti Cromwell de ses intentions⁵. Cette ordonnance, qui aurait enlevé à Cromwell son commandement, fut repoussée par la Chambre des Lords. La seconde ordonnance fut rédigée dans des termes assez différents. Tout officier supérieur, qui était en même temps membre du Parlement, devait envoyer sa démission dans les quarante jours; mais le Parlement ne s'interdisait pas le droit de le maintenir dans ses fonctions ou de l'appeler à des fonctions nouvelles, et Cromwell ne fut pas le seul à profiter en cette occasion de la bienveillance des Chambres.

C'est surtout au sujet de sa conduite en 1647 et en 1648 que Cromwell a été accusé d'hypocrisie. Tandis qu'il jurait devant la Chambre des Communes que l'armée se laisserait licencier suivant les désirs de la Chambre, il excitait, disent ses adversaires, les agitateurs à la résistance. Le moment venu, il quitte le Parlement, se déclare pour les

1. Guizot, *Révolution d'Angleterre*, II, 87.

2. *Great civil war*, I, ch. xx, xxi.

3. II, p. 296.

4. II, p. 304.

5. II, p. 30.

soldats, et, par un coup de main audacieux, fait conduire le roi au milieu de l'armée. Il abandonne alors la cause de l'armée pour essayer de traiter avec le roi, mais sans succès. Il constate bientôt qu'il n'obtiendra rien de Charles I^{er} et qu'il ne réussira qu'à se compromettre; il rompt immédiatement les négociations, se prononce avec véhémence contre le roi, écrase l'armée écossaise venue à son secours et le fait juger et exécuter. Telle est en résumé l'histoire traditionnelle de Cromwell pendant ces deux années de sa vie. Il aurait tour à tour, selon son intérêt du moment, servi tous les partis, « poussant sa fortune dans toutes les voies, et chaque jour dans celle où le succès se promettait à lui plus grand ou plus prompt¹. »

Ici encore, une critique attentive des sources et une chronologie sévère ont conduit M. Gardiner à des résultats différents. Au printemps de l'année 1647, le roi était captif à Holmby et la guerre semblait finie. La majorité presbytérienne du Parlement s'occupait d'établir le presbytérianisme dans toute l'Angleterre. Mais, pour que ce projet réussît, il importait de se débarrasser de l'armée, où la liberté de conscience était en grand honneur. L'armée, d'ailleurs, coûtait fort cher et était très impopulaire de ce chef. Malheureusement les Chambres, pendant les premiers mois de l'année, semblèrent avoir à cœur d'irriter l'armée par toutes sortes de mesures intempestives. Les soldats avaient à choisir entre retourner dans leurs foyers ou partir pour l'Irlande, mais avec de nouveaux chefs. Le Parlement ne s'engageait à payer qu'une très faible partie de l'arriéré des soldes. Cromwell, bien que mécontent de la conduite des presbytériens, promet cependant que l'armée se laisserait licencier². Il désapprouva même une pétition dans laquelle les soldats faisaient connaître leurs griefs. Mais les presbytériens répondirent à cette pétition en déclarant ennemis publics ceux qui l'avaient rédigée (30 mars). Ils refusèrent de faire à l'armée aucune promesse, de lui donner aucune garantie, et les tentatives de conciliation n'aboutirent pas. Le pouvoir, échappé aux mains des officiers, était passé dans celles des Agitateurs, élus par les soldats. En mai, la Chambre fut obligée d'envoyer à l'armée Cromwell et quelques autres députés. Aujourd'hui que nous avons sous les yeux les *Clarke Papers*, nous savons que Cromwell, loin d'exciter les soldats à la révolte, fit son possible pour rétablir l'ordre et rappeler l'armée à l'obéissance qu'elle devait au Parlement³. Pendant ce temps, les presbytériens se préparaient à la lutte. Ils s'assuraient des milices de la Cité, négociaient avec le roi, demandaient des secours à l'Écosse. Le 21 mai, Cromwell promettait encore que l'armée se laisserait licencier. Le 25, pour toute réponse, la majorité presbytérienne votait le licenciement immédiat, sans aucune promesse pour l'avenir. C'est alors que Fairfax, Cromwell

1. Guizot, II, 253.

2. *Great civil war*, III, 35.

3. III, 66.

et la plupart des officiers prirent ouvertement le parti de leurs soldats et que, sur l'ordre de Cromwell, l'armée s'assura de la personne du roi. Longtemps encore Cromwell s'opposa, autant qu'il le put, à l'emploi de la violence contre le Parlement¹. De toute la force de ses instincts conservateurs, il se cramponnait au seul reste d'autorité légale qui demeurât dans le pays. Les circonstances l'entraînèrent.

La crainte d'une invasion écossaise et d'une guerre nouvelle avait décidé Cromwell à prendre parti pour l'armée contre la majorité presbytérienne du Parlement². Il crut qu'il lui serait facile de s'entendre avec Charles I^{er} et d'obtenir du roi cette tolérance religieuse qu'on lui refusait ailleurs. L'armée partageait cette confiance. On laissait au roi la plus grande liberté. Il avait ses chapelains, qui célébraient le service suivant la liturgie anglicane. Ireton lui promettait que, s'il acceptait le « Sommaire des propositions » qui lui avait été présenté, l'armée purgerait et repurgerait le Parlement pour y obtenir une majorité favorable. Mais le roi, sans cesse occupé d'intrigues et de complots, restait irrésolu et défiant. Il se figurait que l'Angleterre ne pouvait se passer de lui et qu'il parviendrait sans peine à user les partis l'un par l'autre³. Il déclarait préférer les propositions de l'armée aux propositions presbytériennes du Parlement, mais au même moment il entamait des négociations avec les presbytériens d'Écosse. La réputation de Cromwell souffrait de la duplicité du roi. Les presbytériens et le parti républicain intransigeant qui s'était formé dans l'armée s'accordaient à l'accuser de trahison. Charles se refusait à toute concession et le traité n'avancait pas. La fuite du roi, et surtout l'alliance conclue dans les derniers jours de l'année 1647 entre Charles I^{er} et les Écossais, mirent fin aux hésitations de Cromwell. Cette tentative pour « asservir l'Angleterre à une nation étrangère » acheva de perdre le roi dans son esprit, et, d'accord avec l'armée, il résolut de tirer vengeance de Charles Stuart, cet homme de sang, que Dieu avait jugé et condamné⁴.

Le Cromwell de M. Gardiner est, on le voit, assez différent du Cromwell légendaire. Évitant les exagérations de Carlyle comme celles de Guizot, M. Gardiner nous le présente « non point comme un héros inspiré du ciel ou un prodige infailible, mais comme un homme brave et honnête, désireux avant tout de conduire ses compatriotes dans la voie de la paix et de la religion⁵. » Cette éloquente réhabilitation vaut sans doute mieux pour la mémoire de Cromwell que la statue de bronze qui lui a été refusée en 1895 par la Chambre des Communes.

Au caractère de Cromwell s'oppose d'une façon frappante celui de Charles I^{er}. Ce ne fut ni la pauvreté des comtés de l'ouest, où était le

1. *Great civil war*, III, 154 et sq.

2. III, 84.

3. III, 172.

4. III, 366, 516.

5. III, p. VIII.

centre de sa puissance, ni l'indiscipline de ses troupes et de ses généraux, ni la bravoure turbulente et aveugle du prince Robert qui perdirent le roi. La véritable cause de sa chute, il faut la chercher dans la nature même de son esprit. Élevé dans les idées d'absolutisme, Charles crut toute sa vie au droit divin des rois. Il n'admettait point que le peuple dût prendre une part quelconque au gouvernement. Son idéal, comme celui de Strafford, était un despotisme éclairé et patriarcal¹. Profondément attaché à l'Église anglicane, telle que la comprenait Laud, il regardait l'épiscopat comme la pierre angulaire de la monarchie. « Pas d'évêque, pas de roi. » Le presbytérianisme écossais était, suivant lui, la domination du clergé; le presbytérianisme anglais, la domination du Parlement². Ses croyances politiques étaient donc d'accord avec ses croyances religieuses pour le porter à toute concession à ses ennemis, les puritains. Il était prêt à souffrir le martyre pour son Église. « Je suis résolu, écrivait-il en 1645, à ne jamais abandonner l'Église aux mains des papistes, des presbytériens et des indépendants, à ne point faire tort à mes successeurs en laissant enlever à la couronne le pouvoir militaire que mes prédécesseurs m'ont légué et à ne jamais abandonner mes amis. » Il ne croyait point à la sincérité de ses adversaires. Incapable de se représenter les motifs qui les faisaient agir, il les regardait comme des coquins ou des imbéciles. Sa parole une fois donnée, il eût hésité à ne point la tenir. Mais il avait des subtilités de casuiste pour se débarrasser des promesses gênantes. Il était, pour employer l'expression de M. Gardiner, à la fois « consciencieux et indigne de confiance. » Les négociations que l'on engageait avec lui n'aboutissaient jamais, car, à une certaine habileté dans la controverse, il joignait l'invincible obstination d'un idéaliste qui vit dans un monde irréel. On a souvent reproché aux Écossais de l'avoir vendu, « comme Judas vendit son maître³. » Mais la position des Écossais ne laissait pas que d'être embarrassante. Ils ne pouvaient songer à permettre au roi de se réfugier sur le continent. Ils avaient cru, lors de son arrivée, qu'il serait facile de le convertir aux idées presbytériennes. C'était pour lui le seul moyen d'obtenir l'appui de l'Écosse; les chefs écossais, malgré leur bonne volonté, n'auraient pu trouver des soldats en Écosse pour la défense d'un prince anglican. Mais il fut impossible de convertir Charles. Il résista à l'éloquence de Henderson et aux prières des généraux et ne céda sur aucun point essentiel. Persuadés alors que son unique dessein était d'allumer la guerre entre l'Écosse et l'Angleterre, les Écossais le livrèrent aux commissaires du Parlement⁴. La conduite de Charles fut la même dans ses négociations avec Cromwell, et l'ambassadeur de France, Bellièvre,

1. *Great civil war*, III, 601.

2. II, 524.

3. Voy. S. H. Church, *Cromwell*, p. 263.

4. *Great civil war*, II, 578.

remarqua dès lors que Charles, s'il avait su se décider à temps, aurait pu avoir à son gré les Écossais ou les indépendants pour alliés¹. Il semblait croire que l'honneur de combattre pour lui et sous ses ordres devait être une récompense suffisante, sans penser que les autres hommes avaient comme lui des intérêts et des passions. Il s'étonnait que les presbytériens des Basses-Terres ne voulussent point faire cause commune avec les highlanders de Montrose contre le Parlement d'Angleterre. Il négociait en même temps avec les catholiques irlandais et les presbytériens d'Écosse, sans se douter que l'une de ces deux alliances excluait l'autre. Sa diplomatie en Irlande est un extraordinaire mélange de faiblesse et de duplicité². Voici un exemple de ses combinaisons politiques, à la fois embrouillées et naïves. Au printemps de 1643, il paraît fermement décidé à soutenir l'Église anglicane et à ne faire aucune concession à l'esprit puritain. Mais, au même moment, il songe à se faire un parti chez les presbytériens d'Écosse. Il donne au vice-roi d'Irlande l'ordre de traiter avec les catholiques irlandais révoltés et cache cette partie de son plan à ses ministres anglais. Il offre au Parlement d'abandonner les catholiques d'Angleterre. Enfin il attend du secours de l'étranger et particulièrement de la France. Tous ces beaux desseins devaient naturellement s'effondrer les uns sur les autres. Mais Charles n'y prenait pas garde. Il a toujours bon espoir. Il lui reste toujours « une excellente carte à jouer. » La formation de la haute cour de justice le réveilla brutalement de son rêve. Son obstination, son manque de franchise, ses appels incessants à l'étranger avaient rendu impossible son retour au pouvoir. Son supplice fut, suivant le mot attribué à Cromwell, une « cruelle nécessité. » Et avec lui disparut, pour ne jamais renaitre, la conception monarchique des Tudors et des premiers Stuarts³.

D. PASQUET.

1. *Great civil war*, III, 144.

2. Voy. surtout les ch. xxxviii et xxxix du tome II.

3. II, 581 ; III, 605.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

1. — Bibliothèque de l'École des chartes. 1896, sept.-oct. — L. DELISLE. Examen du privilège d'Innocent III pour le prieuré de Libons en Santerre, 17 juin 1204 (ce privilège, dont une expédition originale, venant du chartrier de Cluny, vient d'être acquise par la Bibliothèque nationale, est rédigé avec des formules tellement insolites qu'il n'est probablement pas authentique ou qu'il a été expédié irrégulièrement à la chancellerie d'Innocent III. Fac-similé photographique de la bulle). — Fr. FUNCK-BRENTANO. Additions au *Codex diplomaticus Flandriae* de M. le comte de Limburg-Stirum; suite et fin. = Bibliographie. A. *Le Moyne de la Borderie*. Histoire de Bretagne; t. I. — Abbé A. Clerval. Les écoles de Chartres au moyen âge du ^v^e au ^{xvi}^e s. (excellent). — P. Guérin. Recueil des documents concernant le Poitou contenus dans les registres de la chancellerie de France; t. VII (relatif aux années 1403-1430). — C.-F. Duro. La marina de Castilla (remarquable; lacunes à combler indiquées par Ch. de la Roncière). — A.-V. Vecchj, dit *Jack la Bolina*. Storia generale della marina militare (bon ouvrage de vulgarisation). = Chronique et Mélanges : Œuvres de Bernard Gui offertes à Philippe de Valois (M. Schiff signale un ms. provenant de la bibliothèque du duc d'Osuna et aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Madrid). — Épitaphe du roi Charles VII (à la fin d'un exemplaire de Valère-Maxime imprimé à Venise en 1487).

2. — Revue d'histoire diplomatique. 1897, n° 1. — LÉON FLEYS. Louis XV, Marie-Thérèse et la paix de l'Europe en 1758 (tandis que Bernis voulait faire la paix et envoyait même à Stainville des instructions en ce sens, Louis XV se laissait persuader par Marie-Thérèse de continuer la guerre et cela pour des raisons de pur sentiment : la reine voulait en finir avec un ennemi qui lui répugnait, le roi rester fidèle à sa parole royale; et tous deux déclaraient qu'ils n'avaient aucun but d'agrandissement territorial, qu'ils ne songeaient qu'aux intérêts de leur peuple!). — Louis Passy. Le voyage de François Vettori, ambassadeur de la République à Florence, près de l'empereur Maximilien, 1507-1508. — Fr. FUNCK-BRENTANO. Documents relatifs aux formes diplomatiques au ^{xiii}^e et au ^{xiv}^e s. (publie un procès-verbal notarié de la publication des sentences d'excommunication contre Gui de Dampierre, comte de Flandre, par l'archevêque de Reims et l'évêque de Senlis, 17-28 mai 1297; texte et traduction). — Ch. SCHEFER. Mémoire pour servir d'instruction au sieur marquis de Bonnac, lieutenant pour le roi au pays de Foix, allant en Espagne en qualité d'envoyé extraordinaire, 1712.

3. — La Révolution française. 1897, 14 déc. — L. AMIALE. Les origines maçonniques du *Musée de Paris* et du *Lycée*. — A. DEBIDOUR. Le Concordat de 1817. — H. MONIN. Lamartine et la campagne des banquets (Lamartine a pris une part très active à cette campagne par les lettres, les articles qu'il écrivit et qu'il inspira. Il a pu se faire illusion plus tard sur son rôle et l'amoindrir, mais ce rôle reste considérable). — AULARD. Le Dix-huit brumaire et l'opinion anglaise (d'après les analyses que le gouvernement consulaire se faisait faire des journaux anglais). — 1897, 14 janvier. Ph. MORÈRE. L'établissement du Consulat à Toulouse en l'an VIII (curieuse étude sur la sourde anarchie qui régna pendant plusieurs semaines à Toulouse et sur la transformation rapide que subit la région dès l'arrivée du préfet. Il suffit qu'un homme fût là, avec la volonté et le pouvoir de gouverner, pour que tout rentrât dans la règle). — A. DEBIDOUR. La Congrégation, 1821-1830. — KUSCINSKI. Le doyen d'âge de la Convention nationale (c'était peut-être Lonqueue, suppléant d'Eure-et-Loir, qui vint prendre séance, le 14 juillet 1793, en remplacement soit de Pétion, soit de Brissot, tous deux mis hors la loi). — AULARD. Un rapport de Portalis sur la presse en l'an XI.

4. — Bulletin critique. 1896, n° 35. — *Caro*. Genua und die Mächte am Mittelmeer, 1287-1311 (neuf, surtout pour l'histoire constitutionnelle; le t. I s'arrête en 1281). — N° 36. Les émaux byzantins de la collection de M. de Zwénigorodskoï (A. Pératé parle à ce propos des travaux récents de Jean Schulz et Kondakoff sur l'émaillerie rhénane, limousine et byzantine). — 1897, n° 1. *R. Merlet*. La Chronique de Nantes (très bonne édition. L'abbé Duchesne maintient son opinion que l'*Indiculus de episcoporum Britonum depositione* est antérieur à la Chronique, au lieu de dériver de celle-ci, comme le veut M. Merlet). — N° 2. *J. Duchemin des Cepeaux*. Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine (nouvelle édition très soignée). — N° 3. Les auteurs des chroniques attribuées à Denys de Tellmahré et à Josué le Stylite (F. Nau établit que l'auteur de tout l'ouvrage est le prêtre Josué le Stylite, du monastère de Zougenin. Quant à l'auteur de la lettre qu'on attribuait jusqu'ici à Josué, elle est d'un anonyme écrivant à Édesse).

5. — Journal des Savants. 1896, déc. — G. PERROT. La Tunisie (résume le rapport de M. Gauckler sur l'archéologie de la Tunisie). — G. PARIS. L'anneau de Fastrade; suite et fin (cette légende est un simple conte, qui a pris une apparence historique par son attribution à Charlemagne, une teinte religieuse par sa fusion avec la légende de saint Gilles, une signification locale par son application à Aix-la-Chapelle, qui s'est relié à de vieilles traditions orientales en se soudant avec l'histoire de la cloche de justice et du serpent reconnaissant, mais qui, à l'origine, n'était qu'une ordinaire histoire de magie. Il peut remonter à l'antiquité, soit directement soit par un intermédiaire byzantin). — Albert SOREL. Documents sur la négociation du Concordat; fin.

6. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1896, n° 49. — *F. de Mély et Edm. Bishop.* Bibliographie générale des inventaires imprimés (très utile; table excellente). — *R. Kerviler.* Répertoire général de bio-bibliographie bretonne; fasc. 22-23 (on en est encore à la lettre C!). — *A. Desjardins.* P.-J. Proudhon; sa vie, ses œuvres et sa doctrine (très médiocre). — *Edw. Channing.* The United States of America, 1765-1865 (excellent résumé). = N° 50. *J. Jüthner.* Ueber antike Turngeräthe (ouvrage plein de détails intéressants sur le matériel des palestres helléniques). — *A. de Marchi.* Il culto privato di Roma antica; t. I (bon). — *A. Dieterich.* Die Grabschrift des Aberkios (S. Reinach admet avec l'érudit allemand qu'Abercius était payen, non chrétien, que l'inscr. de son tombeau est postérieure à l'épithaphe d'Alexandre et non antérieure. Ce document, où l'on voyait attestés, vers 160 après J.-C., la primauté du siège de Rome, le symbolisme du poisson, le baptême, l'eucharistie, etc., est postérieur d'un demi-siècle et se rapporte à un culte gréco-syrien où l'on retrouve le bon pasteur, le poisson symbolique, le pain et le vin qui constituent la cène des initiés). = N° 51. *G. Buehler.* Indische Paläographie (excellent). — *R. von Riess.* Atlas scripturae sacrae (nouvelle édition qui offre les noms de lieu sous leur forme latine, telle que la contient la Vulgate). — *Fischer et Guthe.* Wandkarte von Palästina zur Biblischen Geschichte (carte murale remarquable; mais il aurait fallu mettre les noms modernes au-dessous des noms anciens et marquer d'une manière spéciale ceux de l'époque des croisades). — *E. Duemmler.* Monumenta Germaniae historica. Epistolae aevi Carolini tomus II (édition très remarquable contenant les lettres d'Alcuin, de Paul Diacre, de Paulin d'Aquilée, de Charlemagne, etc.). — *P. Thomas.* Catalogue des mss. des classiques latins de la bibliothèque royale de Bruxelles. — *Baudon de Mony.* Relations politiques des comtés de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du xiv^e s. (A. Brutails critique très vivement ce que dit l'auteur sur les origines de la question d'Andorre; le t. II de l'ouvrage est indispensable pour écrire une histoire des luttes de la maison de Foix en Catalogne). — *Fournol.* Bodin, prédécesseur de Montesquieu (insuffisant). — *Seeley.* The growth of british policy (très important pour l'histoire générale). = N° 52. *Chambray.* Extraits de Thucydide; texte grec (bonne édition pour les classes). — *Garofalo.* Les Allobroges (consciencieux). — *Id.* Le Plebiscitum Atinimum (utile). — *Deloche.* Le Port des anneaux dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles du moyen âge (très complet). — *Goos.* Hamburgs Politik um die Mitte des xvi^e Jahrh. (consciencieuse étude sur les rapports de Hambourg avec la ligue de Smalkalde et avec l'empereur Charles-Quint de 1536 à 1552). — *Barack.* Elsass-Lothringische Handschriften und Handzeichnungen (très bon catalogue). = 1897, n° 1. *Curti.* Carlo-Emanuele I, secondo i più recenti studi (nouvelle édition très améliorée). — *Duc de Broglie.* La mission de M. Gontaut-Biron à Berlin (le témoignage du duc de Broglie ne mérite qu'une confiance très limitée). = N° 2. Publications de l'Académie

américaine de science politique et sociale (annonce plusieurs ouvrages sur la sociologie, la représentation proportionnelle, les constitutions politiques de l'Europe). = N° 3. *Ägyptische Urkunden aus den k. Museen zu Berlin* (mss. grecs, coptes et arabes). — J. Loserth. Die Steirische Religionspacification, 1572-1578 (raconte les tentatives de la noblesse protestante de Styrie pour arracher à l'archiduc Charles de Graz le libre exercice du culte dans la province). = N° 4. Griffith et Newberry-Fraser. El Bersheh (publient les inscriptions et les dessins d'une dizaine de tombes élevées pour des seigneurs de la XI^e et de la XII^e dynastie. G. Maspero dresse, d'après ces documents importants et bien publiés, le tableau généalogique des « barons » d'Hermopolis). — H. Witte et G. Wolfram. *Urkundenbuch der Stadt Strassburg*. Bd. V (beaucoup de documents nouveaux et précieux sur l'histoire d'une partie du XIV^e s., 1332-1365).

7. — **Revue celtique.** 1896, oct. — Paul COLLINET. Droit celtique et droit romain; 1^{er} art. : le régime des biens dans le mariage gaulois. — Whitley STOKES. Les annales de Tigernach; le quatrième fragment, 973-1088; suite et fin du texte. — J. LOTH. Le sens primitif de *Bóroma* (ce mot doit se décomposer en *bo* et *Roma*; il désigne le denier de saint Pierre).

8. — **Revue de l'histoire des religions.** 1896, sept.-oct. — L. KNAPPERT. Le christianisme et le paganisme dans l'Histoire ecclésiastique de Bède le Vénérable; suite (insiste en particulier sur l'histoire d'Oswin et sur celle d'Oswald de Northumbrie); fin en nov.-déc. (ce que Bède nous apprend sur le paganisme). — L. MÉNARD. La symbolique des religions anciennes et modernes; leurs rapports avec la civilisation. = Nov.-déc. M. MAUSS. La religion et les origines du droit pénal; à propos des *Ethnologische Studien* de R. Steinmetz (l'ouvrage de Steinmetz est de première importance et par la masse énorme de faits qu'il y a réunis et par l'esprit de critique et de méthode avec lesquels il en a tiré les conséquences. Il voit dans le droit de vengeance une suite logique du culte des morts qu'on rencontre chez la plupart des peuples civilisés; la vengeance conduit à la composition et celle-ci à la peine publique). — WASSILIEF. Le bouddhisme dans son plein développement, d'après les Vinayas. — L. MARILLIER. *Revue des périodiques : revue des peuples non civilisés et folklore*; fin.

9. — **Bulletin de correspondance hellénique.** 1896, janv.-oct. — SPORONOS. La numismatique de Delphes. — PERDRIZET. Mén en Asie Mineure (surnoms de cette divinité; son origine; sa diffusion hors de l'Anatolie; ses attributs et ses fonctions). — RADET et OUVRÉ. Inscriptions de Phrygie. — G. Fougères. Inscriptions de Mantinée (plusieurs sont longues et importantes; une accompagnait une offrande consacrée à frais communs à tous les dieux, sous la quatrième stratégie de Philopœmen, par les guerriers qui avaient combattu sous ses ordres; elle est de l'année 193-192). — P. JOUQUET. Inscriptions grecques d'Égypte

(entre autres une très longue inscription d'Hermopolis Magna, gravée entre 114 et 107). — E. BOURGUET. Inscriptions de Delphes. Deux comptes du conseil et des Naopoiol (importantes à cause des opérations financières qu'elles nous ont conservées. Dresse la liste des archontes de 353 à 323). — Ce numéro, accompagné de huit planches, dont cinq pour les monnaies de Delphes, présente un intérêt exceptionnel.

10. — Mélanges d'archéologie et d'histoire (École française de Rome). 16^e année, fasc. 5. Août-déc. 1896. — J. TOUTAIN. Études sur l'organisation municipale du Haut-Empire; 1^{er} art. (tient pour vraie, contre Mommsen, la distinction faite par Aulu-Gelle entre les municipes et les colonies des provinces à l'époque impériale). — NOUGARET. Description du ms. de Plaute B. — L. DOREZ. Le sac de Rome, 1527. Relation inédite de Jean Cave, Orléanais (ce Cave était un médecin qui paraît avoir exercé quelques fonctions à la chancellerie romaine. Il assista au sac de Rome et le conte en un latin rude et incorrect qui respire partout la vérité. Détails sur les pertes qu'éprouva la salle « secrète » de la bibliothèque Vaticane, pillée par les Luthériens. Publie en appendice plusieurs documents, dont un poème en latin de Pietro Corsi et une note sur César Grolhier et sa famille). — S. GSELL. Chronique archéologique africaine.

11. — Revue archéologique. 1896, sept.-oct. — Th. REINACH. Le goryte de Nicopol et la tiare d'Olbia (le goryte est une feuille d'or détachée d'un étui scythique et décorée de figures et d'ornements au repoussé. Elle est aujourd'hui au musée de l'Ermitage. Les scènes représentées sont empruntées à l'histoire d'Achille à Scyros. Elle est sans doute l'œuvre d'un artiste assez malhabile, d'un orfèvre d'Olbia, qui s'est appliqué à reproduire à sa façon des peintures de Polygnote. Le style du goryte se retrouve dans la tiare, qui paraît sortir du même atelier. L'un et l'autre objet, également authentiques, sont du III^e siècle). — Maurice HOLLEAUX. L'inscription de la tiare de Saitaphernès (elle est parfaitement authentique; c'est un document officiel qui est l'abrégé d'un décret, et c'est là précisément ce qui explique que les caractères ressemblent si étroitement à ceux du décret gravé sur marbre qui se trouve également à l'Ermitage). — E. LE BLANT. Paléographie des inscriptions latines du III^e s. à la fin du VII^e; suite en nov.-déc. — TYSKIEWICZ. Notes et souvenirs d'un vieux collectionneur; suite. — A. ENGEL. Notes et correspondance d'Espagne. — CHABOT. Index alphabétique et analytique des inscriptions grecques et latines publiées par Waddington; fin en nov.-déc. — Nov.-déc. Alex. BERTRAND. Les druides et le druidisme; leur rôle en Gaule. — U. FURTWÄNGLER. Note sur une monnaie de Trézène.

12. — Annales de l'École libre des sciences politiques. 1896, n^o 6. — J. SILVESTRE. Politique française dans l'Indo-Chine : Annam; suite (1870-1874); suite en 1897, n^o 1, 1874-1879. — 1897, n^o 1. E. ALIX. La Philosophie du droit de F.-J. Stahl et la philosophie de la Révolution française (étudie les idées exposées par le Bavaïois Stahl,

1802-1861, dans sa philosophie du droit, qui, publiée pour la première fois en 1830-1837, eut sa quatrième édition en 1870-1871; Stahl est un philosophe chrétien, radicalement opposé aux idées de la Révolution française, qui en fait une critique approfondie, mais développe à son tour un système tout différent et très digne de considération). — J. POTREL. La Russie et la rupture de la paix d'Amiens, mai-sept. 1803 (d'après la correspondance des ambassadeurs britanniques à Saint-Petersbourg).

13. — Le Correspondant. 1896, 25 décembre. — Duc de BROGLIE. Malherbe, sa vie, son œuvre et son influence; suite le 10 janv. (fait un heureux emploi de la correspondance de Malherbe, si précieuse pour l'histoire). — G. d'AZAMBUJA. L'injure en politique (de 1785 à nos jours, curieuse étude de mœurs politiques). = 1897, 10 janvier. Lettre du P. Lacordaire à la princesse Borghèse sur le rétablissement de l'ordre de Saint-Dominique en France. — BAGUENAUT DE PUCHESSE. Édouard de Cazanove de Pradine; I. — LANZAC DE LABORIE. Le maréchal de Castellane. = 25 janvier. Duc de BROGLIE. Malherbe; fin (relations de Malherbe avec Louis XIII et Richelieu. Très piquant récit des poursuites infructueuses dirigées par Malherbe contre les meurtriers de son fils). — BIRÉ. Un épisode de 1848 (rappelle, à propos de l'*Évadé* de G. Geffroy, comment en 1848 Blanqui fut convaincu par Barbès d'avoir, en 1835, révélé au gouvernement de Louis-Philippe toute l'organisation de la Société des Saisons). — MORANE. Les sectaires russes au Caucase (intéressants détails sur les Molokans et les Doukhabortes). = 10 févr. MIMANDE. L'héritage de Béhanzin (récit très pittoresque sur le gouvernement du roi Glé-Glé et sur l'établissement du protectorat français à Kotonou). — VANDAL. Les massacres d'Arménie et la réforme de la Turquie (éloquent réquisitoire contre la politique du sultan. M. Vandal, pas plus que M. Bérard, dans ses articles de la *Revue de Paris*, ne peut malheureusement tracer à notre diplomatie un programme d'action qui assure à l'Orient un avenir de justice et de paix).

14. — Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires. 1896, 15 déc. — H. CHÉROT. Une grande chrétienne au XVII^e siècle : Anne de Caumont; fin. = 1897, 5 janv. J.-V. BAINVEL. L'Église; histoire du dogme; l'évolution des idées; fin le 20 janvier (étudie surtout l'évolution qui s'opéra au IV^e s. dans la vie extérieure de l'Église par la formation de liens hiérarchiques plus nombreux et plus étroits entre les diverses églises, par la réunion fréquente des conciles et par la rencontre de l'Église, devenue société puissante, avec l'État devenu chrétien). — L. DE GRANDMAISON. La question dionysienne (à propos de l'ouvrage de Jos. Stiglmayr, *Das Aufkommen der Pseudo-Dionysischen Schriften*. Ces écrits ont été composés vers le milieu du V^e s.; leur auteur, qui ne peut avoir été Denys l'Aréopagite, était sans doute originaire de la Judée et étudia peut-être à Athènes sous Proclus. S'il se met en scène comme un contemporain des apôtres, ce

n'est pas pour duper ses lecteurs; c'est un innocent procédé littéraire qui ne pouvait tromper personne en son temps). — H. LAMMENS. Découverte d'une bulle de Jules III concernant les saints lieux et la Compagnie de Jésus, 6 oct. 1553. = 20 janv. L. BOUTIÉ. L'histoire à notre époque; ses progrès et ses faux systèmes. = 5 février. A. D'ABADIE. L'Éthiopie chrétienne.

15. — Revue des Deux-Mondes. 1896, 15 déc. — Émile OLLIVIER. Le prince Louis-Napoléon; 3^e art. : l'essai constitutionnel (ce prince, au début, était très sincèrement désireux de gouverner avec les républicains; ceux-ci se refusèrent. Les élections de mai 1849 donnèrent au président une énorme majorité de conservateurs, mais où il n'y avait presque pas de bonapartistes; de là une équivoque d'où devait peu à peu sortir l'idée du coup d'État. Les insurrections italiennes); suite le 17 janv. 1897 : le ministère du président (le ministère Rouher-Parieu; piquant portrait de ces deux hommes d'État; les burgraves et la politique de Thiers, qui aboutit à la loi du 31 mai, restreignant le suffrage universel). = 1897, 1^{er} février. Comte d'HAUSSONVILLE. Le duc de Bourgogne; 1^{er} article : naissance et première enfance. — G. VALBERT. Dupleix et son bi-centenaire.

16. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances de l'année 1896. Bulletin de sept.-oct. — OPPERT. Un relèvement de terrain chaldéen consigné sur une lentille en argile. — Id. La liste des éponymes assyriens et les dernières années de l'empire de Ninive. — Id. Une éclipse lunaire du règne de Saosduchin, roi de Babylone (cette éclipse est mentionnée dans un texte où Saosduchin, frère de Sardanapale et assiégé par lui, explique son profond découragement, encore accru par les tristes présages que lui apportait cette éclipse; elle est de l'année 653 av. J.-C. Critique les travaux de Mahler et de Lehmann sur la chronologie assyrienne). = Bulletin de nov.-déc. A. BERTRAND. Les druides et le druidisme; leur rôle en Gaule (il n'y avait point, au temps de Jules César, il n'y a jamais eu en Gaule de panthéon druidique, mais uniquement des divinités locales ou de tribus, sans aucun lien hiérarchique entre elles; rien non plus qui ressemble à une doctrine théologique. Quant aux druides, leur introduction en Gaule était de date récente, mais ils y ont bientôt joué un rôle considérable parce que, vivant en grandes communautés analogues aux lamaserias du Tibet, ils étaient le seul pouvoir organisé qu'il y eût dans le pays). — P. VIDAL DE LA BLACHE. Les voies de commerce dans la Géographie de Ptolémée (étude sur les sources du géographe grec et sur la manière dont il les utilise; expose les routes que suivaient le commerce de l'ivoire et celui de la soie, et le travail auquel a dû se livrer Ptolémée pour les tracer; avec trois cartes). — H. WALLON. Notice historique sur la vie et les travaux d'Abel Bergaigne. — CAGNAT. L'activité scientifique de la France en Afrique depuis quinze ans. — HEUZEY. Le cône historique d'Entéména; trad. par Fr. THUREAU-DANGIN

(l'inscription gravée sur ce monument relate les guerres engagées par la ville de Sirpourla et les traités conclus par elle avec le pays de Ghisban pour la délimitation de leur commune frontière).

17. — Académie des sciences morales et politiques. Comptendu. 1896, déc. — Henri MONOD. L'hygiène publique chez les Romains et dans l'état moderne. — Albert BABEAU. Les préambules des Ordonnances royales et l'opinion publique (les préambules des Ordonnances sont des moyens d'agir sur l'opinion; le rédacteur s'inspire de sentiments très généreux : la religion, la gloire du roi, son amour pour les peuples, la justice, l'utilité publique et même la liberté). = 1897, janvier. Georges PICOT. Notice historique sur la vie et les travaux de Jules Simon. — F.-T. PERRENS. Elisabeth de Valois, troisième femme de Philippe II (d'après les dépêches de Fourquevaux, publiées par l'abbé Douais).

18. — Société nationale des Antiquaires de France. 1896, séance du 16 décembre. — M. JADART écrit pour signaler une statuette du musée de Reims qui représente un paysan gallo-romain vêtu de son costume national. — Le R. P. DELATTRE communique le texte de deux inscriptions funéraires latines en vers qu'il vient de découvrir dans un cimetière romain de Carthage. — M. PROU lit un mémoire sur l'histoire monétaire de Beauvais au moyen âge. — M. Ulysse ROBERT communique des observations relatives aux testaments passés devant l'officialité de Besançon depuis le ^{xiii}^e siècle jusqu'à la Révolution. Ces documents, en grande partie détruits aujourd'hui, fournissent de curieux détails sur l'histoire, les usages et les mœurs de la Franche-Comté. — M. HÉRON DE VILLEFOSSE fait connaître quelques inscriptions latines recueillies en Espagne par M. de Bourgade-La-Dardye. = Séance du 23 décembre. M. MOWAT fait une communication relative aux lettres secrètes employées par les monétaires romains de l'époque impériale. Les officines plus ou moins nombreuses d'un même atelier monétaire sont représentées chacune par une lettre spéciale gravée sur les pièces qu'elles frappaient. De plus, ces lettres rapprochées forment un mot complet. Ainsi, par exemple, dans l'atelier monétaire de Tarragone, sous Probus, les six officines sont représentées chacune par une lettre du mot EQVITI. Ce mot est le gentilice *Equitius* porté par Probus. On trouve de même, en rassemblant les pièces d'un même atelier, les mots *Jovius* et *Herculius* sous les règnes de Dioclétien et de Maximien Hercule. = Séance du 30 décembre. Le R. P. Germain MORIN, de l'abbaye de Maredsous (Belgique), lit un mémoire sur la légende provençale des saints Lazare, Sidoine, Maximin et Marcelle. Il établit que cette légende a pour fondement l'existence réelle, à l'époque mérovingienne, de saints portant ces noms et qui vivaient en Auvergne, où ils sont encore vénérés. Leur culte en Provence s'explique par une exportation des reliques des saints auvergnats dans ce pays avant le ^{xi}^e siècle; il ne remonte nullement, comme le voudrait la légende, aux

temps apostoliques. = Séance du 6 janvier 1897. M. BABELON fait une communication sur un médaillon d'or à l'effigie de Gallien et de Salonnine que vient d'acquérir le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Ce grand médaillon porte au revers la légende PIETAS FALERI, autour d'un type représentant la chèvre Amalthée allaitant deux enfants, Dijovis et Vejovis. M. Babelon établit que cette pièce a été frappée à l'occasion de la peste qui sévit à Rome en 262 de notre ère. L'inscription *Pietas Faleri* rappelle les ancêtres semi-légendaires de la famille Valeria, dont Gallien descendait. = Séance du 20 janvier. M. BABELON communique un document concernant Jean l'Essayeur, orfèvre du duc Charles d'Orléans en 1455, et relève la mention de diverses pierres destinées à servir de sceaux. Une discussion s'engage au sujet d'une pierre dite de Mélusine que M. Babelon identifie avec la pierre serpentine. — M. MARQUET DE VASSELLOT étudie les miniatures et la reliure d'un manuscrit du commencement du xv^e s. appartenant au chapitre de la cathédrale de Bayeux. La reliure, du xviii^e, porte les monogrammes de trois reines de France, Louise de Lorraine, Marie de Médicis et Anne d'Autriche. M. Berger ne croit pas que ces monogrammes soient sûrement ceux des reines indiquées. = Séance du 3 février. M. MICHON communique à la Société les inscriptions romaines relevées par le P. Séjourné dans un voyage à Patra. — H. OMONT présente un petit traité d'alchimie du xv^e siècle en écriture cryptographique.

19. — Société de l'histoire de Paris. Bulletin 1896, livr. 4-5. — C. JULIAN. Un *civis Parisius* dans une inscription de Bordeaux (prouve l'authenticité de cette inscription). — Ph. RENOUARD. Quelques documents sur les Petit, libraires parisiens, et leur famille. — L. LAZARD. Notes d'une bourgeoise de Paris, 1745-1760 (trouvées dans les archives de la juridiction consulaire de Paris; ces notes, rédigées par une lingère de la rue de la Ferronnerie, sont relatives aux fêtes célébrées à Paris). — Louis DE GRANDMAISON. Inventaire sommaire de la collection de dom Poirier (Bibl. nat., mss. fr. 20800-20852). = Mémoires, t. XXIII, 1896. Fr. DELABORDE. Fragments de l'enquête faite à Saint-Denis en 1282 en vue de la canonisation de saint Louis (ces fragments ont été retrouvés parmi les *Cartae miscellaneae* du Vatican. Leur intérêt est grand à un double point de vue, d'abord parce qu'ils apportent des traits nombreux à l'histoire des mœurs, ensuite comme élément critique pour apprécier l'ouvrage du confesseur de la reine Marguerite. Le confesseur a eu en effet sous les yeux le texte complet de l'enquête de 1282; il paraît bien qu'il en a donné un résumé très fidèle et complet. Il faut seulement admettre qu'il rédigea son ouvrage en latin, et que nous n'avons de cet original latin qu'une traduction française souvent peu intelligente). — BRENET. Sébastien de Brossard, prêtre, compositeur, écrivain et bibliophile, 1650-1730, d'après ses papiers inédits (avec le catalogue de ses œuvres en appendice). — C. COUDERC. L'entrée solennelle de Louis XI à Paris, 31 août 1461 (publie deux relations

fort détaillées de cet événement, qui attira dans Paris plus de trois cent mille personnes). — L. SIEBER. Description de Paris par Thomas Platter le Jeune, de Bâle, 1599 (traduction de l'original, écrit en dialecte bâlois). — L. DELISLE. Documents parisiens de la bibliothèque de Berne (1^{er} sur le livre de raison de Jacques Le Gros, notable bourgeois de Paris, mort en 1551, avec une belle reliure de 1520. 2^e Chronique latine ayant appartenu à l'historien Nicole Gilles; elle contient une suite de Nangis, 1303-1308, qui diffère beaucoup de la continuation publiée par Géraud. Texte de cette continuation inédite. A la fin du volume, on a relié à rebours quatre feuillets de papier contenant un mémoire dressé au mois de septembre 1466 par la commission de trente-six notables que Louis XI avait nommée pour rechercher les rénovations, provisions et remèdes convenables au bien public du royaume; M. Delisle publie ce document; il ajoute enfin des renseignements biographiques sur le possesseur du ms., N. Gilles, notaire et secrétaire du roi, contrôleur du trésor en 1486 et auteur des *Annales et Croniques de France*. 3^e Fragments trouvés dans la reliure du volume ms. ayant appartenu à N. Gilles; ce sont des morceaux de neuf livres précieux imprimés à la fin du xv^e s. et le Journal d'un commis libraire parisien, sans doute de 1502. M. Delisle conjecture que ces fragments et ce journal sont des papiers de rebut livrés au relieur par le libraire A. Vérard ou par ses agents. Publie en appendice neuf lettres provenant des papiers de Jacques Matignon, libraire de Nevers, et qui ont été retrouvées aussi dans une reliure ancienne).

20. — Annales de Bretagne. 1896, nov. T. XII, n^o 1. — Léon MAITRE. Les conquêtes bretonnes au delà de la Loire (avec une carte des *pagi* bretons d'outre-Loire au ix^e siècle). — H. SÉE. Étude sur les classes rurales en Bretagne au moyen âge; suite (la justice seigneuriale, les dîmes, les droits de garde et les droits du suzerain, la situation matérielle des paysans; les progrès des classes rurales). — Ch. BELLIER-DUMAINE. Histoire du collège de Dinan, d'après les documents originaux, la plupart inédits. Troisième partie : de 1830 à nos jours. — 1897, janv., n^o 2. Arthur DE LA BORDERIE. La chronique de Nantes (analyse de la préface de M. Merlet à son édition de la chronique). — Le Téo. Leçon d'ouverture du cours libre d'histoire de la Révolution en Bretagne à la Faculté des lettres de Rennes. — Henri SÉE. Étude sur les classes rurales en Bretagne au moyen âge; suite et fin (disparition du servage; les situations intermédiaires : le domaine congéable, les censives et les péages, le fermage et le métayage). — Ch. BELLIER-DUMAINE. Histoire du collège de Dinan, d'après des documents originaux, la plupart inédits; suite.

21. — Annales de l'Est. 1896, octobre. — Ch. SCHMIDT. Note sur les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge; suite (la grande propriété; officiers; le domaine réservé; la terre donnée en location; les divers modes de concession). — J. KRUG-BASSE.

Histoire du parlement de Lorraine et de Barrois; suite. — JOS. GÉNY. *Annuae litterae collegii Selestadiensis et residentiae Rubeacensis, 1615-1713.* = 1897, janvier. Ch. SCHMIDT. Notes sur les seigneurs, les paysans et la propriété rurale en Alsace au moyen âge; suite et fin (locations héréditaires, colonges, juridiction patrimoniale et colongère; conclusion). — J. KRUG-BASSE. Histoire du parlement de Lorraine et Barrois; suite. — Ch. PRISTER. Documents sur le prieuré Notre-Dame de Nancy recueillis aux archives départementales de la Côte-d'Or (publie 65 chartes de 1115 à 1543 et la liste des prieurs de Notre-Dame). = Bibliographie : A. Bostetter. *Geschichtliche Notizen über die Stadt Brumath* (assez bon). — *Bonnabelle*. Notes sur Seigneulles, Savonnières-en-Woëvre et les seigneurs de la maison de la Tour, Naives-devant-Bar et les comtes du Châtelet, Rarécourt. — JOS. GÉNY. *Die Jahrbücher der Jesuiten zu Schlettstadt und Ruffach, 1615-1765*; 2^e partie : *Historia collegii Selestadensis et residentiae Rubeacensis, 1631-1765* (bon).

22. — *Annales du Midi*. 1896, octobre. — J.-Fr. BLADÉ. Influence des métropolitains d'Éauze et des archevêques d'Auch, en Navarre et en Aragon, depuis la conquête de l'Espagne par les Musulmans jusque vers la fin du XI^e siècle; 1^{er} article; fin en janvier 1897 (les métropolitains d'Éauze, puis ceux d'Auch, leurs ayants droit, exercèrent une suprématie religieuse et une réelle influence politique sur la Navarre et l'Aragon tant que l'archevêché de Tarragone resta détruit, 717-1091; ils gardèrent même après une partie de leur influence politique. Quant au titre de « primat de la Novempopulanie et du royaume de Navarre, » il n'a été pris par les archevêques d'Auch que peu avant 1684 et ne leur a jamais conféré qu'un titre d'honneur). — C. DOUAIS. Charles VII et le Languedoc, d'après un registre de la viguerie de Toulouse, 1436-1448; suite; fin en janvier 1897. — J. TARDIF. La version provençale de la Somme du code de Justinien (cette somme est bien certainement une traduction du latin, quoi qu'en aient dit Fitting et Suchier; le texte latin a été retrouvé à la bibliothèque de Tortose). — H. COURTEAULT. Une lettre inédite de la reine Catherine de Navarre (à M. d'Albret, d'Aoiz, 1^{er} avril 1504). = 1897, janvier. F. GALABERT. Partage entre Jourdain et Isarn de l'Isle, 30 avril 1265 (publie : 1^o le pouvoir des arbitres; 2^o la sentence d'arbitrage, avec commentaire). — LEROUX. La primatie de Bourges (réponse à l'article de M. Bladé dans la *Revue de Gascogne*, cf. p. 403). — A. T. LOUIS VIII en Rouergue (corrections au *Louis VIII* de M. Petit-Dutaillis).

23. — *Bulletin de l'Académie delphinale*. 4^e série, t. IX, 1895 (Grenoble, Allier, 1896). — A. PRUDHOMME. Études historiques sur l'assistance publique à Grenoble avant la Révolution; suite : l'hôpital de l'Île ou des Infex; la peste à Grenoble (mémoire de 228 p. composé tout de première main d'après les archives de l'Isère, suivi de pièces justificatives). — REY. Un intendant de province à la fin du XVIII^e s.; essai sur l'administration de Boucher, intendant de justice, police et finances

en Dauphiné et des armées de S. M. en Italie, 1686-1705 (à lire en particulier ce qui se rapporte à la guerre dans les Alpes et aux frères Paris, qui furent employés au ravitaillement de l'armée française. L'auteur a plus d'une fois l'occasion de discuter les allégations de Saint-Simon). — G. CLARETTA. Ennemond de Servient, ambassadeur de France à Turin, 1648-1676 (anecdotes inconnues. Publie le testament de Servient). — Lettre adressée au duc de Savoie par Louis Oddinet de Montfort, président du sénat de Savoie, sur l'état respectif des forces protestantes et catholiques dans la région, 22 oct. 1567.

24. — Revue historique et archéologique du Maine. 1896, 2^e semestre. Tome XL, livr. 2. — FROGER. La paroisse de la Suze au x^v^e s., d'après les comptes de fabrique. — MARLET. Généalogie de la famille de Clermont-Gallerande; fin. — ROBERT. L'instruction au x^{viii}^e s. dans le canton de Beaumont-sur-Sarthe. = Livr. 3. A. DIEUDONNÉ. Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, archevêque de Tours. Première partie : sa vie; chap. 1 : sources de l'histoire et bibliographie; suite dans XLI, 1^{re} livr. : Hildebert jusqu'à la mort du comte Élie. — L. FROGER. La paroisse de Lombron de 1450 à 1789; suite dans XLI, 1^{re} livr. — L. BRIÈRE. Bibliographie du Maine pour 1895. = 1897, 1^{er} semestre. T. XLI, 1^{re} livr. Jules CHAPPÉE. L'abbaye de Champagné au x^{viii}^e s. — ROBERT. L'instruction au x^{viii}^e s. dans les anciennes paroisses de la circonscription d'inspection primaire de Sillé-le-Guillaume, Sarthe.

25. — Revue d'Auvergne. 1896, mars-avril. — Fr. MÈGE. Les premières années de la Révolution dans la Basse-Auvergne (article bien documenté); suite en nov.-déc. = Mai-octobre. H. HAUSER. La question de Gergovie (les textes ne permettent pas de reconstituer sûrement aujourd'hui le récit de César; l'opinion la plus vraisemblable a été exposée par Napoléon III).

26. — Revue de Gascogne. 1896, sept.-oct. — J.-Fr. BLADÉ. Des prétentions primatiales des métropolitains de Vienne, Bourges et Bordeaux sur la province ecclésiastique d'Auch (les prétentions de Vienne reposent uniquement sur une bulle de Calixte II, qui ne voulait que donner au métropolitain de Vienne le titre de primat des primats des sept provinces du Bas-Empire; celles de Bourges, sur deux pièces apocryphes; celles de Bordeaux, sur rien). — Ph. LAUZUN et G. THOLIN. La tour du Guardès et le château de Pardailhan; suite en nov. (sur la famille de Pardailhan). — Alph. BREUILS. Construction et entretien des routes en Gascogne au moyen âge. — LA PLAGNE-BARRIS. Seigneuries du pays d'Angles : Caillavet et Scieurac. — L. BATCAVE. Correspondance de Louis de Hureaux avec Baluze (sur la question des origines de l'évêché de Bayonne. Publie un mémoire de Baluze sur Bayonne et le pays de Labour). = Nov. Abbé TAUZIN. Les « serors menudettes de l'orden de Sancta Clara » et les frères mineurs dans le pays de Marsan; fin en déc. (avec une liste des abbeses des Clarisses). = Déc. Louis GUÉRARD. Le passage de Charles le Bel à Mirande en 1320 (publie une

supplique des consuls de Mirande priant le comte Charles de leur pardonner les offenses dont ses gens avaient eu à souffrir pendant leur séjour dans la ville). — T. DE L. Extraits du testament de Gilles de Noailles, évêque de Dax, 1573. — CARSALADE DU PONT. Un trésorier du Fezensaguet au XIV^e s. : Gailhard de Gontaut. = 1897, janv. Baron de BATZ. J.-Fr. de Montégut et les antiquités de Roquelaure. — LAUZUN. Les Pardailhan-Juliac aux XIV^e, XV^e et XVI^e s.; suite en février. — Ad. LAVERGNE. L'Histoire de Gascogne de M. Bladé (M. Bladé a déjà publié dans divers recueils périodiques douze chapitres de son livre. Bibliographie et analyse sommaire de ces chapitres). — Paul DE CASTÉRAN. Lettres de M. de Froidour (quatre lettres écrites pendant la tournée dont Froidour fut chargé par Colbert dans le but de faire cesser les usurpations dans les forêts du sud-ouest); suite en février. — L. C. Le P. Pierre Thomas est-il né à Condom? (il est au moins né dans le diocèse de Sarlat). = Février. T. DE L. Une lettre de Claire d'Albret (contient quelques particularités sur César de Bus, le fondateur de la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne). — Abbé AURIOL. Le testament de Bruno de Ruade, évêque de Conserans, 9 février 1636 (l'évêque survécut neuf ans à son testament; il mourut le 3 février 1645).

27. — Société archéologique de Tarn-et-Garonne. Bulletin archéologique et historique. Tome XXIV, 1896, 2^e trimestre. — Charles DE SAINT-MARTIN. La seigneurie de Savenès (confondue avec celle de Bessens; elle était dépourvue de tout droit de justice. Son histoire depuis le XV^e siècle). — Abbé F. GALABERT. Compagnies anglaises et françaises autour de Saint-Antonin, 1437-1440 (d'après des pièces d'archives). — Id. Ateliers de verdures dans le Tarn-et-Garonne, 1499-1515 (notes sur les travaux de tapisserie exécutés par Bondiffart). — Éd. FORESTIÉ. La dépense journalière d'un château quercynois au XIV^e s. (d'après un livre de comptes du château de Bioule, aujourd'hui disparu). — Abbé GALABERT. Trois erreurs historiques concernant les évêques de Montauban (Bernard « de Rosergio, » qui entra en possession le 18 avril 1450, n. st., et non le 2; le siège était vacant le 3 février 1451, Guillaume d'Estampes, son successeur, prit possession le 25 avril 1452 et non le 3 avril).

28. — Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles. T. XI, 1^{re} livr. — Alph. WAUTERS. David Teniers et son fils, le troisième du nom (travail important, qui rectifie beaucoup d'erreurs courantes). — D. TISON. Recherches préhistoriques dans la vallée de la Vesdre (résultats intéressants). — F. DONNET. Documents pour servir à l'histoire des ateliers de tapisseries de Bruxelles, Audenarde, Anvers, etc., jusqu'à la fin du XVII^e siècle (suite). — A. BORY. Adenet le Roi et son œuvre. — D.-A. VAN BASTELAER. Le cimetière belgo-romain de Presles au lieu dit : les Binches. Fouilles, description des objets trouvés et études archéologiques. = Comptes-rendus : A. Jacquot. Les Médard, luthiers lorrains (intéressant). — E. Rolland. Histoire naturelle des plantes dans

leurs rapports avec la linguistique et le folklore (comprend l'Europe, le nord de l'Afrique et l'ouest de l'Asie).

29. — Bulletin de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. 1896, n° 9-10. — Comptes-rendus : *J. Delplace*. La Belgique sous la domination française (s'occupe surtout de la question religieuse). — *C. Maller*. Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France (fait d'après les documents des archives). — *L. Pingaud*. Auguste Castan, sa vie, son œuvre, 1833-1893 (beaucoup de travaux importants relatifs à l'histoire de la Franche-Comté). — N° 11. Comptes-rendus : *C. Piot*. Correspondance du cardinal de Granvelle, t. XII (détails sur la maladie et la mort de Marguerite de Parme, la fin de la carrière de Granvelle, les affaires politiques en France, les démarches faites par le cardinal Farnèse dans le but de succéder au pape Grégoire XIII). — *E. Matthieu*. Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut (fruit de nombreuses recherches dans les archives). — *O. Clemen*. Johann Pupper von Goch (important pour l'histoire des premiers temps de la Réforme dans les Pays-Bas). — *E. Hubert*. La torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIII^e siècle. Son application, ses partisans et ses adversaires, son abolition.

30. — Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique. T. VI, 5^e série, n° 4. — *N. DE PAUW*. Artevelde brasseur ? Villani en Flandre (1^o Artevelde était probablement brasseur d'hydromel ; 2^o le chroniqueur Giovanni Villani a passé les premières années du XIV^e siècle en Flandre et terminé sa chronique seulement après la mort d'Artevelde). — *J. HALKIN*. Dépêches des officiers au service de la France concernant les opérations militaires des armées de Louis XIV en Belgique pendant les mois de mai, juin et juillet 1675, suivies d'un inventaire des archives du Ministère de la guerre de France concernant la Belgique (détails intéressants sur le plan de campagne de Louis XIV, sur la marche de ses armées, sur l'état des garnisons et des places fortes et sur la prise de Dinant, Huy et Limbourg). — *Ed. PONCELET*. Rapport sur les cartulaires et documents manuscrits se rapportant à la Belgique qui se trouvent dans les archives communales et hospitalières et dans les bibliothèques des provinces de Hainaut, Liège, Limbourg, Luxembourg et Namur (relève notamment 240 cartulaires, dont beaucoup sont très importants).

31. — Bulletin de la Commission des églises wallonnes. T. VII, 1^{re} livr. — *E. BOURLIER*. Biographie de A.-J. Enschedé (1829-1896 ; archiviste de Harlem et historien distingué). — *M.-A. PERK*. Le ressort wallon et ses rapports avec l'Église réformée des Pays-Bas (étude sur les origines du groupe wallon constitué parmi les réformés de Hollande dès 1578 et sur son existence jusqu'à nos jours). — *J.-C.-H. MATILE*. Le pasteur Matile et sa famille (1767-1838 ; famille de pasteurs wallons célèbres dans l'histoire de l'église hollandaise). — *E. GIGAS*. La première ébauche d'un ouvrage célèbre (description du manuscrit

du *Dictionnaire critique* de Bayle, conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague). — W. MEYER. L'église wallonne de Leeuwarden (1^{re} partie, va depuis les origines en 1635 jusqu'à 1733). = Comptes-rendus : A. ERICHSON. Die Calvinische und die Altstrassburgische Gottesdienstordnung (important au point de vue des origines de la liturgie des églises réformées). — J. VIÉNOT. La vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard au XVIII^e siècle (attribue à Jean Brenz la paternité de la « Confession des péchés » dite de Calvin). — A. ERICHSON. L'origine de la « Confession des péchés » dite de Calvin (le véritable auteur est Martin Bucer de Strasbourg).

32. — Bulletin du Cercle archéologique de Malines. T. VI, 1^{re} livr. — H. CORDEMANS DE BRUYNE. Histoire de l'art typographique à Malines et bibliographie raisonnée de ses productions. — H. CONINCKX. Les fresques de l'hôtel Busleyden à Malines. — L. STROOBANT. Le château de Turnhout (étude archéologique et historique de cet édifice du XIV^e siècle qui sert aujourd'hui de palais de justice et de prison). = 2^e livr. H. CONINCKX. La joyeuse entrée des seigneurs de Malines (depuis Guillaume I^{er} de Hainaut, 1313, jusqu'à François II, 1794. L'auteur a recherché dans les archives de la ville et notamment dans les comptes communaux les documents relatifs à l'inauguration des seigneurs de cette province). — A. REYDAMS. Moll (étude d'histoire locale). — L. STROOBANT. La tour de Saint-Rombaut (étude archéologique sur la tour de la métropole de Malines). — E. M. Le château de Gaesbeek (description de ce superbe édifice du XV^e siècle, situé près de Bruxelles).

33. — Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège. T. X, 1^{re} livr. — Ed. PONCELET. L'abbaye de Vivegnis (étude sur les propriétés et les revenus de ce monastère; liste des abbesses). — K. HANQUET. Les premiers antependiums au pays de Liège (dès le IX^e siècle, on trouve dans les Pays-Bas des traces non équivoques d'un effort pour arriver à la décoration artistique des autels). — DEPAQUIER. L'abbaye de Solières (indications intéressantes pour l'histoire économique de ce célèbre couvent d'Augustines fondé en 1127 et détruit à la Révolution. Liste des abbesses avec la mention des événements principaux de leur époque). — J. HALKIN. Les prieurés clunisiens de l'ancien diocèse de Liège (histoire très bien faite des prieurés de Saint-Pierre d'Aywaille, Saint-Séverin en Condroz, Sainte-Marie de Bertrée, Saint-Étienne de Namèche et Saint-Victor de Huy, fondés au XI^e et au XII^e siècle; le dernier exista jusqu'à la Révolution; les autres avaient disparu dès le XVI^e siècle. L'auteur a surtout utilisé les procès-verbaux des visites canoniques et des chapitres généraux conservés à Paris; il a joint à son étude plus de cent pièces justificatives).

34. — Le Muséon. 1896, livr. 4-5. — F. DE MOOR. Les Juifs captifs dans l'empire chaldéen depuis l'avènement de Nabuchodonosor jusqu'après la mort de Darius le Mède (cherche à démontrer que le livre de Daniel contribue largement à combler de nombreuses lacunes his-

toriques). — H. POGNON. Le pays d'Ashnounak (controverse avec Oppert). — E. LEFÉBURE. L'époque de Ramsès II fixée par l'ère d'Aseth (ce serait l'an 1267). — A. MARRE. Soulatat es' Salatin (la descendance des sultans) ou Sadjara Malayou (l'arbre généalogique malais) (texte du fakir Toun Bembang de Patani). = Comptes-rendus : E. Chavannes. Voyages des pèlerins bouddhistes (solide et intéressant). — G. Schlegel. Die Chinesische Inschrift auf dem Oligurischen Denkmal in Karabalgassun (œuvre de science épigraphique des plus remarquables).

35. — Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous. 1896, n° 8. — G. MORIN. La déportation ecclésiastique sous le Directoire (d'après V. Pierre et Lanzac de Laborie). = Compte-rendu : F. Magnette. Saint Frédéric, évêque de Liège (bonne monographie avec registes). = N° 9. D.-J. CHAPMAN. Saint Ignace d'Antioche et l'Eglise romaine (conteste l'opinion de Harnack, d'après laquelle on ne peut trouver dans saint Ignace aucun témoignage en faveur de la primauté de l'Eglise romaine). = Compte-rendu : A.-M.-P. Ingold. Le monastère des Unterlinden de Colmar au XIII^e siècle (solide et intéressante monographie). = N° 11. Compte-rendu : C.-G. Roland. Orchimont et ses fiefs (modèle d'histoire locale). = N° 12. Compte-rendu : E. Matthieu. Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut (excellente contribution à l'histoire de la civilisation belge).

36. — Revue de Belgique. 1896, n° 10. — E. GOSSART. Elisabeth d'Angleterre et ses prétendants (résumé des travaux anglais sur la question. Tentatives de Philippe II, de l'archiduc Charles d'Autriche, du comte de Leicester, de Charles IX, du duc d'Anjou, du duc d'Alençon. Non seulement Elisabeth n'avait pas l'intention de se marier, mais sa situation politique la condamnait au célibat). — C. RAHLENBECK. L'empire sous les Luxembourgeois. Jean l'Aveugle (fin de la carrière de ce prince, d'après Böhmer, Kalouski, Schötter, etc.). = N° 14. O. DE KERCHOVE DE DENTERGHEM. Les préliminaires de la révolution belge de 1830 (d'après des documents inédits, notamment d'après le mémoire justificatif du général Van der Smissen; beaucoup de détails nouveaux sur le fonctionnement des commissions administratives bruxelloises en août et septembre 1830. La révolution belge a été surtout un divorce par consentement mutuel, déguisé de commun accord sous la forme de divorce pour injure grave). — Ch. POTVIN. Gustave Frédéric (intéressante étude sur l'éminent publiciste, † 1894).

37. — Revue générale de Belgique. 1896, n° 10. — H. FRANGOTTE. Les papes et la Renaissance (d'après les travaux de Pastor). = Comptes-rendus : Daniels. Études sur l'histoire de la ville de Diest (bonne monographie). — A. Gaillard. L'origine du Grand Conseil et du Conseil privé (travail solide, fait d'après les documents des archives). — Mirguet. Histoire des Belges et de leur civilisation (pas au courant des récents travaux scientifiques). = N° 11. Ch. WOESTE. Le second Empire (étude sur la guerre d'Italie, d'après le récent ouvrage de P. de la

Gorce). = *Compte-rendu* : *A. Join-Lambert*. Le mariage de Madame Roland (d'un intérêt peu ordinaire). = N° 12. *J. DE COUVIN*. Un curé belge en 1793 (épisode intéressant de l'occupation de la Belgique par les troupes républicaines). = *Comptes-rendus* : *R. de Kerallain*. Les Français au Canada. La jeunesse de Bougainville et la guerre de Sept ans (modèle d'esprit critique). — *Combes*. Mémoires sur la campagne de Russie de 1812, de Saxe 1813, de France 1814 et 1815 (se distingue surtout par ses qualités littéraires). — *De Ridder et Arendt*. La législation héraldique de la Belgique (très complet et très érudit). — *L. Delplace*. La Belgique sous la domination française (étudie surtout les rapports de l'État et de l'Église). — *Hachez*. Histoire de Dinant (bon travail d'histoire locale). — *E. Matthieu*. Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut (beaucoup de recherches et d'érudition). — *P. Fredericq*. *Corpus documentorum inquisitionis haereticæ pravitatis neerlandicae*; t. II (travail méritoire, qui comptera parmi les plus importants que la critique historique ait, dans le cours de ce siècle, fait éclore en Belgique). = 1897, n° 1. *Ch. WOESTE*. La jeunesse de Montalembert (d'après l'ouvrage de Lecanuet). = *Comptes-rendus* : *De Villermont*. Histoire de Marie-Thérèse (histoire complète et définitive). — *Dom Mougel*. Denys le Chartreux (on devrait extraire de cette immense collection les parties historiques et les publier à part).

38. — Revue de l'instruction publique en Belgique. 1896, 4^e livr. — *F.-A. GEVAERT*. De l'état actuel de nos connaissances relatives à la pratique de l'art musical (avec une série de morceaux de musique). = *Comptes-rendus* : *Deneffe*. Chirurgie antique. Les oculistes gallo-romains au III^e siècle (intéressant). — *O. Warburg*. *Wer ist der Entdecker der Gewürz-Inseln?* (conclut que Barthema n'a jamais voyagé dans l'archipel malais). = 5^e livr. *E. BOISACQ*. L'art mycénien (1^{re} partie : Troie-Hissarlik). = *Comptes-rendus* : *Omont*. *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae nationalis Parisiensis* (inventaire qui rendra de grands services aux chercheurs). — *Deloche*. Le port des anneaux dans l'antiquité romaine et les premiers siècles du moyen âge (plus complet et plus original pour la période mérovingienne que pour l'antiquité, où notamment le résultat des fouilles récentes est presque complètement négligé). — *A. Waddington*. La république des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols, de 1630 à 1650 (important; erreurs de détail). — *J. Parmentier*. Histoire de l'éducation en Angleterre (bon). = 6^e livr. *Compte-rendu* : *Ch.-V. Langlois*. Manuel de bibliographie historique. I. Instruments bibliographiques (originalité et précision parfaites).

39. — Revue belge de numismatique. 1896, 4^e livr. — *Michel Soutzo*. Poids antiques autonomes de Tomis. — *J. SIMONIS*. Un denier à tête de Louis le Débonnaire frappé à Trévise. — *L. NAVEAU*. Six monnaies liégeoises inédites (des règnes de Théoduin, d'Othert, de Hugues de Châlon, de Jean de Hornes et de Max.-H. de Bavière). — *B. DE JONGHE*. Un esterlin au type anglais, frappé par Renard de Schö-

nau comme engagiste des comtés de Durbuy et de la Roche (du xiv^e s.). — Th. DE LIMBURG-STIRUM. Monnaies des comtes de Limburg sur la Lenne (suite). — A. DE WITTE. Médaille du comte et de la comtesse du Nord, dite médaille des princes russes, gravée par Van Berckel en 1782 (médaille frappée à la monnaie de Bruxelles en présence de ces princes). = Comptes-rendus : A. Geigy. Gedruckte Schweizer Münzmandate (consciencieux). — A. Blanchet. Les monnaies romaines (exposition très claire). — P. J. et E. Fellner. Die Münzen von Frankfurt-am-Main nebst einer münzgeschichtlichen Einleitung und mehrere Anhängen (ouvrage d'une importance capitale). — E. de Luze. Les monnaies des ducs de Bourgogne (bon).

40. — *Byzantinische Zeitschrift*. Bd. VI, Heft 1, janv. 1897. — H. HAGENMEYER. La lettre de l'empereur Alexis I^{er} Comnène au comte de Flandre Robert I^{er} (cette lettre est authentique; il est parfaitement vrai que l'empereur demanda des secours aux princes occidentaux contre les Turcs; la lettre à Robert le Frison doit être considérée comme un des faits qui poussèrent à la première croisade). — E.-W. Brooks. Les listes des patriarches de Constantinople de 638 à 715 (étude critique, qui donne des résultats très précis). — J. DRESEKE. La réfutation des « 211 articles » de Proclus, par Procope de Gaza (ce traité, attribué sans cause jusqu'ici à Nicolas de Méthone, a été écrit vers 470). — J. VAN DEN GHEYN. Le siège épiscopal de Diaulia en Phocide (complète la liste des évêques de Diaulia donnée dans *l'Oriens Christianus*). — Th. BUETTNER-WOBST. Le culte de sainte Glycérie. — D. KAUFMANN. La chronique d'Achimaaz sur les empereurs Basile I^{er} et Léon VI (cette chronique rimée, en hébreu, a été écrite en 1054 à Oria, dans l'Italie méridionale; elle contient de précieux renseignements sur les Juifs établis dans cette région, du ix^e siècle jusqu'au milieu du xi^e). — G. WARTENBERG. L'œuvre historique de Léon le Diacre (cherche à déterminer comment elle a été composée). — K. PRÆCHTER. Un fragment de chronique dans le ms. de Berne, 450 (liste des empereurs romains avec de courtes notes à la manière de Nicéphore). — G. CARO. Chronologie des trois derniers livres de Pachymères (rétablit la suite des événements des années 1303-1307). — G. MERCATI. Notice et extraits d'un ms. de Bologne (1^o de quelques discours inédits de Michel l'Italique; 2^o de quelques écrits inédits d'un anonyme des xi^e et xii^e siècles). — R. CRAMPE. Sur le pseudo-dialogue de Lucien « Philopatris » (réplique à Rhode, qui voyait dans ce dialogue un simple exercice de style). — Th. REINACH. Un poème méconnu du patriarche Gennadius (ce poème, publié au milieu des poésies de Manuel Philé, est attribué à un certain Scholarius et peut avoir servi de prologue ou d'épilogue à la fameuse apologie de la foi chrétienne présentée au sultan Mahomet II). — C. FERRINI. Notes sur quelques mss. importants pour l'histoire du droit gréco-romain. = Comptes-rendus : Marci Diaconi Vita Porphyrii, episcopi Gazensis (Porphyrios, évêque de Gaza, mourut en 419-420; sa vie,

racontée par son disciple, le diacre Markos, est un document important pour l'histoire de la disparition du paganisme gréco-romain. Bonne édition). — *Arsak Ter-Mikelian*. Die armenische Kirche in ihren Beziehungen zur byzantinischen (l'auteur déclare que, pour exposer les rapports extérieurs de l'Eglise d'Arménie, on ne doit se servir que des sources arméniennes. Ainsi fait-il et par là prouve qu'il ignore les règles les plus élémentaires d'une bonne méthode critique).

41. — Archiv für katholisches Kirchenrecht. Jahrg. 1896, Heft 3. — *Sægmüller*. Un prétendu décret de Pie IV en 1561, relatif à la désignation, par le pape, de son successeur (ce pape n'a jamais promulgué un pareil décret). = Heft 4. Id. Les puissances occidentales et leur droit d'exclusion lors des élections pontificales (critique les hypothèses de Wahrmund; les grandes puissances n'ont jamais eu un droit formel à cet égard). — *P. Weckesser*. Les vœux de chasteté jurés par les vierges consacrées à Dieu dans l'Eglise primitive, du 1^{er} siècle à la fin du 1^{er} siècle; suite, fin dans Heft 5-6. = Compte-rendu : *Friedberg*. Collectio canonum Cantabrigiensis (important). = Heft 5. Compte-rendu : *Sægmüller*. Die Thätigkeit und Stellung der Cardinele bis Papst Bonifatius VIII (excellent). = Heft 6. *Holder*. La désignation, par le pape, de son successeur (critique le mémoire de Hollweck dans l'*Archiv*, 1895, p. 329. Le pape n'a jamais eu le droit de désigner son successeur. Remarques sur les précédents allégués de Pie IV, Félix IV et Boniface II).

42. — Deutsch-evangelische Blätter. Jahrg. XXI, 1896, Heft 7. — *G. Heine*. L'opinion publique du 17^{ème} siècle dans les pamphlets. = Heft 8. *W. Beyschlag*. Francfort dans le premier tiers du 19^{ème} siècle (extrait d'une autobiographie de l'auteur récemment parue). = Heft 10. *Hillmann*. De la communion sous les deux espèces pratiquée à Wesel par les laïques au 14^{ème} et au 15^{ème} siècle (d'après des comptes des archives ecclésiastiques). = Heft 11. *Førster*. Un philosophe sur le trône : l'empereur Julien. = Heft 12. *Juengst*. Philippe-Jacques Spener et les progrès de la culture scientifique en Allemagne.

43. — Der Katholik. 1896, juillet. — *Nirschl*. La correspondance du roi d'Édesse Abgar avec Jésus à Jérusalem (cette correspondance est authentique (!); étude sur les témoignages que nous avons sur les rapports entre Abgar et Jésus); suite et fin en août-novembre. = Août. Comptes-rendus : *Duhr*. Die Studien-Ordnung der Gesellschaft Jesu (excellent). — *Heimbucher*. Die Orden und Congregationen der katholischen Kirche (remarquable). — *Sepp. Jos.* Gørres (sans grande valeur). = Septembre. *De Waal*. Le nom de Marie dans les inscriptions du christianisme primitif (intéressant; avec des illustrations). — *Seidenberger*. O. Wilmann et son histoire de l'idéalisme. — *Ratzinger*. Les fausses bulles de papes pour l'archevêché de Lorch; additions et rectifications. = Comptes-rendus : *Brück*. Geschichte der katholischen Kirche in Deutschland im 19^{ten} Jahrh. Bd. III (important). = Octobre. *Ter Haar*. Saint Alfonse de

Liguori et sa mission dans l'Église. — BELLESHEIM. La correspondance de saint Pierre Canisius, 1521-1597 (fait le plus grand éloge du recueil publié par Braunsberger). = Comptes-rendus : *Minges. Geschichte der Franciskaner in Baiern* (bon). — *Lemmens. Niedersächsische Franziskaner Klöster im Mittelalter* (bon). = Novembre. C.-M. KAUFMANN. La formule « in pace » dans les inscriptions sépulcrales aux premiers temps de l'Église. — HEBLER. Le règlement des études dans la Société de Jésus (d'après l'ouvrage de Duhr). — J. FALK. Pour servir à la biographie de Jean de Lysura (un des fervents adhérents de l'œuvre entreprise par le concile de Bâle, 1390-1459. Biographie soignée). — PAULUS. J. Stempel, dit Pesselius, dominicain du xvi^e s. (adversaire passionné de l'archevêque de Cologne luthérien Hermann de Wied). = Comptes-rendus : L. Schmitt. Der Kölner Theologe Nicolaus Stagefyrr und der Franziskaner Nicolaus Herborn (bon). = Décembre. PAULUS. Les registres matriculaires de l'Université de Leipzig récemment publiés (xv^e et xvi^e s.). — F. F. Trésors d'églises allemandes à Stockholm (d'après la relation de Charles Oger, 1634). = Comptes-rendus : Kunze. Marcus Eremita (bon). — Ch. van Duerm. Un peu plus de lumière sur le conclave de Venise et sur les commencements du pontificat de Pie VII, 1794-1800 (important). — Beissel. Die Verehrung der kl. Jungfrau Maria in Deutschland (bon). — Emmerich. Der heilige Kilian (bon).

44. — *Neue kirchliche Zeitschrift*. Jahrg. VII, 1896, Heft 8. — EWALD. Le témoignage de la Bible (il n'y a aucune bonne raison pour ne pas y croire). = Heft 9. WANDEL. Saint Paul devant la critique moderne (réfute les hypothèses de Krenkel; reconstruit la vie de l'apôtre dans un sens conservateur). — KUEHN. L'auteur de la lettre aux Hébreux (c'est bien saint Paul). = Heft 10. W. WALTHER. La tactique des théologiens suisses réformés à l'égard de Luther au sujet de la doctrine de la cène; fin dans Heft 11 (constate que ces théologiens étaient peu amis de la vérité). = Heft 12. F. BLASS. Savonarole et les Évangélistes (on a prétendu que l'évangile de saint Luc ne peut avoir été écrit qu'après 71, puisque la destruction de Jérusalem y est prophétisée; mais quoi, Savonarole n'a-t-il pas, en 1496, prophétisé le sac de Rome de 1527?).

45. — *Theologische Quartalschrift*. Jahrg. LXXXVIII, 1896, Heft 4. — BELSER. Le jour de la dernière cène et de la mort de Jésus (travail très approfondi qui complète et rectifie celui d'Aberle dans la *Theol. Quartalschr.*, 1863. Jésus prit sa dernière cène le jour qui précéda le premier jour de la fête juive Passa, soit le 13 nisan, et mourut le 14). — SEGEMUELLER. L'idée de Grégoire VII sur la primatie pontificale et son influence sur les formules de la chancellerie papale (combat la théorie présentée par Thaner dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie des sciences de Vienne, t. LXXI, sur la formule « *salva sedis apostolicæ auctoritate*. » Cette formule devint d'un emploi presque général dans les Privilèges depuis 1143; c'était, disait-on, parce que la chancellerie s'appropriait les doctrines du Décret de Gratien; en réalité,

c'est Grégoire VII et son idée de la puissance illimitée du pape en matière de législation ecclésiastique qui amenèrent la chancellerie à considérer la formule comme attestant le droit absolu et illimité du pape en matière de législation). — O. ROTTMANNER. Un dernier mot sur la « Clavis Melitonis » (on a beaucoup discuté sur l'authenticité de cet écrit qu'on fait remonter au ^{re} s.; il n'est certainement pas authentique). — Séb. MERKEL. Étude critique sur Priscillien (les écrits publiés en 1889 par Schepss sous le nom de Priscillien sont bien de lui en effet. Priscillien n'était pas un théologien orthodoxe; il avait des tendances très accusées vers le panthéisme). — FUNK. L'auteur de l'écrit « Ad Novatianum » attribué à Cyprien (l'attribution de cet écrit au pape Sixte II par Harnack n'est rien moins qu'assurée). — Id. Les « Statuta ecclesiae antiqua », leur origine et leur âge (résume les travaux de Malnory et de Peters). — H. KOCH. Où est le tombeau de la sainte Vierge Marie? (examine les travaux de Wegener et de Nirschl). — FUNK. Revue des travaux les plus récents relatifs à l'origine des États de l'Église. = Comptes-rendus : Resch. Ausser-canonische Parallel-Texte zu den Evangelien (bon). — Moll-Zupke. Die Kirchengeschichte der Niederlande vor der Reformation (excellent). — Stiglmayer. Das Aufkommen der pseudo-dionysischen Schriften (important).

46. — Zeitschrift für Kirchengeschichte. Bd. XVII, Heft 4. — HANS SCHULZ. Pierre de Murrhone, le pape Célestin V; fin (l'abdication). — ED. VON DER GOLTZ. Études bibliographiques sur l'histoire des plus anciennes éditions du Petit Catéchisme de Luther. = Bulletins historiques : WILKENS, France; suite et fin (on a laissé l'imprimeur défigurer des noms propres : Albanes, au lieu d'Albanès; du Rublé, au lieu de Ruble, et des phrases entières, par exemple dans l'article sur Lamennais); HUBERT, Italie; WILKENS, Espagne; MEYER, Église grecque; ARNOLD et PREUSCHEN, les premiers temps du christianisme; FICKER, l'Église au moyen âge. Ces bulletins seront désormais remplacés par une simple bibliographie.

47. — Göttingische gelehrte Anzeigen. 1896, janvier. — Berner. Lehrbuch des deutschen Strafrechts; 7^e édition (G. von Below discute seulement l'affirmation de l'auteur que le duel est essentiellement germanique d'origine et français uniquement de forme. Non! Il n'y a aucune trace du duel en Allemagne au moyen âge; le Germain ou l'Allemand s'adressait aux tribunaux pour obtenir une réparation pécuniaire du tort qui lui avait été fait; si le noble exerçait la Fehde, c'était dans des affaires de propriété et non d'honneur; le duel judiciaire enfin est juridiquement le contraire du duel proprement dit. La vérité est que, si le duel est d'origine germanique, c'est uniquement en ce sens que le duel judiciaire, importé d'Allemagne en France, lui a donné sa forme; quant au fond, c'est-à-dire quant à l'usage de régler en combat singulier les affaires d'honneur, il est d'origine espagnole, italienne ou française). — Kieseritzky. Die Sendung von Haugwitz nach Wien. Nov. u. Dez.

1805 (Lehmann avait défendu la conduite de Haugwitz dans cette circonstance en rejetant sur le roi la responsabilité de la volte-face assez piteuse de la politique prussienne après Austerlitz; Kieseritzky reprend contre le ministre les accusations que l'histoire lui adresse d'ordinaire. Lehmann maintient son opinion). = Février. *Lindner*. Die sogenannten Schenkungen Pippins, Karls des Grossen und Ottos I, an die Pæpste (prétentieux et insuffisant; nombreuses erreurs de fait). — *G. von Below*. Landtagsakten von Jülich-Berg, 1400-1610. Bd. I (excellent). — *Conzelmann*. Chronique de Galâwdêwos (Claudius), roi d'Éthiopie, 1540-1559 (excellente édition). — *Guidi*. Vita Za-Mikael Aragâwi (donne pour la première fois le texte complet de la vie de saint Michel le Vieux, écrite à la fin du xiii^e s.). — *Schleicher*. Geschichte der Galla (texte important pour l'histoire de l'Abyssinie; il a été composé à la fin du xvi^e s. par un moine abyssin qui nous fournit les plus anciens renseignements sérieux que nous ayons sur les peuples Gallas). = Mars. *R. Stähelin*. Huldreich Zwingli. Bd. I (remarquable). — *H. Brunner*. Deutsche Rechtsgeschichte. Bd. II (longue analyse par von Amira). — *G. Lasche*. Johannes Mathesius (excellente biographie d'un zélé disciple et biographe de Luther). = Avril. *F. Dahn*. Die Könige der Germanen. Bd. VII (longue série d'observations de détail par W. Sickel). — *O. Kern*. Die Gründungsgeschichte von Magnesia am Maiandros (publie une inscription qui donne le récit officiel de la fondation de cette ville). — *Wölfflin*. Benedicti regula Monachorum (Brandi : cette rédaction de la règle bénédictine ne peut, quoi qu'en dise Wölfflin, être originale). = Mai. *J. Réville*. Les origines de l'épiscopat (très remarquable). — *Sackur*. Die Cluniacenser (excellent). — Regesta episcoporum Constantiensium (important). = Juillet. *J. Gmelin*. Schuld oder Unschuld des Templerordens (très vive critique par K. Wenck). — *Müller*. Geschichte der Bernischen Täufer (beaucoup de matériaux, mais mal rangés et qui laissent tout à faire). — *Fitting*. Quaestiones de juris subtilitatibus des Irnerius. Summa Codicis des Irnerius (deux textes intéressants et présentés d'excellente façon). = Août. *Arnold*. Cæsarius von Arelate und die gallische Kirche seiner Zeit (très consciencieux, mais beaucoup de menues erreurs et un dessein trop vaste; c'est une idée malheureuse, à propos de saint Césaire, de vouloir faire l'histoire de l'Église de Gaule à une époque où il y avait en Gaule tant d'Églises différentes). — *J. Kohler*. Studien aus dem Strafrecht; fasc. 2-3 (expose le droit criminel contenu dans les statuts italiens ou plus exactement dans les coutumes municipales de l'Italie méridionale et de la Sicile du xii^e s. à la fin du xvi^e; excellent). = Septembre. *A. Hausrath*. Die Arnoldisten (très intéressante étude sur les efforts pour l'amélioration sociale tentés par les disciples d'Arnaud de Brescia, disciple lui-même d'Abélard : les Vaudois, saint François, les ordres mendiants, Segarelli et Dolcino). — *Cahun*. Turcs et Mongols, des origines à 1405 (travail intéressant, mais peu scientifique, où de pures imaginations sont exprimées avec autant d'assurance que des faits certains et où les erreurs de détail

abondent. Et puis, quelle idée d'intituler cet ouvrage : Introduction à l'histoire de l'Asie!). — *Boos*. Quellen zur Geschichte der Stadt Worms. Bd. III : Chroniken. — *Hane*. Der Klosterbruch in Rohrschach und der St. Galler Krieg, 1489-1490. = Novembre. *A. von Jaksch*. Monumenta ducatus Carinthiae. Bd. I : die Gurker Geschichtsquellen, 864-1232. = Décembre. *D. Martin Luther's Werke*. Bd. XIV. — *Kannengiesser*. Karl V und Maximilian Egmont, Graf von Büren (beaucoup de travail, mais aussi d'erreurs et de fouillis).

48. — Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde. Bd. XXII, Heft 2. — *Karl HAMPE*. Voyage en Angleterre de juillet 1895 à février 1896 (extraits d'un formulaire contenant des lettres d'Ottoboni de Fiesque, cardinal diacre de saint Adrien, de 1259 à 1267; ils se rapportent à Ezzelino, Richard de Cornouailles, Manfred, Conradin, à l'élection de Clément IV, etc. Documents sur l'histoire de l'évêché de Liège au XI^e et au XII^e s. Lettres des papes des XII^e et XIII^e s. dans des mss. anglais. Documents pour l'histoire de Saint-Maximin de Trèves). — *G. CARO*. Un prétendu arbitrage de l'an 1231; contribution à la critique des *Annales Januenses* (montre la suite des faits dans le différend entre Gênes et Alexandrie, au sujet de Capriata, en deux colonnes parallèles : d'abord d'après les documents diplomatiques, ensuite d'après les *Annales*, et montre que le récit de ces dernières est inexact). — *W. ERBEN*. Les annales compilées par Christian Gold, doyen de la collégiale de Mattsee, 1305-1378 (étude sur les sources de cette compilation, qui se rattache étroitement aux annales autrichiennes, en particulier à celles de Salzbourg). — *O. HOLDER-EGGER*. Extraits des mss. du monastère de Saint-Pierre d'Erfurt (d'un intérêt tout local). — *Th. MOMMSEN*. De l'âge où l'on pouvait prendre le voile (une loi impériale de 458 dit qu'on ne le pouvait pas avant quarante ans; le *Liber pontificalis*, qui copie cette loi, dit cependant soixante ans. Il y a des raisons de croire que la leçon primitive donnait le chiffre de la loi de 458 et, d'autre part, que cette modification est intentionnelle de la part du copiste). — *Id.* La chronique universelle de l'an 741 (apporte un nouvel argument pour établir que cette chronique a bien été composée en 741 et non, comme le voulait Waitz, en 800-801. Résultat intéressant pour l'histoire du *Liber pontificalis*). — *P. von WINTERFELD*. Les mss. de Waltharius (Waltharius écrivit entre 926 et 933). — *B. SEPP*. Un « Carmen de translatione S. Bartholomaei » inédit (composé peu après 1156 en Italie et probablement à Rome). — *P.-M. BAUMGARTEN*. Une lettre de l'antipape Anaclet II (pour ordonner d'excommunier les hérétiques condamnés au concile de Canosa, prov. de Bari, en nov. 1130).

49. — Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. Bd. CLIII-CLIV, Heft 9-10, 1896. — *H. POMTOW*. L'inscription votive des Messéniens et des Naupactiens à Delphes; suite (à quelle occasion et à quelle époque a été érigé ce monument? Les Messéniens le décrè-

tèrent après leur retour d'Acarnanie, peu avant la fin de 426; et, après la victoire de Sphactérie, ils autorisèrent les Naupactiens à s'y associer. Les deux monuments étaient en place au temps de la paix de Nicias. Commentaire de l'inscription, à l'aide de fragments récemment découverts. Critique des articles de Köhler et de Köpp sur le même sujet. Détails sur l'histoire de la guerre du Péloponèse en 431-423 et sur celle des Messéniens à Naupacte, 462-397. Texte et commentaire de 30 inscriptions de Delphes du III^e s., qui ont été gravées sur la base du monument des Messéniens et des Naupactiens; fin dans Heft 11. — F. REUSS. Sur la chronologie de Diodore. — WELZHOFFER. La retraite de Xerxès après la bataille de Salamine (les récits des historiens grecs sur la fuite des Perses et sur les pertes énormes qu'ils éprouvèrent dans leur marche vers l'Hellespont sont dénués de fondement). — E. HOFFMANN. La destruction des Fabius près de la Crémère (la « gens Fabia » n'est pas sortie volontairement de Rome pour faire la guerre aux Véiens; elle en a été chassée par un décret du peuple. Commente le passage d'Ovide *Fasti*, II, 195). — Heft 11. G. FRIEDRICH. Pour servir à l'histoire grecque en 411-404 av. J.-C. (cherche à rétablir la suite chronologique des événements). — K. LINGKE. Socrate et Xénophon; 2^e art. (les *Mémorables* n'ont tracé de Socrate qu'un portrait grossier; ils furent composés, non pour enseigner la doctrine socratique, mais pour répandre les connaissances utiles parmi les gens comme il faut. L'auteur n'était pas un disciple de Socrate; c'est dans les dialogues de Platon qu'il a puisé sa science). — KNOKE. Sur Tacite, *Ann.*, I, 64 (cherche à prouver que les combats mentionnés dans ce passage ont été livrés par les troupes de Germanicus près de Diepholz et que les « pontes longi » de Domitius sont identiques avec les « Moor-Brücke » trouvés par Knoke dans les marais de Diepholz). — NEBERT. Antigone de Karystos; suite (il naquit en 290 av. J.-C.; il écrivit d'abord une *Περὶ γηγενίης Μακεδονικῆς*, puis, vers 260, une histoire d'Italie, enfin, vers 250, l'*Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή*. Il composa encore un ouvrage sur la peinture et la sculpture. Il passa la dernière partie de sa vie à Pergame, où il travailla pour Attale I^{er}). — STANGL. Sur les lettres de Cicéron à Atticus (V, 12, 2; XIII, 22, 4).

50. — *Jahrbücher für Nationalökonomie und Statistik*. 3^e Folge. Bd. XII, Heft 5, 1896. = Compte-rendu : *Meitzen*. Siedelung und Agrarwesen der Westgermanen und Ostgermanen, der Kelten, Römer, Finnen und Sklaven. 3 vol. (remarquable). = Heft 6. W. MEYER. Seigneurs et serfs dans le comté de Lippe depuis la fin du moyen âge (statistique des domaines possédés par les paysans libres vers 1475; tableau de la condition économique des paysans en Lippe à la fin du XV^e s. Elle était alors favorable; les obligations serviles n'avaient rien d'oppressif. Détails sur l'origine des domaines de chevaliers, le développement pris par le servage à partir du XVI^e s., l'émancipation des paysans au XIX^e. Comparaison avec ce qui se passa dans la Prusse orientale, où la situation sociale des paysans était pire, parce

qu'en Lippe les paysans furent protégés par leurs seigneurs et, en Prusse, sacrifiés par le gouvernement à la noblesse). — *Compte-rendu : Cunow. Die sociale Verfassung des Reiches der Inkas* (bon).

51. — *Zeitschrift der Savigny Stiftung für Rechtsgeschichte*. Bd. XVII. *Römische Abtheilung*, 1896. — FITTING. Les traités d'Irnerius : « Summa Codicis » et « Quaestiones de juris subtilitatibus » (prouve, contre Schupfer et Patetta, que ces deux traités sont bien d'Irnerius). — PERNICE. Parerga ; suite (5^e la paix et le maintien de la paix dans le droit gréco-romain ; un examen approfondi du droit germanique montre que les idées fondamentales les plus générales sur l'idée et la protection de la paix remontent bien au temps primitif des Aryas, mais que les Grecs et les Romains les en ont développées d'une façon tout à fait indépendante. 6^e Le « dolus » en droit gréco-romain ; il faut nettement séparer sur ce point la théorie gréco-romaine de la théorie germanique). — A. SCHMIDT. Les débuts de la « Bonorum possessio » en droit romain. — U. WILCKEN. Procès-verbaux de procès égyptiens (répond aux critiques de Gradenwitz dans Bd. XVI et maintient son interprétation). — *Germanistische Abtheilung*, 1896. H. BRUNNER. La paternité illégitime dans les anciens droits germains (combat J. Ficker et la doctrine que le concubinat, en tant qu'institution juridique, était inconnu des anciens Germains). — GEBAUER. Études sur l'histoire de l'appel pour faux jugement dans l'ancien droit français. — A. HALBAN-BLUMENSTOK. La protection royale et le droit de vengeance (étudie les limites et l'étendue du droit de protection royale dans l'empire franc au temps des Mérovingiens, surtout d'après Grégoire de Tours, IX, 19 et 27. Ces récits montrent que la protection royale au VI^e siècle ne faisait aucune opposition de principe au droit de vengeance, qu'elle le suspendait seulement dans des cas exceptionnels). — WEYL. Les fonctions du « patricius » dans l'empire franc (il ne faut pas les confondre avec celles de « patricius romanus. » La charge de patrice est identique à celle de duc ; cette dernière fut importée par les Francs dans les pays conquis ; ils trouvèrent le patriciat dans la Gaule méridionale et l'adaptèrent à la dignité ducale. Les patrices de Provence et de Bourgogne n'étaient que des ducs francs. A Marseille, à côté du patrice, il y eut des comtes francs qui n'étaient sans doute pas subordonnés au patrice ou duc, mais lui étaient coordonnés). — O. SEECK. Le « comitatus » german sur le sol romain (étudie l'institution romaine des « protectores » et « domestici, » qui correspond exactement au « comitatus » german et qui en est sorti, et celle des « bucellarii, » qui apparaissent au V^e s. et qui correspondent aux « comites » des Germains. L'auteur estime que le passage de Tacite sur le « comitatus » est tout à fait conforme à la réalité et de grande valeur). — E. SCHROEDER. Un fragment du « petit droit impérial » (à la bibliothèque de Cassel). — DISTEL. L'âge de la majorité gouvernementale dans la dynastie saxonne (elle fut fixée à vingt et un ans en 1510). — Id. Décisions prises par les tribunaux des échevins de Magdebourg et de Leipzig pour le duc Maurice de Saxe

dans le conflit avec le vassal Guillaume de Haugwitz en 1545. = Comptes-rendus : *Stutz*. Geschichte des kirchlichen Beneficialwesens. Bd. I, Th. 1 (excellent). — *Kempf*. Geschichte des deutschen Reichs, 1245-1273 (bon). — *Frommhold*. Deutsche Rechtsgeschichte (bon). — *Langenpusch*. Das germanische Recht im Heliand (insuffisant). — *Dopsch*. Entstehung und Charakter des österreichischen Landrechts (important). — *Burchard*. Die Hegung der deutschen Gerichte im Mittelalter (excellent). — *G.-W.-F. Hegel*. Kritik der Verfassung von Deutschland (intéressant). — *Von Simmern*. Die Kreisverfassung Maximilians I. Bd. I (important). — *Seeliger*. Die Capitularien der Carolinger (important). — *Von Schwind* et *Dopsch*. Ausgewählte Urkunden zur Verfassungs-Geschichte der deutsch-österreichischen Erb-Länder im Mittelalter (remarquable).

52. — Zeitschrift des Vereins für Volkskunde. Jahrg. VI, 1896, Heft 1. — *Kossinna*. Les Germains en Allemagne aux temps préhistoriques (expose les hypothèses de Montelius, Undset, O. Schrader, Ed. Meyer. La plus ancienne demeure des Germains doit être cherchée en Mecklembourg, en Slesvig-Holstein, en Jutland, dans les îles danoises et dans la Suède méridionale; ils s'y trouvaient jusqu'à trois mille ans avant J.-C. La comparaison des langues ne peut rien décider sur la préhistoire; la méthode archéologique donne des résultats autrement certains. La patrie primitive des Indo-Européens était sans doute dans l'est de l'Europe moyenne). = Heft 12. Th. *UNGER*. Les Allemands dans la Styrie primitive; le peuple et le droit (sur la fête de la Saint-Jean, 27 décembre, où le vin était consacré par le prêtre et distribué à ceux qui venaient à l'Eglise. Publie trois actes de 1321, 1352, 1384); suite dans Heft 3 (au xvi^e s. encore, dans les pays autrichiens et bavarois, il était d'usage qu'un homme soupçonné d'un meurtre vint auprès du cercueil et touchât le cadavre; c'est le « Bahr-Recht. » Superstitions populaires relatives à l'emploi de la valériane). — *Marie Kosch*. Les paysans nobles de Turopol en Croatie (on leur conféra, dit-on, la noblesse à cause de l'audace qu'ils déployèrent vers 1260 contre les Mongols. Détails sur la condition sociale et les usages populaires de ce district). = Heft 3. *LEHMANN-FILHES*. Sur l'histoire de la civilisation en Islande (d'après un mémoire de Bjarnason dans la Revue de la Société pour la littérature islandaise en 1892, où sont donnés d'abondants détails sur les mœurs des Islandais au commencement du xix^e s.); fin dans Heft 4. — *Piger*. Institutions et usages relatifs au mariage, à la naissance et à la mort dans les environs d'Iglau en Moravie; fin dans Heft 4. — *M. HARTMANN*. Les traditions populaires des Berbères. = Compte-rendu : *Jacob*. Das Leben der vor-islamischen Beduinen (excellent). = Heft 4. *Edw. SCHROEDER*. Le tribunal de Basdorf, dans la seigneurie d'Utter, prov. de Hesse-Nassau (histoire de cet ancien tribunal; dessin des vestiges qui subsistent encore de l'ancien emplacement, placé sous un tilleul). = Comptes-rendus : *Grosse*. Die Formen der Familie (bon). — *Lawe*. Die Reste der Germanen am

Schwarzen Meer (important). — *Bielenstein*. Studien aus dem Gebiete der lettischen Archæologie, Ethnographie und Mythologie (important).

53. — Nord und Süd. Jahrg. XX, 1896, novembre. — A. ROGALLA DE BIEBERSTEIN. Neuchâtel sous la domination prussienne; fin : 1833-1852. = Décembre. F. DAHN. Les divinités féminines des Germains (le grand nombre de ces divinités peut se ramener à deux principales : celle de la naissance et celle du tombeau, Nerthus et Hel). — F.-J. BUELOW. La compagnie à charte du Sud africain (récit détaillé de ses entreprises depuis 1890).

54. — Preussische Jahrbücher. Bd. LXXXVI, Heft 2, 1896. — H. DELBRUECK. Les origines de la guerre de Sept ans (critique les hypothèses de Koser et de Naudé; cherche à déterminer la situation de la France en mai 1756 à l'égard de l'alliance austro-russe; au moment où commençaient les préparatifs militaires de la Prusse, l'alliance entre la France et l'Autriche n'était pas encore entièrement assurée; c'est l'offensive prise par Frédéric II qui a déterminé l'alliance défensive). = Heft 3. BARTHOLOMÆUS. Émigration allemande en Pologne au moyen âge (surtout d'après des sources polonaises). — R. STOFFERT. Un soulèvement communiste en Turquie (raconte le soulèvement du sectateur musulman Mustapha en 1418).

55. — K. Bayerische Akademie der Wissenschaften. Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und der historischen Classe. Munich, 1896, Heft 3. — G.-F. UNGER. Sur Josèphe; 2^e art. (étudie les données fournies par Flavius Josèphe sur les années de règne des Macabées, des empereurs romains et des princes juifs de l'époque impériale). — Baron E. D'ŒFELE. Chartes du monastère de Biburg (publie 56 chartes relatives aux possessions de cette maison au XII^e et au XIII^e s.). — FURTWÄNGLER. Une peinture sépulcrale d'Égypte et la question mycénienne. — RIGGAUER. Le numismate J.-B. Fickler.

56. — K. Preussische Akademie der Wissenschaften. Sitzungsberichte. Berlin, 1896. Stück 45-47. — L. BORCHARD. Le système de construction du temple de Philæ. — W. WATTENBACH. La légende des saints Quatre-Couronnés (histoire et versions de la légende relative au martyre des saints Claude, Castorius, Sempronianus et Nicostratus. Publie le plus ancien texte de cette légende d'après le ms. de Paris, lat. 10861). = Stück 49-50. R. FÖRSTER. Sur un palimpseste de Libanius à Jérusalem.

57. — Sitzungsberichte der Alterthumsgesellschaft Prussia. Königsberg, 1896, Heft 20. — A. BEZZENBERGER. Le cimetière de Rominen (date d'environ 500 av. J.-C.; les corps enterrés appartiennent au peuple prusso-letto-esthonien. De 500 av. J.-C. à 500 après, la Prusse orientale eut une population stable et un développement historique ininterrompu; elle entretenait des rapports réguliers avec les peuples civilisés de l'Europe méridionale). — G. CONRAD. Les enseignes des mai-

sons dans le cercle de Preussisch-Holland (ces enseignes se composent de figures formées le plus souvent de lignes droites; ces figures sont peintes sur une sorte d'écu, et ces écus sont appliqués au pignon des maisons. On y représente aussi des instruments agricoles, des pieux, etc.). — SOMMERFELDT. Garnisons prussiennes sur la frontière polonaise en 1676-1706. — BEZZENBERGER. Documents relatifs à l'histoire du siège de Danzig en 1813.

58. — *Allgäuer Geschichtsfreund*. Jahrg. VIII, 1895. — JOS. BUCK. Histoire de Kempten du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle. Tiefenbach près d'Oberstorf; son église et ses bains (publie quatre documents de 1458-1518). — F.-L. BAUMANN. Pour servir à l'histoire de la guerre des Paysans dans l'Allgäu occidental (publie trois lettres de 1525; parle des « Brandsteuer » que la ligue souabe, après la défaite des Paysans, leva sur les villages des territoires insurgés). — ENDRES. Célestin Vogl, prince-abbé de Saint-Emmeram à Ratisbonne, 1613-1691. — HARCHLER. Convention monétaire passée entre Ulm, Ueberlingen, Kempten et autres villes souabes, en 1501. — F.-L. BAUMANN. Les chroniques de Kempten à la fin du ^{xv}^e siècle (il y a, de cette époque, six œuvres historiques qui traitent de la fondation et de l'histoire primitive du monastère et de la ville de Kempten; elles ont toutes pour auteur Jean Bircinius, maître de l'école monastique de Kempten). — JOS. BUCK. De la part prise par Kempten aux contingents de l'année impériale commandés pour la guerre de Sept ans (de la procédure suivie contre les déserteurs de ces contingents en 1756 et en 1763).

59. — *Archiv des historischen Vereins von Unterfranken und Aschaffenburg*. Bd. XXXVIII, 1896. — M. WIELAND. La chartreuse d'Ostheim, 1413-1803, d'après des documents inédits. — AMRHEIN. Histoire du ci-devant monastère bénédictin de Holzkirchen à Markt-Heidenfeld, 775-1802 (article très détaillé de 95 p.). — ID. Contributions à l'histoire du château de Homburg (Hohenburg)-sur-le-Mein (x-xviii^e s.; détails très abondants sur les vassaux et les bourgeois du château; intéressant pour la généalogie de la noblesse franconienne). — S. GOEBL. Le journalisme à Würzburg jusqu'en 1815 (la première gazette parut en 1749. Analyse le *Würzburger Intelligenz-Blatt*, qui parut de 1749 à 1803, et qui contient des faits curieux pour l'histoire de la civilisation. Le journalisme à Würzburg au temps de Napoléon I^{er} et les mesures prises à sa demande contre la liberté de la presse).

60. — *Archiv für Frankfurts Geschichte und Kunst*. 3^e Folge, Bd. V, 1896. — H. VON MATHUSIUS-NEINSTEDT. La description de Francfort composée par Baldemar de Peterweil (en 1350; nouvelle édition très améliorée, avec des notes et des éclaircissements). — O. DONNER-VON-RICHTER. Les Fyoll, famille de peintres; de la part qu'ils ont prise à la construction du Römer, ^{xv}^e-^{xviii}^e siècle. — SCHNAPPER-ARNDT. Autobiographie du marchand J.-Ph. Münch (pendant ses années d'apprentissage et de voyages, 1680-1694). — KRACAUER. Francfort et la

République française; suite (années 1797-1802; utilise de nombreux documents d'archives importants pour le congrès de Rastadt et pour les négociations de Ratisbonne en 1802). — THOMAS. Restes de constructions romaines découverts au marché aux poules en 1895. — G. WOLFF. Marques de potiers romains (provenant de la 14^e et de la 22^e légion; elles sont du temps des expéditions dirigées par Domitius contre les Cattes). — QUILLING. Fouilles opérées à Francfort (tombeaux fouillés en 1895 dans le castrum de la ville; les objets trouvés prouvent que Francfort avait déjà pris une extension notable à l'époque mérovingienne). — La bulle d'or de l'empereur Sigismond pour Francfort, 1433 (texte, commentaire et fac-similé photographique). — R. JUNG. Ce qu'a coûté une ambassade envoyée de Francfort à Rome en 1477 (cette ambassade avait pour but de solliciter divers privilèges religieux pour la ville et ses habitants). — FALK. Johannes Indagine, doyen du chapitre de Saint-Léonard à Francfort (théologien notable du xvi^e siècle, adversaire de la réforme luthérienne; sa vie et son activité ecclésiastique).

61. — Berichte des freien deutschen Hochstiftes zu Frankfurt-a.-M. Neue Folge, Bd. XII; Heft 3-4, 1896. — R. SCHWEMER. Boniface et les pieuses femmes anglo-saxonnes (analyse les lettres écrites par saint Boniface à plusieurs pieuses femmes d'Angleterre; elles montrent de quelle foi intérieure ces femmes étaient animées et la direction dans laquelle se mouvaient les pensées religieuses de Boniface et de ses partisans).

62. — Beiträge zur Geschichte von Stadt und Stift Essen. Heft 16, 1896. — Conrad RIBBECK. Histoire du gymnase d'Essen; 1^{re} partie (histoire de l'école monastique d'Essen du xiv^e s. à l'an 1500, et de cette école, devenue gymnase, de 1500 à 1564. Important pour l'histoire de l'humanisme dans les pays rhénans et en Westphalie. Publie neuf documents de 1545-1563). — Heft 17, 1896. Ferd. SCHROEDER. Essen au moyen âge (police, finances et impôts, administration municipale). — ARENS. L'hôpital du Saint-Esprit à Essen, depuis le xiv^e s. — Id. Une ordonnance concernant les pauvres à Essen en 1581. — Id. Statuts du chapitre des chanoinesses d'Essen, 1640.

63. — Bremisches Jahrbuch. Bd. XVIII, 1896. — Fr. BUCHENAU. Brême jusqu'en 1305 (important pour la topographie de la ville). — J. FOCKE. La coutume de faire présent de fenêtres peintes à Brême (coutume fréquente du xv^e au xviii^e s.; on faisait cadeau de fenêtres peintes et armoriées à des monuments publics, à des églises, à des maisons particulières. Détails sur les mesures somptuaires prises à cette occasion par le conseil de Brême). — E. DUENZELMANN. La guilde des marchands de Brême et ses « Elterleute » (son histoire, son organisation, son « collegium seniorum », qui existe encore aujourd'hui, depuis le xv^e s. Intéressant pour l'histoire des institutions municipales de Brême). — KUEHTMANN. Procès contre Jean Wasmer, bourgmestre de

Brême en 1430 (pendant les troubles révolutionnaires qui régnèrent à Brême en 1426-1433, Wasmer fut exécuté comme criminel de haute trahison; le jugement fut, selon toute vraisemblance, tout à fait injuste). — W. von BIPPEN. Henri Krefting et la ligue plus étroite des six villes de la Hanse : Lubeck, Hambourg, Brême, Brunswick, Magdebourg et Lunebourg (cette ligue commença de se former dans les dernières années du xiv^e siècle, non pas seulement pour protéger le commerce, mais pour opposer une résistance commune aux seigneurs, comtes et princes. Krefting, conseiller de Brême, fut le principal représentant de cette idée. La ligue fut enfin constituée en 1607). — LONKE. Les mss. en dialecte bas-allemand conservés à la bibliothèque municipale de Brême.

64. — Diöcesan Archiv von Schwaben. Jahrg. XIV, 1896. — BECK. L'ancien monastère et hôpital de Königseggwald. — N. PAULUS. Le dominicain Conrad Köllin d'Ulm, 1476-1536 (sa polémique contre Reuchlin et Luther; son rôle comme inquisiteur). — Th. von LIEBENAU. Pour servir à l'histoire de la guerre de Smalkalde dans l'Allemagne méridionale (détails sur l'attitude des Eidgenossen suisses à l'égard des partis en lutte; ils observèrent en principe la neutralité, mais en fait ils sympathisèrent avec la ligue et la soutinrent). — BECK. Robert II Ness, prince-abbé d'Ottenbeuern, 1670-1740. — GRUPP. Apostats du monastère de Maihingen au temps de la Réforme. — BRINZINGER. Le monastère augustin d'Oberndorf sur le Neckar, 1264-1557. — REITER. Sébastien Schærtlin de Burtenbach, capitaine au service de la ligue de Smalcalde et du roi de France François I^{er} (publie un document de 1553 par lequel Charles-Quint lui confère une faveur).

65. — Forschungen zur Brandenburgischen und Preussischen Geschichte. Bd. IX, Hælfte 1, 1896. — CHROUST. Documents relatifs à l'histoire de Brandebourg sous l'électeur Jean Sigismond (tirés des archives des comtes Dohna à Schlobitten dans la Prusse orientale. Ils concernent : 1^o les différends relatifs aux prétentions des Radziwill d'être d'aussi bonne naissance que les Brandebourg, en 1613; 2^o l'introduction de la confession réformée en Brandebourg, 1613-1615). — W. ONCKEN. Sir Charles Hotham et Frédéric-Guillaume I^{er} en 1730; suite (raconte les efforts de l'ambassadeur d'Angleterre à la cour de Prusse pour renverser le ministre prussien Grumbkow et l'ambassadeur de Prusse à Londres Reichenbach. Détails sur les projets de mariage du prince royal de Prusse avec une princesse anglaise et du prince de Galles avec une princesse prussienne, ainsi que sur le projet qu'avait formé le prince Frédéric de s'enfuir à Londres. Important). — H. von PETERSDORFF. Les origines de la guerre franco-allemande (examine les critiques qui ont été adressées au livre de Sybel, qui reste inattaquable, sauf sur des points de détail. L'impératrice Eugénie n'est pas responsable de la guerre, mais seulement d'avoir laissé les événements suivre leur cours; et ce n'est pas Napoléon III qui a poussé à la guerre, mais le duc de Gramont, qui s'est fait l'aveugle instrument de

l'opinion publique. Quant à la dépêche d'Ems, on n'a pas le droit de dire que Bismarck l'ait falsifiée ! De la valeur historique des écrits posthumes de Moltke ; ils n'ont pas été édités avec tout le soin nécessaire). — NAUDÉ. Les origines de la guerre de Sept ans ; 2^e partie (223 p., dirigées contre Max Lehmann). = Comptes-rendus : *Sarre*. Die Berliner Goldschmiedezunft bis zum Jahre 1800 (bon). — *Horn*. Urkunden zur Geschichte des Amtes Interburg (sans valeur). — *A. von Hedenström*. Die Beziehungen zwischen Russland und Brandenburg, 1655-1660 (bon). — *Seraphim*. Aus der Kurländischen Vergangenheit. Bilder und Gestalten des XVII Jahrh. (bon). — *Silfverstolpe*. Schriften des schwedischen Reichsraths, Grafen A. J. von Høpken. Bd. II (très important). — *Thimme*. Die inneren Zustände des Kurfürstenthums Hannover unter der französisch-Westfälischen Herrschaft (excellent). — *Zernin*. Das Leben des Generals August von Gœben (le récit est sans valeur, mais les lettres du général sont importantes).

66. — Freiburger Diöcesan Archiv. Bd. XXV, 1896. — Baron A. DE RIEPPLIN. Le journal du bénédictin Carl Wachter à Salem, 1796-1799 (détails sur les passages de troupes françaises à travers le pays badois). — F. ZELL et M. BURGER. Les « Registra subsidii charitativi » dans l'évêché de Constance à la fin du XV^e s. et au commencement du XVI^e (ces impôts extraordinaires furent mis en 1497 et en 1509 sur le clergé du diocèse afin de relever les finances délabrées de l'évêché). — STOCKER. Le « Schüpfergrund » et ses possesseurs (le nom de « Schüpfergrund » désigne la petite région qu'arrose la Schüpff, affluent de la Tauber, dans la partie septentrionale de Bade. Détails sur les familles nobles établies dans ce district : les sirs de Rosenberg, de Dottenheim, etc.). — REINFRIED. Documents ecclésiastiques provenant du chapitre rural d'Ottersweier, 1276-1514. — RUPPERT. L'ancien trésor de la cathédrale de Constance (il fut vendu en 1530 par le conseil luthérien de la ville et en grande partie fondu. Publie un inventaire dressé en 1500). — STENGEL. Le village et la paroisse de Grossschönach et ses filiales (nombreux documents des XIV^e-XVI^e s.). — J. KOENIG. Le village et la paroisse de Hausen-sur-l'Aach. — KRIEG. Catacombes trouvées dans l'église de l'Université de Fribourg (elles contiennent les tombes de Jésuites du XVII^e et du XVIII^e s.).

67. — Jahrbuch für die Geschichte des Herzogthums Oldenburg. Bd. V, 1896. — MUTZENBECHER. Situation du grand-duché d'Oldenburg au congrès de Vienne (notes d'un contemporain sur les causes qui empêchèrent d'incorporer la Frise orientale à l'Oldenburg). — RIEMANN. Le « Schakelhaverberg » à Jever (c'est là que furent enterrés les Rustringiens et les Saxons tués aux deux combats de 1149 et 1165). — H. ONCKEN. Études sur l'histoire de la croisade contre les gens du Stadland en 1233-1234 (expose la part prise par la noblesse flamande et brabançonne à cette croisade ; contributions à la biographie du général des Dominicains Johannes Teutonicus de Wildeshausen). — HAYEN. Le

pèlerinage de N.-D. de Wardenburg, ix^e-xvii^e s. — H. ONCKEN. G.-A. de Halem (analyse très élogieuse de l'ouvrage de A. Chuquet). — MUTZENBECHER. Les visites d'églises oldenbourgeoises il y a cent ans.

68. — Jahrbücher und Jahresberichte des Vereins für Mecklenburgische Geschichte und Alterthumskunde. Jahrg. LXI, 1896. — HUEBBE. Topographie de la ville de Schwerin au moyen âge. — TECHEN. La ville de Wismar et les tribunaux de la Vehme (de quelques procès intentés par les tribunaux vehmiques de Westphalie à des bourgeois de Wismar et même au conseil municipal de la ville, 1440-1491. La ville s'efforça vainement de repousser l'ingérence de ces tribunaux dans la justice municipale). — STUHR. Un registre du « Niedergericht » de Schwerin, 1648-1651 (analyse les procès-verbaux, donne d'intéressants tableaux sur les prix du blé et du pain). — W. STIEDA. Les huguenots en Mecklembourg (article très détaillé de 84 p. En 1700, un certain nombre de réfugiés français vinrent s'établir à Bützow en Mecklembourg; l'espoir qu'avait caressé le duc Frédéric-Guillaume de Mecklembourg de voir l'industrie prendre l'essor dans ses États grâce à eux fut déçu. Publie 83 pièces de 1683 à 1724). — G. DRAGENDORFF. Angelus Sala, médecin du duc Jean-Albert de Mecklembourg-Güstrow (sa biographie, † 1637; son importance dans l'histoire de la médecine et de la chimie). — BELTZ. Objets de l'âge du bronze récent trouvés en Mecklembourg. — A. HOFMEISTER. La chanson du roi des Obotrites Anthyrius (c'est un faux qui a été composé vers 1630 par Elias Schede). — RUDLOFF. L'avouerie de Schwaan (important; détails sur les possessions de l'abbaye de Doberan). — STUHR. La piraterie sur les côtes du Mecklembourg, 1568. — TECHEN. Additions à la généalogie des ducs de Mecklembourg. — F. CAULL. Localités disparues en Mecklembourg. — OERTZEN. Monnaies trouvées à Mamerow (898 pièces d'argent des xvi^e et xvii^e s.). — R. BELTZ. Mistewoi, prince des Obotrites (revise la généalogie des princes obotrites au x^e et au xi^e s.).

69. — Jahresbericht des historischen Vereins Dillingen. Jahrg. VIII, 1896. — SPECHT. Les privilèges de l'ancienne Université de Dillingen. — A. SCHROEDER. Un prédicateur de Dillingen poursuivi pour crime d'hérésie (publie le procès-verbal de l'enquête instituée en 1522 contre maître Casper Hasbach, qui fut contraint d'abjurer la foi luthérienne). — FILLE. La réforme luthérienne à Augsbourg (d'après un ms. de la bibliothèque du lycée de Dillingen; important pour faire connaître les conflits soulevés par la doctrine du baptême entre les partisans de Luther et de Zwingli). — WAGNER. Le moine augustin C. Amman (contemporain de Luther et partisan de ses doctrines). — SCHLECHT. Le nonce du pape Fel. Ninguarda et son opinion sur les hosties miraculeuses du pèlerinage d'Andechs. — BENZ. Fouilles à Zöschingen (dans des tombeaux de la période de Hallstadt). — HARBauer. Vases avec marques de potiers romains à Faimingen et Schretzheim. — KIRCHMANN. Les tombes alignées de Schretzheim (en tout, on en a déjà

ouvert 185; cimetière très intéressant de la période franco-alémanique. On y a trouvé de nombreux objets de parure qui trahissent l'influence romaine et rappellent les procédés employés par les Lombards). — SPECHT. Les registres matriculaires de l'Université de Dillingen, 1607-1774 (on les considérait jusqu'ici comme perdus). — ENDRES. Histoire du monastère de Fultenbach (sa restauration à la fin du xv^e siècle). — WAGNER. Liste des prieurs du monastère augustin de Lauingen, 1300-1540. — SCHLECHT. Histoire des moines augustins en Allemagne avant Luther (publie trois lettres de 1472-1476 relatives à la réforme du monastère par le duc Louis de Basse-Bavière).

70. — Jahresbericht der Schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur. Jahrg. LXXIII, 1896. — REIMANN. Des difficultés que le président Washington rencontra en 1793 pour maintenir la paix. — G. BAUCH. Georges de Logau, humaniste et poète, 1500-1553 (important pour l'histoire de l'humanisme en Silésie; d'après des documents inédits). — L. NEUSTADT. Les plus anciennes prétentions des Hohenzollern sur la Silésie (parle des alliances matrimoniales entre les princes silésiens et brandebourgeois au xvi^e et au xvii^e s. et des tentatives faites par le margrave de Brandebourg, Georges, en 1520-1530, pour se mettre en possession de territoires silésiens par achat et par traités).

71. — Jahresberichte des Museum-Vereins für das Fürstenthum Lüneburg, 1891-1895. Lunebourg, 1896. — REINECKE. Histoire de la « Kalands Bruderschaft » à Lunebourg (histoire de cette confrérie ecclésiastique, du xiii^e au xvi^e siècle). — SPRENGEL. Pour servir à l'histoire des conflits militaires entre le duc Henri le Lion et la ville de Bardowik. — GÖRGES. La ville de Lunebourg pendant la guerre de Sept ans (passages de troupes, contributions, hôpitaux militaires, recrutement, etc.).

72. — Jahresbericht 65 und 66 des Vogtländischen Alterthumsforschenden Vereins zu Hohenlauben. 1896. — C. WALTHER. Les changements de religion du dernier duc de Saxe-Zeitz, Maurice-Guillaume (il passa en 1717 au catholicisme et revint en 1718 à la confession luthérienne. Détails sur la situation ecclésiastique dans les duchés saxons à cette époque).

73. — Mittheilungen des Alterthumsvereins zu Plauen im Vogtland. 9 Jahresschrift, 1893. — HÖFFER. Essai d'une histoire de l'industrie du coton dans le Vogtland de 1550 à 1790 (publie un volumineux mémoire rédigé en 1790). — Général DE RAAB. Deux chroniques sur l'histoire du Vogtland (1^{re} chronique de Plauen, 1529-1669; 2^e chronique de Theume en Saxe, 1525-1743). — 12 Jahresschrift, 1896. C. DE RAAB. Histoire des forêts domaniales dans le Vogtland jusqu'à la fin du xvi^e s. (étudie très en détail les anciens noms des districts forestiers, la politique économique suivie dans ces forêts par l'ordre Teutonique et les électeurs de Saxe, les droits d'usage des populations rurales, le per-

sonnel et l'administration forestière, la chasse, les mines, le flottage des bois, etc. Mémoire de 147 p., d'après des documents inédits).

74. — Mansfelder Blätter. Jahrg. X, 1896. — ROSENBERG. Jean Agricola d'Eisleben (théologien distingué et compagnon de Luther, 1494-1566; mort prédicateur de la cour à Berlin). — BLUEMEL. Martin Luther à Eisleben (explique au long les rapports du réformateur avec sa ville natale, 1483-1546). — KOENNECKE. Deux procès de sorcellerie dans le comté de Mansfeld, 1652-1655 et 1689. — GROESSLER. Mémoires du pasteur Schulze (composés vers 1770, ils ne contiennent que des faits d'histoire locale). — C. TH. Inventaire des documents relatifs au comté de Mansfeld qui sont publiés dans le *Deutsches Reichs Archiv* de Lünig. — G. FUNKE. Mes souvenirs de l'année 1813 (comme hussard dans l'armée prussienne). — GROESSLER. Légendes et coutumes du comté de Mansfeld et pays circonvoisins; suite.

75. — Mittheilungen des Oberhessischen Geschichtsvereins. Neue Folge. Bd. VI, 1896. — LUCIUS. La ville et la seigneurie de Lisberg, 1600-1800 (d'après une chronique ecclésiastique et les comptes paroissiaux de la ville; intéressant pour l'histoire des guerres du xviii^e et du xviii^e s.). — E. HEUSER. Le journal de Th. Chastel sur les événements militaires à Giessen et dans les environs, du 6 juillet au 18 septembre 1796; suite (occupation de la ville par les troupes françaises; Chastel fut pendant ce temps secrétaire du commandant français). — E. KLEWITZ et CARL EBEL. Les registres matriculaires de l'Université de Giessen; fin. — C. EBEL. Documents relatifs à l'histoire de la haute Hesse, 1271-1449 (58 documents tirés des archives des princes de Stolberg à Wernigerode). — KOENNECKE. Les débuts de l'imprimerie à Gies- sen. — KLEWITZ. Deux lettres du prince Georges, depuis grand-duc Georges de Mecklembourg-Strelitz, en 1792. — H. HAUPT. Documents relatifs à l'histoire de la Hesse et de la ville de Wetzlar (7 pièces du xiv^e au xvi^e s.). — BUCHNER. Histoire de la Hesse de 1806 à 1814 (extraits de lettres écrites par un franc-chasseur hessois pendant la campagne de France en 1814). — SOLDAN. Résultats de fouilles exécutées en 1895 sur le « Limes imperii romani » (surtout dans l'Odenwald).

76. — Mittheilungen des Vereins für die Geschichte der Stadt Meissen. Bd. IV, Heft 2, 1896. — WUTTKE. Doléances des corporations de Meissen en 1500 (exposent les raisons de la décadence où étaient tombés les métiers de la ville, entre autres l'accise sur la bière, perçue depuis la fin du xv^e s. Publie ce document important). — NITZSCHE. L'enseignement primaire à Meissen au xix^e s. — KIRBACH. Les anciens règlements des métiers à Meissen; t. III (étude approfondie sur l'histoire des corporations de poissonniers et sur leurs statuts du xvi^e au xviii^e s.). — O.-E. SCHMIDT. L'empereur Joseph II à Meissen, 27 juin 1766 (d'après les notes d'un contemporain). — H. WITTMICH. La prestation d'hommage à Meissen à l'avènement de l'électeur Jean-Georges IV en 1692. — MARKUS. Meissen au temps de la guerre de Trente ans (copieux extraits

des archives de Meissen et de Dresde; important pour l'histoire des opérations militaires, 1^{er} art. de 76 p.). — LOOSE. Le clergé du chapitre de Meissen, au temps de la Réforme. — Soulèvements de paysans à Meissen et aux environs en 1790 (provoqués par la Révolution française; il fallut faire intervenir la troupe. Publie une relation contemporaine).

77. — Mittheilungen des Vereins für Hamburgische Geschichte. Jahrg. XVII, 1896. — HILLE. Un chef de troupes hambourgeoises : Magnus Andersen zu Klixbüllgaard (publie une lettre de 1570). — VOIGT. Les rapports de Hambourg avec la Suède en 1630-1650 (notes tirées des comptes de la « Stadtkämmerei »). — WEDEKIND. La presse à Altona (établissement d'imprimeries dans cette ville; privilège accordé par le gouvernement danois d'y publier deux journaux, 1658-1738). — VOIGT. Occupation du territoire hambourgeois par les troupes suédoises en 1649 (en vertu de la paix de Westphalie, Hambourg, en qualité de membre du cercle de la basse Saxe, devait payer une indemnité de guerre à la Suède; le territoire de la ville fut occupé par les Suédois jusqu'au paiement des sommes déterminées). — ID. Tableau des revenus que la ville de Hambourg tirait de ses territoires et du district de Bergedorf vers 1625. — OBST. Le procès intenté à la ville de Hambourg par le duc François-Jules de Saxe-Lauenbourg au sujet du district de Ritzebüttel, 1629-1639. — C. WALTHER. Origine du nom d'Altona. — VOIGT. Les frais supportés par Hambourg en 1603 pour les fêtes données en l'honneur du roi de Danemark, Christian IV, et Jean-Adolphe, duc de Slesvig-Holstein. — RUBENSOHN et WALTHER. Les marins hambourgeois Clas et Almiro et les îles de la mer Égée (mentionnés dans l'ouvrage de Fr. Piacenza : *l'Egeo redivivo*, paru en 1688; recherches sur la personne et les voyages de ces marins).

78. — Mittheilungen des Vereins für Kunst und Alterthum in Ulm und Oberschwaben. Heft 5-8, 1896. — VEESENMEYER. La chronique de Sébastien Fischer (publie la chronique, très détaillée, du cordonnier Fischer; elle va jusqu'à 1554 et a une très grande importance pour l'histoire locale; 278 p.).

79. — Mittheilungen der Litauischen litterarischen Gesellschaft zu Tilsitt. Heft 21, 1896. — E. WOLTER. Pour servir à l'archéologie lithuanienne (bibliographie très abondante des fouilles entreprises pour servir à la préhistoire et aux antiquités de la Lithuanie et des collections où ces antiquités ont été recueillies). — ID. Topographie des villes de Wilna et Troki au temps de la domination lithuanienne. Légende lithuanienne sur la fondation de Wilna.

80. — Monatschrift des historischen Vereins von Oberbayern. Jahrg. IV, 1895, n° 6. — TRAUTMANN. François Cuvillié le Vieux, architecte de la cour électorale de Bavière, 1695-1768; fin aux nos 7-9. — N° 11. O. PIPER. Les forteresses féodales des vallées inférieures de la Loisach et de l'Inn, avec des figures; fin au n° 12. ==

Jahrg. V, 1896, n° 1. A. MAYR. Un établissement romain à Erlstätt, à l'ouest de Traunstein (on y a trouvé des ruines de maisons, des fragments de mosaïques, de nombreuses monnaies). = N° 2. SCHOETTL. Les journaux à Munich dans la seconde moitié du XVIII^e s. — B. SEPP. La légende de saint Quirin. = N° 4. W.-M. SCHMID. Le culte de saint Léonard et les rapports entre les cultes païens et chrétiens. — PRECHTL. De l'endroit où naquit Seifried Schweggermann, chef des armées de l'empereur Louis de Bavière (au château de Dürenstein, près de Sulzbach, dans le Haut-Palatinat). — HAGER. Un bas-relief sculpté vers 1535 par Hans Hager, où sont représentés les princes de la maison bavaroise de la branche palatine. = N° 5. Général KOESTLER. La bataille de l'Unstrutt, 26 oct. 1075. = N° 6-9. J. LINDAUER. La fondation du monastère cistercien de Raitenhaslach, 1143, et le premier siècle de son existence.

81. — *Neues Archiv für Sächsische Geschichte*. Bd. XVII, 1896. — ERMISCH. Les surnoms historiques des princes de la maison wettinienne (recherche ceux qui leur ont été donnés du vivant de ces princes ou après leur mort; bon nombre de princes du moyen âge n'ont reçu leur surnom qu'au XVI^e siècle). — LIPPERT. La chapelle du monastère d'Altzell où l'on enterrait les princes wetтиниens, 1339-1804. — O. LANGER. Les *Annales Vetero-Cellenses* (on désigne par ce titre une chronique des princes de la maison de Wettin, qu'il ne faut pas confondre avec les annales du même nom publiées au t. XVI des *Mon. Germ. histor.* Étude sur la valeur historique, sur l'auteur de cette chronique et sur ses rapports avec le *Chronicon Missnense*, dont l'auteur est Tylich, le prévôt du monastère). — E. BRANDENBURG. Le duc de Saxe Henri le Pieux et les partis religieux en Allemagne, 1537-1541 (le duc Henri de Saxe-Dresde passa au protestantisme à cause de son opposition contre son frère catholique Georges; après la mort de ce dernier, 1539, devenu régent, il entra dans la ligue de Smalcalde, puis s'en retira bientôt et s'efforça de rester neutre entre les partis religieux. Récit très détaillé de sa politique dans les années 1537-1541. S'il se sépara de la ligue protestante, ce ne fut pas par sagesse politique, mais par peur de ses sujets catholiques et des princes catholiques de l'Allemagne, ainsi que par de mesquins motifs d'intérêt). — G. WOLF. Les débuts du règne de l'électeur Auguste de Saxe (raconte les bouleversements qu'éprouva la politique saxonne après la mort de l'électeur Maurice en 1552-1553). — W. JAHR. Les *Acta et facta praesulum Nuenburgensium*, publiés en 1698 par Paullini (Paullini avait attribué cette chronique des évêques de Naumbourg au doyen Jean d'Isenach; mais c'est une falsification qu'il composa en pillant Paul Lange, Dresser, Pertuch, Meibom et Sagittarius, sans compter ce qu'il a forgé lui-même). — E. SCHWABE. Un livre de la bibliothèque de Thomas Münzer (conservé dans la bibliothèque de l'école princière de Meissen; il contient des notes sur Tertullien, par le célèbre anabaptiste, et un récit de sa mort). = Comptes-rendus : *Dobenecker*. Regesta historiae Thuringiae; Bd. I (important). — L. Schmidt. Urkundenbuch der Stadt Grimma

und des Klosters Nimbschen (important). — *Moritz*. Die Wahl Rudolfs II und der Reichstag zu Regensburg, 1576 (bon). — *Albrecht*. Geschichte der ehemaligen Herrschaft Crimmitschau (bon). — Revue des livres et articles récents relatifs à l'histoire et aux antiquités de la Saxe.

82. — Quartalblätter des historischen Vereins für das Grossherzogthum Hessen. Bd. I, n° 17, 1895. — G. WOLFF. La population de la Germanie sur la rive droite du Rhin après la ruine de la domination romaine (art. important qui concerne surtout le pays du Mein inférieur et la Wetteravie; aux derniers temps de la domination romaine, cette région avait une population assez dense et à demi romaine; cette culture romaine se transmet en partie au moyen âge par les Gallo-Romains soumis à la domination germanique. Plusieurs castella romains sont passés aux Mérovingiens comme biens appartenant au fisc royal et d'eux sont passés aux Carolingiens). — ANTHES. Une relation italienne sur la cour de Darmstadt et sur le landgraviat de Hesse-Darmstadt en 1668 (par Galeazzo Gualdo-Priorato, comte de Comazzo, de Vicence). = N° 18. LINDENSCHMIDT. Rapport sur les fouilles les plus importantes exécutées à Mayence et aux environs, ainsi que sur les acquisitions du musée de cette ville en 1893-1894. = N° 19. E. ORTO. Institutions militaires du comté de Katzenellenbogen vers la fin du moyen âge. — ADAMY. Découvertes archéologiques à Lorsch et à Dietzbach (objets de toilette antérieurs à l'ère chrétienne). = N° 20. F. NOACK. Les fouilles de Schliemann à Troie. — ORTO. L'administration intérieure de la ville de Babenhausen (publie un document de 1508 intéressant pour l'histoire de la police). — HENKEL. Acquisitions archéologiques faites par le musée de Darmstadt en 1894-1895. = Bd. II, n° 1, 1896. SOLDAN. Fouilles récentes opérées sur le parcours du Limes romanus dans l'Odenwald (important pour déterminer les étapes successives de l'occupation par les Romains de l'Allemagne méridionale). — VELKE. Les clubistes de Mayence (sont récemment entrées à la bibliothèque municipale de Mayence de nombreuses lettres relatives aux opinions des partisans de la république dans cette ville en 1792-1797). — F. KOFLER. L'établissement romain de Marienhof, près de Büdestein (ce sont des bâtiments d'exploitation agricole). = N° 2. SCHENK zu SCHWEINSBERG. Plaintes des sujets du comté de Katzenellenbogen au temps de la guerre des Paysans (après la répression du soulèvement de Thomas Münzer, le landgrave de Hesse ordonna une enquête sur la situation intérieure de ses États. Publie les procès-verbaux de cette enquête). — KOEHL. Découvertes préhistoriques à Worms, avec dessins. — JAC. KLEIN. Tombeaux dans l'église des Dominicains de Wimpfen (intéressant pour l'histoire des seigneurs de Weinsberg au XIV^e et au XV^e s.). = Compte-rendu : *Eigenbrodt*. Lampert von Hersfeld (bon).

83. — Sammelblatt des historischen Vereins Eichstätt. Jahrg. X, 1896. — RIEDER. Les quatre grands officiers héréditaires du chapitre d'Eichstätt (le maréchal, le chambrier, l'échanson, l'écuyer-

tranchant; détails sur les fonctions de ces officiers et sur les familles nobles qui en furent revêtues à Eichstätt. — DUERRWECHESTER. Le théâtre du collège des Jésuites à Eichstätt, 1614-1750. — WINKELMANN. *Le limes romanus* de Petersbuch à Kipfenberg.

84. — Schlesiens Vorzeit in Bild und Schrift. Bd. VII, Heft 1, 1896. — FRIEDENBURG. Études sur les monnaies silésiennes; suite (lieux de fabrication, personnel employé, signes auxquels on peut reconnaître les ouvriers qui les ont fabriquées. Table alphabétique très détaillée). — H. SCHULZ. Programme des fêtes données à l'occasion du mariage du margrave Jean-Georges de Brandebourg-Jägerndorf avec la princesse Eva-Christine de Wurtemberg, en 1610.

85. — Schriften des Vereins für Sachsen-Meiningsische Geschichte. Heft 21, 1896. — JACOB. Henri, duc de Saxe-Rœmhild, 1676-1710 (biographie très détaillée de ce prince, qui ne joua d'ailleurs aucun rôle politique).

86. — Schriften des Vereins für Geschichte der Neumark. Heft 4, 1896. — BERG. Le général Victor fait prisonnier par un parti prussien à Arnswalde, 12 janvier 1807 (alors qu'il allait prendre le commandement des troupes qui faisaient le siège de la forteresse prussienne de Colberg; détails sur cet événement, d'après des documents inédits). — BÆR. Un récit sur la prise de Landsberg et de Francfort-sur-l'Oder par les Suédois en 1631 (publie une lettre du prédicateur suédois Jakob Fabricius au duc de Poméranie, Bogislas XIV, du 16 avril 1631). — BERG. La fondation de la ville d'Arnswalde. — P. VAN NIESSEN. La seigneurie de Schivelbein en Poméranie et ses limites au XIV^e siècle (cette seigneurie appartenait aux sires de Wedel, vassaux des margraves de Brandebourg, mais qui s'affranchirent de ce vasselage au XIV^e siècle; ils la vendirent en 1384 à l'ordre Teutonique). — ID. Origine de la famille von der Goltz (elle ne descend pas d'une famille noble de Pologne; elle tire son nom du village de Goltz, près de Dramburg).

87. — Verhandlungen des histor. Vereins der Oberpfalz und Regensburg. Bd. LXVIII, Neue Folge, 1896. — G. BINDER. Histoire des monastères badois de l'ordre de Sainte-Brigitte de Suède (histoire très détaillée des monastères de Gnadenberg dans le haut Palatinat, de Maihingen en Souabe et d'Altmünster dans la haute Bavière, d'après des sources inédites, 348 p.).

88. — Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst. Jahrg. XV, Heft 3, 1896. — LEHNER. La fortification romaine de Trèves (avec 9 planches. Très intéressant mémoire de 56 p. Traite de l'étendue de la ville à l'époque romaine, de son extension successive, des plus célèbres parmi les constructions romaines. Les murs de la ville ont été construits vers 260 après J.-C.). — E. RITTERLING. Monnaies romaines trouvées à Marienfels, dans le district de Saint-Goarshausen (elles

étaient d'abord au nombre de 1,500; 126 sont au musée de Wiesbaden. Elles se rapportent toutes à l'époque comprise entre l'empereur Marcus jusqu'à Maximin le Thrace). — H. DIEMAR. Origine de la guerre faite par l'empire d'Allemagne à Charles le Téméraire; suite. = *Compte-rendu* : *Stein*. Akten zur Geschichte der Verfassung und Verwaltung der Stadt Köln in XIV u. XV Jahrh. Bd. I-II (excellent). = Heft 4. LEHNER. Liste des nouvelles acquisitions faites par les musées et des découvertes les plus importantes d'antiquités dans les fouilles en Suisse, dans l'Allemagne occidentale et en Hollande (important article de 55 p., avec planches). — SCHUERMANS. Trouvailles d'antiquités en Belgique en 1895. = *Compte-rendu* : *Clemen*. Die Kunst-Denkmaeler der Rheinprovinz. Bd. III (bon).

89. — Zeitschrift des historischen Vereins für Schwaben und Neuburg. Jahrg. XXII, 1895. — FRANZ WEBER. Histoire ancienne du Lechrain (ce nom désigne la ligne de hauteurs qui accompagne le Lech, sur la rive orientale, depuis sa sortie des montagnes jusqu'à la vallée du Danube. Il y existe des restes nombreux de tombeaux, d'habitations, de routes et de forteresses des époques préhistorique, romaine et du moyen âge). — RADLKOFER. Les écrits poétiques et historiques d'un bourgeois d'Augsbourg (Samuel Dilbaum; analyse 16 écrits de lui composés entre 1584 et 1609 et destinés à faire connaître les plus récents événements politiques, surtout à l'étranger). — GLASSCHROEDER. Markwardt de Randeck, évêque d'Augsbourg et patriarche d'Aquilée; 2^e partie (expose en détail son action comme gouverneur impérial en Italie, 1355-1356, et les luttes dont la haute Italie fut alors le théâtre. Publie en appendice 22 documents ou analyses des années 1348-1365). — ENDRES. L'église de Saint-Ulrich et de Sainte-Afra à Augsbourg (recherche à quelle époque a été composée la Passion de sainte Afra et quelle en est la valeur; histoire de l'église de Sainte-Afra du x^e au xv^e siècle). — SCHUSTER. Histoire de la voie romaine d'Augsbourg à Krumbach.

90. — Zeitschrift der Gesellschaft für Schleswig-Holstein-Lauenburgische Geschichte. Bd. XXV, 1896. — JOHANNSEN. Documents relatifs à la fondation du monastère cistercien de Reinfeld en Holstein (cinq documents datés de 1189; ils sont faux en partie). — ECKERMANN. Constructions de digues dans les îles de Nordstrand et de Pellworn, du xiv^e au xvii^e s. — HANSEN. Les chroniqueurs d'Eidersstedt avant Peter Sax (Sax composa vers 1650 des travaux considérables sur l'histoire de la Frise septentrionale. Article important sur les chroniqueurs antérieurs, les mss. qu'on en a, leurs sources et leur valeur historique). — P. VON HEDEMANN. Pièces tirées des archives de Deutsch-Nienhof (publie entre autres une liste des prélats et chevaliers du Slesvig et du Holstein vers 1588 et des documents relatifs à l'histoire des postes en Holstein vers 1720). — MICHELSEN. Deux lettres du temps de la guerre du Nord (écrites à Copenhague en août 1716; elles se rap-

portent aux opérations militaires, ainsi qu'aux luttes religieuses dans le Slesvig septentrional). — WETZEL. Liste des principales publications relatives à l'histoire du Slesvig-Holstein.

91. — Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins. Neue Folge, Bd. XI, Heft 4, 1896. — HOLLENDER. Strasbourg et le parti des Politiques en France en 1574-1575 (détails sur le complot dirigé en 1574 contre Charles IX, sur la fuite et le séjour à Strasbourg de Méru, de Thoré et de Condé, sur les préparatifs qu'ils y firent d'une invasion en France. Étudie le rôle du magistrat de Strasbourg en présence de ces menées et des réclamations adressées par Charles IX contre ces émigrés; il fut très net : la ville rappela fermement son indépendance, l'asile qu'elle devait et qu'elle entendait donner à tout réfugié pour cause de religion; elle insista sur sa nationalité allemande et sur son aversion pour les « Welsche »). — KEUSSEN. L'éducation des princes badois Charles-Guillaume et Léopold-François à Cologne, 1639-1640 (publie dix-sept lettres du margrave Hermann Fortuné et de sa femme Marie-Sidonie avec le chanoine Henri Francken). — A. OVERMANN. La chevalerie impériale en basse Alsace jusqu'au début de la guerre de Trente ans (expose en grand détail, d'après des documents inédits, l'organisation, la constitution et la politique extérieure du corps des chevaliers d'empire en basse Alsace au xvi^e siècle et jusqu'en 1618). — FESTER. Les premiers Juifs dans le margraviat de Bade (rectifie le mémoire de Zehnter sur les Juifs en Bade, qui a paru au tome XI de cette *Zeitschrift*, p. 337 sq. Le récit, par Thomas de Cantimpré, d'une persécution des Juifs à Pforzheim en 1267, manque de fondement historique). — REINFRIED. Additions à l'histoire des Juifs dans le margraviat de Bade. — CARTELLIERI. Une collecte pour l'hôpital du Saint-Esprit de Rome, dans l'évêché de Constance, en 1349 (publie une ordonnance de l'évêque Ulrich III). — WERMINGHOFF. Deux statuts du chapitre de Constance pour les années 1432 et 1485 (relatifs aux conditions d'admission de nouveaux membres). — HEYCK. Inventaire des archives du baron de Venningen à Eichersheim; suite. — WERMINGHOFF. Henri de Diessenhofen, acquéreur de la prévôté du chapitre de Constance (publie une bulle d'Urbain V, 23 février 1364).

92. — Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen. 1895. — E. BODEMANN. Lettres de la duchesse, plus tard électrice Sophie de Hanovre, à la grande-maitresse de la cour, Anne-Catherine de Harling (89 lettres de 1658-1700 intéressantes pour ce qui concerne les affaires de la cour de Hanovre et du Palatinat). — STRUCKMANN. La chasse et les animaux domestiques chez les plus anciens habitants de la basse Saxe. — ROCHOLL. Les troupes de Brunswick-Lunebourg dans la campagne de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume I^{er}, contre la France, 1674-1675 (détails sur les combats d'Enzheim et de Türckheim). — H. SCHMIDT. La ville de Hanovre pendant la guerre de Trente ans, d'après des pièces d'archives. — VARGES. Les institutions municipales

de Brême au moyen âge (art. très détaillé de 83 p.). — DOEBNER. Deux relations de l'évêque de Hildesheim, Frédéric-Guillaume, au pape sur la situation de son diocèse, 1765, 1779 (détails fort intéressants sur le chapitre, les monastères, les écoles, la discipline ecclésiastique, etc.). — Id. Visite du monastère bénédictin de filles à Neuwerk près Goslar par l'évêque de Hildesheim Henning en 1475 (sa relation, très détaillée, fait une triste peinture de ce monastère). = 1896. R. KRIEG. Les registres ecclésiastiques dans la province de Hanovre, dans l'évêché de Hildesheim, les diocèses d'Osnabrück et de Slesvig-Holstein (statistique très détaillée). — O. HEINEMANN. Formulaire de Hildesheim, XII^e s. (dans le ms. 350 de la bibl. de l'Université de Leipzig; les lettres qui ont fourni les formules contiennent des détails d'intérêt local). — P. ALDINGER. L'élection de l'évêque de Hildesheim Henri I^{er}, 1246-1257 (d'après les Registres d'Innocent IV p. p. É. Berger. On avait jusqu'ici attribué une grande importance à une « epistola apologetica » attribuée à l'évêque; elle est apocryphe). — E. JACOBS. H. Winckel et l'introduction de la réforme luthérienne dans les villes de Halberstadt, Hanovre, Brunswick, Göttingue et Hildesheim (important article, avec seize lettres ou actes de 1525-1542; 183 p.). — DOEBNER. Statuts et ordonnances de la ville d'Alfeld, XV^e et XVI^e s. — Id. Rapport de l'évêque de Hildesheim, François-Égon, au pape Pie VI, sur l'état de son diocèse, 15 déc. 1790. — O. JUERGENS. Sources pour l'histoire de Hanovre (antiquités, restes de l'ancienne fortification, constructions importantes du moyen âge; tableau des archives municipales; chroniques relatives à l'histoire de la ville). — Hermann SCHMIDT. Influence des anciennes voies commerciales dans la basse Saxe sur l'origine des villes les plus importantes (Osnabrück, Minden, Hanovre, Göttingue, Hildesheim, Wolfenbüttel, Brunswick, Magdebourg, Halberstadt, Quedlinbourg). — BODEMANN. Bibliographie des ouvrages concernant l'histoire et les antiquités de la Saxe parus en 1895.

93. — Zeitschrift des historischen Vereins für den Regierungsbezirk Marienwerder. Heft 33, 1895. — FROELICH. Additions au cartulaire de l'évêché de Poméranie (publie quatre chartes des années 1236, 1239, 1242, 1333). — Id. Il y a trois cents ans. Documents tirés des archives de Graudenz (visite de Sigismond III, roi de Pologne, à Graudenz en 1587; administration financière de cette ville au XVI^e s., etc.). — TREICHEL. Actes du tribunal des échevins à Schöneck en 1798. — R. VON FLANSS. Histoire de la propriété foncière dans la Prusse occidentale; suite. = Heft 34, 1896. G.-A. VON MUELVERSTEDT. La noblesse de la Prusse occidentale au moyen âge (à l'occasion du t. II de l'ouvrage de Bernhard Engel sur les sceaux du moyen âge aux archives de Thorn. Fournit de nombreuses explications et additions pour l'histoire des familles nobles établies dans la Prusse occidentale). — R. VON FLANSS. L'ancien district de Marienwerder (son administration du XVI^e au XVIII^e siècle; étude topographique très détaillée du pays).

94. — Zeitschrift des westpreussischen Geschichtsvereins.

Heft 35, 1895. — C. GRASKE. Le grand-maitre de l'ordre Teutonique, Henri de Plauen, en conflit avec les villes de l'ordre en Prusse (ce conflit fut soulevé par la paix de Thorn en 1414, qui jeta l'ordre dans de grands embarras d'argent; il fut obligé de réclamer le secours des villes. L'auteur rectifie le récit qu'en avait donné Tøppen). — JACOBI. Recherches nouvelles sur le tribunal de sang de Thorn en 1724 (à la suite des troubles contre les Jésuites, beaucoup des plus notables bourgeois furent envoyés à l'échafaud. Récit de ces événements d'après un grand nombre de documents inédits; les Jésuites et la république de Pologne se sont chargés d'une lourde responsabilité en instituant cette justice sanglante). — P. REH. Rapports de l'ordre Teutonique avec les évêques prussiens au ^{xiii}^e s. (article très détaillé de 110 p.; il tend à prouver que l'ordre s'imposa pour principe de maintenir les évêchés dans une situation dépendante et de les soumettre autant que possible à l'autorité centrale de l'ordre. Long récit du différend qui divisa l'ordre et l'évêque Christian, 1230-1240).

95. — *Archæologisch-epigraphische Mittheilungen aus Oesterreich-Ungarn*. Jahrg. XVIII, Heft 1, 1895. — F. HILLER VON GERTRINGEN. Offrande faite par l'île de Chalcè, anj. Kharkia, dans les Sporades, près de Rhodes (interprète l'inscr. 957 des *inscr. graecae insularum maris Aegaei*, qui est intéressante pour la réception du culte des divinités égyptiennes Sérapis et Isis en Grèce). — W. REICHEL. Les poternes des palais de l'époque homérique (toutes les forteresses de l'époque mycène-homérique avaient un chemin dérobé qui conduisait par la voie la plus courte du palais à la ville). — POLLAK. Inscriptions et marques sur les vases grecs (27 pièces réunies dans l'Italie moyenne et en Grèce). — LADEK. Antiquités de la basse Autriche (bas-reliefs et inscriptions provenant de Gross-Pechlarn sur le Danube, de Saint-Léonard, Tulln, Gœttweig, etc.). — BANKÓ et STICOTTI. La collection d'antiques : sculptures, inscriptions, terres cuites, etc., au séminaire archi-épiscopal d'Udine (description de ces objets, la plupart d'une haute valeur). — DOBRUSKY. Inscriptions antiques de Bulgarie (370 numéros). — Heft 2. HILLER VON GERTRINGEN. Nouvelles inscriptions de Rhodes (cinq numéros). — AD. BAUER. Les origines de l'histoire d'Autriche (1^o sur les colonies grecques de Lissa, Meleda et Curzola; 2^o sur la première guerre des Romains en Illyrie en 230-229). — SZANTO. La politique de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote (ces deux écrits sont en étroits rapports; les mêmes idées politiques s'y manifestent. C'est à tort qu'on a nié l'authenticité de la Πολιτεία). — Fouilles de Carnuntum (on y a trouvé un troisième sanctuaire de Mithra, une canalisation d'eau, un sarcophage, de nombreux tombeaux avec des inscriptions). — KALINKA. Nouvelles inscriptions provenant du nord de l'Asie Mineure (trois numéros).

96. — *Archiv des Vereins für Siebenbürgische Geschichte*. Neue Folge. Bd. XXV, Heft 3, 1896. — F.-W. SERAPHIN. Correspondance. — Rev. HISTOR. LXIII. 2^e FASC. 28

dance de la famille de Heydendorff; suite (publie 129 lettres de 1792-1800).

97. — Denkschriften der k. Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Classe. Bd. XLIV, 1896. — A. MUSSAFIA. Des sources usitées par Gautier de Coincy dans ses Miracles de la sainte Vierge. — GITLBAUER. Sur les trois systèmes de la tachygraphie grecque. — DASHIAN. La vie et les sentences du philosophe Secundus dans une traduction en vieil arménien. — WESSELY. Un système de tachygraphie grecque (combat le mémoire précité de Gitlbauer). — BUEDINGER. Ammien Marcellin et le caractère propre de son œuvre (il a imité Tacite; ses sentiments religieux, en particulier à l'égard du christianisme; recherches sur la biographie de l'historien. Son témoignage est véridique et sûr). — R. HEBERDEY et Adolph WILHELM. Voyages archéologiques en Cilicie entrepris, en 1891 et 1892, aux frais de l'Académie des sciences de Vienne (rapport très détaillé de 168 p. avec le texte de 272 inscriptions et une carte).

98. — Carinthia. Mittheilungen des Geschichtsvereins für Kärnten. Jahrg. LXXXVI, nos 1-6, 1896. — Baron HAUSER. Antiquités préhistoriques, romaines et germaniques trouvées en Carinthie (d'après l'ordre alphabétique des localités où les fouilles ont été faites; avec une carte). — R. MUELLER. Anciens noms de lieu de Carinthie (Zollfeld, Maria-Saal, Victring, Widerdriess; intéressant pour la connaissance des éléments germaniques et slovènes en Carinthie au moyen âge). — Baron HAUSER. Localités disparues de l'époque celtique et romaine. — KHULL. Extraits du journal du comte Barthélemy Khevenhüller-Frankenberg, 1549-1562 (détails sur le séjour du comte à l'Université de Padoue et sur ses voyages à Rome, à Naples et à Jérusalem). — Io. Fragments d'une chronique de la ville de Klagenfurth, 1511-1730 (d'après un ms. de la bibliothèque de l'Université de Graz). — Baron HAUSER. Monnaies celtiques (analyse, complète et rectifie un mémoire du Dr Kenner sur ce sujet).

99. — Zeitschrift des Ferdinandeums für Tirol und Vorarlberg. 3^e Folge. Heft 39, 1895. — SEEMUELLER. La légende de la fondation du monastère de Wilten (cette légende a d'étroits rapports avec la mythologie héroïque de l'Allemagne. Important article de 142 p.). — SCHNELLER. Contributions à l'histoire de l'évêché de Trente vers la fin du moyen âge (suite de l'inventaire des chartes du chapitre, 1306-1505). — Baron MARETICH VON RIV-ALPON. Sur l'histoire de Kufstein (détails sur la construction de la forteresse au XVI^e s.). — J. LOSERTH. Les anabaptistes en Tyrol (1^o la vie et les œuvres de Pilgram Marpeck, mort en 1550; 2^o biographie de Gallus Müller, prédicateur de la cour à Innsbruck et curé de Meran, 1535-1546; ses luttes contre les luthériens et les anabaptistes). — Liste des diplômes conférant la noblesse et des armoiries, dans les collections du Ferdinandeum à Innsbruck. — HIRN. Les plus anciens journaux du Tyrol (d'après des actes de 1648-49). —

SCHNELLER. Le franciscain R. Joh.-Chrysostome Tovazzi, 1731-1806 (qui a beaucoup écrit sur l'histoire du Tyrol). — Heft 40, 1896. SCHNELLER. L'évêché de Trente à la fin du moyen âge (liste des curés des paroisses de cet évêché jusqu'en 1525).

100. — Tchesky Tchasopis historicky (Journal historique tchèque). 1896. — GOLL. Saint François d'Assise. — NOVOTNY. Le sauf-conduit de Hus. — FRIDERICIA. La littérature historique danoise de 1885 à 1895. — TSVRTCHEK. Contribution à la biographie de l'évêque Antonin Brus. — POLIVKA. La correspondance de Chafarjik avec Bodjansky et Grigorovitch. — ROTT. L'histoire bohème et les relations et les dépêches des ambassadeurs vénitiens au XVI^e siècle. — CHUSTA. Études critiques pour l'histoire d'Otakar II. — CHTJASTNY. Lettre d'Athènes (les écoles et les découvertes archéologiques). — MÜLLER. Jean Chlerka; l'émigration tchèque au XVIII^e s. — REZEK. Michel Bakounine. — NAVRATIL. Pour servir à l'histoire de l'archevêché d'Olmütz. — DVORJAK. Le procès de George de Lobkovits. — URCHLITSKY. Les dernières poésies de Marguerite de Navarre. — HYBL. Les commencements des Minorites en Bohême et en Moravie. — MARECH. Les Mémoires de Trjebon et leur écrivain. — KRAUS. Le Zizka de Meissner. = Variétés et comptes-rendus nombreux.

101. — Archeografo Triestino. Nouv. série, vol. XX, fasc. 2, 1895. — JOPPI. La basilique d'Aquilée, XI^e-XIX^e s. (publie en appendice l'analyse d'actes nombreux et dix-huit documents *in extenso*, de 1211 à 1570). — TOMASIN. Le couvent et l'église des Capucins à Trieste. — COSTA. Étudiants du Frioul oriental, de Trieste et de l'Istrie à l'Université de Padoue, 1390-1683 (461 numéros, avec des notes biographiques). — BRUMATI. Revue critique des publications récentes sur l'histoire de Trieste et de l'Istrie.

102. — The English historical Review. 1897, janvier. — J. GAIRDNER. Lumières nouvelles sur le divorce de Henri VIII; suite (la décrétale secrète et l'ambassade de Campeggio. Pour cette dernière, ce sont les *Ramische Dokumente* publiés par le P. Ehses qui ont donné pour la première fois le texte exact et bien daté des dépêches du légat). — J. R. TANNER. L'administration de la marine, de la Restauration à la Révolution (à la Restauration, la flotte, puissamment réorganisée par Cromwell, était menacée de décadence par l'épuisement des fonds, qui se fit sentir dès 1658; et il est certain que pendant une dizaine d'années, au temps même de la guerre contre les Hollandais, elle fut dans un état lamentable. Mais l'intérêt que Charles II lui porta toujours, la compétence et l'activité très réelles du duc d'York, l'habileté de Pepys, deux fois secrétaire de l'amirauté en 1678-1679 et en 1684-1688, lui firent cependant accomplir des progrès tels qu'à la Révolution elle était en très bon point). — J. H. CLAPHAM. Un espion royaliste au temps de la Terreur (étude critique sur les bulletins adressés à Grenville par Francis Drake et publiés dans le 14^e rapport de la *Hist. mss. Commis-*

sion. Montre que ces documents sont d'origine suspecte et qu'ils fourmillent d'erreurs; on ne peut s'en autoriser qu'autant qu'ils sont confirmés par d'autres témoignages). — Seymour LONG. André Jackson et la Banque nationale (Jackson fut l'ennemi déclaré d'une banque d'État, et la suite des événements lui a donné pleine raison). — R. GARNETT. L'histoire de Gycia (le récit qu'en donne l'empereur Constantin Porphyrogénète dans son traité *De administrando imperio* y est mal daté; l'histoire n'est pas du IV^e s. av. J.-C., mais du demi-siècle qui précéda l'ère chrétienne. Elle est d'ailleurs vraie quant au fond et jette de la lumière sur les rapports qu'entretenaient entre eux à cette époque les peuples qui habitaient la Crimée actuelle). — J. H. ROUND et W. H. STEVENSON. Une charte de Guillaume le Conquérant en 1068 (Round émet quelques doutes sur l'authenticité de cette charte; Stevenson pense qu'elle a pu être rédigée assez longtemps, plusieurs mois après l'événement qu'elle concerne, ce qui expliquerait les confusions signalées par Round dans la liste des témoins). — N. POCOK. La protestation de Muxetula, ambassadeur de Charles-Quint, contre le divorce de Henri VIII, le 20 juillet 1528 (publie, non le texte même de cette protestation, mais l'acte notarié qui en fut dressé à la demande de l'ambassadeur). — S. R. GARDINER. Plan de Charles I^{er} pour la délivrance de Strafford (ajoute aux témoignages déjà publiés sur ce sujet celui de Rossetti, qui se trouve au Vatican parmi les dépêches de la nonciature de Cologne). — C. H. FIRTH. Récit par Thomas Scot de ses actes comme « informateur politique » pendant la république (Scot était un régicide; il avait été chargé, en 1649, d'organiser un service de renseignements politiques en Angleterre et à l'étranger. Arrêté en 1660, on lui promit la vie s'il confessait tous ses actes; c'est cette confession que l'on publie ici. Mais elle fut considérée comme insignifiante, et Scot, condamné à mort, fut exécuté). = Bibliographie : *Macan*. Herodotus; Books IV-VI (édition médiocre en ce qui concerne le texte et la partie grammaticale, défigurée par des néologismes inutiles, mais précieuse pour ses notes historiques). — *Shuckburgh*. C. Suetoni Tranquilli Divus Augustus (bon texte et intéressant commentaire). — *Edw. Gibbon*. The history of the decline and fall of the roman empire; nouv. édit., par J. B. Bury (œuvre importante, autant qu'elle était difficile à exécuter). — *W. Bright*. The roman see in the early church (recueil d'articles peu approfondis, mais intéressants, en particulier sur les églises celtiques). — *L. Eckenstein*. Woman under monasticism, 500-1500 (très intéressant). — *W. Stephen*. History of the scottish church (sans valeur). — *Inderwick*. The king's peace (instructif; mais l'auteur exagère le rôle de la *curia regis*, surtout au temps des rois normands et angevins). — *Thayer*. Development of trial by jury (Maitland recommande chaudement la lecture de cet excellent livre à tous ceux qui étudient le droit anglais). — *Whittaker et Maitland*. The Mirror of Justices (Maitland ne paraît pas avoir apprécié l'auteur de ce traité sur la loi anglaise avec assez de justesse ni d'équité). — *W. O'Connor Morris*. Ireland, 1494-1868 (très bon résumé). — *Mary*

H. Allies. The history of the church in England, 1509-1603 (profession de foi catholique; ce n'est pas un livre d'histoire). — *Hume*. The courtships of queen Elizabeth (récit très complet, mais où abondent les erreurs de détail). — *Id.* The year after the Armada (récit, fondé sur des documents en partie nouveaux, de l'expédition tentée par les Anglais contre le Portugal en 1589 et qui échoua si complètement). — *Figgis*. The theory of the divine right of kings (excellent, surtout pour ce qui concerne le xvi^e s. S. R. Gardiner note d'importantes omissions pour le xvii^e s.). — *Lord Edm. Fitzmaurice*. Life of sir William Petty (bon, mais que de fautes d'impression!). — *Kræmer*. Lettres de Pierre de Groot, ambassadeur des Provinces-Unies, à Abraham de Wicquefort, résident des ducs de Brunswick, 1668-1674 (lettres très intéressantes et publiées avec un soin remarquable). — *Nippold*. Die Regierung der Königin Mary Stuart von England, 1689-1695 (sans valeur). — *Cl. R. Markham*. Life of captain Stephen Martin (attachante biographie d'un capitaine de la marine anglaise qui se distingua pendant les guerres de la succession d'Angleterre et d'Espagne; elle est écrite par son fils. L'éditeur y a ajouté d'utiles documents, mais, par malheur, aussi de grosses erreurs). — *P. A. Bruce*. Economic history of Virginia in the xviith. century (excellent). — *J. W. Moore*. The american congress, 1774-1895 (bon). — *Chevrier*. Études sur le christianisme primitif (sans valeur).

103. — The Academy. 1896, 1^{er} août. — *Lodge*. Richelieu (admirable portrait en deux cents petites pages). — *Hilprecht*. The Babylonian expedition of the University of Pennsylvania. Cuneiform texts; I, 2 (importante publication sur les fouilles opérées à Niffer ou Nuffar, l'ancien Nipur, dans la Babylonie septentrionale). = 22 août. *Sir Aug. Paget*. The Paget papers (important pour l'histoire diplomatique au temps de Napoléon, Paget ayant été ambassadeur à Munich de 1801 à 1806, puis chargé d'une mission aux Dardanelles peu avant Tilsitt). = 5 sept. *Edm. Maurice*. Bohemia (compilation consciencieuse, mais qui est loin de résoudre tous les problèmes qu'on peut se poser sur les faits caractéristiques de l'histoire vraiment tchèque). — *Fr. Pollock*. The land laws (excellent). = 5 sept. *Chavannes*. La chronologie chinoise, de l'an 238 à l'an 87 av. J.-C. (mémoire d'une extrême importance pour l'histoire de la Chine). = 12 sept. *Mac Carthy*. Annals of Ulster, t. III, 1379-1541 (texte peu intéressant auquel W. Stokes apporte de très nombreuses corrections). = 19 sept. Recueil des traités et conventions conclues par la Russie avec les puissances étrangères. T. X-XI, traités avec l'Angleterre, 1801-1831 (très important). = 26 sept. *Sir Arthur Oway*. Autobiography and journals of admiral Lord Clarence Paget (ces documents intéressent surtout l'histoire de la Russie et de l'Orient sous le règne de Nicolas I^{er} et au moment de la guerre de Crimée). — *Mahaffy*. A survey of greek civilisation (excellent). — *E. Schrader*. Sammlung von Assyrischen und Babylonischen Texten; vol. IV. = 17 octobre. *Abbé Loisy* Les études bibliques (très remarquable). =

24 octobre. *Hutton*. Philip Augustus (résumé très digne d'attention, bien que l'auteur n'ait guère utilisé que des sources et des publications françaises). — *Kraushar*. O fiara Terroryzmu (histoire, racontée d'après les pièces d'archives, de la princesse Lubomirska, qui fut guillotinée à Paris en 1794 comme aristocrate). — *Sethe*. Untersuchungen zur Geschichte und Alterthumskunde Ägyptens (l'auteur a déterminé la généalogie des successeurs de Ramsès III et la durée de la XX^e dynastie). = 31 oct. *Lea*. A history of auricular confession; vol. III (excellent). — *Bühler*. Indische Palæographie (important). = 21 nov. *Marindin*. Letters of Frederic, Lord Blachford, undersecretary of state for the colonies, 1860-1871 (excellent). = 28 nov. *Albert D. Vondam*. Undercurrents of the second Empire (beaucoup d'anecdotes dont on voudrait savoir exactement l'origine; livre qui n'est pas ennuyeux, mais auquel on ne saurait se fier). = 5 déc. *Général Harward*. Hereward, the Saxon patriot (l'auteur a prétendu refaire la biographie « superficielle et partielle » de Freeman, mais il ignore les premiers éléments de la critique historique. Il a perdu son temps). = 12 déc. *Gibbins*. Industry in England; historical outlines (bon). — *Lord Roseberry*. Speeches, 1874-1896. — *J. Gerard. S. J.* What was the Gunpowder Plot? (prouve que ce prétendu complot papiste a été imaginé par Cecil). = 19 déc. *Rigg*. S. Anselm of Canterbury (assez bon commentaire des idées philosophiques et de la carrière politique de l'archevêque). = 26 déc. *J. Abrahams*. Jewish life in the Middle ages (excellent). = 1897, 2 janvier. *Danvers*. Records of the East India Company; vol. I: 1602-1613 (fort intéressant recueil de lettres adressées par les agents de la Compagnie à leurs supérieurs).

104. — *The Athenæum*. 1896, 25 juillet. — *Mrs. Egerton*. Admiral of the fleet: sir G. Ph. Hornby (belle biographie; l'amiral, mort en 1892, avait une grande réputation de tacticien, sans avoir jamais combattu. L'auteur du livre est sa fille). — *Budge*. The life and exploits of Alexander the Great (traduction anglaise de la version éthiopienne de cette histoire légendaire; la version syriaque avait déjà paru en 1889; discussion sur l'origine de la légende). — Lancashire and Cheshire wills, 1301-1752. — *French*. County records of the surnames of Francis, Franceis, French, in England, 1100-1350. — *C. Torr*. Memphis and Mycenæ (bouleverse la chronologie égyptienne, en jetant Manéthon par-dessus le bord, rajeunit de huit à neuf siècles les XII^e, XVIII^e et XX^e dynasties et par conséquent aussi les antiquités mycéniennes; œuvre originale qui va réveiller la question des rapports entre la Grèce primitive et l'Égypte). = 1^{er} août. *Traill*. Social England; t. V (remarquable; le vol. s'arrête en 1815). — *L. R. Farnell*. The cults of the greek states (ouvrage très érudit, mais qui se perd à chaque instant dans la critique et la réfutation de tous les livres et brochures parus en Allemagne sur la matière; les remarques de détail originales ne manquent pas, mais l'auteur n'a pas su en faire un corps de doctrine). = 8 août. *W. K. Dickson*. The Jacobite attempt of 1719; letters of James

Butler, second duke of Ormonde, relating to cardinal Alberoni's project for the invasion of Great Britain (collection très bien présentée de documents intéressants). — Le grand écuage de Toulouse (Round s'étonne qu'on l'accuse d'avoir taxé d'erreux Alexandre de Swereford, prétendant que l'écuage de 1159 a été levé pour une guerre non contre Toulouse, mais en Galles. L'erreur est aujourd'hui reconnue par tout le monde et s'ajoute à tant d'autres qui affaiblissent à si haut point l'autorité de cet auteur). — Catalogue of the greek and etruscan vases in the British Museum; vol. III et IV. = 15 août. *Wheatley*. The diary of Samuel Pepys; vol. VIII (cette édition l'emporte de beaucoup sur celle de Bright, qui s'était permis de nombreuses infidélités au ms. original). — *J. Gairdner*. The battle of Bosworth (combat par de bonnes raisons le récit de la bataille par Sir J. Ramsay, mais ne réussit pas mieux que lui à en donner la physionomie véritable). — *Syad Muhammad Latif*. History of the Panjab from the remotest antiquity to the present time (très utile compilation). — *Gee et Hardy*. Documents illustrative of english church history (bon). = 22 août. *Cawston et Keane*. The early chartered companies, 1296-1858 (bon résumé des gros livres qui ont été publiés sur le sujet). — *J. Wallis*. Reports of state trials; nouv. série, t. VI, 1842-1848. — *Edg. Powell*. The rising in East Anglia in 1381 (excellent). — Où était situé Dispargum? (L. Sergeant pense que cette localité, mentionnée par Grégoire de Tours, pourrait être identifiée avec Dieburg en Hesse; cette hypothèse en a fait surgir une nouvelle presque dans chacun des numéros suivants). — *A. Vives y Escudero*. Monedas de las dinastias arabigo españolas (excellent). = 29 août. *W. O'Connor Morris*. Ireland, 1498-1868 (consciencieux résumé des faits, sans vues originales). — *Armstrong*. Lorenzo de' Medici (livre fort agréable). — *Eitel*. Europe in China; the history of Hongkong to the year 1882 (intéressant). — *Coffey*. Catalogue of irish coins in the collection of the r. Irish academy; 2^e partie. = 5 sept. *Dwight*. Critical sketches of some of the federal and confederate commanders (études critiques remarquables sur huit généraux de la guerre de Sécession : Beauregard et Stuart du côté confédéré, Grant, Mac Clellan, Sherman, Hancock, Thomas et Humphreys du côté fédéral). = 12 sept. *W. Stephen*. History of the scottish church (écrit trop vite et beaucoup trop long). — *Pringle*. The diary and consultation book of the president, governor and council at Fort St George, 1685; t. IV (jette beaucoup de lumière sur l'histoire de Madras il y a deux siècles). — *Dasent*. Acts of the privy council; vol. XI, 1578-1580; vol. XII, 1580-1581. = 19 sept. Dictionary of national biography; vol. XLV-XLVII. — *G. Caro*. Genua und die Mächte am Mittelmeer, 1257-1311 (excellent). = 26 sept. *M. Creighton*. Queen Elizabeth (ouvrage de grand luxe, où l'auteur s'efforce de faire connaître la femme plutôt que la reine). — Feet of fines; t. V (contient environ deux cents chirographes, presque tous de la huitième année de Richard Cœur de Lion). — Calendar of patent rolls, 1334-1338; 1377-1381. = 3 oct. Lancashire and Cheshire Miscellanies;

no 31 (contient le « Livre de l'abbé de Combermere » et le rôle des subsides payés par les laïques pour le comté de Lancastre en 1332). — *Wigram*. The cartulary of the monastery of St Frideswide at Oxford (l'éditeur a combiné deux cartulaires de la célèbre abbaye, enlevant ainsi à chacun d'eux sa physionomie propre. Beaucoup de matériaux très utiles pour l'histoire d'Oxford). = 10 oct. *J. Gairdner* et *R. H. Brodie*. Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII; vol. XIV. = 17 oct. *M. Rh. James*. Descriptive catalogue of the mss. in the libraries of Eton, King's and Jesus colleges (Eton possède 193 mss.; King's college, 173; Jesus, de Cambridge, 77). = 24 oct. *S. Butler*. The life and letters of Dr. Samuel Butler, in so far as they illustrate the scholastic, religious and social life of England, 1790-1840 (intéressant). = 31 oct. *Sir Richard Temple*. The story of my life (intéressant surtout pour l'histoire de l'Hindoustan, où l'auteur exerça divers emplois jusqu'aux plus élevés, de 1851 à 1880). — Robert Pullen (Round établit que le « grand Robertus Pullus, » qui enseigna à Oxford dès 1133, a été appelé à Rome, non par le pape Innocent II, mais par Luce II; il enseignait encore à Paris en 1144). — Le carnet de notes de Robespierre (analysé par Alger). = 15 nov. *H. de B. Gibbins*. Industry in England (consciencieux; très au courant de la littérature économique; utile surtout pour l'époque moderne). = 28 nov. *Fletcher*. English bookbindings in the British Museum (excellent; de bons fac-similés). = 12 déc. *John Gerard. S. J.* What was the Gunpowder Plot? (plaidoyer habile, mais surtout spécieux : de ce que les principaux documents constatant l'existence du complot des Poudres sont suspects en certaines parties, il conclut que le complot est une légende inventée par les ennemis des papistes, et il prétend prouver que, s'il y a eu complot, ce dernier a été l'œuvre de Cecil, désireux de ruiner les catholiques). = 26 déc. *G. Mac Call Theal*. The Portuguese in South Africa (très intéressant). — *Mirza Muhammad Haidar*. A history of the Moghuls of central Asia (l'auteur est un prince mongol appartenant à une famille d'où est issu aussi Gengis-Khan; il écrivit en langue perse en 1543. Son histoire est pour la première fois traduite en entier par E. D. Ross, avec un commentaire beaucoup trop touffu par N. Elias). = 1897, 2 janvier. *Inderwick*. A calendar of the Inner Temple records; vol. I : 1505-1603. = 9 janvier. *Lord Roberts of Kandahar*. 41 years in India (récit très attachant des campagnes où Lord Roberts s'éleva successivement du grade d'officier subalterne à celui de feld-maréchal, 1852-1893). — *Sir Herbert Maxwell*. A history of Dumfries and Galloway (livre d'une lecture agréable, mais l'auteur ne travaille que de seconde main et commet de nombreuses erreurs et omissions). — *J. K. Hosmer*. The life of Thomas Hutchinson (bonne biographie). = 23 janvier. *J. Murray*. The autobiographies of Edward Gibbon (Gibbon n'avait pas écrit moins de six autobiographies; de ces six textes, expurgés et remaniés, Marie Holroyd avait composé la seule autobiographie que l'on connût jusqu'à ce jour. La présente publication

peut donc être considérée comme une édition princeps). — *Prothero*. Private letters of Edward Gibbon, 1753-1794 (comme pour l'ouvrage précédent, celui-ci donne pour la première fois les lettres ou fragments éliminés par le premier éditeur). — *Hilaire*, évêque de Chichester (J. H. Round corrige plusieurs erreurs commises sur ce personnage dans l'art. que lui a consacré le *Dict. of nation. biogr.*; montre qu'il était à Rome en même temps que Robert Pullen, qu'il avait une réputation comme canoniste et qu'il fut nommé directement par le pape évêque de Chichester). = 30 janv. *I-tsing*. A record of the Buddhist religion as practised in India and the Malay archipelago, 674-695; trad. par J. Takasuku (bonne traduction d'un livre très intéressant). — *How et Leigh*. A history of Rome to the death of Cæsar (c'est le meilleur des manuels d'histoire romaine qui ait été publié en Angleterre). — *Sir J. B. Mackenzie*. The castles of England (fort beau livre, qui fait bonne figure sur une table de salon, mais qui n'a aucune valeur historique ni archéologique).

105. — The Contemporary Review. 1896, novembre. — *George Serrell*. Qu'est-ce que la « loi de l'Église ? » (les lois faites en Angleterre par les assemblées du clergé, au moyen âge comme aux temps modernes, n'ont qu'une autorité incertaine, d'abord parce qu'elles n'ont pas été sanctionnées par le pouvoir civil, ensuite parce qu'elles ne correspondent pas aux besoins des temps modernes). = Décembre. *Élisée Reclus*. Les progrès de l'humanité. = 1897, janv. *A. H. Sayce*. Découvertes récentes en Babylonie (elles permettent de déterminer la plus ancienne date certaine de l'histoire babylonienne, l'époque où régnèrent Sargon, Accad et son fils Naram-Sin, vers 3800, l'antiquité plus haute de l'empire dont Telloh fut la capitale, l'influence considérable exercée par les Sumériens sur le peuple, la civilisation et la langue des anciens Sémites). = Février. *Gwatkin*. Irénée et le quatrième évangile (maintient contre Harnack que Polycarpe, le maître d'Irénée, fut le disciple de l'apôtre Jean).

106. — The Nineteenth century. 1896, déc. — *W. A. Phillips*. L'influence de Machiavel sur la Réforme en Angleterre (en particulier sur Thomas Cromwell et sur Élisabeth). = 1897, janv. *F. A. Gregory*. Les Français à Madagascar. — *Comte de Calonne*. La dame de Châteaubriand (rapide esquisse de la vie de celle qui fut la maîtresse de François I^{er}). — *G. Barnett Smith*. Napoléon sur lui-même (reproduit quelques anecdotes de Napoléon recueillies par l'amiral sir George Cockburn en 1815 sur le 18 brumaire et sur Georges Cadoudal). = Février. *J. H. Round*. La religion d'Élisabeth (si pendant longtemps la reine laissa croire, par un raffinement ordinaire de sa politique, qu'elle n'était pas hostile au catholicisme, il n'en est pas moins certain qu'elle creusa entre les deux religions un fossé infranchissable en ordonnant de cesser la messe, qui fut remplacée par la communion, et de renverser les autels, qui furent remplacés par des tables). — *H. Paul*. Gibbon; sa vie et ses lettres.

107. — Edinburgh Review. T. CLXXXIV, juill.-oct. 1896. — Manning et la réaction catholique d'aujourd'hui (*aperçu général* du mouvement catholique en Europe durant le siècle présent. Rattache ce mouvement au romantisme, qui lui-même est né en Angleterre, d'où tire également son origine l'exégèse rationaliste d'Outre-Rhin). — Sheridan (le livre que vient de lui consacrer M. Rae serait excellent s'il était un peu moins grave et moins panégyrique). — Le journal de la comtesse Krasinska (très curieux, s'il est bien authentique). — Les *Paget papers* (Sir Arthur Paget, qui a rempli plusieurs missions diplomatiques de 1794 à 1807. Remarque qu'en Angleterre l'histoire de l'époque napoléonienne est ordinairement mal connue, les historiens du XVIII^e s. considérant ce siècle comme terminé dès la Révolution française, et les historiens du XIX^e ne commençant guère leur récit qu'en 1815). — Le gouvernement de la France depuis 1870 (résumé sec et concis, mais peu favorable). — L'histoire et la galerie des portraits nationaux (importance de l'art pour l'intelligence et l'explication des documents). — L'Égypte (article significatif sur la nouvelle campagne du Soudan). — Napoléon III (on commence à pouvoir le juger impartialement. L'homme n'était pas méchant, mais sa politique fut souvent criminelle). — Les mystiques du moyen âge (de saint François d'Assise à sainte Thérèse). — Les archives de Dropmore (deuxième volume, 1791-1794).

108. — Quarterly Review. Vol. CLXXXIV, juillet-octobre 1896. — Le général sir Edward Hamley (ses écrits militaires, son rôle à Tell-el-Kébir). — La Vita nuova de Dante (imaginaire. Dante, ayant besoin d'un personnage substantiel pour sa *Divine Comédie*, aura essayé de lui donner une sorte de réalité historique). — Les nouvelles méthodes de recherche en histoire (nécessité pour les universités anglaises de créer des institutions analogues à notre École des chartes. Influence de M. J. H. Round sur les études médiévales). — Sir Thomas More (il était impossible que More sympathisât avec Henri VIII; cependant, au point de vue strictement légal, la thèse du roi était fort soutenable dans l'affaire du divorce). — Cicéron contre César (discute et critique à nouveau le livre déjà ancien de Froude, d'après les travaux récents parus en Angleterre et en Allemagne). — La mode sous Élisabeth (à propos du grand ouvrage illustré de l'évêque Mandell Creighton). — Le Speaker Onslow (1691-1768, ses papiers viennent d'être publiés par la Commission des mss. hist.). — Boers et Uitlanders (résumé des événements depuis l'abandon du Transvaal par l'Angleterre). — L'argent et les masses électorales aux États-Unis (ignorance extrême des citoyens américains, leur crédulité à l'égard des sophismes. « Le commun des citoyens est trop affairé pour rien lire en dehors de son journal. Il compte sur sa femme pour le renseigner en fait de littérature, sur le prédicateur du dimanche pour l'instruire en fait de religion, et ses connaissances en histoire ne vont pas au delà des méfaits de George III »).

109. — Indicateur d'histoire suisse. Nouv. série, 26^e année, 1895, nos 4-5. — P.-C. DE PLANTA et R. MAAG. A propos de l'étude de M. Schulte intitulée : *Gilg Tschudi, Glarus und Säkingen*. — H. ZELLER-WERDMUELLER. Un dernier mot sur le premier comte Rodolphe de Rapperschwyl. — Ed. WYMANN. Liste des élèves et pensionnaires du Collegium helveticum à Milan de 1786 à 1787. — Émile DUNANT. Talleyrand et l'intervention française en Suisse (1797-1798). — R. H. Lettre de François-Vincent Schmid. — Liste des publications, parues en 1894, relatives à l'histoire suisse. — R. MAAG. De l'inauthenticité d'une charte, de 1241, d'un comte de Kibourg. — Th. DE LIEBENAU. Une consultation juridique sur la guerre entre le Valais et Milan en 1486. — W.-F. DE MUELINEN. Nécrologies d'historiens suisses. = Nouv. série, 27^e année, 1896, nos 1-5. G. MEYER DE KNONAU. Discours prononcé à Bâle, le 18 septembre 1895, à l'ouverture de l'assemblée annuelle de la Société générale d'histoire suisse. — E. KRUEGER. Rapperschwyl et Kibourg, additions et corrections. — R. HOPPELER. Les coutumes de Luetzelhard. — A. BERNOULLI. La plus ancienne charte relative aux droits des comtes de Habsbourg dans le Sigsau. — F.-L. BAUMANN. Documents de 1491 pour servir à l'histoire d'Albert de Bonstetten, doyen d'Einsiedeln. — E. WELTI et Fr. WERNLI. Deux règlements de corporations argoviennes. — A. DENIER. Une charte appenzelloise de 1071. — H. ZELLER-WERDMUELLER. Les comtes de Rapperschwyl. — Ed. WYMANN. Réponse du chapitre de Zurzach à Charles Borromée. — L.-E. ISELIN. Noms de lieu valaisans et chartes valaisannes. — Liste des publications, parues en 1895, relatives à l'histoire suisse (trois articles). — R. HOPPELER. Généalogie des barons de Rarogne au XIII^e siècle. — G. TOBLER. Fragment d'une lettre de Berne à Fribourg relatif à Pierre de Hagenbach. — Th. BURCKHARDT-BIEDERMANN. La publication de la première confession de foi à Bâle. — Th. DE LIEBENAU. La chronique de Kussnach (canton de Schwyz). — R. HOPPELER. Deux documents pour servir à l'histoire de la guerre de Zurich. — F. JECKLIN. L'alliance entre les barons de Brandis d'une part, la ligue Grise et la ligue de la Maison-Dieu d'autre part (23 avril 1475). — Ad. FLURI. Matériaux pour la biographie de Valerius Anshelm. — Alb. BUECHI. La mort et la succession du chroniqueur Hans Salat. — Th. DE LIEBENAU. L'alliance conclue à Soleure, le 9 mai 1715, entre les Cantons catholiques et l'ambassadeur de France. — J. STRICKLER. Un article de journal de Ph.-A. Stapfer (avril 1801). — H. ZELLER-WERDMUELLER. La femme du comte Frédéric III de Toggenbourg. = N^o 6. A. DERI. Basilia et Robur. — M[EVER] DE K[NONAU]. Généalogie des barons de Wart. — F.-E. WELTI. Conrad Justinger. — G. TOBLER. Le chansonnier Veit Weber. — Th. DE LIEBENAU. La campagne d'Italie de 1495. — G. TOBLER. Colons suisses dans la Prusse orientale, 1710-1751. — [COOLIDGE.] Quelques noms de lieux dans la vallée de Saas. — W.-F. DE MUELINEN. Nécrologies d'historiens suisses morts en 1895.

110. — Jahrbuch für schweizerische Geschichte. Tome XIX, 1894. — L. TOBLER. Anciennes fêtes populaires suisses. — Fr. FAEH. Le

mouvement religieux dans le bailliage de Sargans (1^{er} art.). — Th. DE LIEBENAU. La guerre des Paysans à Lucerne en 1653 (2^e art.). = Tome XX, 1895. — H. BRESSLAU. La plus ancienne alliance des Cantons primitifs. — F. FAEH. Le mouvement religieux dans le bailliage de Sargans (2^e art.). — Th. DE LIEBENAU. La guerre des Paysans à Lucerne en 1653 (3^e art.). = Tome XXI, 1896. Émile EGLI. La politique religieuse de Zurich, de Waldmann à Zwingli. — K. DAENDLIKER. Les relations entre le gouvernement zuricois et le pays sujet à l'époque de la Réformation. — Herm. ESCHER. La trahison de Novare, 1500. — Rob. DURRER. Les barons de Ringgenberg, baillis de Brienz, et l'affaire Ringgenberg, contribution à l'histoire des dynasties suisses et à la critique de l'œuvre historique de Tschudi.

111. — Beiträge zur vaterländischen Geschichte, hrsgb. von der historischen und antiquarischen Gesellschaft zu Basel. Bd. XIV, Heft 3 et 4, 1895. — H. ROCHOLL. Bourgeois protestants expulsés de Colmar et réfugiés à Bâle, épisode de la contre-réformation, 1628-1630. — C. BURCKHARDT-BURCKHARDT. Fragments du journal d'une bâloise lors de l'arrivée des Alliés. — Th. BURCKHARDT-BIEDERMANN. L'Université de Bâle de 1529 à 1539.

112. — Archiv des historischen Vereins des Kt. Bern. Bd. XIV, Heft 4, 1896. — Em. WELTI. Livre de comptes de la ville de Berne, de l'année 1389.

113. — Freiburger Geschichtsblätter, hrsgb. vom deutschen geschichtsforschenden Verein des Kantons Freiburg. = Jahrg. II, 1895. HEINEMANN. Des écoles et de l'éducation à Fribourg jusqu'au xvii^e siècle. — K. HOLDER. Bibliographie pour l'année 1894. = Jahrg. III, 1896. K. HOLDER. La constitution et l'administration d'Avenches sous les Romains. — Alb. BUECHI. Délimitation historique des langues française et allemande dans le canton de Fribourg. — K. HOLDER. Une contestation juridique entre Strasbourg et Fribourg au milieu du x^v^e siècle et l'intervention de Bâle. — Alb. BUECHI. Chartes relatives à l'histoire du couvent des Augustins à Fribourg. — Id. Albert de Bonstetten et le conseil de Fribourg. Écoliers et maîtres à Fribourg à la fin du x^v^e s. Le chroniqueur Lenz maître d'école à Fribourg. Les frais d'une exécution capitale en 1450 et en 1473. Les moines de Hauterive en 1438. — K. HOLDER. Bibliographie pour l'année 1895.

114. — Archives de la Société d'histoire du canton de Fribourg. Tome V, 2^e livr., 1891. — Max DE DIESBACH. Les pèlerins fribourgeois à Jérusalem (1436-1640). — M. DE TECHTERMANN. Inventaire du butin fait à Grandson par les soldats fribourgeois. — J. SCHNEUWLY. Les seigneurs de Mezières. = 3^e livr., 1892. H. DE SCHALLER. Un capitaine fribourgeois au xvi^e siècle. — R. THOMMEN. Contribution à l'histoire de Fribourg. — Max DE DIESBACH. Le général Charles-Emmanuel von der Weid, 1786-1845, notice biographique.

CHRONIQUE ET BIBLIOGRAPHIE.

France. — L'Académie des inscriptions et belles-lettres a prorogé à l'année 1899 les deux sujets proposés pour le prix Bordin : 1^o une « Étude sur les vies des saints, traduites du grec en latin, jusqu'au x^e siècle; » 2^o une « Étude sur les traductions d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V. » Elle a retiré du concours le sujet proposé pour 1896 et sur lequel aucun mémoire n'a été adressé : « Étude critique sur l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des Croisés » et proposé en outre, pour l'année 1899, une « Étude sur les sources de la Légende dorée de Jacques de Voragine. »

— L'Académie des sciences morales et politiques a mis au concours pour 1899 les sujets suivants : « Étudier le régime des manufactures royales en France avant 1789; » une « Histoire de la liberté de conscience et de culte en France depuis l'avènement de Henri IV jusqu'en 1830; » une étude sur les « Rapports de la politique coloniale et de la politique européenne de la France depuis le traité d'Utrecht jusqu'en 1789. » Elle a prorogé à l'année 1898 le concours sur l'« Histoire des idées politiques de Louis XIV. »

— Voici l'indication des thèses présentées et soutenues à l'École des chartes les 27-29 janvier derniers : H. CHASSÉRIAUD. Étude sur la Pragmatique Sanction sous le règne de Louis XI, 1461-1483. — H. DELATOUR. Pierre le Chantre (théologien, mort en 1197). — JOS. DUMOU-LIN. Frédéric Morel, imprimeur à Paris de 1557 à 1583. — HENRI D'ETCHEGOYEN. Biographie du cardinal de Gramont, diplomate français, 1500-1534. — H. LACHENAUD. Pierre Razès; les chroniques de Lymoges (1560-1630), continuées par un anonyme jusqu'en 1644. — PH. LAUER. Le règne de Louis IV d'Outre-Mer (930-954). — G. DE MANTEYER. La marche de Provence jusqu'aux partages du xii^e siècle et l'évêché d'Avignon jusqu'à la Commune. — GERMAIN MARTIN. Le rôle de l'administration royale dans ses rapports avec la grande industrie en France aux xvii^e et xviii^e siècles, et plus particulièrement de 1669 à 1789. — J. MATHOREZ. Essai sur la vie et le rôle politique de l'archevêque Guillaume-aux-Blanches-Mains; recherches sur l'administration de ses diocèses (Chartres, Sens et Reims). — OCTAVE MOREL. La grande chancellerie royale et l'expédition des lettres royaux, de l'avènement de Philippe de Valois à la fin du xiv^e siècle. — RENÉ PAGEL. Histoire de la commune de Noyon durant la première moitié du xv^e s. — BERNARD PALUSTRE. Essai sur la réforme de l'ordre de Fontevrault

(1459-1641). — Ch. PORRÉE. Un parlementaire sous François I^{er}, Guillaume Poyet (1473-1548). — Ch. SCHMIDT. Sublet de Noyers, précurseur de Louvois et de Colbert (1588-1645).

— Dans une lettre adressée au P. J. Dashian, des Méchitaristes, et publiée dans le premier numéro (XI^e année) du *Hantess Amsorya*, M. CARRIÈRE annonce qu'il a retrouvé une des sources de Moïse de Khorène, le chroniqueur Mar-Abas, dans deux manuscrits, l'un du British Museum, l'autre de la Bibliothèque nationale, qui lui ont été signalés par un de ses élèves, M. l'abbé NAU. Le ms. de la Bibliothèque nationale (fonds syriaque, n^o 396) a été décrit dans le dernier numéro du *Journal asiatique* (1896, sept.-oct.) par M. l'abbé J.-B. Chabot (*Notice sur les manuscrits syriaques de la Bibliothèque nationale acquis depuis 1874*), et contient, outre les extraits de Mar-Abas, un abrégé des Chroniques de Bar-Hebraeus, des extraits de la Chronique de Jacques d'Édesse, etc. Les extraits de Mar-Abas occupent onze pages (fol. 71 v^o-76 v^o). Ils s'étendent de Nemrod aux constructions d'églises de sainte Hélène, mère de Constantin, et s'arrêtent précisément au même point que la première partie de la Chronique syriaque de Denys de Telmahré, publiée par Tullberg. Il est impossible de dire si l'ouvrage primitif allait plus loin. Bien que basée sur Eusèbe, comme toutes les chroniques d'origine chrétienne, la chronique de Mar-Abas a emprunté à diverses sources (entre autres la *Vie de saint Sylvestre*) bien des éléments nouveaux, en partie relatifs à l'histoire orientale. L'Arménie en particulier est mentionnée un certain nombre de fois. La date de la composition est difficile à établir, mais elle ne doit pas être antérieure à l'époque arabe. Il y a en effet une allusion à la chute des Sassanides.

— Les livraisons 17-23 des *Études d'archéologie orientale* publiées par M. CLERMONT-GANNEAU (Bibliothèque de l'École des hautes études, fasc. 113. Bouillon) contiennent les mémoires suivants : 14. Sur quelques localités arabes de l'époque des Croisades. 15. Thisbé, la ville d'Elie et le mont 'Aûf. 16. Nouvelles inscriptions grecques et romaines de Syrie. 17. Une inscription des Croisades, de Saint-Jean-d'Acre (du 18 octobre 1206). 18. Édouard I^{er}, roi d'Angleterre, et la mission mongole de 1287 en Gascogne (la citation que fait M. C.-G. dans cet article n'est pas de Florent de Worcester, mort en 1118, mais d'un continuateur). 19. Inscription phénicienne gravée sur un pied de vase en terre cuite. 20. Le mois phénicien de Zebah Chichchim. 21. L'inscription phénicienne de Narnaka. 22. Les stèles araniennes de Neirab.

— Sous ce titre : *Odysée de la table de Claude, découverte à Lyon en 1528* (Lyon, Mougin-Rusand, 1896, in-8^o), M. J.-J. GRISARD a réuni tout ce qui concerne la découverte et l'histoire externe de ce célèbre monument. Trouvé par un certain Roland Gribaudo vers la fin de l'an 1528, il est vendu au consulat au mois de mars suivant pour le prix de 50 écus d'or. On l'installe d'abord sous une arcade dans la cour de

la Maison commune, puis, un siècle plus tard, on le transporte dans le nouvel hôtel de ville, et c'est de là qu'il a été dans notre siècle porté au musée archéologique de Lyon, où il occupe la place d'honneur dans la série des inscriptions antiques. Chemin faisant, M. Grisard donne quelques détails sur les découvertes de monuments antiques faites à Lyon au cours du xvi^e siècle et corrige quelques menues erreurs commises par ses devanciers, notamment par M. Dissard, collaborateur de M. Allmer pour le dernier recueil des inscriptions antiques de Lyon.

— M. J. PHILIPPE a eu la curiosité de rechercher dans quelle mesure le moyen âge chrétien a connu et pratiqué le *De natura rerum* de Lucrèce (*Lucrèce dans la théologie chrétienne*. Paris, Leroux, 1896, extrait de la *Revue de l'histoire des religions*, 1895-1896). Il montre que ce poète fut beaucoup plus lu durant le haut moyen âge qu'on ne le croit d'ordinaire; combattu et proscrit par les premiers pères latins, il reparait bientôt à titre simplement de poète, puis les théologiens se mettent bientôt à le citer et à le consulter. Isidore de Séville lui fait nombre d'emprunts et il est lu avidement par tous les apprentis poètes de l'école carolingienne; enfin Raban Maur lui emprunte maints arguments philosophiques. Plus tard, il sera de nouveau proscrit et les théories matérialistes qu'il soutient lui vaudront le mauvais renom, grâce auquel ce poète admirable, le plus grand peut-être des Latins, n'a jamais été admis qu'avec réserve sur les programmes scolaires.

— M. J. TARDIF vient de rééditer avec additions un mémoire inséré par lui dans les *Mélanges Havet* (*Un Manuel élémentaire de droit romain à l'époque carolingienne*. Paris, Leroux, 1896, in-8°). Ce manuel, dont on a deux formes différentes, se compose d'extraits juridiques des *Étymologies* d'Isidore de Séville; dans l'une des rédactions, ces extraits sont donnés textuellement dans l'ordre des livres; dans la seconde, ces mêmes extraits sont classés méthodiquement et forment un traité élémentaire de droit par demandes et par réponses. Les deux recueils sont indépendants et ont été composés en Gaule au ix^e siècle. Comme tous les manuels, ils ont joui d'une vogue qu'on peut trouver imméritée et on en possède un nombre de copies fort respectable.

— M. le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR vient, à l'occasion du récent voyage des souverains russes en France, de réimprimer sa notice sur *Anne de Russie, reine de France et comtesse de Valois au XI^e siècle* (Paris, Champion, 1896, in-16). L'auteur a réuni tous les renseignements sur cette princesse épars dans les diplômes du temps. On sait qu'après la mort de son époux, Henri, abandonnant son fils en bas âge, elle contracta avec Raoul, comte de Valois, une nouvelle union que l'Église romaine dut désapprouver, la femme de Raoul vivant encore. On ignore la date de la mort comme le lieu de la sépulture de cette princesse, et nous croyons que l'épithaphe publiée jadis par le P. Ménestrier ne saurait s'appliquer à elle. Pour nombre de grands

personnages du ^x^e siècle, le cas au surplus est le même et on n'a sur les dernières années de leur existence que des renseignements incertains et parfois contradictoires.

— Le mémoire de M. Ed. JEANNEZ : *Pierre l'Ermite, moine ermite au monastère forézien de Saint-Rigaud, près de Charlieu* (Montbrison, 1896, in-8°), comprend deux parties, de valeur et de longueur inégales; d'abord une notice intéressante sur le prieuré obscur de Saint-Rigaud, puis une biographie de Pierre l'Ermite. Cette dernière est plus qu'hypothétique; l'auteur cite l'ouvrage de M. Hagenmeyer, mais n'a pas, semble-t-il, tiré grand profit de la lecture de cette œuvre excellente. Depuis Sybel, il est impossible d'admettre la réalité du pèlerinage de Pierre à Jérusalem, et M. Jeannez paraît ignorer entièrement que la source principale de l'histoire de la première croisade est non Guibert de Nogent, mais les *Gestes* de l'Anonyme. Au surplus, inutile d'insister; on ne saurait espérer convaincre un auteur que les raisonnements de M. Hagenmeyer n'ont pas touché.

— M. A. DE BARTHÉLEMY vient d'étudier à nouveau les origines de la monnaie tournois, monnaie officielle de la France du ^{xiii}^e au ^{xviii}^e siècle (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, XXXV, 2^e partie). Voici les conclusions auxquelles s'arrête le savant numismate : de 805 à 919, la monnaie de Saint-Martin est frappée par les comtes au nom du roi; depuis 919, elle est frappée par le duc-abbé, puis, après 987, par les comtes de Touraine, non seulement à Tours, mais à Chartres et à Chinon; enfin Philippe-Auguste acquiert la monnaie tournois comme successeur des comtes d'Anjou et Touraine, ou plutôt des Plantagenets dépossédés par lui. En un mot, sauf à l'époque mérovingienne, jamais la collégiale de Saint-Martin n'eut, à proprement parler, le droit de frapper monnaie.

— Gilles Ménage a publié dans son *Histoire de Sablé* une liste de chevaliers manceaux croisés en 1158. Cette pièce, qui mentionne 109 personnes, a été acceptée pour authentique par la plupart des historiens; M. l'abbé Angot vient de prouver (*les Croisés de Mayenne en 1158*. Laval, Goupil, in-8°) que l'acte a été fabriqué par M. de Goué, conseiller au Grand conseil, auquel Ménage en devait la communication; il a retrouvé jusqu'à deux brouillons de la pièce fausse. Il est bon de signaler cette rectification, qui fait disparaître des recueils historiques et généalogiques les noms de 109 pèlerins, dont beaucoup sans doute n'ont jamais existé et dont les autres n'ont probablement jamais pris la croix.

— M. L. DELISLE vient de publier dans les *Notices et extraits des mss.* (t. XXXV, Klincksieck) deux nouveaux mémoires qui doivent être signalés aux historiens. Dans le premier, le savant auteur étudie un manuscrit de Venise qu'on supposait renfermer une copie de la chronique universelle de Girard de Frachet. Il prouve que ce volume, en

partie autographe, contient une chronique universelle composée en 1320 et continuée jusqu'en 1344. L'auteur était un dominicain de Parme, qui a utilisé entre autres ouvrages celui de Tholémée de Lucques, *Ecclesiastica historia nova*. M. Delisle note parmi les additions marginales beaucoup de traits dignes de remarque. En appendice, on trouve quelques mots sur une autre chronique, cette fois du Rhin inférieur, datant de la fin du XIII^e siècle et dont le fragment conservé n'est pas sans importance pour l'histoire du règne de Philippe le Bel. — Le second mémoire de M. Delisle est consacré aux manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes. Ce chroniqueur, si curieux et si personnel, était un infatigable copiste, et à Paris surtout, puis à Leyde et à Berlin, on conserve plusieurs volumes écrits tout entiers de sa main. Tout cela est fort curieux, mais le principal morceau à noter est un fragment de cinq feuillets du ms. 6190 de la Bibliothèque nationale, débris d'une première rédaction de la chronique d'Adémar, ou plutôt recueil de notes rassemblées par lui pour cette même chronique. C'est là une nouvelle et importante découverte due au savant administrateur de la Bibliothèque nationale.

— Le centre de la France fut, durant les années 1386-1389, en proie aux incursions de troupes de bandits qui se disaient Anglais, mais qui n'avaient point, en réalité, de nationalité bien précise. Les exploits de ces soldats d'aventure dans le Forez viennent d'être racontés à nouveau d'après quelques textes inédits par M. l'abbé REURE (*Notes sur les incursions des bandes anglo-gasconnes en Forez*. Montbrison, Brasseur, in-8°). Ce mémoire, fort intéressant, bien que très bref, peut s'ajouter aux études de M. Boudet sur la guerre des Tuchins et autres partisans dans le pays de Saint-Flour.

— Le mémoire de M. Ch. KOHLER, *l'Ambassade en Suisse de Imbert de Villeneuve, premier président au Parlement de Dijon, 1513-1514* (extrait des *Pages d'histoire* dédiées à M. le professeur Vaucher), est, pour ainsi dire, la conclusion de l'ouvrage du même auteur sur les Suisses et Louis XII, récemment annoncé ici. Les faits qu'il y rapporte sont fort intéressants, mais l'aventure ne fait honneur ni aux gens de Fribourg et de Berne, qui commirent en cette occasion un véritable attentat contre le droit des gens, ni aux bourgeois de Genève, qui laissèrent leurs voisins enlever de vive force, dans leur ville, un ambassadeur du roi de France. Louis XII se montra d'ailleurs assez peu touché du sort de son malheureux envoyé et ne daigna même pas rembourser la rançon que le sire de Villeneuve avait dû payer à ses geôliers.

— M. E. FALGAIROLLE vient de publier cinq lettres du chevalier de Seure, ambassadeur de France en Portugal en 1559 (*Mémoires de l'Académie de Nîmes*, 1895); au texte de ces dépêches, il a joint une courte notice sur ce personnage, successivement ambassadeur en Portugal,

en Angleterre et à Rome, et grand familier de Catherine de Médicis, dont la faveur finit par lui valoir la haute charge de prieur de Champagne dans l'ordre de Malte.

— L'église abbatiale de Montebourg, au diocèse de Coutances, pillée par les protestants en 1562, existait encore complète en 1818 ; à cette date, des vandales la détruisirent pour en utiliser les décombres. M. Paul LECACHEUX vient de publier une notice historique sur ce monument (Paris, Picard, in-8°). Il paraît avoir prouvé que ce beau monument, imité de la fameuse église de Saint-Georges de Boscherville, était terminé en 1152 ; fortement endommagé au cours des guerres anglaises, il fut en partie reconstruit à partir de 1432, mais cette reconstruction ne porta que sur une partie du chœur, la nef romane subsista, et c'était, semble-t-il, un excellent spécimen de l'école romane normande, à laquelle on doit tant et de si beaux monuments.

— Parmi les volumes nouvellement parus du *Catalogue général des manuscrits des départements*, on doit une mention particulière aux deux suivants : de M. H. MARTIN, le tome VII du *Catalogue des manuscrits de l'Arsenal*, occupé tout entier par la table de l'ouvrage, indispensable pour consulter cet immense et précieux répertoire, puis de M. Ch. KOHLER, le tome II du *Catalogue des manuscrits de Sainte-Geneviève*. Ce volume, qu'on a eu le tort de faire trop épais (il a 70 feuilles), renferme la fin de l'inventaire et une table extrêmement copieuse. Les trois grandes bibliothèques publiques de Paris (en dehors de la Nationale) possèdent donc aujourd'hui des catalogues scientifiques et détaillés de leurs collections manuscrites.

— Dans un nouveau mémoire sur les *Formulaires de lettres du XII^e, du XIII^e et du XIV^e siècle* (t. XXXV des *Notices et extraits des manuscrits*), M. LANGLOIS a étudié deux formulaires conservés à la Laurentienne, où l'on signale en particulier un recueil de lettres formé par Vivien de Montaut, chanoine du Puy et de Rodez, un des familiers de la cour d'Avignon sous Clément VI, et un ms. de Pérouse, inconnu jusqu'ici et qui contient un « *Ars scribendi epistolas* » composé par un certain « Gaufridus Anglicus » que M. Langlois paraît disposé à identifier avec Geoffroi dit « de Vinosalvo » ; ici, il est vrai, il porte le nom de « Cumeselz, » et il écrivait son traité entre 1269 et 1270. Il s'agit de savoir s'il y a eu « deux Geoffroi, tous deux anglais, tous deux professeurs d'*ars dictaminis*, qui auraient tous deux résidé en Italie et en Espagne, et si l'auteur de quelques-uns des ouvrages attribués à « Gaufridus de Vinosalvo, » qui paraissent contemporains d'Innocent III, ne doit pas être distingué de ce Geoffroi de Cumeselz, contemporain d'Alfonse X, sur lequel nous avons désormais quelques notions précises. »

— Parmi les meilleures thèses présentées dans ces derniers temps et soutenues avec succès à la Faculté des lettres de Paris, il faut signa-

ler celles de notre collaborateur Fr. FUNCK-BRENTANO : *De exercituum Comitatibus XIII et XIV saeculis post Christum natum* (Champion, 149 p.) et *Philippe le Bel en Flandre* (ibid., xxxiv-707 p.). Nous en parlerons plus au long dans notre prochaine livraison.

— M. Ch. NERLINGER vient de publier dans la « Collection d'histoire d'Alsace » un court mémoire sur le *Dernier seigneur de Spesbourg, Gauthier de Dicka, 13.-1386* (Paris, G. Schlæber, 16 p. in-8°).

— La Commission des archives municipales de Bordeaux a décidé de publier l'*Inventaire sommaire des registres de la Jurade, de 1520 à 1783*, vaste répertoire dressé au XVIII^e siècle, par ordre alphabétique, et où se trouve la mention d'un nombre considérable d'actes aujourd'hui disparus. Le tome I, comprenant la lettre A, vient de paraître par les soins de M. DAST LE VACHER DE BOISVILLE; il contient l'analyse de 3,500 documents allant de 1027 à 1783. Le volume se termine par un index chronologique et un index alphabétique qui ajoutent singulièrement à la valeur scientifique de ce beau volume. Nous lui consacrerons très prochainement un compte-rendu détaillé (Bordeaux, Gounouilhou, 1896, xvii-708 p. in-4°).

— M. Henri BARCKHAUSEN, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, vient de terminer le t. II des *Voyages* de Montesquieu. Il prépare en ce moment une édition des *Lettres persanes*, conforme aux intentions dernières de l'auteur, et des *Considérations sur les Romains*, avec des variantes et des fragments tirés des archives de la Brède.

— La Société d'histoire contemporaine a terminé avec le t. II la publication des *Lettres de Marie-Antoinette*, par MM. DE LA ROCHESTERIE et DE BEAUCOURT. Nous y reviendrons.

— Nous ne faisons aujourd'hui qu'annoncer le t. II du *Mémorial de J. de Norvins, 1793-1802*, et le t. V et dernier du *Journal du maréchal de Castellane, 1853-1862* (Plon et Nourrit).

— M. CASTELOT a traduit, en l'abrégéant çà et là, l'ouvrage bien connu de Thorold Rogers : *Six centuries of work and wages*. Il y a ajouté quelques notes bibliographiques utiles. Il faudra, pour un autre tirage, corriger celle de la page 98 : *Cheapside* ne veut pas dire « l'endroit où l'on vend à bon marché, où l'on marchande, » mais simplement « le quartier des marchands. » L'ouvrage est fort instructif (*Travail et salaires en Angleterre depuis le XIII^e siècle*. Guillaumin, xv-491 p. in-8°. Prix : 7 fr. 50).

— M. Henri OMONT a donné un nouveau volume du *Catalogue général des manuscrits français* en faisant paraître le tome III des « Anciens petits fonds français » n° 25697-33264 (Leroux, xiv-456 p. Prix : 7 fr. 50). À signaler dans ce volume 55 volumes de chartes royales (1187-1788), 42 volumes de fouages (1326-1582), 6 volumes de rôles d'impositions et d'amendes (xiv^e-xviii^e siècles), 16 volumes de quittances des Suisses

(1522-1690), 26 vol. de quittances ecclésiastiques, 271 vol. de quittances et pièces diverses (1267-1783), 37 vol. des titres originaux de dom Villeveille (x^e-xviii^e s.), 176 vol. de la collection de titres et généalogies formée par Blondeau de Charnage, 3,061 vol. de pièces originales du Cabinet des Titres, provenant des anciennes archives de la Chambre des comptes, 686 vol. des *Dossiers bleus*, 652 vol. des *Carrés de d'Hozier*, 344 vol. du *Cabinet d'Hozier*, 337 vol. du *Nouveau d'Hozier*, 214 vol. de la collection Chérin, 1,488 vol. du Cabinet des Titres, etc. Le volume se termine par une table de concordance des numéros anciens et actuels des mss. des Petits fonds français et par un tableau de classement méthodique des mss. de ces fonds.

— M. PILOT DE THOREY publie actuellement, dans le *Bulletin de la Société de statistique de l'Isère*, un recueil des actes du dauphin Louis II (depuis Louis XI) relatifs au Dauphiné.

— M. A. BABEAU, cet ingénieux et diligent érudit à qui nous devons une enquête si intéressante et si bien conduite sur les institutions provinciales et locales de l'ancien régime, a eu l'heureuse idée d'étudier, dans un travail intitulé *les Préambules des ordonnances royales et l'opinion publique* (Picard, 1896, 64 p. in-8°; extrait du Compte-rendu de l'Académie des sciences morales; voir plus haut, p. 399), les considérants sur lesquels les rois appuyaient les mesures législatives qu'ils édictaient. Il passe en revue successivement les considérants qui visent la religion, la gloire, l'amour pour les sujets, la justice, l'utilité publique, les nécessités des finances et de l'administration, la liberté des sujets et la souveraineté du roi, et il arrive à cette conclusion que l'ancienne monarchie, qui ne faisait rien que « par conseil, » a toujours senti la nécessité de s'appuyer sur l'opinion publique et de l'invoquer.

— La librairie Welter annonce que la *Revue internationale des archives, des bibliothèques et des musées* cessera de paraître après son 9^e numéro. Cependant, ce n'est ni les abonnés ni le zèle ou la compétence des fondateurs qui lui manquaient. — M. Henri STEIN annonce qu'il reprend à son propre compte l'entreprise en fondant le *Bibliographe moderne, courrier international des archives et des bibliothèques*, qui paraîtra tous les deux mois au prix de 10 fr. (10 m. ou 10 sh. pour l'étranger. — Chez l'auteur, 38, rue Gay-Lussac, Paris).

— A partir du 1^{er} janvier 1897, les *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires*, revue mensuelle publiée par les Pères de la Compagnie de Jésus, paraissent chaque quinzaine, le 5 et le 20 de chaque mois, sous le simple titre d'*Études publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus* (V. Retaux).

LIVRES NOUVEAUX. — DOCUMENTS ET INVENTAIRES. — Abbé Esnault. *Inventaire des minutes anciennes des notaires du Mans, xvii^e et xviii^e s., t. III et IV. Le Mans, Leguicheux.* — C. Bosc. *Inventaire sommaire des archives commu-*

nales de la ville d'Ajaccio antérieures à 1790. Draguignan, impr. Ollivier-Joulian. — *Abbé Chambois*. Obituaire des Ursulines du Mans, 1621-1790. Laval, Goupil, 30 p. — *A. Corda*. Catalogue des factums et autres documents judiciaires antérieurs à 1790, t. IV. Plon et Nourrit, 627 p. — *G. Duplessis*. Catalogue de la collection des portraits français et étrangers conservés au département des Estampes de la Bibliothèque nationale, t. I. Rapilly, 402 p. — *Bertrand de Broussillon*. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. I. Cartulaire du XII^e s., 769-1874. Angers, Lachèse (Soc. d'agriculture, sciences et arts d'Angers), 454 p. — *L. Maître et P. de Berthou*. Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé. Le Chevalier, 335 p. — *Marius Férotin*. Recueil des chartes de l'abbaye de Silos. Leroux, 623 p. — *Baguenier-Desormeaux*. Mémoires et documents concernant les guerres de la Vendée. Angers, Grassin, 374 p. — *Marquis de Granges de Surgères*. Registres des protestants de Nantes, Blain, le Ponthus, Sucé et Vieilleigne. Actes de l'état civil reproduits ou analysés. Nantes, Grimaud, 73 p. — *L. Coutil*. Inventaire des monnaies gauloises du département de l'Eure. Evreux, impr. Hérissay (Bull. de la Soc. libre d'Agr. du dép. de l'Eure), 59 p. — *Ch. de Robillard de Beaurepaire*. Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Seine-Inférieure. Archives ecclésiastiques. Série G, t. VI, n^o 7371-8514. Rouen, impr. Cerf. — *Al. Bruel*. Répertoire numérique des archives de la Chambre des comptes de Paris, série P. Delagrave, 327 p. in-4^e. — *Jarry*. Documents diplomatiques et politiques. Les origines de la domination française à Gênes, 1302-1402. A. Picard, 637 p. — *L. Blancard*. Inventaire sommaire des archives départementales postérieures à 1789. Bouches-du-Rhône, série L, t. II. Marseille, impr. Barthelet. — *H. Grimaud*. Inventaire analytique des archives communales de Chinon antérieures à 1790. Chinon, impr. Dehaies.

HISTOIRE LOCALE ET BIOGRAPHIE. — *H. Marc*. Biographie de messire Chamberland, curé constitutionnel de Longchamp, de 1769 à 1825. Dijon, impr. Darantière, 100 p. — *Massatoux*. Notes pour servir à l'histoire de Limoges et du Limousin. Limoges, Ducourtieux, 40 p. — *P.-J. Morand*. Monographie de Villaz, diocèse d'Annecy. Annecy, impr. Nérat, 88 p. (Mémoires de l'Académie salésienne, tome XIX). — *Abbé C. Olivier*. Châtel-sur-Moselle pendant la Révolution. Cîteaux, imprimerie Saint-Joseph, 419 p. — *A. Vernet*. Histoire populaire de Grenoble, tome I. Grenoble, Baratier et Dardelet, 453 pages. — *T. Courtaux*. Histoire généalogique de la famille Juchault de la Moricière et des Jamonières. Cabinet de l'historiographe, 133 pages. — *Perchet*. Recherches sur Pesmes, 1^{re} partie. Gray, imprimerie Roux, 514 p. — *G. Saulnier de la Pinelais*. Le barreau du Parlement de Bretagne, 1553-1790. A. Picard, 347 p. — *Abbé Blondel*. La vérité sur les chartes de fondation de l'abbaye de Saint-Pierre-le-Vif. Sens, impr. Duchemin (Bulletin de la Société archéologique de Sens), 29 p. — *J. Chappée*. Port-Brillet. Notes historiques sur le prieuré de la Magdeleine du Plessis-Milcent (1100), la forge du Port-Brillet et ses dépendances (1452), la chapelle des Forgerons (1558), la paroisse (1828) et la commune (1874). Laval, Goupil, 158 p. — *Guillemant*. Histoire de la Bresse loughannaise. Les temps modernes, jusqu'à 1789. Louhans, impr. Romand, 764 p. — *P. de Chabot*. Les chevaliers de Saint-Michel de la province du Poitou, 1468-1665; notes écrites par J.-Fr.-L. d'Hozier. Vannes, Lafolye, 328 p. — *Lepreux*. Histoire et bibliographie de la presse périodique dans le département du Nord, 1746-1889. Douai, Crépin. 2 vol., 319 et 309 p. — *A. Soucaille*. Le consulat de Béziers, 1131-1789. Béziers, impr. Sapte. 292 p. — *Abbé Vairel*. Essai histo-

rique sur Nompatelize. Saint-Dié, impr. Humbert (Bull. de la Soc. philomatique vosgienne, 1896-97), 126 p. — *C. Bréard*. Essai historique sur Moulineaux et le château de Robert le Diable, suivi d'une notice sur le fief de la Vacherie-sous-Moulineaux. Rouen, impr. Gy, 219 p. — *Abbé Cazauran*. Notre-Dame de Biran, histoire seigneuriale et paroissiale. Auch, impr. Cocharaux, 319 p. in-16. — *Abbé A. Delouvier*. Histoire de la vicomté d'Aumelas et de la baronnie du Pouget. Montpellier, impr. Grollier, 350 p. — *Dom. M. Férotin*. Histoire de l'abbaye de Silos. E. Leroux. — *J. du Teil*. Une famille militaire au XVIII^e s. A. Picard, 572 p. — *Saisy, comtesse du Laz*. Généalogie de la maison de Saisy de Kerampuil. Vannes, impr. Galles, 308 p. — *Dom Cl. Auvry*. Histoire de la congrégation de Savigny, p. p. A. Laveille, t. I. Picard, 411 p. — *A. Callet*. Virieu-le-Grand; son château, ses seigneurs. Bourg et Belley, Montbarbon, 138 p.

HISTOIRE GÉNÉRALE. — *E. Babelon*. Les origines de la monnaie considérées au point de vue économique et historique. Firmin-Didot, 427 p. — *Th. Reinach*. Les origines du bimétallisme; étude sur la valeur proportionnelle de l'or et de l'argent dans l'antiquité grecque. Rollin et Feuardent, 55 p. (Rev. de numismatique, 1878.) — *Ét. d'Avenay*. Saint Remi de Reims, apôtre des Francs, 437-533, illustré d'après les tapisseries anciennes de Saint-Remi de Reims. Lille, Desclée et de Brouwer. — *Lecoy de la Marche*. La vérité dans l'histoire. Études critiques. Vic et Amat, 350 p. — *F. Bournand*. Le général Marbot et la vie militaire sous le premier empire. Téqui, 375 p.

Alsace. — La librairie H. Hüffel, de Colmar, se propose de publier en souscription les Œuvres inédites de Grandidier, chanoine-archiviste de l'évêché de Strasbourg, historiographe de France, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, etc., etc., nouvelle série, qui formera environ cinq volumes gr. in-8° de 450 à 500 pages (prix net pour les souscripteurs : 6 fr. 25 le vol.). Le t. I, qui est sous presse, comprendra le remarquable Éloge de Grandidier par SPACH; son autobiographie, complétée par divers documents; une bibliographie, aussi détaillée qu'on a pu la faire, tant des ouvrages et articles imprimés de Grandidier que de ses manuscrits; puis le récit du voyage de Grandidier dans le pays de Bade et la Suisse, de 1784, avec la description détaillée des principales maisons religieuses de ces pays; le récit d'un voyage analogue en Alsace, de l'année 1786, de Strasbourg à Colmar, avec une description de tous les endroits parcourus; enfin une dissertation inédite sur les poésies d'Erchambaud, évêque de Strasbourg au x^e siècle.

Belgique. — M. F. MAGNETTE vient de publier dans le *Bulletin de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège* (IX) une intéressante notice sur saint Frédéric, évêque de Liège de 1119 à 1121. Ce prélat, élu par le parti pontifical, avait triomphé les armes à la main de son compétiteur Alexandre de Juliers, candidat et partisan de l'empereur Henri V. Le poison, habilement administré, fit disparaître ce redoutable adversaire de la cause impériale; c'est un des plus dramatiques épisodes de la querelle des investitures dans le diocèse de Liège,

et l'on sait que dans ce pays la lutte des deux pouvoirs atteignit, à la fin du ^x^e siècle et au début du ^{xii}^e, un degré extraordinaire d'acuité.

— Sous ce titre, *les Dessous d'une élection épiscopale sous l'ancien régime* (Bruxelles, 1896, in-8°), le même érudit raconte les négociations qui précédèrent et amenèrent en 1784 l'élection du comte de Hoensbroeck d'Oost au siège de Liège. La France et l'Autriche se trouvaient en compétition; Vergennes sut fort habilement se rallier au parti liégeois à temps et triompher avec lui. Cette élection, fort disputée, affermit et accrut l'influence française dans la principauté.

Allemagne. — Le Dr Albert NAUDÉ, professeur d'histoire à l'Université de Marbourg, est mort le 17 décembre 1896, à l'âge de trente-huit ans. Il s'était fait connaître d'abord par l'édition de la Correspondance politique de Frédéric le Grand. Appelé à Marbourg en remplacement de Max Lehmann, il avait composé un programme : *Friedrich des Grossen Angriffspläne gegen Oesterreich im 7 jährig. Kriege* (1893), et soulevé, par sa réponse au mémoire de Lehmann, une polémique qui n'est pas encore apaisée. — Le 2 janvier 1897 est mort le Dr Wilhelm DEECKE, ancien directeur du lycée de Strasbourg (1871-1888) et du gymnase de Mulhouse. Il était connu par ses travaux sur la langue et le peuple étrusques. Nous citerons de lui : *Etruskische Forschungen* (1875-1884), *Die Falisker* (1888), *Kulturgeschichte des klassischen Alterthums* (en collaboration avec Holm et Soltau, 1896). — Le 7 janvier est mort le Dr Wilhelm KRAFFT, professeur d'histoire religieuse à l'Université de Bonn, âgé de soixante-quinze ans. On lui doit : *Topographie von Jerusalem* (1846), *Kirchengeschichte der germanischen Völker* (t. I, seul paru, 1854), *Briefe und Documente der Reformationszeit* (1876), *Die deutsche Bibel vor Luther* (1883).

— Le Dr SÆGMUELLER a été nommé professeur de droit ecclésiastique à l'Université de Tubingue. — Le Dr PIEPER a été nommé professeur extraordinaire d'histoire ecclésiastique à l'Académie de Munster.

— L'Académie des sciences de Prusse a voté au prof. HARNACK une subvention de 2,400 m. pour une histoire de l'Académie pendant les deux siècles de son existence.

— L'Académie des sciences de Bavière a élu membres extraordinaires le prof. F. VON HERTLING et le Dr L. TRAUBE, et membres correspondants le prof. ERMAN, de Berlin, le philologue K. KONTOS, d'Athènes, l'historien E. MUEHLBACHER, de Vienne, et le prof. P. VAUCHER, de Genève.

— L'Association internationale de droit comparé et d'économie politique, qui siège à Berlin, a mis au concours un tableau comparé des principes suivis dans les colonies des principaux États pour l'acquisition du sol et pour la colonisation et de leurs conséquences. Le prix est de 1,600 m. (terme : 1^{er} avril 1898).

— La Société d'histoire rhénane a mis au concours (fondation Mevisen) les trois sujets suivants : 1^o des changements agraires et économiques opérés par la Révolution française dans la province rhénane ; 2^o introduction et caractères de l'architecture gothique dans la province rhénane jusqu'en 1350 ; 3^o les « Gaue » et les comtés situés dans ce qui est aujourd'hui la province rhénane, de la seconde moitié du ix^e siècle au commencement du xix^e ; la dissolution du régime comtal et la formation des territoires ecclésiastiques et civils. Les prix en seront décernés en 1901.

— L'Université de Greifswald a mis au concours (fondation Rubenow) les sujets suivants : 1^o histoire de l'opinion publique en Prusse et particulièrement à Berlin pendant les années 1795-1806 ; 2^o le droit politique de l'Église en Allemagne au xvi^e s. ; 3^o l'économie rurale en Poméranie depuis l'émancipation des paysans en 1811 ; 4^o étude critique sur les manuscrits et les remaniements de la *Pomerania*, telle que l'a commencée W. Böhmer dans son livre sur la chronique de Poméranie, par Thomas Kontzow (terme : 1^{er} mars 1901).

— Une commission d'histoire a été fondée pour la province de Westphalie ; elle se propose : 1^o de continuer le Cartulaire de Westphalie à partir de l'an 1300 ; 2^o de publier les actes des diètes de Westphalie ; 3^o de rédiger la table des matières des 53 volumes de la *Zeitschrift für Geschichte Westfalens* ; 4^o de continuer le *Codex traditionum Westfalicarum*. La commission a pour président le prof. FINKE.

— Sous les auspices d'un comité de savants allemands, avec l'appui du gouvernement badois et de l'empereur Guillaume II, on a pris la photographie des bas-reliefs qui ornent la colonne de Marc-Aurèle sur la Piazza Colonna, à Rome. La publication, qui vient d'en être faite chez Bruckmann, à Munich (*Die Marcus Säule auf Piazza Colonna in Rom*, 120 pl., in-fol.), est accompagnée de mémoires approfondis par E. PETERSEN, A. VON DOMASZEWSKI, W. CALDERINI. L'importance de ces bas-reliefs réside surtout en ce fait qu'ils représentent fidèlement les guerres des Romains contre les peuples du Danube au second siècle. Au mémoire de Domaszewski sur l'histoire de la chronologie de ces combats, FURTWÄNGLER a donné d'importantes additions et corrections dans le n^o 293 des « Beilage » de l'*Allgemeine Zeitung*, en 1896.

— Sur la bibliothèque et les archives municipales de Francfort-sur-le-Mein sont parues dernièrement deux importantes publications. L'achèvement des nouveaux bâtiments de la bibliothèque a été célébré par le directeur de cette bibliothèque, le Dr Frédéric-Clément ÉBRARD, par un splendide volume intitulé : *Die Stadtbibliothek zu Frankfurt-a-M.* (Francfort, Knauer, 1896, in-4^e, 479 p. et 49 pl.) ; à côté d'une histoire de cet établissement par le Dr Ébrard, il y a un article de H. WEIZSÄCKER sur les ivoires du moyen âge qui s'y trouvent. — Sous les auspices de la Société pour l'histoire et les antiquités de Francfort a été publié,

par l'archiviste de la ville, le Dr R. JUNG, un mémoire intitulé : *Das historische Archiv der Stadt Frankfurt-a-M., seine Bestände und seine Geschichte* (1896, in-8°, 297 p.). Ajoutons que l'Inventaire des archives municipales de Francfort a été publié en 4 vol. (1888-1894).

— La bibliothèque de Gustav Freytag, très riche en ouvrages sur l'histoire de la civilisation, a été achetée par M. Léopold SONNEMANN et donnée par lui à la bibliothèque de Francfort.

— Le huitième congrès des brasseurs allemands, qui s'est tenu à Nuremberg dans l'été de 1896, a donné au Musée national une somme de 2,000 m. comme première contribution à une fondation, sur les frais de laquelle le musée formera une collection relative à l'histoire de la brasserie allemande.

— Viennent de paraître dans les *Monumenta Germaniae historica* : « *Scriptores rerum merovingicarum*, » t. III, contenant les vies de saints mérovingiens jusqu'au commencement du VII^e s., par Br. KRUSCH, et le fasc. 2 du t. III des *Poetae latini medii aevi*, par L. TRAUBE; on y trouve : « *Carmina Joh. Scotti, Milonis, Scottorum latina et graecanica, Mutinensia, Godescalci, Audradi carminum Supplementum*, » avec les tables du t. III et 7 pl. (Berlin, Weidmann).

— Dans le recueil des Historiens de l'Allemagne ancienne ont paru les t. LXXI : Chronique d'Arnold de Lübeck, trad. par LAURENT (2^e édit. par WATTENBACH); t. LXXII : Chronique d'Albert de Stade, trad. par Fr. WACHTER; t. LXXIII : extraits de la Grande Chronique de Mathieu de Paris, trad. par GRANDAUR et WATTENBACH; t. LXXIV : les Annales de Marbach, trad. par L. GRANDAUR.

— La librairie Hinrichs, à Leipzig, vient de faire paraître : *Die Entstehung des ältesten Schriftsystems oder der Ursprung der Keilschrift-zeigen*, par M. Friedrich DELISZSCH (in-8°, 250 p. Prix : 41 m. 50).

— La librairie Teubner, à Leipzig, vient de faire paraître : *Miscellanea Tironiana aus dem Codex Vaticanus latinus reginae Christinae*, 846 (fol. 99-114), publié par Wilhelm SCHMITZ (in-4°, VIII-79 p., avec 32 pl. en photographie. Prix : 20 m.).

LIVRES NOUVEAUX. — HISTOIRE LOCALE. — A. Bertram. Die Bischöfe von Hildesheim. Hildesheim, Lax, 340 p. — G. Binder. Geschichte der Bayerischen Brigitten-Klöster. Munich, Lentner, 351 p. — A. von Mülverstedt. Codex diplomaticus Alvenslebenianus, t. IV, fasc. 2. Magdebourg, Klotz. — R. Jecht. Codex diplomaticus Lusatae superioris, t. II, 1419-1423. Gœrlitz, Tzschaschel, 178 p. — Lathe. Geschichte der Stadt Constanx. Constance, Ackermann, 317 p. — H. Hildebrand et Ph. Schwarz. Liv-Est-und Kurländisches Urkundenbuch; t. X, 1444-1449. Riga, Deubner. — G. Hertel. Urkundenbuch der Stadt Magdeburg, t. III, 1465-1513. Halle, Hendel, 1032 p.

Autriche-Hongrie. — La Société littéraire israélite de Budapest a mis au concours une étude sur l'organisation actuelle des Juifs dans

les divers États européens, fondée sur les documents historiques. Les mémoires devront être envoyés avant le 30 avril 1898. Le prix est de 1,000 kronen.

Angleterre. — L'éminent juriste anglais Sir Travers Twiss vient de mourir (janvier 1897), à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Il a composé divers ouvrages sur le droit des gens en temps de paix et en temps de guerre et publié dans la collection du Maître des rôles divers monuments juridiques d'une grande importance : *The Black book of the Admiralty* et le *De Legibus Angliæ* de Bracton, éditions pour lesquelles, malheureusement, l'esprit critique lui faisait défaut. Il avait été chargé de préparer pour la même collection une édition de Glanville, dont on ne parle plus.

— Nous ne pouvons que signaler aujourd'hui le nouvel ouvrage de F. W. MAITLAND : *Domesday book and beyond* (Cambridge, at the University press, 527 p. Prix : 15 sh.).

— La « Société des archives de la marine » vient de distribuer les deux volumes suivants : 1^o *Two discourses of the navy, 1633, 1659*, par John Holland, suivi de *A discourse of the navy, 1669*, par Sir Robert Slyngesbie, publiés par M. J. R. TANNER ; 2^o *Naval accounts and inventories of the reign of Henry VII, 1485-1488 et 1495-1497*, publiés par M. OPPENHEIM.

— M. le colonel BAILLE a traduit en français le dernier ouvrage de l'éminent historien Sir R. Seeley : *Formation de la politique britannique* (2 vol. A. Collin, in-12, xxix-427 et 394 p.), avec une introduction sur la vie de sir Robert et un index.

Italie. — L'École de paléographie, instituée près l'Institut des études supérieures, à Florence, distribue en trois années son enseignement, qui porte sur la paléographie latine, la langue latine, la langue grecque, les langues néo-latines, l'histoire moderne et la géographie (1^{re} année) ; la diplomatique, le droit et les institutions du moyen âge, les langues latine et grecque, l'histoire moderne, l'histoire de la littérature italienne (2^e année) ; la science des archives, le droit et les institutions du moyen âge, la paléographie grecque. Ce plan d'études rappelle celui qui est, depuis tant d'années, appliqué à l'École des chartes, avec ces différences que, dans cette dernière, on n'enseigne ni l'histoire politique ou littéraire et qu'on ignore absolument la langue et la paléographie grecques. Comme chez nous, il y a à Florence un examen à la fin de chaque année et une thèse à la fin de la troisième ; le diplôme délivré aux candidats qui auront satisfait à ces diverses épreuves confère également le titre d'archiviste paléographe.

— La municipalité de Forlì a décidé de célébrer en septembre 1899 la mémoire de Paul Diacre, l'historien des Lombards, et invite toute

personne qui s'intéresse aux études du moyen âge à contribuer à cette solennité par sa présence ou par ses écrits.

— La « Commissione provinciale di archeologia e storia patria » de Bari a décidé de publier un *Codice diplomatico Barese*. Le tome I contient les chartes de la cathédrale de Bari de 952 à 1264, publiées avec soin par M. VECCHI, de Trani.

Pays-Bas. — Le 16 décembre est mort à Leyde M. J.-G.-R. ACQUOY, professeur d'histoire du christianisme, à l'âge de soixante-sept ans. C'est une perte très sensible pour la science et pour les nombreux amis du défunt. M. Acquoy était un historien d'une érudition profonde, d'une critique sagace, d'une rare objectivité, qualités qui distinguent les œuvres suivantes : *Herman de Ruiter* ; *Jan van Venroy en de wording en vestiging van de Hervormde Gemeente te Zalt-Bommel* ; *Het klooster te Windesheim en zijn invloed* ; *Handleiding tot de kerkgeschiedvorsching en kerkgeschiedschrijving* ; *Kerstliederen en leisen* ; *Middeleeuwsche geestelijke liederen* ; *De Psalmwijzen der Nederlandsche hervormde kerke en hare herziening*. M. Acquoy savait mieux que personne apprécier l'esprit, les mérites, les charmes de l'Église du moyen âge. D'un caractère noble, toujours empressé à rendre service à quiconque voulait profiter de ses lumières, il est regretté généralement, tant des catholiques que de ses coreligionnaires, surtout de ses élèves, qui ont perdu un maître éminent en même temps qu'un ami.

— Quelques jours seulement après la mort de M. Acquoy, une attaque d'apoplexie a enlevé M. W.-N. DU RIEU, bibliothécaire de l'Université de Leyde, à l'âge de soixante-sept ans. M. Du Rieu, attaché à la bibliothèque depuis 1864, fut nommé directeur en 1880. Combien de personnes ont eu à se louer de son obligeante assistance, de ses renseignements, de sa libéralité pour mettre au profit des savants les richesses dont la garde lui était confiée, de son zèle pour toute mesure qui lui semblait pouvoir contribuer à faciliter les recherches des érudits ! De nombreux articles bibliographiques et biographiques de sa main ont paru dans plusieurs périodiques ; les historiens apprécient en particulier son *Repertorium der Verhandelingen en Bijdragen betreffende de Geschiedenis des Vaderlands*. La Commission de l'histoire de l'Église wallonne perd en lui un de ses membres les plus actifs.

— Le 28 septembre, M. J. SIX, nommé professeur extraordinaire d'histoire de l'art à l'Université d'Amsterdam, a ouvert son cours par une leçon sur l'histoire de l'art chez les Grecs et chez les Romains.

— M. H. VAN GELDER est admis en qualité de professeur libre (privat-docent) d'histoire ancienne à l'Université d'Utrecht et a commencé son cours en expliquant la méthode qu'il veut suivre dans son enseignement.

— Dans le périodique intitulé *Archief voor Nederlandsche kerkgeschie-*

denis (Archives de l'histoire de l'Église néerlandaise, 3^e série, t. IX), M. ACQUOY, mort depuis, a publié un article d'un grand intérêt sur cinq petits livres retrouvés dans la tour d'un village nommé Boskoop. Un d'eux, jusqu'à présent inconnu, contient des psaumes de Utenhove et des cantiques de Dathenus, chantés par les premiers réformés néerlandais dans leurs conciliabules secrets. De plus, M. Acquoy décrit une édition inconnue de 1540 d'un petit traité théologique; une confession de foi de 1566, dont le seul exemplaire connu jusqu'ici se trouve dans la Bibliothèque royale à Bruxelles; une édition inconnue de 1566 du texte « mixte » du catéchisme de Heidelberg; enfin un livre de cantiques luthériens de 1544. — La même livraison nous donne quelques corrections et compléments au livre de feu M. Moll sur *Angelus Merula* (par M. de Jager); quelques pièces relatives aux persécutions religieuses à Rotterdam de 1534-1539 (par M. Bezemer); les statuts de la fondation de Geert Grote à Deventer, nommée *Meester-Geertshuis* (par M. de Hullu).

— Dans les deux dernières livraisons du tome IX des *Bijdragen voor de Vaderlandsche Geschiedenis*, que dirige M. Fruin, M. BLOK a publié une étude, intitulée *De Watergeuzen in Engeland* (les gueux de mer en Angleterre); il y a utilisé principalement les documents publiés par la « Historical manuscripts commission, » les *Relations politiques des Pays-Bas et de l'Angleterre*, de M. Kervyn, la *Correspondance de l'ambassadeur français de la Mothe-Fénelon*, les *Documentos inéditos para la historia de España*, etc. — M. JOOSTING a prouvé par de nombreux exemples que l'expression *Des anderen dages*, dans les documents néerlandais du moyen âge, signifie : le jour suivant. — M. FRUIN montre que le jour de « Sint Margriet, » au moyen âge, n'était pas, comme à présent, le 20 juillet, mais le 13 de ce mois. — L'assemblée extraordinaire des états généraux de 1716-1717 a été étudiée par M. DE VOS. — M. BUSSEMAKER donne une notice utile des pièces de la grande *Collecion de Documentos inéditos para la historia de España* qui touchent l'histoire des Pays-Bas.

— Les publications de l'Institut royal de philologie, de géographie et d'ethnographie des Indes néerlandaises (*Bijdragen tot de Taal-Land-en-Volkenkunde van Nederlandsch-Indie*, 1896, deel xvi) contiennent, entre autres, des documents relatifs aux voyages d'exploration de Adriaan Dortsman, entrepris en 1645 et 1646 à l'est et au sud de l'île de Banda (par M. Heeres), et un article sur le soulèvement de Dispanegara, dans l'île de Java, en 1825, accompagné de plusieurs pièces inédites (par M. van der Kemp).

— M. KALF nous dépeint, dans la revue *De Gids* (sept. 1896), les courses de mer, nommées « Hongitochten, » qui avaient pour but de détruire la culture des épices dans les lieux où la Compagnie des Indes-Orientales ne la voulait pas permettre, afin d'empêcher l'avisement

du prix de ces articles sur les marchés de l'Europe. Dans la même revue (décembre), les *Souvenirs* de M. F.-A. van Hall, ministre du roi Guillaume II, de M. GLEICHMAN, nous renseignent sur les changements que cet homme d'État se proposait de faire à la Constitution, et spécialement sur les mesures par lesquelles il a réussi, en 1844, à mettre fin aux cruels embarras financiers du royaume.

— Une commission s'est constituée à la Haye, il y a quelques mois, pour célébrer l'anniversaire trois fois séculaire de l'illustre Constantin Huygens (né en 1596), en organisant une exposition de tout ce qu'on a pu rassembler sur la famille de Huygens. Cette exposition est d'un grand intérêt et très instructive. La revue *Oud-Holland* (XIV, 3) a consacré, à cette même occasion, une livraison entière à Huygens. A propos de la « promotie » de Constantin Huygens à l'Université de Leyde, M. VAN DER VLIET montre qu'il n'a pas soutenu ses thèses comme on le fait de nos jours, mais qu'il y a eu seulement une discussion scientifique. — M. WOOP traite des relations entre Huygens et Balzac. — Une collection de portraits de la famille de Huygens, en 1785, est décrite par M. MOES. — M. UNGER publie le journal d'un voyage fait par Constantin Huygens en Angleterre. — Enfin, un ouvrage, dû à la collaboration de plusieurs érudits, exposera la vie et l'activité étonnante de Constantin Huygens.

— Le rapport annuel de la Société de philologie néerlandaise à Leyde, dont les assemblées mensuelles se divisent en sections de philologie et d'histoire, contient, entre autres, un article où M. Blok explique le rôle des *Hansegraven* (comtes de Hanse) à Groningue, mal compris par M. Kunze (*Hansische Geschichtsblätter*, 1894). Les hanses de Groningue étaient des associations de marchands d'autres provinces néerlandaises qui faisaient le commerce à Groningue ; les *Hansegraven* étaient les chefs de ces associations. En outre, M. Blok donne une notice sur les papiers de Barneveld, conservés aux Archives du royaume à la Haye.

— M. DE BOER, recteur de l'Université de Groningue en 1895-1896, a prononcé, en septembre, un discours intéressant intitulé : *De familie Bernoulli in de geschiedenis der wiskunde* (la Famille Bernoulli dans l'histoire des mathématiques).

— Sous le titre : *Historische avonden* (Soirées historiques), une société d'historiens de Groningue a publié un livre, contenant une liste de tous les sujets qui ont été traités dans leurs assemblées mensuelles de 1886-96, et le texte de quelques-unes de ces communications : M. TE WINKEL apprécie le chroniqueur hollandais Melis Stoke. M. GRATAMA étudie la preuve par témoins dans le droit ancien néerlandais. M. BUSSEMAKER expose un projet du roi Philippe IV d'Espagne pour corrompre le prince Frédéric-Henri d'Orange. Une tentative manquée pour introduire l'inquisition à Groningue est racontée par M. FERR.

M. BRUGMANS a recherché ce qui nous reste des bibliothèques d'églises et des monastères dans la province de Groningue. L'état des études théologiques à l'Université de Groningue dans la première moitié du XVIII^e siècle est éclairci par M. VAN VEEN. M. RUTGERS publie les ordonnances ecclésiastiques, inconnues jusqu'à présent, de l'évêque de Munster François de Waldeck (1532-1553).

— Le *Bullarium Trajectense* de M. BROM est complété par la livraison, récemment parue, qui contient la suite de l'introduction et une table des noms.

— M. HARTOG a réuni quatre études sur l'histoire des Pays-Bas dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, qui ont paru de temps en temps dans la revue *De Gids*; le livre est intitulé : *Uit de dagen der patriotten*.

— Une thèse de l'Université d'Utrecht, par M. BRONSVELD, traite de l'ambassade extraordinaire de François Aerssen, envoyé à Paris en 1625 et 1626 pour conclure une alliance offensive et défensive contre le roi d'Espagne; ce projet avorta.

— L'histoire populaire des Pays-Bas au XVIII^e siècle (*Onze gouden eeuw*), dont le tome I a paru, sera bien accueillie, non seulement par le grand public, mais aussi par les historiens. Le texte, dû à M. MULDER, de Leyde, donne un exposé clair et excellent de la constitution si compliquée des Provinces-Unies et des provinces particulières; grâce aux soins de M. Unger, les portraits et illustrations sont dignes du texte.

— La première partie du t. II de l'« Histoire de la pénitence et de la confession dans l'église chrétienne » (*Geschiedenis der boete en biecht in de christelyke Kerk*), par M. PIPER (sur le t. I, voy. *Rev. hist.*, t. L, 175), vient de paraître (la Haye, Nijhoff); il couvre la période du VI^e siècle jusqu'au quatrième concile du Latran, en 1215, et se distingue par les mêmes mérites que le premier volume. Nous en parlerons plus explicitement dans nos comptes-rendus.

Roumanie. — M. Nicolas JORGA vient de publier un 3^e fascicule de ses *Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains* (107-v p. in-8^e). Il contient une centaine d'actes qui vont de 1367 à 1507 et qui sont empruntés à divers dépôts d'archives italiennes et allemandes. Faute de fonds, le gouvernement roumain a décidé de ne pas continuer la publication; mais on espère que la collection Hourmouzaki saura lui donner asile.

Suisse. — Il a été fait, à l'occasion de l'Exposition nationale suisse qui a eu lieu à Genève l'an dernier, un grand nombre de publications historiques, dont quelques-unes ont une réelle valeur : nous avons déjà annoncé l'*Université de Genève et son histoire*, ouvrage publié sous les auspices du Sénat universitaire et de la Société académique; la première partie, comprenant l'histoire de l'*Ancienne Académie*, et dont

a été chargé M. Charles BORGEAUD, n'a pas pu être prête pour 1896, le lecteur érudit ne perdra rien pour attendre; la seconde partie, intitulée *l'Université d'aujourd'hui*, et qui comprend l'histoire des cinq facultés depuis la transformation de l'Académie en Université, a été tirée à part et forme cinq fascicules (Genève, Georg, 1896, in-4°) : *Faculté de théologie, 1872-1896*, par MM. les professeurs de la Faculté, 39 p.; *Faculté de droit, 1872-1896*, par M. Alfred MARTIN, 35 p.; *Faculté des lettres, 1872-1896*, par M. Bernard BOUVIER, 102 p.; *Faculté des sciences, 1872-1896*, par MM. Charles SORET et Émile YUNG, 68 p.; *Faculté de médecine, 1876-1896*, par M. Auguste ÉTERNOD, 64 p. — On peut se rendre compte de la conscience qu'apporte M. Charles BORGEAUD à son travail sur *l'Ancienne Académie* par deux fragments qu'il en a déjà publiés : *les Étudiants de l'Académie de Genève au XVI^e siècle* (extrait des *Pages d'histoire* dédiées à M. le prof. Pierre Vaucher), Genève, 1895, in-8°, 44 p., et *Calvin, fondateur de l'Académie de Genève* (extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*, t. XXXII), Paris, Colin, 1897, in-8°, 53 p.

Le département de l'Instruction publique de Genève a publié une *Histoire du collège de Genève* (Genève, 1896, in-8°, xvi-402 p.) due à quatre auteurs : MM. L.-J. THÉVENAZ, H. VULLIÉTY, J.-A. VERCHÈRE et Eug. PITTARD, qui, chacun, ont traité une période; et une notice historique de M. Henri FAZY, intitulée : *l'Instruction primaire à Genève*, Genève, 1896, in-8°, 83 p.

M. Ph. BONNEFON a consacré une notice historique à *l'École secondaire et supérieure des jeunes filles à Genève*, Genève, 1896, in-8°, 122 p.

Le groupe de l'enseignement a publié, comme complément de son exposition, un intéressant volume intitulé : *Recueil de monographies pédagogiques* (Lausanne, Payot, 1896, in-8°, vii-388 p.), dans lequel nous signalerons spécialement les articles consacrés à J.-J. Rousseau par André OLTRAMARE, à Pestalozzi par M. O. HUNZIKER, au Père Girard par M. Ernest NAVILLE, à Philippe-Emmanuel de Fellenberg par M. Ch.-Albert GOBAT.

D'autres groupes de l'Exposition ont fait des publications présentant de l'intérêt au point de vue historique : nous avons déjà signalé le *Catalogue de l'Art ancien*. Le Catalogue de la *Cartographie ancienne*, par M. Adolphe GAUTIER (*Cartographie, groupe XX, Catalogue spécial*, p. 15-31), mérite une mention spéciale.

Encore à l'occasion de l'Exposition, le comité de la Société de lecture, fondée à Genève en 1818, a chargé M. Francis DE CRUE de publier une notice. M. De Crue a traité largement son sujet et sous ce titre : *Genève et la Société de lecture, 1818-1896* (Genève, 1896, in-8°, 175 p., avec 12 portr.), il a parlé d'une façon intéressante de la Genève lettrée du XIX^e siècle.

« Les journalistes suisses ont aussi voulu exposer quelque chose, » et ils ont publié un ouvrage intitulé : *la Presse suisse* (Berne, 1896,

in-8°, viii-524 p.). Ce volume contient l'histoire de cent ans, car les plus anciennes de nos feuilles publiques ne remontent guère au delà, et celles qui atteignent à cet âge sont une demi-douzaine au plus; parmi les articles qui le composent, signalons, entre autres, de M. Gaspard VALLETTE, un *Coup d'œil sur le développement de la presse politique dans la Suisse romande* et deux autres articles analogues pour la Suisse allemande et la Suisse italienne de MM. Théodore CURTI, B. BERTONI et L. COLOMBI.

— Voilà dix ans que M. Carl HILTY publie son *Politisches Jahrbuch der schweizerischen Eidgenossenschaft*. Le volume de cette année (X. Jahrg., 1896, Berne, K.-J. Wyss, 1896, in-8°, 824 p.) contient deux articles ayant trait spécialement à l'histoire suisse, l'un de M. Jean STRICKLER, le savant éditeur des *Actes de l'Helvétique*, sur la constitution fédérale connue sous le nom de Constitution de la Malmaison et élaborée en 1801 par Bonaparte, consul, à la suite de ses entretiens avec Glayre et Stapfer; l'autre, de M. C. HILTY lui-même, est relatif à un projet de constitution fait par Charles-Louis de Haller, pour Berne, en 1798. Le volume se termine par une table alphabétique de dix années du *Jahrbuch*.

— Le tome III de l'*Urkundenbuch der Stadt Basel*, dû à MM. Rodolphe WACKERNAGEL et Rodolphe THOMMEN et publié par la Société d'histoire et d'archéologie de Bâle, vient de paraître (Bâle, Reich, 1896, in-4°, vii-487 p., avec 26 p. et 2 pl. sur les sceaux). Ce volume comprend les documents des années 1291 à 1300. L'*Urkundenbuch* doit être continué jusqu'en 1501, mais comme, d'une part, il doit être terminé en 1901, date du quatre centième anniversaire de l'entrée de Bâle dans la Confédération, et que, d'autre part, les documents du xiv^e et du xv^e siècle sont en très grand nombre, il a été décidé que ce recueil paraîtrait dorénavant en deux séries, l'une comprenant les documents politiques, l'autre les chartes de droit privé.

— M. L. COVELLE vient de publier le *Livre des bourgeois de l'ancienne république de Genève* (Genève, Jullien, 1897, in-8°, xvi-563 p.); il ne s'est pas contenté d'éditer les registres d'admission à la bourgeoisie qui se trouvent aux Archives, mais, à l'aide des registres du Conseil et de beaucoup d'autres documents, il a refait un nouveau *Livre des bourgeois*, plus complet et comprenant les années 1339 à 1792; les tables, mieux conçues, auraient singulièrement facilité l'usage de ce grand travail, qui constitue un précieux document pour l'histoire de Genève.

— Sous le titre de *Zwingli-Bibliographie* (Zurich, Orell Fuessli, 1897, in-8° de x et 187 p.), M. Georges FINSLER vient de donner une utile bibliographie de tous les écrits dus au réformateur zuricois lui-même et de tous les travaux qui le concernent.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE¹.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

- Castries* (comte *Henry de*). L'Islam, 346.
 Études d'histoire du moyen âge dédiées à G. Monod, 223.
Fincke (*Heinrich*). Acta concilii Constantiensis, 180.
Haller (*J.*). Concilium Basileense, 181.
Lavisse et *Rimbaud*. Histoire générale, 137.
Ottolenghi (*Lelio*). Della dignità imperiale di Carlo Magno, 234.
 Positions des thèses de l'Ecole des chartes, 1897, 445.
Rimbaud. Voy. *Lavisse*.

ANTIQUITÉ.

- Affre*. Débris sculptés de monuments gallo-romains trouvés à Beaune, 318.
Antoine. Ce que mangeaient les Romains, 316.
Babelon. Le tyran Saturninus, 310.
 — L'or et l'argent dans l'antiquité, 315.
Barrère. Des obligations de l'armateur et du capitaine en droit romain, 312.
Bazin. Arles gallo-romain, 316.
Bellet (*Ch.-Félix*). Les origines des églises de France et les fastes épiscopaux, 319.
Blanchet. Les monnaies romaines, 315.
Brenous. Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine, 308.
Cagnat. Quatre inscriptions latines inédites d'Assouan, 331.
Calligari. La legislazione sociale di Cajo Gracco, 173.
 — Quando abbia cominciato a regnare Alessandro Severo, 174.
Camoreyt. Un dieu injustement exclu du panthéon pyrénéen, 317.
Cartault. Vues d'ensemble sur l'Énéide, 308.
Carton. Découvertes épigraphiques et archéologiques faites en Tunisie, 329.
Castanier. Les origines historiques de Marseille et de la Provence, 316.
Chapot. La flotte de Misène, 313.

- Clermont-Ganneau*. Études d'archéologie orientale, 223, 331, 446.
Delaunay (*Didier*). Relations des magistrats et du sénat sous la république, 311.
Delitzsch. Die Entstehung des ältesten Schriftsystems, 457.
Deloche. Le port des anneaux dans l'antiquité romaine, 315.
Diehl (*Ch.*). L'Afrique byzantine, 325.
Duchesne (abbé *L.*). Les anciens évêchés de la Grèce, 331.
Duméril. L'histoire romaine en France sous le second empire, 309.
Durand. Inscription chrétienne trouvée à Amiens, 318.
Dutraut. De Mutacionibus orae fluvialis et maritimae in peninsula Medulcorum et Garumnae ostio, 317.
Fabia. Néron et les Rhodiens. L'adultère de Néron et de Poppée, 309.
Gascoin. De l'influence dans la législation romaine des distinctions personnelles aux auteurs de crimes ou délits en matière pénale ordinaire, 312.
Girard (*P.-Fr.*). Manuel élémentaire de droit romain, 311.
Grenfell. Revenue laws of Ptolemy Philadelphus, 169.
Grisart (*J.-J.*). Odysée de la Table de Claude, découverte à Lyon en 1528, 446.
Gsell. Guide archéologique des environs d'Alger; Cherchel, Tipasa, tombeau de la chrétienne, 330.
 — Guide du visiteur au musée du Bardo, 330.
Guimet. L'Isis romaine, 315.
Hild. L'inscription du Peu-Berland, 317.
Lagler-Parquet. Limite de la domination gallo-romaine avec la Germanie indépendante entre le Rhin et le Danube, 318.
Le Blant. Sur deux déclamations attribuées à Quintilien; note pour servir à l'histoire de la magie, 315.
Le Roux (*Marc*). Voy. *Marteaux*.
Mahaffy. The empire of the Ptolemies, 169.
Maître (*Léon*). Rezé, 318.

1. Nous indiquons ici, outre les ouvrages qui ont été l'objet d'un compte-rendu spécial, ceux qui sont appréciés dans les *Bulletins* et dans la *Chronique*.

- Maxwell*. De la délégation en droit romain, 312.
Meyer (Paul). Der römische Konubinat, 174.
Mollière. Introduction à l'histoire des Gaulois, 316.
Moye. Les élections politiques sous la république romaine, 311.
Nicotai. Le Mas d'Agenais sous la domination romaine, 317.
Pallu de Lessert. Fastes de l'Afrique proconsulaire, 319.
Philippe (J.). Lucrèce dans la théologie chrétienne, 447.
Prott (Joh. de) et *Ziehen*. Leges Graecorum sacrae, 168.
Reinach (Salomon). Succellus et Nantosuelta, 316.
Rocafort. Paulin de Pella; sa vie, son poème, 311.
Rochetin. Les Baux dans l'antiquité, 317.
Stampini. Il suicidio of Lucrezio, 172.
Thédénat. Les cachets de Nasium, 318.
Toutain. Les cités romaines de la Tunisie, 319.
 — Les Romains dans le Sahara, 330.
Vigneaux. Étude sur la *Praefectura urbis* à Rome, 313.
Ville de Mirmont (de la). Le *Carmen Nefei*. — La vie et l'œuvre de Livius Andronicus, 308.
Waltle. Rapport sur les fouilles faites à Cherchel en 1895, 329.
Zeitlin. Les divinités féminines du Capitole, 315.
Ziehen. Voy. *Prott*.
- ALSACE.
- Albrecht (Karl)*. Rappolsteinisches Urkundenbuch, 150.
 — Vorträge gehalten zu Rappoltsweiler, 150.
Alten (die). Territorien des Elsass, nach dem Stande vom 1 Januar 1648, 143.
Aufschlager. Souvenirs d'un vieux professeur strasbourgeois, 161.
 Aus dem Bauernkrieg. Tagebuch eines Reichenweyrer Bürgers, 142.
Barachel. Katalog der k. Landes- und Universitäts-Bibliothek in Strassburg, 159.
Barr (Jean de). Études alsaciennes, 140.
Bechstein. Der Donon und seine Alterthümer, 165.
Becker (Jos.). Die Landvögte des Elsass und ihre Wirksamkeit, 1308-1408, 142.
Bemerkungen zum Treffen von Türkheim (1675), 143.
Berger-Levrault. Annales des professeurs des académies et des universités alsaciennes, 158.
Beyckert (J.-D.). Relation de sa captivité à Dijon; lettres à sa femme, 1793-94, 144.
Billing (Sigismund). Kleine Chronik der Stadt Colmar, p. p. A. Waltz, 152.
Böhm. Pfirt nebst Umgebung, 151.
Bostetter. Geschichtliche Notizen über die Stadt Brumath, 152.
Borries (E. von). Die Alemannenschlacht, 141.
Brucker (Pierre). Le château d'Eguisheim, 162.
Buchot (abbé J.). Notre-Dame des Trois-Épis, 163.
Cahn (J.). Münz- und Geldgeschichte der Stadt Strassburg im Mittelalter, 157.
Celly (abbé H.). Vie et mœurs de Charles Grad, 161.
Chuquet (Arthur). Wissembourg, 1793. Hoche et la lutte pour l'Alsace, 146.
Clauss (Joss.). Historisch-topographisches Wörterbuch des Elsass, 165.
Dacheux (abbé L.). Fragments des anciennes chroniques d'Alsace, 156.
 — Sainte-Foy de Schlestadt, 166.
Danzas. Note sur la correspondance des contrôleurs généraux relative à l'Alsace, 144.
Denner. Ein Hexenprozess im Elsass, 1616, 166.
Dieltier (Bernardin). Chronik des Klosters Schönensteinbach, 163.
 Droit (le) de collation laïque et de patronage dans la haute Alsace sous l'ancien régime, 163.
Ehrhard (Eug.). Eulogius Schneider, sein Leben und seine Schriften, 145.
Ehrismann. J. Rathgeber, 161.
Eppel (Ch.). Kleeberg, 152.
Erichson (A.). Das theologische Studienstift Collegium Wilhelmitanum, 158.
 — Martin Butzer, 160.
Ernsthausen (A. Ernst von). Erinnerungen eines preussischen Beamten, 149.
Faudel et Ém. Schwarzer. G.-Ad. Hirn, 161.
Ferrelle (Bernard de). Diarium de Murbach, 1671-1746, p. p. Ingold, 162.
Fischer (L.). Mémoires d'un garde-chasse du prince-cardinal Louis de Rohan, 145.
 — Fragment des souvenirs d'un Alsacien dans l'armée de Condé, 145.
 — Geschichte des Wallfahrtsorts Dunsbach, 163.
Fournier (Marcel) et *Engel (Ch.)*.

- Gymnase, académie et université de Strassbourg, 158.
- Gatrio* (abbé A.). Die Abtei Murbach im Elsass, 150.
- Gebwiler* (*Hieronymus*). Schlettstatter Chronik p. p. J. Geny, 153.
- Géng* (Jos.). Die Jahrbücher der Jesuiten zu Schlettstadt und Ruffach, 1615-1765, 162.
- *Voy. Gebwiler*.
- Gerold* (*Théod.*). Édouard Reuss, 161.
- Gide* (*Gustave*). L'église de Mulhouse, depuis ses origines jusqu'à la Réformation, 153.
- Glaser*. Geschichte der Juden in Strassburg, 166.
- Gratien* von *Linden*. Die Kapuziner im Elsass, 163.
- Grünberg* (*Paul*). Ph.-J. Spener, 160.
- Gyss* (J.-M.). Urkundliche Geschichte der Stadt Oberehnheim, 153.
- Hanauer* (abbé A.). Guide monétaire pour l'histoire d'Alsace, 157.
- Hans*. Urkundenbuch der Pfarrei Bergheim, 151.
- Harster* (W.). Der Güterbesitz des Klosters Weissenburg i. E., 154.
- Hausmann*. Die k. Universitäts- und Landesbibliothek, 159.
- Herrenschneider* (E.-A.). Römercastrum und Grafenschloss Horburg, 149.
- Versuch einer Ortsgeschichte von Weyer aufm Land, 154.
- Heuzer*. Die Belagerungen von Landau, 1702, 1703, 144.
- Hoche* (*Ignaz*). Das Kochersberger Land, 165.
- Halscher*. Die öffentliche Meinung in Deutschland, 1681-1684, 144.
- Hollander* (*Alcuin*). Beitrag zu den Beziehungen Strassburgs zu Frankreich im xvi. Jahrh., 157.
- Horning* (W.). Fürstin Maria-Johanna von Bischweiler, 1620-65, 149.
- Das Stift Jung St. Peter in Strassburg, 157.
- Dr. Joh. Pappus von Lindau, 160.
- Mag. Elias Schadaus, 160.
- Ilex*. Vor Strassburg, 1870, 148.
- Ingold* (A.-M.-P.). Miscellanea alsatica, 140.
- Grégoire et l'Église constitutionnelle d'Alsace, 147.
- Les prieurs clunisiens, les Chartreux en Alsace, 162.
- Lettres inédites de deux abbeses d'Alspach, 162.
- *Voy. Ferrette* (*Bernard de*).
- Juvenalis Montanus*. Aus der Schreckenzeit: Elsassische Revolutionsbilder, 144.
- Kahl*. Forstgeschichtliche Skizzen aus Rappoltsweiler und Reichenweyer, 166.
- Kaufmann* (A.). Die Entstehung der Stadt Mulhausen, 153.
- Kentzinger*. Mémoire historique de la ville de Schlestadt en Alsace, 154.
- Kiefer* (L.-A.). Steuern, Abgaben und Gefelle in der ehemaligen Grafschaft Hanau-Lichtenberg, 149.
- Geschichte der Gemeinde Balbronn, 151.
- Pfarrbuch der Grafschaft Hanau-Lichtenberg, 164.
- Kléty*. Hexenwahn und Hexenprocesse in Hanau, 166.
- Knod*. Die Stiftsherren von Saint-Thomas zu Strassburg, 1518-48, 157.
- Kunz*. Die Schlacht von Werth, 6aug., 1870, 148.
- Laguille* (le P. Louis). Journal du voyage et séjour que le P. L. a fait à Paris pour l'affaire de Seltz, 1719-1721, p. p. Rod. Reuss, 163.
- Lenoir* (Ch.). Les trois sièges d'Huningue, 1796, 1814, 1815, 147.
- Letz* (*Karl*). Geschichte der Stadt Ingweiler, 152.
- Lévy* (abbé J.). Geschichte des Klosters, der Vogtei u. Abtei Herbitzheim, 152.
- Lortz*. Geschichte der reformirten Gemeinde Oberseebach-Schleithal, 164.
- Marckwald*. Bibliographie alsacienne, 167.
- Matthis* (C.-Én.). L'Alsace et les Alsaciens à travers les siècles, 139.
- Meister* (*Aloys*). Die Hohenstaufen im Elsass, 141.
- Mossmann* (*Xavier*). Mélanges alsatiques, 139.
- Cartulaire de Mulhouse, 153.
- Muehlenbeck*. Enloge Schneider, 146.
- Muller* (*Georg*). Kriegserinnerungen eines Elsässers, 1870-71, 148.
- Nerlinger* (Ch.). Pierre de Hagenbach et la domination bourguignonne en Alsace, 1469-1474, 142.
- La seigneurie et le château d'Orentenberg sous la domination bourguignonne, 150.
- Thann à la fin du xv^e s., 151.
- Le dernier seigneur de Spesbourg, Gautier de Dicka, 451.
- Nicot* (L.) et *Pardiellan* (R. de). L'Alsace-Lorraine et l'armée française, 148.
- Ostermeyer* (Ch.). Notice historique sur le château d'Isenbourg près Rouffach, 150.
- Paulus* (abbé Nicolas). L'Église de Strassbourg pendant la Révolution, 147.
- Der Augustinermönch J. Hoffmeister, 160.
- Pfister* (Ch.). Le duché mérovingien

- d'Alsace et la légende de sainte Odile, 141.
- Pfister*. Les mss. allemands de la Bibliothèque nationale relatifs à l'histoire d'Alsace, 142.
- L'Alsace sous la domination française, 133.
- La vie de sainte Odile, 161.
- Ponchalton (Henri de)*. Souvenirs de guerre, 1870-1871, 148.
- Rathgeber (J.)*. Der letzte deutsche Fürst von Hanau-Lichtenberg, 149.
- Reiber (Ferd.)*. Küchenzettel und Regeln eines Strassburger Frauen-Klosters des XVI^e Jahr., 166.
- Le centenaire de la Marseillaise, 144.
- Reuss (Rod.)*. L'Alsace pendant la Révolution française, 145.
- Un souvenir du vieux Strasbourg. Le casino théologique et littéraire, 158.
- Histoire du gymnase protestant de Strasbourg pendant la Révolution, 159.
- Mag. J.-D. Brunner, 161.
- Un érudit alsacien, X. Mossmann, 161.
- L'église luthérienne de Strasbourg au XVIII^e siècle, 164.
- Voy. *Aufschlager, Laguille*.
- Riese (Alex.)*. Das rheinische Germanien in der antiken Literatur, 140.
- Rohrich (M^{me} E.)*. Emma Warnod, 161.
- Rohrdewald*. Die Abtretung des Elsass an Frankreich, 143.
- Ruff*. Weissenburg und Werth, 148.
- Schiber (Ad.)*. Die alamanischen und fränkischen Siedlungen in Gallien, 141.
- Schiler (Fr.)*. Die Schreckenstage von Wörth, 1870, 148.
- Schmidt (Ch.)*. Laurent Fries, de Colmar, médecin, astrologue, géographe, 159.
- Schneider (Joh.)*. Geschichte der evangelischen Kirche des Elsasses 1789-1802, 147.
- Schwarzer*. Voy. *Fauvel*.
- Seyboth*. Das alte Strassburg, 155.
- Strassburg historiquement et pittoresque, 155.
- Strassburg und seine Bauten, 155.
- Stern (E.)*. Martin Butzer, 160.
- Stoffel* (colonel). Guerre de César et d'Ariviste et premières opérations de César en 702, 140.
- Stricker*. J. Calvin zu Strassburg, 164.
- Suchier (Reinh.)*. Genealogie des Hanauer Grafenhauses, 149.
- Teusch (J.)*. Zur Geschichte der Schwäbischen und elsässischen Reichslandvogteien im XIII^e Jahrh., 142.
- Tiersot (Jules)*. Rouget de Lisle, 144.
- Touchemolin*. Strassburg militaire, 156.
- Tschamber (Karl)*. Geschichte der Stadt Huningen, 152.
- Vulpinus (Théod.)*. Der lateinische Dichter J.-Fr. Montanus aus Berghem i. E., 160.
- Waldner (Eug.)*. Auf einem Rundgang durch Colmar, 165.
- Waller (abbé L.)*. Monographie de Biblenheim, 151.
- Waller (Thiébaud)*. Geschichte, Sagen und Gebräuche des Dorfes Ballerstorf, 151.
- Waltz (A.)*. Dettes et prestations de la ville de Colmar, 1721, 152. Voy. *Billing*.
- Weisgeber*. Quelques mots sur l'origine des noms de Strassburg, 156.
- Wiegand (G.)*. Die Schlacht zwischen Cäsar und Ariovist, 140.
- Witte (H.)*. Der letzte Puller von Hohenburg, 150.
- et *Wolfram (G.)*. Urkundenbuch der Stadt Strassburg, 154.
- Wolfram*. Voy. *Witte*.
- Zeiss*. Aus dem Tagebuch eines badi-schen Pioniers, 148.

FRANCE.

- Arbois de Jubainville*. Deux manières d'écrire l'histoire; critique de Bos-suet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges, 125.
- Barthelémy (A. de)*. Les origines de la monnaie tournois, 448.
- Bonnet (Émile)*. Les débuts de l'imprimerie à Montpellier, 123.
- Caix de Saint-Aymour (V^{ie} de)*. Anne de Russie, reine de France et comtesse de Valois, au XI^e siècle, 447.
- Chassin (Ch.-L.)*. Les pacifications de l'Ouest, 345.
- Chossat (le P.)*. Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon, 124.
- Clément-Simon*. Le protestantisme et l'érudition dans le pays basque au commencement du XVII^e siècle; Jacques de Béla, 122.
- Cruppi*. Napoléon et le jury, 227.
- Dash* (comtesse). Mémoires des autres, t. III, 352.
- Dast le Vacher de Boisville*. Inventaire sommaire des registres de la Jurade (Bordeaux) de 1520 à 1783, 451.
- Debury*. Un pays de célibataires et de fils uniques, 227.
- Delisle (Léopold)*. Notice sur les mss. originaux d'Adémar de Chabannes, 449.
- Dognon*. Les institutions politiques et administratives du pays de Languedoc, du XIII^e siècle aux guerres de religion, 110.
- Quomodo tres status lingue Occi-

- tanæ ineunte xv saeculo inter se convenire assueverunt, 113.
- Ducaunnès-Duval*. Inventaire sommaire des archives municipales de Bordeaux, 226.
- Edgeworth (Maria)*. Lettres intimes, traduites par M^{me} W. O'Brien, 342.
- Eichthal (Eug. d')*. Alexis de Tocqueville et la démocratie libérale, 351.
- Falgairolle*. Lettres du chevalier de Seure, ambassadeur de France en Portugal en 1559, 449.
- Flammermont*. Correspondances des agents diplomatiques étrangers en France avant la Révolution, 226.
- Fortifications (les) de Valenciennes; souvenirs militaires, 119.
- Giraud (J.-B.)*. Les épées dites de Bordeaux, 117.
- Glasson*. Histoire du droit et des institutions de la France, t. VII, 131.
- Guiraud (Paul)*. Fustel de Coulanges, 128.
- Hanotaux*. Histoire du cardinal de Richelieu, t. II, 1^{re} partie, 131.
- L'affaire de Madagascar, 227.
- Hérisson (J. d')*. Voy. *Mounier*.
- Jullian (C.)*. Extraits des historiens français du xix^e siècle, 130.
- Kohler (Ch.)*. L'ambassade en Suisse d'Imbert de Villeneuve, premier président au parlement de Dijon, 1513-1514, 449.
- Lecacheux (Paul)*. L'église abbatiale de Montebourg, 450.
- Lemaire (Emmanuel)*, *Theillier*, *Patoux*, *Tausin*. La guerre de 1557 en Picardie, 116.
- Leroux (Alfred)*. Choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839, 350.
- Leroy (Stephen)*. Notice armoriale et généalogique sur la maison de Bouillon-la-Tour, 118.
- Lion*. Les tragédies de Voltaire, 225.
- Longnon*. Le Polyptyque de l'abbé Irminon, 105.
- Louvencourt (Cte de)*. Les trésoriers de France de la généralité de Picardie et d'Amiens, 120.
- Mahul*. Souvenirs d'un collégien au temps de l'Empire, p. p. *L.-G. Pélessier*, 229.
- Marx (Karl)*. Il 18 Brumario di L. Bonaparte, 234.
- Mounier* (baron). Souvenirs intimes et notes, p. p. M. d'*Hérisson*, 138.
- Muller (P.)*. L'espionnage militaire sous Napoléon 1^{er}, Charles Schulmeister, 147.
- Nolhac (P. de)*. La dauphine Marie-Antoinette, 226.
- O'Brien (M^{me} W.)*. Voy. *Edgeworth*.
- Patoux*. Voy. *Lemaire*.
- Pélessier (Léon-G.)*. Louis XII et Ludovic Sforza, 138.
- Documents sur les relations de Louis XII, de L. Sforza et du marquis de Mantoue, 1498-1500, 228.
- Notes italiennes sur l'histoire de France, 229.
- Voy. *Mahul*.
- Perey (Lucien)*. Une princesse romaine au xviii^e siècle, Marie Mancini Colonna, 134.
- Perrens (F.-T.)*. Les libertins en France au xviii^e siècle, 133.
- Perrin (Jos.)*. Le cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens, 334.
- Reichardt*. Un Prussien en France en 1792, 145.
- Reure* (abbé). Notes sur les incursions des bandes anglo-gasconnes en Foréz, 449.
- Rigault (Abel)*. Le procès de Guichard, évêque de Troyes, 109.
- Santi (L. de)* et *Vidal*. Deux livres de raison, 121.
- Sorel (Albert)*. Bonaparte et Hoche en 1797, 136.
- Taine*. Carnets de voyage, 227.
- Tardif (Joseph)*. La Summa de legibus Normanniae in curia laicali, 107.
- Un manuel élémentaire de droit romain à l'époque carolingienne, 447.
- Tamizey de Larroque*. Les correspondants de Peiresc, 228.
- Deux livres de raison, 228.
- Tausin*. Voy. *Lemaire*.
- Theillier (Ed.)*. Voy. *Lemaire*.
- Tocqueville*. Entretiens avec Senior, 351.
- Trochu* (général). Œuvres posthumes, 352.
- Vanel* (abbé). Les Bénédictins de Saint-Maur à Saint-Germain-des-Près, 1630-1792, 120.
- Vian (Louts)*. Les Lamoignon; une vieille famille de robe, 338.
- Vidal (A.)*. Voy. *Santi*.
- Walras (Léon)*. Études d'économie sociale, 351.
- Zeller (Berthold)*. La minorité de Louis XIII; Marie de Médicis et Villeroi, 332.

GRANDE-BRETAGNE.

- Baïlle* (colonel). Voy. *Seeley*.
- Boyle et Dendy*. Extracts from the records of the Merchant adventurers of Newcastle-upon-Tyne, 232.
- Camden miscellany*, t. IX, 233.
- Castelot*. Voy. *Rogers*.
- Dendy*. Voy. *Boyle*.
- Holland (John)*. Two discourses of the navy 1633, 1659, p. p. *Tanner*, 458.

Mackinnon (James). The union of England and Scotland, 184.

Oppenheim. Naval accounts and inventories of the reign of Henry VII, 458.

Rogers (Th.). Travail et salaires en Angleterre depuis le XIII^e siècle; trad. p. *Castelot*, 451.

Seeley. Formation de la politique britannique; trad. p. *Baillie*, 458.

Simpson (Sparrow). Visitation of churches belonging to St Paul's cathedral, 233.

Slyngesbie (Sir Robert). A discourse of the navy, 1669, p. p. *Tanner*, 458.

Tanner (J. R.). Voy. *Holland, Slyngesbie*.

Worthy (Charles). Devonshire wills, 233.

ITALIE.

Bisogni (marquis Eug.). Della famiglia Bisogni o Fisogni, 235.

Comba (Emilio). I nostri protestanti. Avanti la Riforma, 179, 359.

Delisle (Léopold). Notice sur la chronique d'un dominicain de Parme, 448.

Franceschini. Documenti inediti sulla storia della reggenza di Maria-Cristina, duchessa di Savoia, 236.

Führer (Jos.). Eine wichtige Grabstätte der Katakomben von S. Giovanni bei Syrakus, 235.

Meli (Giov.). Rellessioni sullo stato presente del regno di Sicilia, 1801, p. p. *Gius. Navaneri*, 234.

Müntz (Eug.). Florence et la Toscane, 227.

Navaneri. Voy. *Meli*.

Schæffer (Ad.). Tempi passati, 161.

Testa (O.-M.). Pandolfo Capodiferro fra gli eventi del suo tempo, 235.

Zambler (Amelia). Contributo alla storia della congiura spagnuola contro Venezia, 236.

ORIENT LATIN. CROISADES.

Angot (abbé). Les croisés de la Mayenne en 1158, 448.

Jeannez (Ed.). Pierre l'Ermite, 448.

Kohler (Ch.). Voy. *Riant*.

Riant (comte). Études sur l'histoire de Bethléem, p. p. *Ch. Kohler*, 108.

PAYS-BAS (BELGIQUE ET HOLLANDE).

Brom. Bullarium Trajectense, 462.

Cauchie (abbé Alfred). De la création d'une école belge à Rome, 234.

De Boer. De familie Bernoulli in de geschiedenis der Wiskunde, 461.

Historische Avondet, 461.

Magnette. Saint Frédéric, évêque de Liège, 1119-1121, 454.

— Les dessous d'une élection épiscopale (Liège) sous l'ancien régime, 455.

Muller. Onze gouden eeuw, 462.

Paquier. Jérôme Aléandre et la principauté de Liège, 115.

Pyper. Geschiedenis der boete en biecht in old christelyke kerk, 462.

POLOGNE ET RUSSIE.

Benedetti (Aug. de). La diplomazia pontificia e la prima spartizione della Polonia, 236.

Kobeko. La jeunesse d'un tsar; Paul I^{er} et Catherine II, 337.

Kraushar (Alex.). Rosalie Lubomirska, née Chodkiewicz, 240.

ROUMANIE.

Jorga (Nic.). Actes et fragments relatifs à l'histoire des Roumains, 3^e fasc., 462.

SUISSE.

Bonneton (Ph.). L'école secondaire et supérieure des jeunes filles à Genève, 463.

Borgeaud (Ch.). L'ancienne Académie de Genève, 463.

Cobelle. Le Livre des bourgeois de l'ancienne république de Genève, 464.

De Crue. Genève et la Société de lecture, 463.

Finsler. Zwingli-Bibliographie, 464.

Haller (B.). Die Bernische Marine auf dem Genfersee, 240.

Hilty (Carl). Politisches Jahrbuch der Schweizerischen Eidgenossenschaft, 464.

Inventaire schweizerischer Archive, 239.

Kohler (Ch.). Les Suisses dans les guerres d'Italie de 1506 à 1512, 113.

Merz (Walter). Die Habsburg, 240.

Piaget. La chronique des chanoines, de S. de Purry, 239.

Recueil de monographies pédagogiques (Genève), 463.

Secretan (Eugene). Avenicum, 239.

Thévenaz, Vulliéty, Verchère et Piltard. Histoire du collège de Genève, 463.

Université (l') de Genève et son histoire, 462.

Vallette. Coup d'œil sur le développement de la presse politique dans la Suisse romande, 464.

Wackernagel (Rod.) et Thommen

(Rod.). *Urkundenbuch der Stadt Basel*, t. III, 464.

ARCHIVES, MUSÉES, BIBLIOTHÈQUES.
CATALOGUES ET INVENTAIRES.

Catalogue of the Stowe mss. in the British Museum, 233.

Gautier (Ad.). *Catalogue de la cartographie ancienne* (Exposition de Genève), 463.

Julliot. *Musée gallo-romain de Sens*, 318.

Kohler (Ch.). *Catalogue des mss. de Sainte-Geneviève*, 450.

Lafenestre et Richtenberger. *Venise* (collection des guides illustrés), 227.

Marteaux (Ch.) et *Le Roux (Marc)*. *Catalogue du musée d'Annecy*, 317.

Martin (H.). *Catalogue des mss. de l'Arsenal*, 450.

Nolhac (P. de) et Pératé. *Musée national de Versailles*, 226.

Omont (Henri). *Catalogue général des mss. français : Anciens petits fonds*, 451.

Pératé. *Voy. Nolhac*.

Pothast. *Bibliotheca historica medii aevi*, 178.

DIPLOMATIQUE ET PALÉOGRAPHIE.

Babeau. *Les préambules des ordonnances royales et l'opinion publique*, 452.

Facsimile of ancient mss., 232.

Flammermont. *Album paléographique du nord de la France*, 226.

Langlois (Ch.-V.). *Formulaires de lettres du XII^e, du XIII^e et du XIV^e s.*, 450.

Schmitz (Wilhelm). *Miscellanea Tironiana aus dem Cod. Vatic. lat. reginae Christinae 846, 457.*

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.		Pages
L. BATIFFOL. Le Châtelet de Paris vers 1400. <i>Suite et fin</i> . . .		42, 266
P. IMBART DE LA TOUR. Les paroisses rurales dans l'ancienne France. <i>Deuxième partie</i>		1
Ch.-V. LANGLOIS. Les travaux sur l'histoire de la société française au moyen âge, d'après les sources littéraires. . .		241
MÉLANGES ET DOCUMENTS.		
Ch.-V. LANGLOIS. L'affaire du cardinal Fr. Caetani (avril 1316)		56
L.-G. PÉLISSIER. Le cardinal Ascanio Sforza prisonnier des Vénitiens (1500)		284
Cl. PERROUD. Les <i>Mémoires inédits</i> de Champagneux		84
Alfred STERN. Charles Engelbert Oelsner.		72, 297
BULLETIN HISTORIQUE.		
Alsace. 1891-1896, par Rod. REUSS		139
France. Travaux sur l'antiquité romaine, par C. JULLIAN . .		308
— Histoire du moyen âge, par A. MOLINIER		105
— Histoire moderne, par G. MONOD et Rod. REUSS		125, 332
— Histoire contemporaine, par A. LICHTENBERGER		350
— L'enseignement supérieur et la réforme des examens, par G. MONOD		93
CORRESPONDANCE.		
Lettre de M. COMBA et réponse de M. Jean GUIRAUD		359
COMPTE-RENDUS CRITIQUES.		
Fr. DE BOFARULL Y SANS. El Testamento de Ramon Lull. (Gaston Paris.)		375
C.-P. BURGER. Neue Forschungen zur ältern Geschichte Roms. (Lécrivain.)		367
E. CALLIGARI. La legislazione sociale di Caio Gracco. (Id.) . .		173
— Quando abbia cominciato a regnare Alessandro Severo. (Id.)		174
E. COMBA. I nostri protestanti. Avanti la Riforma. (J. Guiraud.)		179
H. FINKE. Acta concilii Constanciensis. (Id.)		180
S. R. GARDINER. History of the great civil war (1647-49). (D. Pasquet.)		381
E. GÖTHEIN. Ignatius von Loyola und die Gegenreformation. (G. Blondel.)		377
B. P. GRENFELL et J. P. MAHAFFY. Revenue laws of Ptolemy Philadelphus. (Glötz.)		169

TABLE DES MATIÈRES.

	473
	Pages
J. HALLER. Concilium Basileense (J. Guiraud.)	181
M. LE TELLIER. L'organisation centuriate et les comices par centuries. (Lécrivain.)	367
R. LODGE. Richelieu.	379
J. MACKINNON. The union of England and Scotland. (Sayous).	184
J. P. MAHAFFY. The empire of the Ptolemies. (P. Guiraud.)	169
P. MEYER. Der römische Konkubinat. (Lécrivain.)	174
C. MIRBT. Die Publizistik im Zeitalter Gregors VII. (J. Guiraud.)	374
A. POTTHAST. Bibliotheca historica medii aevi. (G. Monod.)	178
J. DE PROTT et LUD. ZIEHEN. Leges Graecorum sacrae et titulis collectae. (Lécrivain.)	168
G. SCHLUMBERGER. L'épopée byzantine à la fin du x ^e siècle. (G. Millet.)	368
STAMPINI. Il suicidio di Lucrezio. (Lécrivain.)	172

LISTE ALPHABÉTIQUE DES RECUEILS PÉRIODIQUES

ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres.	196, 398
2. Académie des sciences morales et politiques	399
3. Annales de Bretagne	401
4. Annales de géographie	192
5. Annales de l'Est	401
6. Annales de l'École libre des sciences politiques	396
7. Annales du Midi	402
8. Bibliothèque de l'École des chartes	188, 392
9. Bulletin critique	192, 393
10. Bulletin de correspondance hellénique	395
11. Bulletin de l'Académie delphinale.	402
12. La Correspondance historique et archéologique	189
13. Le Correspondant	194, 397
14. Études religieuses, historiques et littéraires	195, 397
15. Journal des Savants	192, 393
16. Mélanges d'archéologie et d'histoire	396
17. La Nouvelle Revue	195
18. Nouvelle Revue historique de droit	191
19. Polybiblion	193
20. La Révolution française	189, 393
21. Revue archéologique	396
22. Revue celtique	395
23. Revue critique d'histoire et de littérature	193, 394
24. Revue d'Auvergne	403
25. Revue d'histoire diplomatique	190, 392
26. Revue de Gascogne	403
27. Revue de l'Histoire des religions	395
28. Revue des Deux-Mondes.	196, 398

	Pages
29. Revue des Études grecques	190
30. Revue des Études juives	191
31. Revue des Questions historiques	187
32. Revue historique et archéologique du Maine	403
33. Revue internationale des archives, biblioth. et musées.	192
34. Société archéologique de Tarn-et-Garonne	404
35. Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France . .	400
36. Société de l'Histoire du protestantisme français . . .	197
37. Société nationale des Antiquaires de France	197, 399

ALLEMAGNE.

1. K. Akademie der Wissenschaften (Berlin)	215, 418
2. K. Akademie der Wissenschaften (Munich)	215, 418
3. Allgäuer Geschichtsfreund	419
4. Archiv d. histor. Vereins von Unterfranken	419
5. Archiv f. d. Studium d. neueren Sprachen	208
6. Archiv f. Frankfurts Geschichte	419
7. Archiv für katholisches Kirchenrecht	410
8. Beiträge zur Geschichte von Essen	420
9. Berichte d. freien d. Hochstifts zu Frankfurt-a.-M. . .	420
10. Bonner Jahrbücher	213
11. Bremisches Jahrbuch	420
12. Byzantinische Zeitschrift	207, 409
13. Deutsch-evangelische Blätter	410
14. Deutsche Zeitschrift f. Geschichtswissenschaft . . .	205
15. Deutsche Zeitschrift f. Kirchenrecht	211
16. Diöcesan Archiv von Schwaben	421
17. Forschungen zur Brandenburg. Geschichte	421
18. Freiburger Diöcesan Archiv	422
19. Göttingische gelehrte Anzeigen	412
20. Hermes	208
21. Historische Zeitschrift	203
22. Historisches Jahrbuch	206
23. Jahrbuch f. d. Geschichte von Oldenburg	422
24. Jahrbuch f. Gesetzgebung	212
25. Jahrbücher f. Nationalökonomie u. Statistik	212, 415
26. Jahrbücher u. Jahresberichte f. Meklenburgische Gesch.	423
27. Jahresbericht d. histor. Vereins Dillingen	423
28. Jahresbericht d. Museum-Vereins f. Lüneburg	424
29. Jahresbericht d. Schles. Gesellschaft f. vaterl. Cultur .	424
30. Jahresbericht d. Vogtländ. Vereins zu Hohenlauben . .	424
31. Der Katholik	410
32. Mansfelder Blätter	425
33. Mittheilungen d. Alterthumsvereins zu Plauen	424
34. Mittheilungen d. k. d. archæologischen Instituts . . .	207
35. Mittheilungen d. Litauischen litter. Gesellschaft . . .	426
36. Mittheilungen d. Oberhessischen Geschichtsvereins . .	425
37. Mittheilungen d. Vereins f. d. Geschichte Meissen . . .	425

TABLE DES MATIÈRES.

475

	Pages
38. Mittheilungen d. Vereins f. Hamburgische Geschichte.	426
39. Mittheilungen d. Vereins f. Oberschwaben	426
40. Monatschrift des histor. Vereins von Oberbayern . . .	426
41. Neue Jahrbücher für Philologie und Pädagogik. . . .	209, 412
42. Neue kirchliche Zeitschrift	411
43. Neues Archiv	414
44. Neues Archiv f. Sächsische Geschichte	427
45. Nord und Süd	214, 418
46. Philologus	209
47. Preussische Jahrbücher	214, 418
48. Quartalblätter d. histor. Vereins f. Hessen	428
49. Rheinisches Museum für Philologie	210
50. Romanische Forschungen	210
51. Sammelblatt d. histor. Vereins f. Eichstätt	428
52. Schlesiens Vorzeit in Bild und Schrift	429
53. Schriften d. Vereins f. Geschichte d. Neumark	429
54. Schriften d. Vereins f. Sachsen-Meiningsche Gesch. . .	429
55. Sitzungsberichte d. Alterthumsgesellschaft Prussia. .	418
56. Staats- und Socialwissenschaftliche Forschungen . . .	213
57. Theologische Quartalschrift.	411
58. Verhandlungen d. hist. Vereins d. Oberpfalz.	429
59. Westdeutsche Zeitschrift	429
60. Zeitschrift d. Gesellschaft f. Schleswig-Holstein. Gesch.	430
61. Zeitschrift d. hist. Vereins f. Marienwerder	432
62. Zeitschrift d. hist. Vereins f. Niedersachsen	431
63. Zeitschrift d. histor. Vereins f. Schwaben u. Neuburg.	430
64. Zeitschrift d. Savigny-Stiftung f. Rechtsgeschichte. .	416
65. Zeitschrift d. Vereins f. Volkskunde.	417
66. Zeitschrift d. westpreussischen Geschichtsvereins . .	432
67. Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins.	431
68. Zeitschrift für Ethnologie	213
69. Zeitschrift für Kirchengeschichte	211, 412
70. Zeitschrift für romanische Philologie	211
71. Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie	212

AUTRICHE-HONGRIE.

1. Akademie der Wissenschaften (Vienne)	218, 434
2. Archæologisch-epigraphische Mittheilungen	216, 433
3. Archeografo triestino	435
4. Archiv d. Vereins f. Siebenbürgische Landeskunde . .	433
5. Archiv für österreichische Geschichte	216
6. Carinthia	434
7. Mittheilungen d. Instituts f. österr. Geschichtsforsch.	217
8. Tchesky Tchasopis historicky	435
9. Zeitschrift d. Ferdinandeums f. Tirol	434

ILES BRITANNIQUES.

1. The Academy	437
2. The Athenæum.	438

	Pages
3. The Contemporary Review	441
4. Edinburgh Review.	442
5. The English historical Review.	221, 435
6. The Nineteenth Century.	441
7. Quarterly Review	442
8. Transactions of the r. historical Society	222
BELGIQUE.	
1. Académie d'archéologie	199
2. Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts.	200, 405
3. Analecta Bollandiana.	198
4. Analectes pour servir à l'hist. ecclés. de la Belgique	199
5. Annales de la Société archéologique de Namur	200
6. Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles	200, 404
7. Annales du cercle historique et archéologique de Mons	202
8. Bulletin de la Société d'histoire du diocèse de Liège	203, 406
9. Bulletin du cercle archéologique de Malines	406
10. Commission royale d'histoire	201, 405
11. Commission de l'histoire des églises wallonnes	405
12. Comptes-rendus des congrès archéologiques et histor.	201
13. Dietsche Warande.	203
14. Het Belfort	425
15. Messenger des sciences historiques de Belgique	201
16. Le Muséon	407
17. Revue belge de numismatique	408
18. Revue bénédictine de l'abbaye de Maredsous	407
19. Revue de Belgique.	407
20. Revue générale de Belgique.	202, 407
21. Revue de l'Instruction publique en Belgique	408
22. Revue de l'Université de Bruxelles	202
23. Revue universitaire de Bruxelles	202
ITALIE.	
1. Accademia dei Lincei.	219
SUISSE.	
1. Archiv d. histor. Vereins d. Kt. Bern	444
2. Archives de la Société hist. du canton de Fribourg.	444
3. Beitrage zur vaterländ. Geschichte	444
4. Freiburger Geschichtsblätter	444
5. Indicateur d'histoire suisse	443
6. Jahrbuch f. schweizerische Geschichte	443
Chronique et Bibliographie	223, 445
Index bibliographique	465

L'un des propriétaires-gérants, G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

